

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1896

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1896

TABLE DES MATIERES

Histoire d'Abram.....	5
Méditations de Darby J.N.	14
Méditation de J.N.D. n° 90 - Colossiens 2 - ME 1896 page 17	14
Méditation de J.N.D. n° 91 - Psaume 63 - ME 1896 page 57	15
Méditation de J.N.D. n° 92 - 1 Pierre 4 - ME 1896 page 74	16
Méditation de J.N.D. n° 93 - Exode 18 - ME 1896 page 271	18
Méditation de J.N.D. n° 94 - 1 Jean 1 - ME 1896 page 292.....	20
Méditation de J.N.D. n° 95 - Romains 13 - ME 1896 page 313	22
Méditation de J.N.D. n° 96 - 2 Corinthiens 3; Exode 33: 4-11; 34: 28-35 - ME 1896 page 329 ..	24
Méditation de J.N.D. n° 97 - Psaume 48 - ME 1896 page 332	25
Méditation de J.N.D. n° 98 - Philippiens 1 - ME 1896 page 392	27
Méditation de J.N.D. n° 99 - Exode 24 - ME 1896 page 409	28
Méditation de J.N.D. n° 100 - 2 Corinthiens 1: 15-24 - ME 1896 page 435	30
Se glorifier en la croix de Christ	33
Lettres de Darby J.N.....	37
Lettre de J.N.D. n° 138 – ME 1896 page 36	37
Lettre de J.N.D. n° 139 – ME 1896 page 39	38
Lettre de J.N.D. n° 140 – ME 1896 page 78	39
Lettre de J.N.D. n° 141 – ME 1896 page 81	40
Lettre de J.N.D. n° 142 – ME 1896 page 118	45
Lettre de J.N.D. n° 143 – ME 1896 page 217	46
Lettre de J.N.D. n° 144 – ME 1896 page 237	48
Lettre de J.N.D. n° 145 – ME 1896 page 260	50
Lettre de J.N.D. n° 146 – ME 1896 page 276	50
Lettre de J.N.D. n° 147 – ME 1896 page 296	52
Lettre de J.N.D. n° 148 – ME 1896 page 316	54
Lettre de J.N.D. n° 149 – ME 1896 page 335	56
Lettre de J.N.D. n° 150 – ME 1896 page 355	58

Lettre de J.N.D. n° 151 – ME 1896 page 357	59
Lettre de J.N.D. n° 152 – ME 1896 page 395	61
Lettre de J.N.D. n° 153 – ME 1896 page 399	63
Lettre de J.N.D. n° 154 – ME 1896 page 415	63
Lettre de J.N.D. n° 155 – ME 1896 page 439	65
Lettre de J.N.D. n° 156 – ME 1896 page 451	66
Lettre de J.N.D. n° 157 – ME 1896 page 457	68
Lettre de J.N.D. n° 158 – ME 1896 page 474	70
Lettre de J.N.D. n° 159 – ME 1896 page 477	71
Dieu habitant avec les hommes	73
Le choix de Lot	82
La grâce	87
Le péché des fils d'Aaron	90
Fragments	100
ME 1896 page 120	100
ME 1896 page 140	100
ME 1896 page 160	100
ME 1896 page 200	100
ME 1896 page 280	101
ME 1896 page 380	101
ME 1896 page 460	101
Quelques pensées sur le livre d'Esther	102
1. La Puissance gentile	103
2. Les Juifs	109
3. Mardochée et Esther	117
4. Le grand adversaire.....	140
5. Les circonstances où se montre la main de Dieu.....	146
Notes sur la seconde épître à Timothée.....	149
Chapitre 1	149
Chapitre 2	158
Chapitre 3	165
Chapitre 4	169

La présence de l'Esprit	179
Correspondance - Darby J.N.	184
Pensées	186
ME 1896 page 300	186
ME 1896 page 400	186
Le dimanche.....	187
L'abaissement de Christ.....	191
Les cioux ouverts.....	196
Morts et ressuscités avec Christ	197
Pensées sur 1 Samuel 1 et 2	207
La justice de Dieu	209

Histoire d'Abram

ME 1896 page 3

L'histoire d'Abram m'a dernièrement intéressé d'une manière particulière, et je vous envoie une courte esquisse de ce qui m'y a frappé comme présentant un tableau de plusieurs éléments intéressants de la vie de la foi. On trouve dans cette histoire, entre le culte public et la communion personnelle, une différence qui m'a surtout occupé, ainsi que l'intimité de cette dernière et le fondement sur lequel elle repose.

La vie d'Abram, en tant qu'elle nous est présentée comme une vie de foi, commence par son appel en Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Charan. «Le Dieu de gloire» lui apparut, dit Etienne. Ce fut la révélation que Dieu lui donna de lui-même, qui l'appela dans le sentier de la vie. Objet de l'élection divine, la révélation de Jéhovah le fait sortir des ténèbres et de l'asservissement à la puissance de Satan (car sa famille, au delà du fleuve de l'Euphrate, hors du pays de la promesse, adorait d'autres dieux), et lui donne les promesses en rapport avec une foi qui, sur la simple parole de Dieu, le fait partir pour le conduire là où Dieu lui-même lui montrerait son pays et sa demeure. Il devait tout quitter pour la parole et la promesse de Dieu. C'est là le premier élément et le premier caractère de la vie de la foi. Le Seigneur donne assez de détails de l'histoire d'Abram, pour faire voir que, jusqu'à ce qu'il eût entièrement rompu avec tout ce que Dieu l'appelait à quitter, il ne pouvait pas, bien qu'ayant laissé beaucoup et pouvant faire valoir les meilleurs droits de la nature pour garder le reste, atteindre le but pour lequel il avait déjà tant abandonné. Il avait laissé Ur, était venu à Charan, et y demeure. Mais après la mort de Térakh, il part de Charan, comme l'Eternel le lui avait dit, et arrive en Canaan. Là commence la seconde phase de la vie de la foi, celle qui se passe dans le lieu de la promesse.

Dans cette vie, nous sommes appelés par la précieuse révélation de Dieu à nos âmes, à nous mettre en route, nous confiant en lui, vers le lieu de la promesse et de l'espérance. Nous sommes appelés à marcher avec Dieu dans cette place de bénédiction et de communion où nous entrons en esprit. C'est la seconde partie de notre vie chrétienne. Nous la trouvons ici, (chapitre 12: 4-8). Abram se promène en long et en large dans le pays de la promesse — pour nous, les lieux célestes. Le Cananéen, la puissance hostile du mal, est encore dans le pays. Josué, au temps assigné, l'en exterminera; mais pour la marche de foi d'Abram, tandis qu'il est là dans l'espérance de la promesse, les Cananéens s'y trouvent. Combien cela est vrai, et combien loin nous sommes de le garder toujours suffisamment dans notre esprit.

L'Eternel apparaît à Abram; c'est le fondement du culte, ainsi que de la marche. Il est évident qu'il ne lui apparaît pas pour le faire sortir en laissant tout, car il lui apparaît lorsqu'il est, bien qu'étranger, dans le pays où Dieu l'a conduit. Mais il apparaît pour attirer à lui les affections de celui qu'il a amené là. Toutefois ce n'est pas dans cette condition qu'Abram doit posséder ou hériter le pays. Il aurait beaucoup perdu en le possédant, car le fait d'être

étranger conduit, par grâce, son coeur et son espérance vers une cité qui a des fondements, une meilleure patrie, une patrie céleste. Nous pouvons dire avec certitude qu'il était avantageux pour nous que Christ s'en allât. Oh! combien douces sont les associations et les espérances célestes vers lesquelles il nous a attirés, et dans lesquelles il nous a introduits par l'Esprit qu'il a envoyé après être monté en haut! Avec quelle réalité il a mis l'homme dans les lieux célestes avec Dieu, et combien cela vaut mieux que l'établissement d'un royaume terrestre, quelque glorieux qu'il puisse être! Il y a quelque chose de particulièrement excellent et précieux dans une vie de foi, dépendante de Dieu pour la jouissance des choses qui ne se voient pas. Un homme du monde, quelqu'un qui du moins s'est montré tel dans sa vie, un sage d'entre les hommes, a dit: «Tout ce qui fait prédominer le passé, la distance, ou l'avenir, sur le présent et l'actuel, élève l'homme dans l'échelle intellectuelle de l'être». Combien plus il en est ainsi, lorsque c'est Dieu qui remplit tout en créant et en développant des affections, qui sont éveillées et formées par Christ, et qui ont, pour objet et pour source, lui et la perfection divine qui est en lui.

Revenons à l'histoire que nous étudions. L'Eternel apparaît; il fait sentir à Abram d'une manière pratique qu'il ne doit pas posséder le pays; Dieu et la confiance en lui étaient sa portion. Il était étranger en Canaan; ce qu'il avait en propre était la promesse, mais dans sa postérité il devait hériter le pays. Il y avait un dessein arrêté de Dieu qu'il devait connaître ainsi. Combien il est précieux de se reposer ainsi en Dieu, notre coeur étant fondé sur des communications venant de sa part, et sachant qu'il peut nous bénir en nous enseignant à nous confier assez en lui pour vivre de la vie de la foi, à nous contenter de lui. Etre étranger ici-bas et avoir son coeur avec Dieu, est, de toutes les choses en ce monde, la meilleure; c'est ce que Christ était de la manière la plus parfaite et dans le degré le plus élevé. Dieu exécutera le jugement pour introduire d'autres personnes dans une bénédiction effective; nous, nous avons tout avec lui, et maintenant et pour toujours, en lui. Nous n'avons nul besoin de jugement pour jouir de notre portion, bien que nous sachions que le jugement aura lieu pour opérer la délivrance d'autres (*). C'est la position de l'Eglise, position très précieuse: elle souffre avec Christ. Dans le cas d'Abram, cette position le porte à rendre culte. C'est sa vraie et réelle puissance pour nous. C'est au Dieu qui lui est apparu qu'Abram élève son autel. La révélation que Dieu donne de lui-même dans le lieu de la promesse, conduit à adorer, de même que cette révélation, quand nous sommes encore loin de ce lieu, nous fait entrer dans le chemin qui conduit à la place de repos que Dieu veut nous montrer. C'est cette précieuse révélation de Dieu qui nous met dans une relation consciente avec lui, découlant de ce qui n'est connu que par la foi, qui est le fondement du culte. C'est sa faveur, son intérêt direct pour nous, le fait qu'il nous a amenés par sa révélation en relation avec lui, qui, dans cette confiance et par elle, crée le culte. Notre culte répond à la révélation que nous avons reçue, et est fondé sur la grâce qui se trouve dans cette relation. La révélation de son dessein et de la manière dont il accomplit sa promesse, accompagne la révélation sur laquelle le culte est fondé et en fait partie. Cela place l'âme dans des rapports permanents avec Dieu. Le culte, pour Abram, réalise les diverses parties de la demeure promise à la foi comme sa possession quand le pèlerinage est terminé; et quand il en réalise la jouissance, son pèlerinage et son

autel sont renouvelés. Il parcourt le lieu de la promesse et de l'espérance, où il est cependant étranger, mais lorsqu'en en jouissant, il plante sa tente quelque part, il élève aussi son autel. C'est une douce et heureuse peinture de la vie et des occupations de la foi. Ces deux éléments, partir, en laissant tout, et se mettre en route pour gagner le pays de la promesse, puis y reconnaître Dieu avec bonheur, lorsqu'on y est arrivé, telles sont les deux parties de la vie de la foi.

(*) Remarquez comme cela fait ressortir le vrai caractère de l'enlèvement de l'Eglise. Si ma portion est en quelque manière dans ce monde, pour que je puisse en jouir, le mal doit être ôté du monde par le jugement. Mais si je suis tout à fait étranger et pèlerin, n'ayant ici-bas aucune portion, il n'est évidemment point nécessaire qu'un tel jugement ait lieu pour que je jouisse de ma portion. Dieu lui-même est cette portion, car j'ai renoncé à tout ici-bas. Il n'a plus qu'à me prendre pour en jouir, quand le temps marqué par ses conseils est arrivé.

Le reste de ce chapitre, sur lequel je ne m'étends point, montre le manquement du croyant. Il est porté, au lieu de consulter Dieu, à recourir à l'aide du monde, si le lieu de la promesse ne lui offre pas, pour les besoins présents, tout ce qui est nécessaire. Bien qu'accompagné d'une prospérité extérieure, cet acte conduit à une autre infidélité; il en a été ainsi pour l'Eglise. Abram n'a pas d'autel en Egypte; il n'en a point jusqu'à ce qu'il soit retourné à l'autel qu'il avait bâti au commencement: ce n'est pas une nouvelle communion, ni une nouvelle connaissance du pays de la promesse. Tout ce que, par grâce, il peut faire, c'est de retourner à la place qu'il avait quittée.

Lorsqu'Abram est revenu à l'autel qu'il avait laissé pour aller vers le midi, il recommence à rendre culte. Dans le pays, bien que ce soit peut-être la prospérité acquise en Egypte qui donne occasion à la contestation avec Lot et aux difficultés qui en résultent, la conduite d'Abram est belle et caractérise bien l'homme qui jouit de la portion céleste. Si l'Egypte l'avait trompé, elle lui avait au moins enseigné une leçon. Rentré en communion avec Dieu, après l'expérience qu'il avait faite, cela lui suffisait pour abandonner en grâce tout le reste. Il y a un moment où notre foi est mise à l'épreuve. Souvent l'on marche par celle des autres; mais notre état propre doit être éprouvé. Lot, un croyant, choisit le monde (contrairement à tout sentiment d'intégrité), puis il afflige son âme juste au milieu de ce qui était l'objet même du jugement. Dès que le croyant à l'esprit mondain possède la portion de son choix, on voit en contraste ce qui est accordé à la foi et à la fidélité, au désintéressement produit par la jouissance du bonheur et de la grâce célestes, lorsque Dieu est la portion suffisante pour le coeur. C'est ce que fait ressortir la conduite mondaine de Lot. L'Eternel dit à Abram de parcourir des yeux tout le pays de la promesse, de regarder vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident, d'en connaître la longueur et la largeur, toute l'étendue; tout était à lui. C'est-à-dire que lorsqu'une fois le coeur a renoncé à tout ce que l'égoïsme voudrait posséder de ce qui semble être dans les limites du pays, mais qui plaît au coeur charnel, alors la pleine étendue et les précieux détails de ce dont nous pouvons jouir avec Dieu nous sont donnés à connaître expérimentalement.

Nous avons donc, après le caractère général de la vie de la foi et le manquement qui s'y est produit, un élément expérimental important de cette vie; c'est, après le manquement et

le rétablissement de la communion par grâce, après une complète victoire sur le monde et un entier renoncement à ce qu'il offre, c'est, dis-je, un tel sentiment de la valeur des choses célestes et invisibles, que l'on est affranchi de l'influence du monde. On échappe ainsi au danger d'être enlacé dans ce qui est la scène et l'objet du jugement, et l'on a une pleine connaissance expérimentale de l'héritage de la foi. Remarquez qu'Abram échappe et obtient un privilège plus grand en marchant dans le sentier de la foi, où il n'y a aucune perception anticipée des conséquences résultant d'une telle marche. Abram avait cédé par faiblesse et manque de foi dans l'épreuve. Mais son coeur était droit, et après le trouble occasionné par sa faute, et ensuite sa restauration, l'effet même de cette humiliante expérience est de le mettre au-dessus de toute influence et de le garantir ainsi entièrement de la fatale méprise de Lot (*). Ici, sans apparaître à Abram, comme lors de son appel ou de la révélation de lui-même dans le pays de la promesse, l'Eternel lui parle. Et Abram, ayant levé ses tentes, bâtit un autel au lieu où il vient séjourner. Car notre culte est selon la mesure où nous entrons dans les détails de la portion que nous tenons de Dieu.

(*) Nous voyons le manquement dans chacun des traits de la vie divine qui nous ont été présentés. Abram ne quitte pas la maison de son père, s'arrête par conséquent à mi-chemin, et n'est pas dans le lieu de la promesse. Secondement, il descend en Egypte. Dans le troisième cas, c'est de la part de Lot qu'est le manquement: Abram maintient sa position céleste.

Dans la partie que nous avons parcourue de l'histoire d'Abram, nous trouvons trois, et même en un certain sens, quatre autels. D'abord, celui qu'il élève quand l'Eternel se révèle à lui dans le pays, autel qui donne son caractère général au culte de la foi. Secondement, l'autel qui montre le caractère permanent du culte pendant qu'Abram est étranger. En Egypte, hors du lieu de la promesse et de la foi, aucun autel; ensuite (et c'est ce qui me fait dire qu'il y en a, en un certain sens, quatre) le retour, dans le lieu où il est étranger et rend culte dans le pays de la promesse; et enfin, lorsque son coeur exercé a renoncé à tout, sauf à Dieu, et que le croyant mondain ayant choisi les plaines bien arrosées, Dieu a fait réaliser à Abram toute l'étendue de la scène de la promesse, il bâtit un autel pour adorer le Dieu qui lui a conféré tout, qui lui en a assuré la possession, et lui en a donné la connaissance dans le présent et la jouissance dans l'espérance de l'avenir.

Renoncer au monde est le chemin de la victoire sur le monde, de même que le choisir est s'assujettir à son pouvoir. Lot est emmené captif par les puissants de la terre, avec ceux chez qui l'avaient conduit ses inclinations mondaines. Abram, libre et marchant dans la foi, reçoit de Dieu plus de force que n'en ont tous les rois, vainqueurs ou vaincus. Il délivre Lot et les rois qui n'avaient pu se protéger eux-mêmes. La complète victoire de la foi est présentée ici: la nôtre, quand elle est remportée, ne l'est pas avec des armes charnelles, et ce qui est figuré dans ce récit ne sera pleinement accompli qu'en rapport avec les Juifs. La victoire amène Abram sous la bénédiction de Melchisédec, Dieu prenant le caractère, proprement millénaire, de possesseur des cieux et de la terre. La louange et la bénédiction constituent l'oeuvre sacerdotale de Melchisédec. C'est la victoire de la foi, et l'établissement de la pleine bénédiction de Christ (sacrificateur et roi dans le domaine universel de Dieu), tous les ennemis étant vaincus. Historiquement cela donne occasion, non seulement à un entier renoncement

au monde, mais au refus de dépendre de lui en rien. Abram dépend de Dieu pour ses richesses et pour toutes choses. Dans une relation telle que celle où il était, recevoir quelque chose du monde, en dépendre, être son débiteur pour un avantage quelconque, c'est une souillure. Ainsi se clôt cette partie de l'histoire d'Abram et le culte qui s'y rattache.

Des détails de l'intérêt le plus grand sont donnés dans ce qui suit, mais ils sont le développement de la relation personnelle d'Abram avec Dieu. Ce que nous avons examiné jusqu'ici est, dans ses caractères généraux, la vie publique de la foi. Ce qui vient ensuite entre dans la communion privée et personnelle qui appartient à la vie de la foi, par la grâce divine qui la visite. Nous ne trouvons pas le culte, mais ce que nous pourrions, avec révérence, appeler des rapports entre Dieu et Abram. Dans une occasion, il est dit que Dieu parla à Abram. Abram, sans doute, tombe sur sa face, attitude convenable dans des rapports semblables; et même, lorsqu'en toute liberté, il intercède près de Jéhovah pour d'autres, alors que Jéhovah lui apparaît sous la forme d'un homme, c'est toujours en reconnaissant pleinement la gloire divine de Celui avec qui il parle. Toutefois ce n'est pas le culte, mais des communications de Jéhovah à Abram, et en retour les réponses d'Abram à Jéhovah.

C'est évidemment un caractère particulier de bénédiction et de privilège, une grâce, une intimité à laquelle nous devons porter l'attention la plus sérieuse, et qui se joint à l'adoration. Or si nous avons ici le tableau touchant de cette gracieuse familiarité de Dieu avec la foi dans ses premiers mouvements et, pour ainsi dire, dans son enfance, assurément ce privilège n'est pas perdu, maintenant que nous avons une plus mûre connaissance de toutes ses voies et de toute sa grâce qui nous est donnée par la rédemption et par le don de l'Esprit Saint. Il peut avoir un caractère plus profond, accompagné d'un sentiment plus grand de révérence provenant d'une plus entière connaissance de Dieu, un caractère plus confiant, parce que son amour est mieux connu, moins familier, mais plus intime; mais il existe, et le gracieux tableau qui nous en est présenté dans le cas d'Abram, n'est pas sans instruction pour nous. Pour nous, ce privilège a un caractère chrétien et non patriarcal; mais le même Dieu qui nous aime et la même foi qui se confie en lui, se rencontrent par sa grâce, pour recevoir, d'une part les précieuses communications de cet amour, et de l'autre pour dire nos besoins et exprimer les sentiments de nos coeurs, pour présenter aussi les besoins des autres, à Celui sur qui nous savons pouvoir compter. Ces communications ont un caractère très différent, à la fois du côté du Seigneur, et (comme conséquence) du côté d'Abram, mais elles sont toutes ce que j'appelle personnelles.

La première occasion de ces communications de la part de Dieu, fut le refus formel d'Abram d'accepter du monde quoi que ce fût, même alors qu'il avait rendu à celui-ci le plus signalé service. Abram ne veut rien devoir au monde «depuis un fil jusqu'à une courroie de sandale». Sa foi a remporté une complète victoire sur la puissance du monde. La valeur à laquelle il estime sa relation avec Dieu, lui fait refuser la récompense qui lui est offerte. Dieu reconnaît cela chez Abram et lui dit: «JE suis ton bouclier et ta très grande récompense». Dieu l'avait couvert de sa protection dans le combat; et sa grande récompense est l'Eternel lui-

même, et non les dons misérables et périssables d'un monde envers qui, si l'on reçoit quelque chose de lui, on reste après tout toujours redevable, et qui, au moins, nous force à reconnaître que nous avons reçu de lui. Telle est en général la précieuse déclaration faite à Abram par la parole de l'Eternel.

Il existe autre différence entre les communications du chapitre 15 et celles du chapitre 17. Dieu, pour ainsi dire, ne visite pas personnellement Abram, au chapitre 15. C'est dans une vision qu'il lui communique ce qu'il est *pour* lui; bénédiction grande et toute spéciale, mais évidemment différente de la révélation personnelle de Dieu que nous trouvons dans les chapitres 17 et 18. Les deux communications présentent cette différence essentielle que, dans le chapitre 15, Dieu déclare ce qu'il est *pour Abram*, et dans le chapitre 17, simplement ce qu'*il est*. Ce dernier fait introduit dans une communion beaucoup plus profonde, dans un plus grand déploiement de la grâce, dans une connaissance plus intime de la pensée de Dieu, que la révélation du chapitre 15. Cette dernière fait des besoins et des désirs d'Abram la mesure des bénédictions de Dieu; du moins c'est ce qui la caractérise. C'est pourquoi, Abram se replie sur lui-même. Dieu le rencontre dans sa pleine grâce, mais c'est au-devant de ses besoins et de ses désirs qu'il vient. Or c'est une chose très précieuse. Dieu montre ainsi la plus tendre condescendance. Il nous inspire la confiance; et, par suite, nous pouvons lui dire nos besoins, lui ouvrir nos coeurs. La communication qui en résulte, en nous faisant mieux connaître Dieu, nous conduit à cette connaissance de lui qui nous fait voir notre petitesse en ce que nous lui avons présenté comme objet de nos désirs, nous donne de trouver notre joie en lui, tire de lui nos sentiments envers les autres, et la jouissance que nous éprouvons de ce qu'il est pour nous.

Ainsi, lorsque Dieu lui dit qu'il est *son* bouclier et *sa* récompense, Abram répond: «Que *me* donneras-tu?» Le premier besoin de son coeur est présenté à Dieu. Dieu a dit à Abram que lui-même était sa récompense; mais quand il est fait illusion à nos sentiments et à notre besoin, si Dieu se présente comme notre portion, le coeur humain se tournera, par la confiance même produite en lui, vers ses propres pensées et ses propres désirs. La récompense proposée à *Abram* conduit Abram aux besoins, aux sentiments et aux désirs d'Abram. Bien que Dieu eût dit, et même parce qu'il avait dit qu'*il* était sa récompense, son amour et sa bonté étaient bien ressentis, mais ne conduisaient pas Abram au delà de ce qu'il désirait obtenir de cette bonté, et ne lui faisaient pas mettre ces désirs de côté. Dieu savait tout cela, et s'en sert comme d'une occasion pour manifester ses pensées et ses desseins. C'est donc la grâce qui descend jusqu'au coeur de l'homme et l'attire, afin qu'il mette sa confiance en Dieu, tout en le laissant dans le cercle de ses sentiments et de ses besoins, mais de besoins et de sentiments, tels qu'ils peuvent exister en rapport avec Dieu. Toutefois, remarquons que cela ne va pas au delà de ce monde, au delà de ce que l'homme désire, comme ayant conscience de sa position ici-bas.

L'intervention de Dieu en bonté envers nous dans cette sphère est pleine de douceur, mais dans son objet elle n'est pas céleste. Comme homme sur la terre, Abram désirait un fils pour perpétuer son nom, et une postérité pour hériter les promesses et en jouir. Il était tout

à fait dans la pensée de Dieu de lui donner cela. Abram rattache au témoignage de la faveur divine, le vœu naturel et le désir de son cœur. Dans la révélation qu'Abram avait reçue dans le pays, Dieu lui avait promis une postérité, et avait rattaché cette promesse à l'héritage de la terre de Canaan. Naturellement, Abram désirait associer la bénédiction et la gloire promises avec ses propres descendants. Si son désir avait été simplement de jouir de Dieu dans le ciel, un vœu tel qu'il l'exprime n'aurait pas eu sa raison d'être; du moment que ses pensées restent sur la terre et que Dieu lui a promis de le bénir, ce vœu se manifeste. Il s'accorde avec les desseins de Dieu, mais prend nécessairement un caractère terrestre, si la bénédiction est précisée. Nos besoins, quelque caractère qu'ils aient, ont de toute nécessité leur place sur la terre. Nous pouvons y faire entrer Dieu, mais c'est en eux que nous le faisons entrer, et, plein de grâce, il veut bien y consentir.

J'ai dit que la réponse de Dieu, lorsqu'il précise sa promesse, prend nécessairement un caractère terrestre. Le quinzième chapitre de la Genèse le montre avec évidence. Une postérité nombreuse est promise et les limites du pays sont indiquées. Quelques principes pleins de bénédiction sont aussi donnés, mais ils caractérisent la position d'Abram. Ils sont très précieux en eux-mêmes, mais, venant au-devant des besoins et de la faiblesse de l'homme, on n'y trouve point, à proprement parler, la communion dans le sens le plus vrai et le plus élevé. Dieu communiquait avec Abram, et Abram partit avec lui, mais ce n'était pas la communion dans le sens de la jouissance de Dieu lui-même, et en conformité avec sa nature. La justice est imputée à Abram; vérité bénie! Comment, sans elle, subsister devant Dieu ou être l'homme béni de Dieu? Il crut dans la puissance de la résurrection qui est en Dieu, et dans sa fidélité pour accomplir sa promesse, et sa foi lui fut comptée à justice. C'est la première fois que cette grande vérité, cette vérité de toute importance, est enseignée dans l'Écriture, et même que le mot s'y trouve. Et je ne doute pas que ce soit intentionnellement, bien qu'il y eût des croyants auparavant, comme nous le savons. Mais maintenant, cette vérité fondamentale devait être mise en lumière dans la grande souche de l'arbre de la promesse. Le fondement même de la bénédiction de l'homme était posé, mais c'était encore pour répondre aux besoins de l'homme.

Sans lui, il ne pouvait être devant Dieu, ni hériter la promesse, et, d'autre part, il ne l'avait pas en lui-même. Dieu lui compte sa foi pour justice.

Ensuite, pour affermir le faible cœur de l'homme, Dieu s'engage lui-même par une alliance. Très touchante condescendance de la grâce, sans doute; mais à quoi répond-elle? A la question: «A quoi connaîtrai-je que je le posséderai?» Alors, tandis que la nature et l'homme passent par l'obscurité profonde du pouvoir de la mort (et c'est ce que Christ comme homme a fait pour nous), Dieu passe entre les pièces des animaux immolés, et se lie, selon ses propres pensées, par une alliance de mort, à accomplir ce désir du cœur du croyant; et la promesse en pose le sûr fondement en Christ. Les limites du pays sont déterminées; la puissance de ceux qui le possèdent est néant. Dans ce passage très remarquable, nous apprenons la précieuse et parfaite position d'assurance de l'homme dans la justice de la foi, et l'immutabilité de

l'alliance; mais nous n'y avons pas la communion vivante; c'est chose terrestre, la réponse au besoin, bien que la chose donnée soit de pure grâce. Dieu a un peuple, et il lui donne une loi.

Je passe sur le chapitre 16. Ce n'est pas la vie de la foi qu'on y trouve, mais l'effort de la chair pour obtenir la bénédiction par ses propres moyens; la bénédiction promise, mais sous la loi. En type, c'est Israël légal (comparez Galates 4).

Au chapitre 17, nous avons Dieu se révélant à Abram. L'Eternel lui apparaît, mais non pas comme auparavant afin de l'appeler à quitter tout pour venir au pays qui lui serait montré, ni simplement pour lui communiquer les promesses. Il se révèle dans ce qui devait être son nom de relation avec Abram. Il se révèle sous ce nom, et donne à Abram un nom en rapport avec lui-même. Pour nous, nous avons la communication d'un nom encore meilleur, une relation bien plus intime. Le nom du Père nous est révélé par le Fils, et nous sommes appelés fils. C'est la meilleure et la plus haute révélation possible de Dieu en relation, car c'est celle du Père avec Christ, le Fils. Nous avons donc, quant à Abram, ce genre de révélation: Dieu ne révèle pas ici ce qu'il est *pour* Abram, mais ce qu'il est: le Dieu Tout-puissant. Abram devait marcher devant un Dieu connu sous ce caractère: «Je suis le Dieu Tout-puissant, marche devant ma face, et sois parfait». Abram tombe sur sa face et ne demande rien pour satisfaire aux désirs de son coeur. *Dieu parle avec lui*. Tel est le caractère de cette merveilleuse entrevue. Jéhovah révèle ses intentions, et donne à Abram un nom en rapport avec elles. Dieu ne se lie pas par le moyen d'un sacrifice, il assure seulement à Abraham les diverses bénédictions. Mais il place Abraham dans la condition de relation avec lui, comme lui appartenant, par le signe de la mort de la chair (en ce cas, naturellement en figure, mais Abraham est ainsi placé dans la jouissance de la relation avec Dieu). Ainsi Dieu est révélé à Abraham, et Abraham est amené en relation personnelle avec Dieu. Il le connaît comme nul autre ne l'avait connu.

Dieu est sur le point de juger le monde (chapitre 18), et il apparaît maintenant à Abraham pour lui donner la promesse immédiate du fils qui lui naîtra bientôt. Il vient sous une forme humaine, avec deux anges qui sont aussi sous une forme humaine. Ces derniers vont à Sodome pour exécuter sur elle le jugement, et en même temps délivrer Lot. Abraham, de la porte de sa tente, voit immédiatement qui est Celui qui s'approche, et veut le retenir quelque temps. Avec une exquise convenance (bien que montrant une révérence sans réserve), il respecte le voile qui cache aux autres la présence de Jéhovah. Les anges étaient là, Sara s'y trouvait, et peut-être d'autres. Il traite son hôte mystérieux comme Celui-ci se présente lui-même, mais avec l'attention la plus marquée, et le respect le plus grand. Cependant à un seul il appartient de donner les promesses, et c'est celui-là qui parle au patriarche. La parole qui assure un accomplissement prochain étant donnée, les hôtes d'Abraham se lèvent pour poursuivre leur chemin, et maintenant Jéhovah va agir avec Abraham comme un homme avec son ami. Il parle à Abraham, non de ce qui concerne celui-ci, mais de ce qui a rapport au monde. Il n'est pas question des besoins d'Abraham, ni même de sa marche, mais de l'intention de Dieu qu'il veut qu'Abraham connaisse, et il lui ouvre ses pensées et ses conseils (comparez Ephésiens 1: 9-11). Les deux hommes se dirigent vers Sodome, et Abraham et l'Eternel restent ensemble. Quelle place privilégiée et bénie! Ce n'est pas le culte; ce n'est pas un appel à suivre où

l'Eternel conduit. Cela a eu lieu. C'est maintenant la communion des rapports personnels avec Dieu touchant ce qui le concerne lui et ses voies, rapports fondés sur la révélation que Dieu a donnée de lui-même et sur la connaissance personnelle de son caractère, la grâce opérant dans le coeur et produisant l'intercession.

Toute cette scène est instructive. Son fils, son héritier est promis à Abraham comme une chose présente. C'est notre espérance propre. Elle est bien établie, indépendante de ce qui peut arriver au monde; c'est notre espérance particulière. Nous sommes en communion avec Dieu, sur le fondement de la révélation spéciale qu'il nous a donnée de lui-même, et l'héritier attendu est révélé comme venant bientôt. Dieu agit envers nous comme avec des amis, nous faisant entrer dans l'intimité de ses pensées; il nous dit ses desseins et ses plans, éveillant en nous, par la grâce qu'il exerce envers nous et la confiance qu'elle inspire, l'esprit de grâce et d'intercession fondé sur ce qu'il est et sur la connaissance que nous avons de lui.

Abraham ne demande rien pour lui-même; il plaide pour les autres. Et en réalité, qu'aurait-il pu demander, jouissant du bonheur de converser avec Dieu et de la promesse assurée et prochaine de la naissance de son fils? Il est dans la place de bénédiction, il marche dans l'esprit de communion avec le Dieu qu'il connaît maintenant. Cette position a commencé par la révélation que Dieu lui a faite de ce qu'Il est. Maintenant qu'Abraham est seul avec lui, il est plein de hardiesse, bien qu'avec révérence, envers Celui qu'il connaît bien. Le silence même d'Abraham quand d'autres témoins étaient là, et que Jéhovah se cachait, provenait d'une connaissance de Dieu que nul autre que lui ne possédait. Jéhovah avait assurément un jugement plus clair, et des moyens de délivrance et de miséricorde plus sûrs qu'Abraham ne le savait; mais nous parlons des termes dans lesquels Abraham était avec lui. C'est ainsi que se clôt cette merveilleuse entrevue; lorsqu'Abraham a épuisé ses demandes, et que l'Eternel a répondu jusqu'à la fin, il s'en va, quand il a achevé de *converser* avec Abraham. Quelle place pour un enfant de la foi!

Or c'est la nôtre. Dieu s'est révélé à nous, plus pleinement et de plus près. Il nous fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, qu'il s'est proposé en lui-même. Il nous parle de la prochaine venue de son Fils. Il nous dit: (mais ce n'est qu'une partie de sa volonté et de ses conseils) le jugement à venir du monde. Notre place est en grâce auprès de Celui qui converse avec nous.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 90 - Colossiens 2 - ME 1896 page 17

L'apôtre s'intéressait vivement, même à ceux qui n'avaient pas vu son visage dans la chair (verset 1). Il savait bien qu'étant dans l'Eglise il était dans le combat. Du moment que le combat cesse, l'Ennemi, toujours présent, est à l'oeuvre pour faire du dégât. Le Seigneur n'a pas encore lié et enfermé Satan dans l'abîme et ne lui a pas encore ravi le monde, mais son oeuvre soustrait déjà son Eglise, et, surtout la conscience de ceux qui croient, à la puissance de Satan. Leur conscience est délivrée, quand, par la foi, ils comprennent cette oeuvre de Christ. Péchés, puissance de Satan, mort et loi, jugement de Dieu, Christ nous a délivrés de tout cela par sa mort. Il s'est soumis à la puissance de Satan et à la mort, et il a pris sur lui nos péchés et leur jugement. Il a porté les conséquences de tout ce qui pesait sur nous. Sa résurrection est sa délivrance parfaite, et partant la nôtre, à l'égard de toutes ces choses. Il était dans le tombeau sous nos péchés, dans notre mort, sous la puissance de l'Ennemi, et nous en sommes délivrés avec lui par sa résurrection. Il nous unit ainsi avec lui.

Il n'y a, dans un sens, que deux hommes sur la terre, Adam et Christ. Nous sommes par nature tous en Adam. Christ prend la place d'Adam; il faut que nous soyons ou sous l'effet du péché d'Adam, ou sous tout l'effet de ce que Christ, le second Adam, a accompli, et telle est notre part dès que nous avons cru. Ce qui nous sauve, c'est que nous sommes dans le second homme, Christ.

Par cela même que l'Eglise est délivrée de Satan, et qu'elle a échappé à son pouvoir, elle a à combattre contre lui. Paul le comprenait (verset 1). Le but du combat est indiqué au verset 2. L'apôtre dit: «Pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence».

La certitude s'applique dans la Parole: 1° A la foi: La «pleine assurance de foi» (Hébreux 10: 22) est cette simplicité qui regarde à Jésus, comme donné de Dieu, et qui a le sentiment d'une complète délivrance. C'est un péché que d'avoir un seul doute sur l'efficace du sang de Christ. 2° A l'espérance: La «pleine certitude de l'espérance» (Hébreux 6: 11). Le fidèle jouit en espérance, comme d'une réalité, des conséquences de sa délivrance et de son affranchissement. Si on n'a que l'espoir d'être sauvé, on ne peut être joyeux. Ce qui donne de la joie, c'est l'espérance de la gloire, la certitude de posséder l'héritage. 3° A l'intelligence: La «pleine certitude de l'intelligence». Il ne s'agit ici, ni de ma conscience purifiée, ni de ma gloire, mais de la gloire de Dieu. Dieu a racheté l'Eglise pour sa propre gloire. Si un seul fidèle manquait à l'Eglise dans la gloire, Dieu ne serait pas glorifié. La gloire de Christ est aussi l'objet des conseils et de la gloire de Dieu, car Dieu se donnera la gloire de glorifier Christ. Je vois, non plus ma gloire seulement, mais la gloire de Dieu, et que mon salut et celui de l'Eglise sont

nécessaires à cette gloire. Cela donne à mon espérance un grand calme et une grande force. Telle est la pleine certitude de l'intelligence.

Toute notre jouissance des pensées de Dieu dans sa Parole, provient de la puissance du Saint Esprit en nous. Si l'Esprit est contristé, c'est notre faute, et nous ne pouvons nous excuser en alléguant que nous avons été entraînés ou que c'est l'habitude qui nous a fait agir ainsi. Il faut donc marcher selon l'Esprit, pour garder la certitude de foi, d'espérance et d'intelligence.

En nous donnant la vie, Dieu nous place dans le second Adam. Il passe par-dessus toutes nos fautes et nous les pardonne toutes. De plus l'obligation de la loi qui était contre nous a été clouée à la croix (versets 13, 14). Du moment que Dieu exige, l'homme n'accomplit pas, car la loi qui exige n'est pas la vie et ne peut que manifester notre impuissance. Toute cette obligation a été abolie à la croix, par laquelle Jésus a triomphé de toute la puissance de l'Ennemi. J'ai ma place dans le second Adam, en la présence de Dieu, pour jouir de tout ce qu'il a fait. Christ nous a assuré éternellement toutes ces choses. Nous sommes appelés à croire, non ce qu'il peut faire, mais ce qu'il a fait. On ne peut pas plus changer ce que Christ a fait que ce qu'Adam a fait, et la certitude des résultats de l'oeuvre de Christ n'est pas moins grande que celle de l'effet du péché d'Adam. Ce que nous avons à croire est entièrement accompli.

Les promesses de Dieu sont d'excellentes choses, mais la mort et la résurrection de Christ ne sont pas des promesses, ce sont *des faits*. Pour avoir la paix, nous ne sommes pas appelés à croire aux promesses de Dieu, mais à une oeuvre accomplie. Un aveugle qui a recouvré la vue, n'espère pas qu'il verra clair; *il voit*. Jésus est assis à la droite de Dieu, parce que tout est accompli.

Méditation de J.N.D. n° 91 - Psaume 63 - ME 1896 page 57

Les épreuves, la solitude, le délaissement d'une âme qui possède le Saint Esprit, ont pour résultat de lui rendre Dieu plus précieux. «Comme je t'ai contemplé dans le lieu saint» (verset 2): Jésus seul a pu dire ces paroles dans toute leur plénitude, mais elles peuvent être aussi l'expression de la position de tous les siens. La présence du Saint Esprit nous fait considérer ce monde comme une terre altérée et sans eau; il n'y trouve rien, semblable à la colombe de Noé qui ne trouva pas où poser la plante de son pied. Il n'y a rien dans le monde pour rafraîchir l'âme; la chair y trouve de quoi satisfaire ses désirs, mais non l'Esprit de Christ. A tout moment et sans exception, Jésus n'a trouvé ici-bas qu'une terre altérée et sans eau; pour lui, aucune jouissance: ses disciples, à la table de la cène, se disputaient pour savoir qui serait le plus grand; ses amis même ne le comprenaient pas; ils manquaient entièrement de sympathie, pour répondre à toutes ses affections, et cette froideur avait pour résultat de présenter à ses pensées le ciel dont il était descendu et la communion de son Père et les jouissances célestes. C'est aussi ce que produit l'Esprit de Christ en nous, dans ce monde. Un autre résultat, c'est de nous donner soif de Dieu; nous l'éprouvons dans la mesure où nous trouvons que ce monde est une terre altérée et sans eau. Ne rien trouver dans ce monde, et trouver tout en Dieu, ce

sont donc *les deux caractères* de la présence de l'Esprit de Christ en nous. La part de la chair, et non de l'Esprit, c'est d'avoir des jouissances dans ce monde.

«O Dieu, tu es *mon Dieu*»; ce sentiment devient toujours plus vif à mesure que croît notre isolement, mais le résultat en sera que nous verrons la force et la gloire de Dieu (verset 2). Jésus ne les trouvait pas dans ce monde; il y voyait plutôt la puissance du démon. Il y a dans l'âme un besoin de contempler cette force et cette gloire, à la vue de l'iniquité du monde qui gâte, corrompt, pervertit tout ce que Dieu a fait. La corruption du christianisme est un empêchement à la conversion du monde; il nous faut lutter maintenant contre cette corruption et non pas seulement contre le paganisme. Les quatre cinquièmes du monde demeurent païens, parce que les chrétiens de nom ne sont pas chrétiens du tout.

Pourquoi Jésus a-t-il tant désiré voir cette force et cette gloire de Dieu? Parce qu'il était descendu du ciel et qu'il les avait contemplées dans le ciel; il parlait de ce qu'il avait vu et connu; il connaissait tous les desseins, toutes les pensées de Dieu. Quelles durent donc être ses pensées, dans ce monde où le démon règne, quand il voyait l'état où les créatures de Dieu avaient été réduites par le péché. Jésus désire voir ce qu'il a déjà contemplé; s'il est dans le désert de ce monde, c'est qu'il a quitté la gloire du ciel. C'est aussi, avons-nous dit, la part du chrétien qui sort de la présence de Dieu pour se trouver dans le monde; il a le sentiment que c'est une terre altérée et sans eau, parce qu'il a goûté ce qu'est la présence de Dieu en Jésus.

La certitude que Dieu est notre Dieu, nous le fait rechercher au point du jour. C'est là l'Esprit de Christ, un Esprit familier avec la gloire de Dieu, mais qui, ne voyant rien de pareil autour de lui, soupire après cette gloire. Cet état n'empêche pas l'action de la grâce: «Ta gratuité est meilleure que la vie; mes lèvres te loueront». Jésus loue Dieu dans le désert, parce qu'il possède Dieu: «Je te bénirai durant ma vie». Pour nous, cela dépend de notre union avec Christ, d'une vie qui n'est pas de ce monde et qui remonte à Dieu qui en est la source. Le résultat en est que Jésus peut dire: «Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse». Il disait, au bord du puits de Sichar: «Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé». Mais il n'y a pas une de ses joies dont il ne nous fasse aussi jouir. Au verset 6, il est occupé dans les veilles de la nuit des choses qui ont préoccupé le cœur durant le jour. L'esprit, hors de l'activité du monde, repasse les choses qui sont au fond du cœur. Pour nous, c'est souvent le moment de la faiblesse dans lequel ce qu'il y avait au fond de nos cœurs se manifeste. Pussions-nous puiser en Dieu, quand nous sommes ainsi séparés de l'activité qui nous entoure, la joie et la bénédiction. Il est impossible que rien trouble l'âme à l'ombre des ailes du Seigneur qui nous a été en secours (verset 7). L'effet en est, au verset 8, que l'âme s'attache à Dieu pour le suivre et que, à travers le désert, dans notre faiblesse, la droite de Dieu nous soutient. Que Dieu nous donne de sentir toujours plus sa fidélité et sa bonté.

Méditation de J.N.D. n° 92 - 1 Pierre 4 - ME 1896 page 74

Quelques versets de ce chapitre présentent des difficultés; ainsi le verset 1. Souffrir en la chair est notre part et une preuve de la bonté de Dieu; cela nous fait désister du péché. La volonté de la chair est inimitié contre Dieu; si je souffre en la chair, ce n'est plus ma volonté qui est en activité. Il faut que la chair souffre, en tant que chair, pour que nous ne péchions pas. Quant à Christ, il n'avait point de péché, et, quant à la chair, il était né du Saint Esprit. Par la volonté parfaite qui était en lui, il a toujours souffert en la chair qui était l'instrument par lequel il souffrait dans ce monde de péché. Pour nous, la volonté brisée est toujours la souffrance en la chair; la volonté de notre chair étant mauvaise, il nous faut, pour ne pas pécher, souffrir toujours, souffrir jusqu'à la fin.

Au verset 6, les morts sont ceux qui étaient morts quand l'apôtre écrit cette épître. L'Evangile leur avait été prêché, afin qu'ils fussent jugés selon les hommes quant à la chair; et qu'ils vécussent selon Dieu quant à l'esprit. Il s'agit ici de la responsabilité que leur donnaient les promesses qu'ils avaient entendues.

Verset 11. Il ne faut pas parler, si l'on ne parle pas comme oracle de Dieu, comme annonçant ses paroles. On pourrait même dire des vérités, mais, si ce n'est pas par l'Esprit, elles demeurent sans effet. Si quelque frère parle, il faut que ce soit par l'Esprit. Pour que Dieu soit glorifié, il faut que le Saint Esprit soit la source de tout ce que nous faisons et disons; principe simple, mais très important.

Verset 12. Souffrir est l'ordre naturel du christianisme; c'est à quoi nous sommes appelés et destinés ici-bas. La chair désire s'y soustraire, mais c'est se soustraire à ce qui constitue la puissance du règne de Dieu. Souffrir est un privilège; c'est participer aux souffrances de Christ; ce n'est pas quelque chose d'étrange. Toutes les fois que nous souffrons comme chrétiens, nous participons aux souffrances de Christ. Au moment où je suis sauvé, je suis joyeux, mais je n'ai pas encore la moindre expérience. Il nous en faut, pour que nous comprenions ce que Dieu est et ce que nous sommes. L'expérience chrétienne ne commence qu'après la connaissance et la certitude du salut. Si j'ai simplement le salut, c'est la joie, mais l'expérience est nécessaire et ce qui la produit, ce sont les épreuves, les contradictions, les souffrances. Nous sommes ainsi toujours plus détachés du monde et nos cœurs toujours plus attachés à Dieu. L'âme qui souffre fait, à son insu, des progrès immenses, elle mûrit. Dieu l'ordonne ainsi, pour que nous fassions l'expérience de ce qu'il est.

Dieu agit en nous de deux manières par cette participation qu'il nous donne aux souffrances de Christ, dont il est dit qu'il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. 1° Il attaque et détruit le péché en nous. 2° Il nous fait mûrir. Paul avait une écharde, donc une souffrance, en la chair; il apprend l'obéissance; toutes les fois qu'il prêchait, il souffrait avec Christ, étant méprisable dans la chair (Galates 4: 14). Ces souffrances se rattachent pour nous au gouvernement de Dieu sur sa maison (verset 17. Cf. Ezéchiël 9: 4-6). Dieu ne peut jamais se relâcher de sa sainteté. La chose qui l'offense le plus, c'est quand la sainteté manque dans sa maison; c'est pourquoi le jugement commence par elle. Je ne puis me plaire dans une ville sale, et encore moins dans ma maison si elle a ce caractère. Le jugement sur la maison de Dieu avait déjà commencé du temps des apôtres.

La relation de Christ avec son Eglise est celle de la tête avec le corps, chaque membre agissant, selon que cela lui est départi, pour produire le bien de tout le corps. Toutes les grâces découlent de la Tête, Christ, et chaque membre répond à l'impulsion partie de la Tête. C'est là l'état normal. Mais Christ est aussi chef sur sa maison. Or, dès les temps des apôtres, l'état de la maison s'est gâté et Christ est devenu, non plus seulement le chef, mais le juge de sa maison. Un homme, très béni dans l'oeuvre, est retranché; c'est un jugement qui tombe sur la maison de Dieu, quoique ce soit une bénédiction pour le juste d'être préservé du mal à venir. Tel fut le cas de Josias, retranché par châtiment sur la maison de Dieu, mais en même temps par bénédiction pour lui, afin qu'il ne fût pas enveloppé dans les calamités qui allaient survenir.

Si le jugement commence par nous, et il existe aujourd'hui, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile? C'est ce que signifient ces mots (verset 18), que le juste est sauvé difficilement, non quant au salut, mais quant à cet état de jugement. Le temps de ce jugement avait déjà commencé avec les apôtres, quant au gouvernement de Dieu envers l'Eglise.

Un principe présenté au verset 19, est la soumission. La volonté sera brisée dans la souffrance, si nous nous soumettons à Dieu. Il est notre fidèle Créateur. Tout en faisant ressortir la faiblesse de sa créature, la puissance du Créateur la soutient. Jacob, dans sa lutte avec Dieu, a été touché à la hanche; sa faiblesse lui a été révélée, et il est demeuré boiteux toute sa vie à cause de son infidélité, mais il a été nommé Israël, vainqueur de Dieu, parce que Dieu l'a soutenu et fortifié, en même temps qu'il lui révélait sa faiblesse.

Dieu supporte son Eglise depuis des siècles, mais il la juge. Paul disait déjà de son temps que chacun cherchait son propre intérêt et personne les intérêts de Jésus Christ.

Méditation de J.N.D. n° 93 - Exode 18 - ME 1896 page 271

Ce chapitre nous conduit, en type, jusqu'à l'accomplissement des bénédictions futures; il va au delà de l'économie actuelle. La grâce s'était manifestée envers le peuple dans le don de la manne et de l'eau du rocher, puis Israël avait rencontré le combat avec Amalek. Tout du long, Dieu surpassait par ses bénédictions les murmures et l'iniquité de son peuple. Au chapitre 18, nous voyons quel était le but et quel est le résultat de ces bénédictions. Nourri par la manne, rafraîchi par l'eau du rocher, Israël arrive à la montagne de Dieu et s'y repose. Aaron et tous les anciens d'Israël mangent au pied de cette montagne avec Jéthro, beau-père de Moïse; c'est la jouissance en commun des bénédictions préparées au peuple.

Mais dès lors tout change. Dans le chapitre qui suit, la montagne de Dieu devient le siège de la loi. En Exode 3: 12, elle est le siège de la bénédiction. «Vous servirez Dieu sur cette montagne», dit l'Eternel, et c'est là que le festin est préparé pour le peuple. Il se repose là, après le combat d'Amalek. Nous aussi, nous sommes appelés au repos et à la gloire. Il nous faut arriver à ce repos de la gloire par la vertu qui remporte la victoire dans le bon combat: un homme vertueux garde la fidélité malgré les obstacles et les tentations. Le peuple, étant déjà

le peuple de Dieu, avait à remplir son devoir par le combat. Christ nous introduit par le salut dans le chemin du désert où nous trouvons le combat, mais, pour parvenir à la gloire, il faut, en livrant le combat, traverser les obstacles. C'est là la vertu. La couronne est la suite de la victoire. Sans le salut, il n'y a pas de combat. Si Jésus ne nous avait pas aimés, et donné la vie éternelle et la force, nous ne serions pas appelés à combattre. Christ est déjà sorti du combat et entré dans la gloire, lui qui était parti de la gloire. C'est ce que Moïse, en type, avait fait: il avait vu la gloire de Dieu dans le buisson à Horeb, la montagne de Dieu (Exode 3: 1), et il est appelé à revenir à cette même montagne (Exode 3: 12). Il part seul, mais il y revient avec le peuple. Il quitte la gloire pour un temps, rachète Israël, le conduit à travers la mer Rouge, par le désert, jusqu'à la montagne d'où il était parti. C'est ce que Christ a fait; il a vaincu le monde et nous encourage ainsi. Quelle certitude de salut et de gloire! Christ a quitté le ciel pour accomplir les conseils de Dieu; si un seul de ceux qu'il est venu sauver manquait, Christ serait rentré au ciel pour rien! Moïse avait dit: «Nous irons avec nos jeunes gens et avec nos vieillards, nous irons avec nos fils et avec nos filles» (Exode 10: 9).

Les détails du chapitre 18 sont fort intéressants. Moïse, comme nous l'avons vu, est le type de Christ. Jéthro était un gentil; Séphora, femme de Moïse, avait été séparée de lui, car Moïse l'avait renvoyée au début de sa mission (conf. 4: 24-26; 18: 2). Séphora est le type de l'Eglise prise d'entre les gentils. Moïse, chassé d'Egypte par son peuple, va à la montagne et y prend une femme étrangère; puis, quand il a amené le peuple à la montagne, Jéthro lui-même y arrive, c'est-à-dire les gentils. Jéthro, sacrificateur gentil, loue le Dieu qu'il connaît maintenant (verset 11). Jéthro, duquel est issue Séphora, connaît la gloire de l'Eternel. Séphora est donc l'épouse d'entre les gentils, comme Jéthro les gentils eux-mêmes. Il reconnaît (versets 10, 11) que c'est l'Eternel qui a délivré le peuple de la main des Egyptiens et que, en cela en quoi ils avaient agi présomptueusement, il avait été au-dessus d'eux. «Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice» (Esaïe 26: 9). Les jugements de Dieu manifestent que Dieu est le plus fort.

Les gentils mangent avec Israël: la même bénédiction aura lieu à la fin des jours. Au verset 12, Séphora ne paraît pas; l'Eglise sera dans la gloire quand l'ordre et le gouvernement parfaits seront établis selon la justice. Cela n'a pas lieu maintenant, bien que l'Esprit de Dieu ait pour fonction d'établir l'ordre dans l'Eglise. Dans notre chapitre, tout est en ordre; c'est comme dans la vision de Zacharie 4: 1-3, tandis qu'en Apocalypse 11: 2-4, tout est en désordre et ne dépasse pas un témoignage rendu. Il en est de même de l'économie actuelle. L'ordre aura lieu pour la terre, quand nous arriverons à la montagne de Dieu. Alors nous verrons Christ roi et sacrificateur; maintenant nous avons le Saint Esprit. Le Saint Esprit n'est pas Christ, mais il réalise, autant que possible dans ce monde, les choses qui nous ont été promises. Nous possédons tout et n'avons encore rien, mais quand la gloire arrivera, *nous aurons tout*.

La puissance de l'Esprit s'est montrée au commencement de l'Eglise; alors le témoignage du Saint Esprit avait une telle puissance qu'il était comme une vue; mais le désordre s'est introduit, au point que le christianisme est devenu l'une des choses les plus corrompues qui se puisse voir. Cependant l'Eglise peut réaliser sans l'avoir la gloire de Jésus. Etienne a vu la

gloire et a été lapidé. Nous pouvons déjà être bénis ici-bas; c'est une économie de témoignage, de jouissance par l'Esprit, mais ce n'est pas encore la jouissance des promesses. L'Esprit nous rafraîchit, mais il faut combattre. Après cela, l'Epouse sera présentée à l'Epoux; les enfants seront là; les gentils et les Juifs seront bénis ensemble sur la terre, et un ordre parfait sera établi.

Tout ce récit est plein, pour nous, de conséquences pratiques. 1° Nous avons la certitude parfaite d'être conduits à la montagne, d'être amenés par Christ dans la gloire d'où il est parti. Nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur, et cette gloire *il nous l'a donnée*, quoique nous ne la possédions pas encore. Il y va de la gloire, de l'amour et de la fidélité de Christ, que nous soyons conduits à la gloire d'où il est sorti. Il nous faut, en attendant, supporter l'absence de Jésus, dans la certitude de son amour, car la pensée de l'Epoux doit toujours être présente au coeur de son Epouse. Dans un certain sens, nous avons plus besoin de son amour que s'il était encore ici-bas. Le temps viendra où l'Epouse sera présentée à Christ dans toute sa gloire; où elle entrera dans la jouissance *de tout* ce qui est à Christ. Il faut, en attendant, qu'elle supporte son absence. S'il y a chez elle de l'amour, la femme est plus active pour faire des choses propres à plaire à son mari en son absence, que lorsqu'il est présent.

2° Du moment où Christ a un peuple, le nom de ce dernier est Guershom: «séjournant là» ou «étranger». L'Eglise est nécessairement ici-bas une étrangère. Il faut que nous soyons voyageurs et étrangers, et *rien d'autre*. Si l'Eglise perd ce caractère, si elle s'accoutume à l'absence de Christ, elle perd ce qui la caractérise comme son Epouse. Mais son nom est aussi Eliézer: «Dieu une aide»; elle a l'Eternel pour son aide. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Il nous faut avoir la certitude parfaite que Dieu est pour nous, et que la force de nos ennemis ne fera que manifester la puissance de Dieu en notre faveur.

Plus je suis avec Christ en esprit, plus je sens son absence. Je ne puis le réaliser que par le Saint Esprit, mais alors je sentirai d'autant plus qu'il n'est pas là, et l'Esprit me fait soupirer et gémir jusqu'à ce que l'Epoux vienne.

Que le Saint Esprit nous fasse penser à Christ, au point de nous faire même renoncer, comme Moïse, à être fils de la fille de Pharaon, c'est-à-dire à tout ce que le monde offre de plus grand. Le chrétien ne sera chez lui qu'au ciel, et aussi longtemps qu'il reste ici-bas il a le mal du pays. Il doit être à la fois Guershom et Eliézer, voyageur, et comptant sur la fidélité de Dieu. Il arrive souvent qu'on voit le bien, mais qu'on a peur d'entrer dans le chemin du témoignage, faute de cette certitude que Dieu est avec nous.

Méditation de J.N.D. n° 94 - 1 Jean 1 - ME 1896 page 292

Dans cette épître en particulier, le Saint Esprit a pris soin de nous ôter toute incertitude. Dieu s'est révélé, Dieu a parlé, je ne suis rien, je n'ai rien à faire qu'à croire, à me soumettre à la parole de Dieu, et cela met mon âme à l'aise, me rend parfaitement heureux, me donne une parfaite *certitude* des choses qu'elle me révèle. Il n'y a que la foi qui arrive à cette certitude.

Tout ce que l'homme dit peut être probable et se trouver faux après tout, mais ce que Dieu a dit est certain et non pas probable. Comme cela abaisse notre orgueil naturel! La révélation provient de *l'amour* de Dieu. Si Dieu ne nous avait pas aimés, il ne nous aurait pas révélés toutes ces choses; s'il avait voulu agir en justice envers l'homme pécheur, la révélation n'était pas nécessaire.

Ce qui nous a été *manifesté*, c'est la vie, la *vie éternelle* qui se trouvait en Jésus. Il nous importe de pouvoir dire: Je sais que la vie éternelle est là et qu'elle ne se trouve *nulle part ailleurs*. C'est une vie qui a été vue, touchée, manifestée; elle est l'objet d'un témoignage qui porte au front le sceau de l'amour de Dieu. En tout cela il n'y a aucune ambiguïté, mais une grande certitude. «Dieu *nous a donné* la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Dieu lui-même est venu, Dieu qui peut être touché de nos propres mains; Dieu, voilé dans l'humanité, est venu jusqu'à moi, malgré ce que Satan a pu faire. Cette vie manifestée ne me laisse aucune incertitude sur l'amour de Dieu.

Mais, en outre, Dieu est *lumière*, la lumière qui manifeste tout mal et découvre tout ce avec quoi elle est en rapport. Dieu n'est pas seulement une pleine clarté pour lui-même, mais il *manifeste* tout. Cette lumière est pure et fait ressortir tout ce qui n'est pas lumière et pureté. Quand nous arrivons en présence de la lumière, elle a pour effet de manifester tous nos péchés, et c'est notre condamnation. Mais Dieu est venu en Christ comme lumière au milieu de nous, une lumière qui nous est rendue accessible, Dieu lui-même qui manifeste par sa présence ce qu'il y a dans nos coeurs. La lumière met au même niveau l'homme de bonne réputation et celui qui est ouvertement un pécheur. Souvent l'homme, extérieurement irréprochable, hait davantage la lumière qu'un autre, parce qu'elle manifeste que toute sa justice n'est qu'un voile pour cacher son péché, et il en est blessé. C'est ainsi que Paul, ce pharisien consciencieux et sans reproche, aurait tout fait pour éteindre la lumière, objet de sa haine.

Marcher dans la lumière, c'est marcher devant Dieu, *dans la connaissance de Dieu*. Il ne s'agit pas ici de ce que l'homme est ou n'est pas; quand le soleil luit, on marche dans la lumière. Un aveugle même y marche sans la voir, mais ici, marcher dans la lumière, c'est aussi avoir des yeux pour la voir.

Personne n'a vu Dieu, mais le Fils bien-aimé qui est dans le sein du Père, nous l'a révélé. Dieu a été manifesté en chair; je vois le Dieu de lumière dans l'homme Christ Jésus. Lorsque je me compare avec lui, la lumière manifestée en chair, je vois toutes les perfections de Dieu dans un homme, et je ne vois en moi que ténèbres. «Celui qui connaît le Fils connaît le Père». En connaissant Jésus comme homme, je suis dans la lumière de Dieu et, dès que je m'y trouve, je désire lui ressembler, si mon coeur est changé par sa connaissance, autrement je ne pourrais le connaître. En le connaissant, j'aime la sainteté, non pas celle d'un homme, mais la sainteté de Christ, et je ne puis admettre une sainteté moindre que celle de Dieu, manifestée dans les actes de l'homme Christ Jésus.

La connaissance que je fais de Dieu en marchant dans la lumière, me fait découvrir en moi des choses que je ne voyais pas auparavant. Mais ce n'est pas tout de les découvrir, cela me porte à m'adresser à lui. Dès qu'on veut le toucher, la vertu sort de Jésus, et sa vertu nous guérit. Oui, il y a une perfection en lui qui nous fait découvrir en nous une foule de choses mauvaises, et c'est un *progrès* réel. Mais un homme qui a l'habitude du soleil ne saurait travailler la nuit; même au clair de la lune, il ne verrait pas s'il fait bien ou mal sa besogne. Je ne puis me contenter d'une lumière moindre que celle de Dieu. Marcher dans la lumière est une *jouissance*.

La lumière est venue à nous; l'Orient d'en haut nous a visités. Jésus vient, et nous voilà dans la lumière comme du soleil qui se lève. Mais voici qu'elle manifeste le péché, qu'elle en montre à la croix toute l'horreur. Pourquoi? C'est qu'elle veut nous guérir.

Ce qui m'introduit dans la lumière, c'est la croix, le sang de Jésus. Par l'expiation de mes péchés, je suis amené à la connaissance de ce qu'ils sont. Impossible de marcher dans la lumière sans avoir la certitude d'être sans tache, car ce qui nous y introduit, c'est l'expiation par le sang de Christ.

Un aveugle ne voit rien, et par conséquent ne se trompe pas sur ce qu'il voit. A demi-éclairé, tout se défigure; les hommes sont comme des arbres; il ne voit en Dieu qu'un juge; il attache de l'importance aux traditions et aux superstitions. Lorsque nous voyons que la lumière est descendue dans nos ténèbres, nous sommes assurés que c'est l'amour de Dieu qui vient à nous. Sachant que cette lumière m le croyant jouit de s'y trouver et désire en être entièrement éclairé. On ne connaît pas le soleil, si on ne jouit pas de sa chaleur comme de sa lumière. Une lumière réfléchie ne donne point de chaleur.

Il y a une quantité de choses mondaines qui nous empêchent de voir la lumière, en rompant notre communion avec Dieu. Le monde qui est clairvoyant, s'en aperçoit bien vite, et proclame qu'il n'y a pas grande différence entre les chrétiens et lui. Ne nous accommodons pas aux ténèbres, ne soyons contents que lorsque nous réalisons de Dieu tout ce que nous pouvons. Le chrétien qui se contente de peu moissonnera peu; il sera froid, il n'aura pas d'abandon, il n'aura rien à communiquer du Seigneur Jésus. Il n'y a pas en lui cette recherche de Dieu, cette communion avec lui, que la lumière entretient. La lumière est en nous, nous sommes lumière dans le Seigneur, mais marcher *dans* la lumière et marcher *selon* la lumière, sont deux choses différentes. Cette lumière est venue par Jésus, elle nous a sauvés par pure grâce, car tout est grâce, et a brillé d'une manière éclatante sur la croix. Dieu qui est lumière, nous a fait voir la lumière en nous *sauvant*.

Méditation de J.N.D. n° 95 - Romains 13 - ME 1896 page 313

Le Saint Esprit nous considère ici comme chrétiens et nous donne deux grands motifs de la conduite que nous devons tenir comme tels. Dieu n'oublie jamais la position dans laquelle il nous a placés, ni l'étendue de la grâce qui nous y a placés. Ainsi, dans les exhortations et les

préceptes qu'il nous donne, Dieu commence toujours par nous rappeler toute la plénitude de sa grâce envers nous. Les chrétiens l'oublient trop souvent, ils perdent de vue leur position sous la grâce et se placent sous la loi. La grâce chrétienne embrasse tout ce dont la loi exige l'accomplissement. Si j'aime mon prochain, je ne puis ni le voler, ni le tuer. *L'amour tient lieu de la loi et l'accomplit* (verset 10). La vie de Christ en nous est bien plus puissante pour produire l'accomplissement de la loi, que la loi elle-même. Si le coeur de mon enfant n'est pas bien disposé, il d'obéit pas à mon commandement, mais si je réussis à produire l'affection dans son coeur, il obéira, car tout commandement est accompli par l'amour. L'amour dans le coeur produit les effets que la loi demande.

Quand il parle de l'amour, l'apôtre parle ordinairement de ses effets dans notre conduite envers le prochain; il n'en parle pas d'une manière mystique, mais selon ses résultats pratiques, que chacun peut connaître et comprendre. Dieu qui est amour est lui-même la source de l'amour; le Saint Esprit parle de ses effets dans ce que nous sommes envers notre prochain. Au lieu de demander l'obéissance à la loi, Dieu la produit en mettant son amour dans nos coeurs.

Ensuite, Dieu nous parle de la position où nous sommes. Vu la saison, c'est l'heure de nous réveiller; la nuit est presque passée, le jour approche. L'apôtre nous donne ainsi l'intelligence du temps où nous vivons. Ce n'est pas le temps de *dormir*; l'aube du jour est là. Quand nous avons cru, c'était minuit, les ténèbres. Le salut est plus près que lorsque nous avons cru. Lorsque Christ paraîtra, ce sera le jour; jusqu'à sa venue, c'est la nuit. Satan est le prince des ténèbres de ce monde. Nous étions nous-mêmes ténèbres; c'est l'état du monde; l'économie actuelle est la nuit; mais la nuit est fort avancée, presque passée.

A minuit on sait que le jour paraîtra, mais rien ne le dénote encore. Le chrétien voit la lumière à l'orient. Il veille, et le soleil qui va se lever sur le monde est *déjà levé sur son coeur*. Telle est la position du chrétien ici-bas, la saison où il se trouve. Il marche encore au milieu d'un monde de ténèbres, *mais il n'en est plus*, et il marche selon la lumière qu'il a reçue. En 1 Thessaloniens 5: 1-11, nous sommes enfants du jour; le jour est levé dans notre coeur, mais non pas encore sur le monde où il fait nuit. Il est dit en Ephésiens 5: 14: «Réveille-toi, toi qui dors». L'homme qui dort est, sauf la vie, semblable à un mort; tout ce qu'il peut faire est de rêver. Tels sont les chrétiens qui vivent selon les habitudes du monde: «Relève-toi d'entre les morts!» Etre semblable à un homme mort, ne convient pas à la position où le chrétien se trouve et à la saison qu'il traverse par la grâce de Dieu. Il est *dans* la nuit, mais il n'est pas *de* la nuit, et il attend le jour. Dieu nous a révélé que la gloire de Christ va paraître, qu'elle sera notre délivrance, notre moment de joie et de gloire. Dieu use de patience, mais sa promesse n'est pas retardée; il nous a révélé d'avance un jour de gloire et de lumière. Nous sommes dans un moment d'attente où il nous faut veiller, d'autant plus que ce n'est pas encore le jour. Quand il fera jour, il n'y aura plus à veiller. Que nos coeurs réalisent cette pensée, que le jour approche! Avant de paraître, il s'est déjà levé dans nos coeurs. Nous devons marcher selon la lumière intérieure de l'Esprit, au milieu des ténèbres de la mort qui ont envahi le monde. Nous pouvons dire ce qu'un Juif ne pouvait pas dire: Le chef de toute cette gloire est déjà glorifié.

Le salut est proche, parce que Christ a été glorifié comme homme. Que Dieu nous détache de cette nuit dans laquelle nous vivons, mais dont nous ne sommes plus, et qu'il nous attache à la gloire de Christ, Celui que nous attendons.

Voilà les deux principes que l'apôtre nous propose: l'amour et le fait que la nuit est avancée; l'amour qui accomplit la loi — l'attente du soleil qui n'est pas encore levé, de ce matin glorieux où Christ, le soleil de justice, paraîtra. Tout ce qui ne convient pas à un homme qui attend le jour, ne nous convient pas. Marchons, en veillant pour l'attendre, et comme voyant d'avance la lumière du soleil. Si l'étoile du matin n'est pas levée dans nos coeurs, nous ne connaissons pas la joie d'attendre le soleil de justice, Christ tel qu'il est, auquel nous serons faits semblables. Que Dieu nous remplisse du sentiment que le jour s'est *approché!*

Méditation de J.N.D. n° 96 - 2 Corinthiens 3; Exode 33: 4-11; 34: 28-35 - ME 1896 page 329

Dans ce chapitre de la 2^e épître aux Corinthiens, l'apôtre cite ce qui arriva à Moïse, après la ruine totale d'Israël placé sous la loi, pour nous faire comprendre notre position actuelle sous le ministère de l'Esprit.

Notre Moïse n'a plus de voile pour nous; nous sommes entrés dans son intimité et nous contemplons le Seigneur à face découverte.

La loi a été un ministère de mort et de condamnation, mais Moïse a été introduit dans l'intimité de Dieu, lui parlant face à face. Ce n'était pas la position d'Israël, qui voyait la gloire à travers un voile, mais c'est notre position à nous. Lorsque, pour la première fois, Moïse monte vers Dieu sur le sommet de la montagne, il converse avec Dieu, mais environné de la nuée, dans une certaine obscurité (Exode 24: 15-18). Redescendu de la montagne, il voit le veau d'or et brise les tables de la loi, car l'alliance était déjà rompue. C'est alors qu'il prend le caractère de médiateur. L'infidélité d'Israël avait fait le veau d'or sous prétexte de célébrer une fête à l'Eternel. Aaron conduit le peuple selon son coeur charnel. Moïse, qui a à coeur la gloire de l'Eternel, ne peut supporter ce mal; il dresse hors du camp la tente d'assignation, et «il arriva que tous ceux qui cherchaient l'Eternel sortirent vers la tente d'assignation qui était hors du camp». C'était un principe étranger à la loi et nouveau en Israël que de chercher l'Eternel. L'alliance étant rompue par le fait du veau d'or, Moïse sort du camp, intercède, et se trouve dès lors dans une intimité beaucoup plus grande même que sur la montagne; il converse avec Dieu comme un ami avec son ami. C'est la position dans laquelle Christ, notre Chef, se trouve maintenant, et l'Eglise avec lui. Josué, type du capitaine de notre salut, ne sort pas de l'intérieur de la tente.

Christ a rompu toute relation avec l'homme sur le pied de la loi, pour établir des relations bien plus intimes avec Dieu dans le ciel, en dehors du camp, du monde et de tout système mondain qui a une religion sur la terre. Christ a rompu toute relation avec la terre, pour que

nous nous trouvions avec lui hors du camp. Il faut choisir entre la loi et Christ, entre la terre et le ciel.

Christ n'étant plus sur la terre, notre religion doit suivre notre chef. L'Esprit de Christ nous unit à lui, et nous place tels qu'il est en la présence de Dieu. En Romains 8, l'Esprit est présenté sous trois caractères. Au verset 9, il est *l'Esprit de Dieu* qui nous révèle ce que Dieu est, en contraste avec notre chair. Ce que Dieu est comme lumière, condamne en nous, racine et fruits, tout ce qui est de la chair, il est *l'Esprit de Christ* (verset 9), comme nous unissant avec Christ. Je suis devant Dieu ce que Christ est, et je suis devant le monde ce que Christ était. Si Christ est en moi, le corps est mort à cause du péché; — je prononce condamnation sur tout ce qui est la chair en moi; — et l'Esprit est vie à cause de la justice. Enfin (verset 11), il est *l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts*, un Esprit de puissance pour ressusciter notre corps mortel. En 2 Corinthiens 3: 17, il est appelé un *Esprit de liberté*, et le Seigneur est cet Esprit-là. Christ était la pensée et le but de Dieu dans tout le contenu de l'Ancien Testament, dans tous les sacrifices, comme dans toutes les cérémonies extérieures. Dieu prend-il soin des taureaux et des boucs? Cela est écrit pour notre instruction. Mais comprendre ces choses n'est pas le tout. Si le Saint Esprit n'est pas puissant en moi, et si son action n'est pas efficace en mon coeur, je n'ai pas la liberté; je ne vois pas que je suis en Christ, que je jouis comme lui de l'oeuvre du Père, que je suis pour le Père ce qu'il est, l'objet de son amour. Christ en nous est tout cela; là où est son Esprit, là est la liberté. Christ n'est pas seulement pour moi un objet d'intelligence; il est en moi; sa joie est en moi; son Esprit, réalise ces choses dans mon coeur. Christ habite en moi, pour me communiquer sa paix, sa joie, sa gloire en espérance; j'ai, par conséquent, une entière liberté. Lui-même est en liberté; il n'est plus ici-bas homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur; il a vaincu; ce Christ qui a vaincu est en nous, lui qui a mis son tabernacle dans le ciel, où ceux qui le cherchent le trouvent. Ce n'est pas une figure, que Christ est en nous; cela se réalise par la puissance de Dieu. Si nous pouvons réaliser la joie et les droits de Christ dans le ciel, nous les possédons déjà. Le péché? Christ l'a ôté. La mort? J'ai la vie éternelle. Le témoignage de l'Esprit me montre Christ comme ayant remporté la victoire. *La vraie liberté des enfants de Dieu, c'est que Christ réalise en nous tout ce dont il jouit maintenant.* Nous devons reconnaître que, quant à la chair, tout est fini. Que Dieu nous fasse réaliser la puissance de l'Esprit de Christ qui nous fait sentir que nous sommes un avec lui!

Méditation de J.N.D. n° 97 - Psaume 48 - ME 1896 page 332

Il y a entre les Psaumes beaucoup plus de liaison qu'on ne pense. Il en est ainsi, par exemple, du Psaume 42 au Psaume 48. Ces Psaumes traitent des troubles des Juifs aux derniers jours, jusqu'à ce qu'ils entrent en jouissance du repos. C'est aussi l'histoire d'une âme. Si nous étions remplis du Saint Esprit, nous serions toujours en présence de Dieu et nous n'aurions pas besoin de discipline. Mais, abstraction faite de cette discipline, le nouvel homme n'a qu'à jouir.

Nous pourrions nous glorifier en tout, même dans les tribulations, quoique la tribulation soit destinée à nous discipliner au sujet de ce qui nous manque. On trouve dans les Psaumes tantôt le fidèle jouissant de l'effet de la relation dans laquelle il est placé, tantôt, comme Daniel, privé de cette jouissance. Le résidu, comme Moïse, souffre plus de la rébellion d'Israël, qu'Israël lui-même, parce que le Saint Esprit agit dans son cœur et le rend beaucoup plus sensible à ce qui a déshonoré Dieu. Comme Josué et Caleb, comme Daniel, nous aussi, nous sommes toujours appelés à supporter les conséquences de l'état du peuple de Dieu. Un fidèle peut donc, comme Jésus avant la résurrection, être privé de toutes les jouissances qui appartiennent à un fidèle (Psaumes 22), ou jouir de l'effet des promesses.

On trouve dans les Psaumes, tantôt Dieu, tantôt l'Eternel. L'Eternel est le nom de Dieu dans sa relation avec les Juifs. Cette relation a lieu quand Israël a la jouissance de l'effet de la promesse. Ce contraste entre ces deux noms se trouve dans les Psaumes 42 et 48.

Le Psaume 42 contient des gémissements; le fidèle y est privé du temple et de la présence de Dieu (verset 4). Les ennemis cherchent à troubler son âme qui ne jouit plus de la réalisation des promesses et lui crient: Où est ton Dieu? (verset 3). Israël est éloigné du temple; il est au Jourdain, à la montagne de Mitséar; il est abattu, mais il se soumet et s'attend à Dieu; s'il n'a pas la jouissance, il a *Dieu* qui lui reste. C'est l'état d'un cœur fidèle. Daniel souffrait de la chute d'Israël, mais il avait Dieu. Dieu nous suffit, quoique tout le reste soit ôté. Le Psaume 44 contient ce même principe, appliqué à d'autres circonstances; il montre jusqu'à quel point Israël se trouve abandonné, selon les circonstances extérieures. Néanmoins le résidu demeure fidèle. Le Psaume 45 introduit Christ, et la scène change complètement: tout est joie et allégresse. Nous aussi, nous sommes joyeux, du moment où nous nous rappelons ce que Christ est le nom de relation, le nom de l'Eternel se retrouve dans ce Psaume.

Au Psaume 48, le peuple se retrouve dans la jouissance des bénédictions (versets 9, 10). Ce qu'il avait entendu (Psaumes 42), il le voit.

Christ aussi sentait ce que c'était que de n'avoir rien que Dieu. Nos âmes peuvent se trouver dans cet état, et c'est une preuve de vie que nous nous appuyons sur Dieu. Quand la vie est là, Dieu est nécessaire à l'âme.

Par la puissance de Christ lui-même, et par la résurrection de Jésus qui est le gage de cette puissance, nous jouissons de tout l'effet des promesses et de notre relation avec Dieu comme les enfants du Père, dans toute l'étendue de cette relation. Si la patience a son œuvre parfaite, le printemps renaît dans nos âmes. L'exercice de la patience fait que le cœur est sondé et que l'on maîtrise et condamne tout ce qui empêche de comprendre et de sonder la volonté de Dieu. Il a aussi pour effet que l'on croît en intelligence spirituelle (Philippiens 1: 9; Colossiens 1: 9). Si l'on est à Dieu et qu'on s'attende à ses promesses, on jouira de tout ce que Dieu donne. Si nous nous appuyons sur le nom de Dieu (Psaumes 48: 10), qui est toujours la révélation de ce qu'il est à son peuple, révélation communiquée à leur foi, nous en verrons l'effet et nous en jouirons. Nous aurons aussi cette manne cachée, et ce nom que connaît seul celui qui l'a,

c'est-à-dire la jouissance qui appartient à la fidélité individuelle. Christ se communique particulièrement à celui qui est fidèle, par la communion dont l'âme jouit avec lui.

Méditation de J.N.D. n° 98 - Philippiens 1 - ME 1896 page 392

Deux choses se lient dans le cœur de l'apôtre: une grande confiance à l'égard du salut des Philippiens et un ardent désir que l'Esprit de Christ agisse en eux ici-bas, au milieu des tribulations, des difficultés, manifestant les fruits de justice qui sont par Jésus Christ. On voit les mêmes désirs en Colossiens 1: 3-11. Cette confiance et ces désirs proviennent de ce que l'apôtre s'attachait à ce qu'on trouve en Dieu lui-même, de la fidélité et de l'amour duquel dépendent le salut et la gloire des saints. On les voit, en relation immédiate avec Dieu; l'Esprit de Dieu est non seulement le gage de leur salut, mais aussi la source de leur conduite. Du moment que les Galates pensent à leur salut comme devant s'accomplir par l'observation de la loi, l'apôtre ne sait que dire d'eux, mais il reprend confiance pour eux en regardant au Seigneur. La première épître aux Corinthiens en offre aussi un exemple frappant (1: 8, 9).

Quoiqu'ils fussent dans un triste état, l'apôtre se confie en Dieu et en son amour, puis il applique à ces chrétiens, pour les reprendre, tout ce qu'il connaît de Dieu. Paul n'était pas découragé quant à eux, parce qu'il se confiait en Dieu. Il est aussi plein de confiance à l'égard des Philippiens (1: 3-6), en considérant la fidélité de Dieu. Cela nourrissait son amour; il ne voyait pas en eux des hommes, mais des enfants de Dieu, et les compagnons de Christ dans la gloire.

Paul était attaché aux Philippiens, mais il pensait à Dieu comme à la source de toute grâce excellente en eux. Il n'avait pas de repos, qu'il n'eût vu en eux les fruits de l'Esprit et la manifestation de tout ce que Dieu pouvait produire. Nous devons aussi désirer voir cela en nous-mêmes et dans tous les frères. La mesure de ce que Dieu peut produire est notre communion avec lui. Peu de communion, peu de fruits; beaucoup de communion, beaucoup de désir que tous les frères y participent.

Paul demande que leur amour abonde de plus en plus. La puissance du Saint Esprit pouvait le produire et la dépendance du Saint Esprit l'entretenir. Cet amour devait abonder en connaissance et toute intelligence (verset 9). Un père aime son enfant, non pour le gâter, car son amour agit avec intelligence et discernement. Paul voyait que Dieu avait poussé ces fidèles dans la carrière, et le terme de cette carrière est la journée de Christ.

Pour ne pas broncher, il faut garder non seulement ses pas, mais surtout son cœur. Une faute grave n'est jamais que la fin de longues négligences intérieures. La communion avec Dieu est la source de la vigilance. Les chrétiens se contentent souvent d'un christianisme négatif. Dieu agit en nous, et nous devons agir. Le christianisme est l'activité de l'amour de Dieu: la loi était la défense de ce qui est contraire à la sainteté. Christ fait, agit. Le chrétien doit être l'expression de l'activité de l'amour de Dieu. Christ ne s'est pas contenté de s'abstenir du mal, il a fait du bien. Si je sens que ma vie vient de Dieu, je comprends aussi qu'elle doit

être l'expression de l'activité de l'amour de Christ. Je ne puis être satisfait que ma vie soit simplement sans reproche; elle doit être positivement bonne (Colossiens 1: 9, 10). La mesure de notre conduite, c'est que nous vivions comme il est séant selon le Seigneur, pour lui plaire à tous égards. Si Christ avait agi selon sa propre volonté, il n'aurait pas manifesté le principe de sa vie. L'effet de la justice, c'est de nous faire croître dans la connaissance de Dieu; cette connaissance nous met en relation avec les choses invisibles et nous fait croître (Colossiens 1: 11).

Pensons à Dieu, comme la source de tout ce que nous faisons; que notre vie soit la manifestation de l'activité de l'amour de Dieu; qu'elle manifeste la vie de Christ. Ne soyons satisfaits qu'en produisant ce que nous pouvons concevoir de l'activité de Christ. La jouissance d'une relation nous fait agir selon cette relation. Si je suis avec mon père, j'agis dans cette relation. Il n'y a pas de doute qu'il ne soit mon père; je ne raisonne pas sur ce qu'il est; j'en jouis, et chaque jour je m'entretiens avec lui. Le résultat en est de me faire sentir que je ne suis ni à moi-même ni au monde, mais à Christ, racheté par lui à grand prix et transporté dans son royaume.

Méditation de J.N.D. n° 99 - Exode 24 - ME 1896 page 409

Nous trouvons ici un principe dont il n'y avait point encore eu d'exemple, savoir une alliance fondée sur le sang. L'alliance de la loi se distingue de la nouvelle alliance. La première était fondée sur l'engagement qu'avait pris Israël de faire tout ce que Dieu avait dit, c'est-à-dire d'observer la loi (versets 3, 7).

Moïse monte sur la montagne, mais des bornes sont plantées pour empêcher le peuple d'y monter. L'Eglise a une position toute différente; elle monte avec son Chef. Sous la loi, le chemin du lieu très-saint n'était pas encore manifesté, et il y avait un voile. Moïse seul peut s'approcher de l'Eternel. Mais il y a un mystère, caché depuis le commencement du monde, non encore manifesté sous la loi, c'est l'unité de l'Eglise avec Christ son chef, comme étant son corps, un corps inséparable de tous les mouvements de la Tête. Tel qu'il *est*, tels nous sommes dans ce monde. Quant à notre expérience, c'est tout autre chose, nous sommes loin de ce que Christ *était*; mais, par le fait de notre union avec Christ, nous pouvons dire que nous sommes nécessairement ce qu'il *est*. Dire que l'on doit être ce qu'il *était*, est une folie; il était, quant au corps, né du Saint Esprit. Ce qui est vrai, c'est que nous devons marcher sur ses traces; notre corps ne sera né de nouveau que dans la résurrection. Ce que Christ est, nous le sommes dans ce monde, parce que nous sommes unis à lui par le Saint Esprit, en vertu de la vie qu'il nous a communiquée. Un tel fait était une chose inconnue avant la glorification du Seigneur Jésus. Le mystère (Romains 16: 25, 26; Ephésiens 3: 5-9, etc.) maintenant révélé est l'union de Christ avec l'Eglise qui est son corps. Les fidèles de l'Ancien Testament n'en avaient aucune connaissance, tandis que ceux qui sont à Christ savent maintenant qu'ils sont unis à lui (Jean 14: 20).

Le peuple (Exode 24: 5-8) s'engage à observer la loi, et l'alliance est introduite par le sang dont ils sont aspergés, à cette condition. Telle est l'ancienne alliance. Il est évident que cette alliance, et la bénédiction qui en découlait, dépendait de deux choses: de la fidélité de Dieu et de la fidélité du peuple. La bénédiction est ici la suite de leur obéissance; pour nous, elle est la suite de l'obéissance de Christ (*dans le détail* aussi, il est vrai, la suite de notre propre obéissance). Point de bénédiction sans obéissance.

Comme la bénédiction dépendait de la fidélité du peuple et que le peuple était méchant, la bénédiction ne pouvait avoir lieu. Dieu a dû exiger l'obéissance sous l'alliance de la loi. Maintenant, il a dû nous bénir, nous qui sommes sous la grâce. Lorsque la bénédiction dépend de l'obéissance de l'homme, il n'y a point de bénédiction pour lui. Si le peuple manque à sa parole, il faut que Dieu reste fidèle à la sienne et que, par conséquent, il refuse la bénédiction.

Le mot alliance, dans la Parole, n'exige pas nécessairement deux parties contractantes. Une alliance est une disposition de Dieu. L'ancienne alliance était faite avec les Juifs, la nouvelle aussi. Elle n'est pas faite avec nous, mais nous en goûtons tous les bienfaits, parce que les promesses qu'elle contient et dont nous devons jouir comme chrétiens, ont été faites à Christ *seul* comme semence de la femme et comme semence d'Abraham. Si nous sommes de Christ, nous sommes donc héritiers de la promesse. Dieu ne peut manquer à sa fidélité. La nouvelle alliance repose sur une promesse faite à Christ. La question est donc: Dieu est-il fidèle à son Fils?

Etant fidèle à Christ, rien ne peut manquer. Dieu a reçu Christ: il *me* reçoit. La nouvelle alliance ne dépend donc nullement de la conduite de deux parties, mais de la promesse de Dieu à Christ et de la fidélité de Dieu à sa promesse.

Tel est le principe consolant de la grâce. Christ est l'objet d'un amour qui donne et qui promet; il y a part comme homme parfait et accompli. Nous y avons part par le sang de Christ qui est entré dans le lieu très-saint comme Chef de son peuple. Le sang de l'alliance (Hébreux 13: 20) est la preuve que la désobéissance a été expiée et que l'obéissance a été accomplie. Christ a obéi jusqu'à la mort. Voilà l'obéissance sur laquelle est fondée la nouvelle alliance, et le sang qui a été répandu par l'obéissance de Christ est l'expiation de nos désobéissances. *Toute désobéissance est effacée, toute obéissance est accomplie.* Ce n'est pas dans une obéissance future de notre part que nous trouvons la paix, mais dans l'obéissance déjà accomplie de Christ. Dieu a fait des promesses pour que nous en jouissions avec Christ, mais il faut pour cela que nous soyons parfaitement nettoyés, et pour cela l'effusion de son sang est nécessaire. La nouvelle alliance qui sera faite avec Israël repose sur une promesse de Dieu à Christ, la semence, et nous en avons le bénéfice, parce que nous sommes unis à Christ. Le Juif, sous la loi, commençait par la nécessité de l'obéissance; le chrétien, par la certitude que Dieu est pour lui, par la certitude de son salut, de la fidélité de Dieu, et de ce que Christ a tout accompli.

Une pensée qui préoccupe souvent les âmes est celle de la nécessité d'être aspergé de nouveau du sang de Christ; et ainsi la jouissance d'une paix complète avec Dieu est souvent

empêchée. Il n'y avait, sous la loi, que trois occasions où fût faite l'aspersion du sang. 1° Sur le peuple pour établir l'alliance. 2° Sur le lépreux pour sa purification. 3° Sur les sacrificateurs pour leur consécration. Le sang a été répandu une fois pour toutes sur le peuple, sur moi comme pécheur, sur nous comme sacrificateurs. Il n'a jamais été répandu de nouveau et ne le sera plus jamais. Si l'aspersion du sang de Christ est sur moi, ce sang peut-il perdre sa valeur? Cette valeur pourrait-elle être effacée par quelque chose? Impossible! Ma conscience est purifiée pour toujours. C'est la vraie position d'un croyant, de savoir que le sang de Christ est pour lui, devant Dieu, avec sa valeur impérissable. Je n'ai donc plus conscience de péché. Plus je sens que le péché ne m'est pas imputé, plus je le juge. C'est en présence de son père qui lui pardonne, qu'un enfant sent le mieux sa faute. Cette grâce rend la conscience délicate. Celui dont les vêtements sont propres, veille à ne pas les salir.

Le principe de l'ancienne alliance était l'obligation du peuple à l'obéissance; elle dépendait autant de la fidélité du peuple que de celle de Dieu; la nouvelle dépend de la fidélité de Dieu seul.

Exode 34: 5-11, est une modification de l'ancienne alliance que l'on confond souvent avec la nouvelle. Nous n'appartenons pas à une alliance où l'enfant est puni pour le père. Il était impossible, après le veau d'or, que Dieu introduisit Israël en Canaan sur le simple pied de la première alliance. La souveraineté de Dieu intervient ici lorsque tout est perdu sans elle, car tout était perdu pour Israël après le veau d'or. Si Dieu eût agi en justice, c'en était fait du peuple; alors Dieu se révèle comme le Dieu miséricordieux, faisant grâce, lent à la colère, et il y a espérance. Il faut en venir à la grâce, pour que nos âmes puissent avoir espérance. Du moment que l'on se croit perdu, on est très heureux que Dieu soit souverain et disposé à faire miséricorde à qui il veut. Ceux qui ne croient pas à la souveraineté de Dieu ne savent pas qu'ils sont perdus, ils seraient sans cela heureux d'y recourir pour qu'il leur fût fait miséricorde. Notre orgueil seul nous empêche de nous sentir perdus.

Méditation de J.N.D. n° 100 - 2 Corinthiens 1: 15-24 - ME 1896 page 435

C'est l'état moral des Corinthiens qui pousse l'apôtre à parler, comme il le fait dans ces versets. Quelques-uns d'entre eux étaient tombés, les autres n'étaient pas humiliés. L'apôtre n'avait pas voulu se rendre auprès d'eux avant de leur avoir adressé sa première lettre, dans l'espoir qu'elle agirait sur leurs consciences et produirait la repentance. Il était très angoissé à Ephèse, d'où il avait envoyé Tite à Corinthe. Tite était revenu à Troas où il n'avait pas trouvé Paul qui était parti pour la Macédoine, et Tite le rejoint avec de bonnes nouvelles des Corinthiens. Paul s'était proposé d'aller directement à Corinthe et avait différé pour les épargner. Il écrit la seconde épître avec un coeur joyeux.

Au milieu de tous ces soucis, son coeur était plein de la pensée qu'il avait été envoyé pour prêcher à tous. Et cependant, en lisant l'épître aux Philippiens, on pourrait croire qu'il n'y avait

d'autre assemblée que la leur; il en est de même pour les Corinthiens et les Thessaloniens. Selon les circonstances, l'apôtre s'appliquait de tout son coeur au bien d'un seul troupeau. C'est ce que l'on trouve en Dieu lui-même qui embrasse à la fois tous ses enfants et s'applique à toutes les circonstances de chacun d'eux dans tous les détails de leur vie. Plus on est rempli de l'Esprit de Dieu, plus on peut, selon les circonstances, s'étendre ou se concentrer.

Au milieu de ces préoccupations, le coeur de Paul déborde de joie du moment qu'il pense à Christ. Toutes les promesses de Dieu sont oui et amen, sont certaines en Christ. Il est l'héritier des promesses, c'est à *Lui* qu'elles ont été faites. Il y aurait de l'orgueil à me les appliquer directement à moi-même, mais elles sont en Christ, et si je suis en lui je les ai toutes. La vérité et la certitude des promesses de Dieu sont en Christ qui, ressuscité d'entre les morts, les a reçues toutes, après avoir tout accompli pour expier nos péchés qui pouvaient nous empêcher d'en jouir. Christ ressuscité reçoit les promesses, parce qu'il a voulu par l'expiation nous en rendre participants en nous communiquant sa vie. Il est entré dans la puissance d'une vie qu'il peut communiquer même aux morts. Avec toute la puissance de sa perfection et de sa vie, j'ai part à toutes les promesses de Dieu. Ce qui les scelle, c'est la puissance du Saint Esprit.

Tout cela est à la gloire de Dieu *par nous*, parce que Christ veut partager cette gloire avec toute son Eglise, et que Dieu veut se glorifier en Christ par nous. Dieu se glorifie dans ce qu'il fait pour de pauvres pécheurs, en ce qu'il donne une vie nouvelle à une âme morte et montre aux anges une Marie de Magdala dans la gloire même de Christ. En outre, dans ces mots *par nous*, Dieu embrasse tous les croyants. Ces mots expriment la certitude que chacun de ceux qui croient en Jésus aura part à toutes les promesses, et que nous sommes tous ensemble éternellement unis dans la jouissance de ces mêmes promesses. C'est la présence du Saint Esprit qui donne cette certitude à l'âme. Celui qui nous lie fermement avec vous à Christ, c'est Dieu. Comme cela vient de Dieu, tous les chrétiens participent à la même certitude et à la même jouissance. Par un seul Esprit nous sommes baptisés en un seul corps. Dieu nous a oints du Saint Esprit, comme il a oint Jésus de Nazareth du Saint Esprit et de puissance. Si *nous* sommes faibles, ce n'est pas que nous ayons une mesure plus ou moins grande du Saint Esprit, *mais à cause de la chair*. C'est le Saint Esprit qui nous donne la certitude divine des vérités de l'Evangile. Car sans lui, elles ne peuvent s'imposer à une âme. L'onction du Saint nous est donnée, et par là nous avons la connaissance de ces choses. Dieu nous scelle de l'Esprit et c'est pour le jour de la rédemption.

En mettant son sceau sur nous, lui ne peut se tromper et mettre en question si nous sommes à lui ou non. Mais on peut être scellé pour jouir de ces choses, sans que le coeur en jouisse réellement.

Christ est héritier de toutes choses, et en recevant l'héritage il a tout reçu. Pour moi, du moment que j'ai cru, je reçois le Saint Esprit qui est onction, sceau et arrhes; je suis marqué par le sceau pour la jouissance, et par les arrhes je jouis déjà. Dieu nous introduit donc dans la jouissance de ces choses, et je puis dire à tous ceux qui ont le même Esprit que Dieu se glorifie par nous. La certitude de notre jouissance de ces choses existe toujours; les croyants

du Nouveau Testament ont cette certitude que toutes choses sont à nous, nous à Christ, Christ à Dieu. Le Saint Esprit ne peut pas me révéler ces choses sans qu'elles m'appartiennent, parce que je suis à Christ et que tout cela est à Christ. Les prophètes de l'Ancien Testament voyaient ces choses à l'avance, mais ils voyaient aussi qu'elles n'étaient pas pour eux.

Il y a deux principes: la certitude individuelle des choses et l'union de l'Eglise avec Christ. Voilà ce que donne le Saint Esprit. Il dit toujours *nous*, parce que tous les fidèles sont introduits ensemble dans ces privilèges. Nous pouvons compter sur toutes ces bénédictions, parce que Christ est glorifié. Nous en avons la jouissance par l'Esprit et nous l'avons ensemble.

Le langage du Saint Esprit doit être soigneusement retenu; si nous le perdons, nous perdons beaucoup.

Se glorifier en la croix de Christ

Galates 6: 14

ME 1896 page 28

Il n'est rien de plus difficile que de sortir un homme de lui-même; c'est même chose impossible, à moins qu'on ne lui donne une nouvelle nature. L'homme se glorifie de tout ce qui lui procure de l'honneur, de tout ce qui le distingue de ses voisins. Peu importe quoi; peut-être est-il simplement de plus haute taille dire les autres; il suffit que son orgueil s'en mêle en lui donnant un avantage sur ceux qui l'entourent.

Il est des hommes qui se glorifient de leurs talents. Les caractères sont différents; chez les uns, la vanité domine; ils recherchent l'approbation d'autrui; chez les autres, c'est l'orgueil; ils ont bonne opinion d'eux-mêmes. L'homme se fera une gloire de sa richesse, de son savoir, de tout ce qui le distingue de son entourage; il se créera ainsi un petit monde dont il sera le centre. Outre le talent, la naissance, la richesse, l'homme se glorifie encore d'une autre chose: de sa religion. Un Juif se vante de n'être pas un Turc; un chrétien de nom se glorifie de n'être ni un païen, ni un publicain. L'homme se servira donc, pour s'accréditer, de la chose même que Dieu lui a donnée pour le sortir de lui-même. Ceux qui sont assez aveuglés pour se faire écraser par le char de Jaggernaut, peuvent avoir moins de raisons pour se glorifier, ou pour penser pouvoir se glorifier. Mais les hommes se glorifient précisément dans la mesure de vérité que contient leur religion. Ainsi le Turc qui reconnaît le vrai Dieu, se glorifiera de sa religion vis-à-vis des païens; le Juif, de même; il possède la vérité; «le salut vient des Juifs». Le chrétien aussi a beaucoup de connaissance, mais il s'en enorgueillit et ainsi s'en fait une occasion de chute. La subtilité de l'ennemi se révèle en proportion de la somme de vérité au sujet de laquelle l'homme s'enorgueillit. Il n'est pas difficile de s'en rendre compte. Si vous êtes fier d'être chrétien, la chose vous est prouvée. La question change naturellement, lorsqu'il s'agit du véritable enfant de Dieu qui marche selon la puissance de la croix de Christ et dont la gloire est de connaître Dieu.

En Jonas, nous voyons cet orgueil à l'oeuvre il était fier d'être un Juif, et, par crainte de perdre sa réputation, il ne voulut pas se rendre à Ninive, comme Dieu le lui avait commandé. Il aurait préféré voir Ninive détruite que de compromettre son crédit comme prophète. Jonas était un vrai prophète, mais par son orgueil il se servait de sa religion comme de base pour la glorification de lui-même. Quelle que soit la chose dont il se pare, fût-ce même d'une connaissance approfondie de l'Écriture, l'homme se glorifie toujours dans la chair. Il suffit d'une très petite chose pour que nous soyons contents de nous-mêmes; ce que nous ne remarquerions pas même chez un autre, nous grandit dans notre propre estime.

Se glorifier dans sa religion est une chose qui va plus loin. Tout ce qui vient de l'homme est sans valeur aucune. Un homme ne peut trouver sa gloire dans le fait qu'il est un pécheur. La conscience ne peut jamais se glorifier — nous ne parlons pas maintenant de la justice de

Christ — et sans conscience il n'y a pas de vraie religion. Que trouve l'homme dans sa religion pour se glorifier? Il faut qu'elle ait un caractère légal et qu'il y trouve quelque chose à accomplir — de dures pénitences peut-être, ou n'importe quoi, à n'importe quel prix, pourvu que le *moi* soit glorifié. «Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans la chair, ceux-là vous contraignent à être circoncis;... ils veulent que vous soyez circoncis, afin de se glorifier dans votre chair». L'homme peut s'imposer de lourds fardeaux. Pourquoi le fait-il? Parce qu'ainsi la chair aura quelque chose à accomplir. Lorsque l'homme se glorifie en lui-même, il peut y avoir une part de vérité dans son point de vue, mais elle aura forcément un caractère légal, parce que l'homme veut toujours faire quelque chose pour Dieu. Se glorifier en la chair, ne signifie pas se glorifier dans le péché, mais, comme nous le voyons en Philippiens 3, c'est une gloire religieuse, qui trouve sa source en autre chose qu'en Christ.

Mais quand il est question de la croix, l'homme n'a plus rien à dire. Il ne s'agit pas de ma croix, mais de celle de notre Seigneur Jésus Christ. Or dans la croix de Christ, je n'ai eu d'autre part que mon péché. C'est mon péché qui l'a amené là. Voilà ce qui met l'homme dans la poussière. L'homme n'a pas pu avoir la moindre part dans l'oeuvre de la rédemption, dans ce qui fait les délices de Dieu. «La folie de Dieu est plus sage que les hommes». Je le répète, ma seule et unique part dans la croix, c'est mon péché. Puis vient cette pensée: sans la croix, nous sommes irrémédiablement perdus. L'amour divin me traite comme un pécheur sans aucune ressource, et plus je contemple ce parfait amour de Dieu, plus aussi je vois combien je suis vil, méprisable, souillé, perdu. J'ai pris plaisir dans ma souillure; je suis un misérable esclave que la corruption abaisse jusqu'à la poussière. La vue de ce qu'est la croix détruit ma glorification personnelle; elle apporte la vérité dans l'homme intérieur, car elle ne se contente pas de me montrer combien je suis mauvais, mais encore elle m'enseigne à confesser mon péché, plutôt que de chercher à m'en excuser. Ma conscience est réveillée et je dis: «Je suis coupable d'avoir pris plaisir dans toutes ces choses». L'amour ouvre mon coeur, et me rend capable de venir à lui et de lui confesser combien je suis mauvais. Ainsi je trouve ma joie à rappeler tout ce qu'il a fait pour moi, tout ce que je lui dois. Mon coeur ne cherche plus à cacher sa méchanceté, ne dissimule pas; je ne me réjouis pas du péché, mais du remède que Dieu a trouvé.

D'un autre côté, nous savons comment Dieu trouve ses délices en la croix. «Ayant fait la paix par le sang de la croix». Dieu nous donne de nous réjouir aussi avec lui dans la valeur de cette oeuvre. Nous y voyons d'abord l'amour inexprimable de Dieu — cet amour si différent du nôtre qui demande toujours à être attiré par un objet sympathique. Mais «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». C'est un amour qui agit dans l'énergie qui lui est propre, qui prend sa source en lui-même, si vraiment divin, qu'une âme qui y verrait son dû, ne serait pas digne d'en être l'objet. L'oeuvre de Dieu et ses voies ont été manifestées d'une manière à laquelle l'homme n'aurait jamais pu, n'aurait jamais dû penser. Je suis un pauvre, misérable pécheur, et dans la croix je vois l'amour de Dieu qui donne son Fils unique. Lorsqu'il pardonne, l'active énergie de son amour donne pour le péché ce qu'il a de meilleur, la chose qui lui tient de plus près; le péché est pourtant ce qui est le plus étranger à Celui qui «fut fait péché». Quand je contemple

la croix, je vois un amour parfait et infini, Dieu donnant son Fils pour être «fait péché»; et j'y vois aussi une sagesse parfaite et infinie.

Si j'ai une conscience, je ne pourrai jouir de l'amour de Dieu, sans remarquer ses voies au sujet de mes péchés. Sans doute, Dieu peut montrer sa bonté à un passereau; mais peut-il m'accepter dans mes péchés? Peut-il agréer une offrande imparfaite? Comme dit le prophète Michée: «Donnerai-je mon premier-né pour le péché de mon âme?» Caïn apporta à l'Eternel le fruit de son travail, sans trace de son péché: cela prouvait la dureté de son coeur, et son indifférence totale quant à son état. Dans la croix, je puis voir ce qu'est mon péché. Je ne puis la contempler au point de vue divin sans comprendre ce qu'est Dieu. L'homme a oublié Dieu au point de se soulever contre Celui que Dieu lui envoyait pour guérir sa misère. Aussi le jugement devait-il avoir son cours. Il fallait que l'autorité de Dieu fut revendiquée. «Il convenait pour lui,... de consommer le chef de leur salut par des souffrances». Fallait-il que les anges vissent l'homme en révolte contre Dieu, sans qu'il fit rien pour l'arrêter? Impossible; aussi voilà pourquoi «il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses,... qu'il consommât le chef de leur salut par des souffrances». Dieu est un juste juge; il faut que le jugement s'exécute. On peut voir cela, tout aussi bien que l'amour, dans la croix. On n'y trouve pas seulement une nature sainte qui ôte le péché, mais encore un Christ subissant le jugement qui était dû au mal. J'y vois aussi la colère de Dieu contre le péché et son amour parfait pour le pécheur. Il revendique sa majesté que nous avons insultée; le Fils lui-même s'incline devant son pouvoir. S'il doit faire briller d'un éclat toujours plus vif la gloire du Père, il doit revendiquer son caractère de cette manière. Cette vérité de Dieu fut prouvée à la croix: «Le salaire du péché, c'est la mort». L'homme avait oublié cela; alors Christ se leva, comme témoin de Dieu dans le monde, et prouva que Dieu avait dit vrai. «Le salaire du péché, c'est la mort». Dieu le prouve par l'amour même avec lequel il rachète l'homme.

Il y a plus encore dans la croix. C'est par elle que Dieu accomplit tous ses desseins. Il voulait amener «plusieurs fils à la gloire», mais comment introduire ces pécheurs souillés dans la même gloire que son Fils? Dieu a si parfaitement accompli l'oeuvre que, lorsque nous serons dans la gloire avec lui, nous ferons partie du déploiement de cette gloire. C'est pourquoi il dit: «Afin que, dans les siècles à venir, il montrât les immenses richesses de sa grâce»; — une Marie-Madelaine, un brigand sur la croix, seront, durant toute l'éternité, des trophées de cette grâce. Et comment Dieu a-t-il pu nous placer dans une telle position avec son Fils? Son amour et sa gloire dépassent tout notre péché et l'effacent complètement. C'est lui-même qui l'a fait. La croix nous a donc valu deux choses; elle nous a donné la paix de la conscience, non pas une paix extérieure que l'homme puisse voir et altérer. Non, il a rendu parfaits à jamais ceux qui sont sanctifiés. Le péché est effacé; il est ôté pour toujours. Ainsi, je puis me glorifier en la croix, car mes péchés ne sont plus.

Ensuite, «ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu» — pauvres, misérables créatures que nous sommes, être faits les dépositaires d'un tel amour, d'une telle grâce! La conscience possède l'assurance et la paix, et, plus que cela, une confiance qu'Adam n'aurait pu avoir même avant la chute. Dans mon âme, j'ai la communion et la paix, et, encore

une intelligence claire des voies de Dieu. Chercherai-je, par des cérémonies et des genuflexions, à ajouter à la perfection que la croix m'a donnée? Si vous essayez de vous rendre meilleurs par de telles choses, vous ne savez pas ce que Christ, ce que Dieu a fait à la croix. «L'Ethiopien peut-il changer sa peau?» Tant que vous ne connaîtrez pas la croix, vous pourrez essayer de tous ces moyens pour tranquilliser votre conscience. Quand vous la connaîtrez, les affections spirituelles auront libre cours. Lorsque je vois la croix, je puis aimer Dieu. Si je l'ai offensé, je puis venir immédiatement à lui et lui confesser ma faute; car je suis son enfant et rien ne peut changer cette relation. Ma communion est avec le Père et avec le Fils; privilège béni!

Quand je puis me glorifier en la croix, c'en est fini de ma glorification personnelle; car je ne suis qu'un pécheur. Christ nous a amenés à Dieu par la croix; il a souffert, lui juste pour les injustes. Nos âmes se glorifient-elles en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, ou en la vanité, ou en elles-mêmes? Si vous ne vous glorifiez pas en la croix, c'est à votre détriment, sans parler du péché dans lequel vous tombez; car vous ne verrez jamais l'amour de Dieu, sa sainteté, sa sagesse, sa vérité, sinon dans la croix. Vous pouvez apprendre à vous glorifier en elle où vous êtes maintenant. Il n'est pas besoin d'un effort pour y arriver. Mais elle est venue à vous là où vous êtes. Vous n'avez pas à attendre d'être meilleur pour venir. Vous ne pourrez venir quand vous serez meilleur, mais elle vous rendra meilleur. Vous devez venir comme pécheur. L'apôtre vint comme le plus grand des pécheurs. Alors, comme il le dit, «le monde m'est crucifié, et moi au monde». La nature qui caractérise le monde, est justement ce qui a occasionné la mort de Christ; aussi, quand je me glorifie en la croix, je suis crucifié au monde.

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 138 – ME 1896 page 36

à Mr B.

New York, 6 octobre 1867

Bien-aimé frère,

Je me réjouis beaucoup des nouvelles que vous m'envoyez au sujet de Nice. J'y vois la bonté de Dieu à l'oeuvre. Quand un endroit a été longtemps sous la domination de l'ennemi, et ainsi sans témoignage ou pire que cela, c'est une grande et précieuse preuve de la bonté et de l'opération de Dieu lui-même, qu'un témoignage y soit suscité, que, par cette bonté, un chandelier, si petit soit-il, y soit placé, et une lampe allumée. Je me réjouis de ce que Dieu vous a fait la grâce d'y prendre part; c'est encore le fruit de sa bonté, et un encouragement pour vous. Je suis heureux aussi que les amis continuent à marcher dans le chemin de la foi à Milan. Saluez-les de ma part quand vous leur écrirez. Ici, nous sommes au jour des petits commencements; c'est un effort pour obtenir un peu de réalité au milieu d'une masse énorme de profession où l'activité ne manque pas, mais où l'on justifie les bals, les théâtres et tout ce que vous voudrez. Un certain nombre d'âmes gémissent, mais ne savent que faire. L'idée du progrès de l'homme et de l'Evangile domine tout; et cependant ils sentent que les choses vont bien mal, car, après tout, les papistes gouvernent la ville, qui est aussi mal gouvernée que possible, et les gens tranquilles vous disent: Nous sommes à la merci de la populace irlandaise, chose assez bizarre dans un pays libre, mais qui a aussi beaucoup lieu en Angleterre. Ces Irlandais n'ont aucune retenue, et les honnêtes gens n'aiment pas à aller dans les bagarres; la liberté est devenue la licence; et l'on s'enrichit aux dépens des contribuables. Au milieu de toutes ces choses qu'on peut tout de même considérer en paix, Dieu forme une petite assemblée, très peu de chose, mais, je n'en doute pas, son oeuvre. Il y a de vingt à trente personnes qui cherchent à glorifier le Seigneur, et ce sont en général des personnes fidèles. L'oeuvre est de Dieu, car ce sont des gens sans aucune influence extérieure quelconque; des commis, des caissiers et autres de la même classe, puis quelques personnes attirées par un évangile plus simple et plus clair. Pour cette partie de l'oeuvre, il me faudrait rester plus longtemps ici que je ne le pourrai. Mais il y a du dévouement chez ceux qui composent la réunion, et j'espère que Dieu les bénira. Je crois que ce que Dieu fait maintenant, c'est de former un noyau, tout en bénissant individuellement quelques âmes.

A Boston, le petit noyau appartient à une autre classe. Notre frère B., ancien ministre baptiste, y ayant des parents et des connaissances, le rassemblement commence à prendre quelque consistance, quoiqu'ils soient moins nombreux qu'ici. J'y irai sous peu, s'il plaît à Dieu. A l'ouest, cela va bien en général, et les fruits de mon voyage s'y sont montrés après mon départ.

Dans le Canada, l'oeuvre se maintient; il y a trois nouvelles réunions. Chez les Indiens, il y a progrès sensible. En général, les choses sont à peu près dans le même état; sauf les cas sus-mentionnés, il n'y a pas beaucoup d'énergie pour rassembler. C'est le dévouement que je cherche (hélas! chez moi-même), et que Dieu veut partout, cet amour des âmes pour les chercher avec plus d'activité. On se ralentit, hélas! facilement; ce n'est pas que je fasse autre chose ou que ma vie, extérieurement soit moins occupée, au contraire. On travaillait à Ephèse (Apocalypse 2), mais on peut perdre son premier amour quant à l'oeuvre, tout en continuant à travailler. Que Dieu rallume en nous cette énergie de l'amour. Je sais que je vieillis, et je le sens, mais la grâce ne vieillit pas. Au reste, il est toujours bon, et il exerce notre patience dans son oeuvre pour notre propre bien.

En général, j'ai de très bonnes nouvelles d'Irlande et d'Angleterre. L'opposition est assez forte; en cela il n'y a rien de nouveau; mais les frères vont bien; Dieu a manifesté sa bonté à leur égard et a fait progresser l'oeuvre.

Saluez bien affectueusement les frères. J'ai, à New York, au moins autant d'auditeurs de langue française que de langue anglaise; trois Français et cinq Suisses rompent le pain. A l'ouest, il y a au moins une centaine de frères de langue française; j'y ai trouvé des portes ouvertes.

Que Dieu vous bénisse, cher frère, avec vos chers enfants, et vous dirige dans cette tâche.

«Votre bien affectionné frère en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 139 – ME 1896 page 39

à Mr B.

Londres, 10 août 1868

Bien cher frère,

Je doute qu'il me soit possible de me rendre maintenant dans le midi de la France; je viens de rentrer en Angleterre après deux années d'absence! De plus la traduction que j'ai faite du Nouveau Testament est tout à fait épuisée, enfin je pense aller aux Antilles cet hiver et, si je le puis, je ne désire pas mieux. Un frère des Antilles vient d'arriver, qui me fournira des renseignements sur les détails de ce voyage. Si je puis achever avant mon départ la préparation et la nouvelle édition, j'écrirai un mot, mais on m'attend pour une conférence à York, puis à l'ouest de l'Angleterre. Je ne pense pas, pour les mêmes raisons, m'y arrêter. Je désire beaucoup voir les frères, ainsi que ceux d'Allemagne et de Suisse, aussi je pense plutôt visiter les Antilles que m'y arrêter. Ainsi j'aurai fait la tournée que le Seigneur m'a donnée à faire. Alors j'espère visiter les frères de France et d'Allemagne, car il me tarde de les voir. Je suis très attaché à l'oeuvre actuelle en Amérique, mais je pense qu'il me faudra la placer entre les mains du Seigneur; où donc, si ce n'était là? Sans doute, il est pénible d'abandonner un champ où l'on a travaillé, mais je me fais vieux, quoique, grâce à Dieu, je sois bien. J'espère

donc que Dieu me fera la grâce de voir encore les chers frères du continent. Si je ne vais pas aux Antilles, je les verrai, Dieu voulant, bientôt; ce sera une joie pour moi.

Je suis bien aise que vous alliez en Italie; Dieu, je n'en doute pas, sera avec vous.

Je lis toujours quelques pages d'italien pour ne pas l'oublier tout à fait...

L'oeuvre s'ouvre en Amérique, et Dieu a suscité quelques ouvriers.

Souvenez-vous que je vais avoir 68 ans révolus.

Quand je saurai quelque chose de positif à l'égard de mes mouvements, je vous le communiquerai.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 140 – ME 1896 page 78

à Mr B.

Londres, 6 juin 1869

Bien-aimé frère,

Je suis réjoui des nouvelles que vous me donnez de l'Italie. J'espère pouvoir m'y rendre, mais Dieu seul sait si et quand cela se pourra. Je craignais beaucoup d'avoir peut-être à retourner en Amérique, toutefois je comptais sur Dieu, et il a mis sa bonne main là où l'ennemi avait cherché à mettre le désarroi, et l'avait mis pour un temps.

Je me propose de me rendre en France, mais j'ai aussi l'Allemagne en vue, où l'on se plaint un peu de mon absence prolongée. Pour le moment, je suis occupé de la nouvelle édition de mon Nouveau Testament. On m'a attendu dans ce but, et cela me retiendra pour le moment. D'autres peuvent faire les corrections de la presse, mais la vérification de toutes mes nouvelles notes et des petites corrections que j'ai dû faire, exigent mes soins. Il se peut bien que l'année prochaine, si Dieu conserve mes forces, je retourne encore au Canada et dans les Etats-Unis.

Il y a du bien dans les Antilles, et ils y ont été encouragés par notre visite. Je me remettrai à mon italien. F. m'écrit dans cette langue, et je n'ai aucune difficulté à comprendre ses lettres, mais parler est autre chose. Je bénis Dieu de tout mon coeur de ces réunions en Italie, que je connais de réputation par le moyen de L. F.

Quant à votre voyage, cher frère, souvent un frère qui a quelque chose est plus mal placé que celui qui n'a rien; on suppose que peut-être il a assez, tandis qu'à l'autre il faut envoyer. J'ai connu de tels cas. Si je m'en souviens bien, M. E. a envoyé quelque chose que vous lui avez retourné pour un motif que j'ai pu parfaitement apprécier. J'espère que cela n'aura pas lieu une seconde fois. Il y a des cas de discipline fort humiliants en Suisse, mieux vaut cela que le péché couvert, mais c'est triste, et cela doit humilier ceux qui n'y sont pas. Toutefois Dieu est toujours bon et fidèle et plein de patience envers nous, chose frappante quand on pense à sa sainteté. Il faut bien qu'il soit patient, puisque nous sommes une si pauvre expression de la vie de Jésus. Il y a deux principes de la vie chrétienne: celui des Philippiens et celui des

Ephésiens, selon le point de vue auquel on envisage le chrétien. Il traverse le désert, regarde vers la gloire et la poursuit, ou plutôt veut gagner Christ. Il est assis dans les lieux célestes, et doit manifester le caractère de Dieu comme il le connaît. Soyez des imitateurs de Dieu comme ses chers enfants. Quelle position! Cela exige pour le faire, comme Paul l'a fait, qu'on porte toujours dans son corps la mort, du Seigneur Jésus. C'est Christ, Dieu manifesté en chair, qui en est la parfaite expression. Le premier principe donne des motifs qui vous délivrent de ce qui est de ce monde et de la chair; le second, la communion avec les sources de ces voies de Dieu dans lesquelles nous devons marcher, communion avec Dieu lui-même. Vraiment, quand on voit ce qu'on est au prix de nos privilèges, nous sommes bien petits, mais tout en se jugeant quand il le faut, on doit regarder à Jésus, non à soi-même.

J'espère que ma lettre trouvera votre femme parfaitement rétablie. Je vous écrirai un mot quand je me mettrai en mouvement.

Mes affectueuses salutations à tous les frères.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 141 – ME 1896 page 81

à Mr B.

Londres, 22 novembre 1870

Cher frère,

Vous me demandez quelques paroles sur l'apostasie. Je ne tiens pas au mot apostasie. Il exprime plutôt le reniement public du christianisme, que l'abandon de ses principes par ceux qui en font profession. Mais, quant au fond, la chose elle-même est de toute importance pour le coeur et pour la conscience. Aussi longtemps qu'on n'appliquait ce mot qu'aux sectateurs du romanisme, on n'éprouvait aucune peine à s'en servir, mais quand on s'est aperçu que si ce déclin de la chrétienté était arrivé, la conséquence devait en être universelle, on a commencé à se formaliser de l'emploi du mot. L'apostasie ouverte n'est pas encore arrivée, mais bien l'abandon de l'autorité et de l'efficace de la Parole, l'abandon de la foi à la présence du Saint Esprit, la substitution de l'autorité du clergé aux droits immédiats du Seigneur sur la conscience; la dénégation de la justification par la foi, l'efficacité des sacrements en place de l'oeuvre du Saint Esprit, En un mot, le plein développement du mystère d'iniquité est précédé d'un abandon du premier état de l'Eglise et des principes sur lesquels elle était fondée, ce qui est une apostasie morale. Jean dit: «Vous avez entendu dire que l'antichrist viendra, et déjà il y a plusieurs antichrists, et à cela nous savons que ce sont les derniers temps». Ainsi l'apostasie n'est pas venue dans le sens d'un renoncement public au christianisme, mais l'esprit de l'apostasie se manifeste, non seulement dans le développement du «mystère d'iniquité», mais dans le renoncement au christianisme, à l'autorité de la Parole, et au Christ lui-même, qui caractérise la moitié de la population de l'Europe occidentale. C'est le rationalisme proprement dit, et l'esprit de rébellion qui l'accompagne. Les pensées de l'homme ont pris la place de la parole de Dieu, dont on n'accepte plus l'autorité; la volonté de l'homme ne veut

plus de l'autorité du Christ. Si l'antichrist n'est pas encore là, les antichrists existent depuis longtemps; si l'apostasie n'est pas là, l'esprit de l'apostasie s'est déjà depuis longtemps emparé de l'esprit des hommes.

Je dis que la chose est sérieuse. Si l'assemblée — car le mot église nous fourvoie beaucoup, puisqu'on se demande ce que c'est que l'Eglise — si l'assemblée de Dieu n'a pas gardé son premier état, si elle a dit: «Mon maître tarde à venir» et a commencé à battre ses compagnons de service, à manger, à boire, et à s'enivrer, il y a longtemps, il y a des siècles, qu'elle a fait cela, et elle sera coupée en deux et aura sa part avec les hypocrites. On dit que Christ bâtit son assemblée sur le rocher, et que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je le crois, grâce à Dieu, de tout mon coeur. Mais cela n'a rien à faire avec notre question. Certes, ce que Christ bâtit ne sera pas renversé par l'ennemi; mais il s'agit de ce que l'homme a bâti. Là, il n'en est pas de même. «Moi», dit Paul, «comme un sage architecte, j'ai posé le fondement,... mais que chacun prenne garde comment il édifie dessus». Ici la responsabilité de l'homme entre pour quelque chose, — dans un certain sens pour tout, — dans la question de la bâtisse. C'est bien l'édifice de Dieu, comme dit l'apôtre, mais élevé sous la responsabilité de l'homme; une chose actuelle sur la terre. Il ne s'agit pas du salut des individus, mais de l'état du système dans lequel ces individus se trouvent. Quand la fin du judaïsme sous la première alliance est arrivée, les âmes pieuses, les croyants, ont été transférés dans l'Eglise, — Dieu en a fini à tout jamais avec le premier système. A la fin du système chrétien, les fidèles seront transportés dans le ciel, et le jugement mettra fin au système où ils ont vécu précédemment; rien de plus simple. Le vieux monde a péri; Noé et les siens ont été sauvés. Le jugement d'un système ne touche pas à la fidélité de Dieu, si ce n'est pour la mettre en évidence, en montrant qu'il garde les siens, lors même que tout ce qui les entoure croule sous le poids de son jugement. Mais que peut-il y avoir de plus sérieux que le jugement de ce que Dieu a établi sur la terre, car c'est une chose dure à son coeur; si Jésus a pu pleurer sur Jérusalem, combien les siens ne devraient-ils pas être émus à la vue du prochain jugement de ce qui était bien autrement précieux que Jérusalem même. C'est ainsi que Jérémie, organe des plaintes de l'Esprit de Dieu sous l'ancienne économie, montre, en des paroles d'une rare et touchante beauté, sa douleur profonde à la vue de la ruine de ce qui appartenait à Dieu. «L'Eternel a saccagé sa clôture, comme un jardin; il a détruit le lieu de son assemblée... Le Seigneur a rejeté *son* autel, il a répudié *son* sanctuaire» (Lamentations de Jérémie 2: 6, 7). Voilà l'esprit dans lequel le fidèle devrait penser à la ruine de ce qui s'appelle du nom du Christ. Mais on me dira: Oui, cela se comprend, quand il s'agissait du judaïsme, mais cela ne peut arriver au christianisme. C'est absolument ce que disaient les Juifs incrédules au temps de Jérémie: «La loi ne périra pas de chez le sacrificateur, ni le conseil de chez le sage, ni la parole de chez le prophète» (Jérémie 18: 18); fausse confiance qui a attiré la ruine sur le peuple et sur la sainte cité. Mais il y a plus que cela. C'est précisément contre cette fausse confiance que Paul, au chapitre 11 des Romains, prémunit solennellement les chrétiens d'entre les gentils, c'est-à-dire nous-mêmes, en établissant le parallèle entre les Juifs et la chrétienté. «Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu: la sévérité envers ceux qui sont tombés; la bonté de Dieu envers toi, si tu persévères dans cette bonté, puisque autrement, toi aussi, tu seras

retranché», c'est-à-dire que le système chrétien au milieu des gentils est sujet au même jugement que le système judaïque. Si les gentils qui ne sont debout que par la foi ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, ils subiront le même sort que les Juifs. Est-ce que le Romanisme est la persévérance dans la bonté de Dieu? Est-ce que les «temps fâcheux» sont le fruit de la persévérance dans la bonté de Dieu, ou bien cette forme de la piété qui en renie la force, et dont le chrétien doit se séparer? (2 Timothée 3). Si l'apôtre peut dire que tous cherchent leur propre intérêt, non l'intérêt de Jésus Christ, est-ce persévérer dans la bonté de Dieu? Si Paul prévoyait qu'après son départ le mal s'introduirait aussitôt, la puissante main de l'apôtre n'étant plus là pour tenir la porte fermée contre l'adversaire; si Jude a dû dire que déjà ceux qui étaient des objets de jugement s'étaient glissés dans l'Eglise; si Jean a dit qu'ils avaient abandonné les chrétiens, étant sortis d'entre eux, un pas de plus que celui dont Jude parle; s'il a dit encore qu'il y avait plusieurs antichrists et qu'on reconnaissait à cela que c'étaient les derniers temps; si Pierre nous annonce que le temps était venu pour que le jugement commençât par la maison de Dieu; est-ce que tout cela nous porte à croire que les gentils ont continué dans la bonté de Dieu, ou plutôt que le système chrétien, établi parmi les gentils, sera terminé par le jugement, le terrible jugement de Dieu? que, comme profession extérieure, il boira la coupe de sa colère sans mélange, ou sera vomi de sa bouche comme une chose d'une tiédeur nauséabonde? Cela est solennel pour nos consciences. Allons-nous comme système au-devant des jugements de Dieu? Assurément les fidèles jouiront d'une part bien plus excellente; d'une gloire céleste, mais le système chrétien, comme système sur la terre, sera retranché à tout jamais.

Quant à la citation tirée de M. B., elle est entièrement fautive. Les Ecritures parlent de l'assemblée comme étant l'habitation de Dieu ici-bas; toute la question gît là. Dans une maison il ne s'agit pas d'union, mais de demeure.

Quant au corps de Christ, il ne saurait avoir des membres morts. On peut tromper les hommes, mais celui qui, de fait, est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui. Le corps est formé par le baptême du Saint Esprit (1 Corinthiens 12). Ensuite Christ bâtit une maison qui ne sera achevée que quand la dernière pierre y sera posée, elle croit pour être un temple saint dans le Seigneur. Mais nous avons vu qu'ici-bas, la bâtisse étant confiée aux hommes, il se peut que l'édifice soit mal bâti et attire le jugement de Dieu sur ce qui a été fait. Que l'Eglise ait été établie comme colonne et appui de la vérité, qu'elle soit toujours responsable du maintien de cette position, c'est autre chose que de dire qu'elle l'a maintenue.

La première épître à Timothée nous dépeint l'ordre de la maison de Dieu, et comment l'homme doit se conduire dans cette maison. S'est-il conduit ainsi? telle est la question. Si oui, d'où vient donc le papisme? La seconde épître à Timothée règle la conduite du fidèle quand le désordre a été introduit. Déjà les choses du christianisme n'étaient plus dans l'état dans lequel elles se trouvaient précédemment. Au commencement, le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés. Ils étaient manifestés et ajoutés sous les yeux du monde, à un corps bien connu. Mais quand l'apôtre écrit à Timothée sa seconde épître, tout était déjà changé. Tout ce qu'il peut dire, c'est que le Seigneur connaît ceux qui sont siens; il

se pouvait bien qu'ils restassent cachés à l'homme, comme les 7000 fidèles à Elie. Mais avec cela il y a une règle pour le fidèle, c'est que, quiconque invoque le nom du Seigneur se retire de l'iniquité. Ensuite vient la pensée de la grande maison. Il faut s'attendre à trouver dans une grande maison des vases à déshonneur aussi bien que des vases à honneur. Mais voici encore une règle pour le fidèle: il faut se purifier des vases à déshonneur, et non seulement cela, mais il faut poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Dans cet état de désordre, je ne puis connaître, comme au commencement, tous ceux qui sont à Dieu; mais quant à ma marche personnelle, je dois m'associer avec ceux qui ont le coeur pur. De plus, au chapitre 3, l'apôtre nous enseigne que, dans les derniers jours, des temps fâcheux surviendraient, où il y aurait la forme de la piété, tandis que la force en serait reniée. Pas d'apostasie avouée, car il y a la forme de la piété, mais apostasie réelle, morale, puisqu'on en renie la puissance. M. B. dit que je dois rester là et m'en contenter. L'apôtre me dit: «Détourne-toi de telles gens». A qui dois-je obéir? Quand M. B. me dit qu'il est impossible de distinguer les vrais fidèles de ceux qui font profession de christianisme, et que l'apôtre dit que celui qui invoque le nom du Seigneur se retire de l'iniquité, que je dois me purifier des vases à déshonneur, chercher les grâces chrétiennes avec ceux qui invoquent le nom du Seigneur, d'un coeur pur; comment puis-je écouter celui qui me dit qu'il m'est impossible de distinguer entre les uns et les autres? S'il me dit qu'il peut y avoir beaucoup d'âmes que le Seigneur connaît, que nous ne reconnaissons pas, je réponds: Sans doute, le Seigneur connaît ceux qui sont siens, mais j'ai des directions pour ma conduite dans cet état de choses, qui contredisent les vôtres. Je dois reconnaître ceux qui invoquent le nom du Seigneur d'un coeur pur, et m'associer avec eux, par conséquent les distinguer; me purifier des vases à déshonneur, par conséquent les distinguer, et éviter ceux qui ont la forme de la piété en en reniant la puissance. Il faut donc bien distinguer les deux. Au reste, c'est un principe affreux de dire qu'on ne peut pas distinguer entre les enfants de Dieu et les gens du monde, mais il n'est pas vrai qu'on ne le fasse pas. J'ai dit: un principe affreux, car il est dit: «A ceci on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres». Or si je ne puis pas les discerner, je ne puis non plus les aimer, et le témoignage voulu de Dieu est perdu; ensuite, ce n'est pas vrai en pratique qu'on ne puisse pas les discerner, car on jouit de la communion fraternelle, et tout chrétien fidèle fait la différence entre un enfant de Dieu et ceux qui ne le sont pas. Qu'il en reste qu'on ne discerne pas, mais que Dieu connaît, on ne le nie pas; mais les passages que j'ai cités de 2 Timothée nous dirigent à cet égard. Que deviendrait l'affection de famille si un père disait à ses enfants: Vous ne pouvez savoir qui sont vos frères et qui ne le sont pas; il vous faut vous associer avec tout le monde sans distinction quelconque? Je ne cherche pas dans les dictionnaires, comme on nous dit de le faire, mais dans les consciences et dans les coeurs de ceux qui aiment le Seigneur, en prenant la parole de Dieu pour voir quel était l'état de l'Eglise au commencement et ce qu'il est maintenant. Que dit cette Parole pour nous faire savoir ce que l'Eglise deviendra dans les derniers temps? La Parole est ou ne peut plus être claire sur la décadence de l'Eglise, sur le caractère des derniers temps, et sur la mise de côté du système chrétien. La Parole est assez claire sur l'unité qui devrait subsister comme témoignage rendu au monde pour qu'il vive (Jean 17). Si une lettre

était adressée par l'apôtre à l'église de Dieu qui est à Turin, qui prendrait la lettre à la poste, si ce n'est ceux du système romain? L'Eglise, comme elle était au commencement, n'existe plus. Appelez cela du nom que vous voudrez, pourvu que le coeur le sente et qu'on ait à coeur la gloire du Seigneur foulée aux pieds par les hommes. Si l'Eglise, dans son état actuel, n'est pas encore la prostituée assise sur la bête, dont parle l'Apocalypse, l'indifférence de conscience qui peut faire des chicanes sur l'emploi d'un mot, est la preuve la plus sensible de cette tiédeur qui a pour résultat, à la fin, que Christ vomit l'Eglise de sa bouche.

... Au reste, il n'y a rien dans cette ruine de l'assemblée qui ne soit en accord avec l'histoire de l'homme depuis le commencement. Aussitôt que l'homme a été laissé à lui-même, il est tombé; infidèle dans ses voies il est déchu de son état primitif, et n'y est jamais rentré. Dieu ne le rétablit pas, mais il donne le salut par la rédemption, et introduit l'homme dans un état infiniment plus glorieux, dans le second homme, Jésus Christ. Lorsque Noé fut sauvé dans la ruine d'un monde entier, la première chose que nous lisons après son sacrifice, est qu'il s'enivra; lorsque la loi est donnée, avant que Moïse soit descendu de la montagne, Israël avait fait le veau d'or; le premier jour après la consécration d'Aaron, ses fils offrent un feu étranger, et l'entrée du lieu très saint est interdite à Aaron, sauf au jour des expiations; jamais il n'y a porté ses vêtements de gloire et de beauté. Le premier fils de David, Salomon, type du Seigneur, est tombé dans l'idolâtrie, et le royaume a été aussitôt divisé. Dans tous ces cas, la patience de Dieu a été glorieusement manifestée, mais le système que Dieu avait fondé en tant que système de relation avec lui, a été mis de côté. Cela est moins évident dans le cas de Noé, parce qu'il n'existait pas de la même manière une relation formelle. La confusion de Babel ayant terminé l'ordre du monde, la tyrannie et les guerres y sont entrées; mais, pour ce qui concerne l'homme, Israël, la sacrificature, le royaume, quelle qu'ait été la patience de Dieu, l'homme a été immédiatement en chute, et le système n'a jamais été rétabli sur l'ancien pied. Il n'est pas étonnant que cela se retrouve dans l'histoire de l'Eglise, en tant que placée sous la responsabilité de l'homme. Elle a dit: Mon maître tarde à venir, et s'est mise à battre les gens de service et à s'unir au monde. Elle sera retranchée. Le grand principe du Romanisme et d'autres systèmes qui lui ressemblent plus ou moins, et ce qui les rend essentiellement faux, c'est qu'ils attribuent à la chrétienté, à l'assemblée organisée par le moyen des ordonnances, la stabilité et les privilèges immanquables qui n'appartiennent qu'à ce que Christ bâtit, à ce qui est opéré par le Saint Esprit. Toute sorte de fausses doctrines sont la suite de cette erreur. On est né de Dieu, membre du corps de Christ, puis l'on périt; on est pardonné et perdu; c'est ce que dit l'article de la *Vedetta cristiana*; c'est ce que dit le passage cité de M. B. Il oublie un des deux principaux caractères de l'Eglise selon la Parole, précisément celui où entre la responsabilité de l'homme, celui d'être l'habitation de Dieu sur la terre. Il nous présente le titre que nous donne Ephésiens 1, et oublie celui d'Ephésiens 2; il nous présente l'état dans lequel l'Eglise se trouve actuellement, et certes, elle n'est pas composée de vrais membres de Christ, sans nous en rendre compte, sans nous donner un renseignement quelconque sur ce sujet, pour que nous sachions si cet état est bon ou mauvais, d'où il provient, où il se terminera, et comment la Parole le juge. Les expressions dont il se sert, équivalent à celles des Juifs incrédules du temps de Jérémie. Nous sommes livrés à toutes ces

abominations. Personne ne peut dire que l'état de l'Eglise, de la chrétienté, ressemble en quoi que ce soit à ce qui la caractérise au commencement, selon la Parole; il n'y avait, en aucune manière, ni Romanisme, ni église nationale, ni dissidents. Il y avait l'Eglise de Dieu, et rien d'autre. Elle s'est corrompue bien vite, dira-t-on; d'accord, mais était-ce un bien? il y avait donc une Eglise à corrompre, une assemblée où quelques hommes se sont glissés. Est-ce que cette corruption était un bien, ou amène-t-elle le jugement? N'y a-t-il pas eu un progrès effrayant dès lors? Est-ce que l'Eglise de Dieu est rétablie sur la terre? Dois-je souffrir de son état? Ne dois-je pas chercher dans la Parole comment cela finira, et y prendre garde? — Nous l'avons citée cette Parole; que chacun juge devant Dieu ce qu'elle dit. Si nous nous trouvons dans les temps fâcheux, la Parole ne nous a-t-elle pas donné quelques règles pour nous tracer le chemin dans lequel nous devons marcher?

Si quelqu'un a la conviction que nous sommes dans ces temps, qu'il lise 2 Timothée 2 et 3, et se place devant Dieu qui nous a donné ces instructions, avec une entière confiance en Christ. Le résultat, quant à ses convictions, n'est pas douteux. Qu'il sache marcher avec Dieu. Souvenons-nous que, dans toutes les positions dans lesquelles le premier Adam a manqué, l'homme est glorieusement rétabli dans le second. Mais c'est un sujet, tout intéressant qu'il soit, dans lequel je ne puis entrer ici.

Faites usage, cher frère, comme vous le trouverez bon, de ces pages; je les ai écrites à la hâte. Des heures du matin à minuit, il me faut toujours travailler; j'ai des réunions chaque jour, puis, outre des travaux de toute espèce, j'ai encore la correction de la nouvelle édition du Nouveau Testament anglais, et souvent aussi le français en même temps.

Les frères vont bien.

Je ne savais qui m'avait envoyé la Vedetta jusqu'à l'arrivée de votre lettre. Ma réponse arrive un peu tard, mais cela n'y fait pas grand-chose; le sujet reste toujours important. Seulement présentez plutôt l'évangile que la controverse.

J'ai écrit sur l'épître aux Romains, vous y trouverez peut-être quelque chose; cela n'a pas encore paru.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 142 – ME 1896 page 118

à Mr B.

20 octobre 1876

Bien-aimé frère,

J'ai suivi avec un intérêt soutenu tout ce qui se passe dans l'Ardèche et dans la Drôme, mais ma part dans cette pénible histoire a été plutôt auprès de Dieu que de m'en occuper avec les hommes. J'ai lu le récit de G.; F. m'a écrit, ainsi que C. à qui j'ai répondu, mais seulement d'une manière générale; j'ai trop bien connu la plupart des acteurs pour ne pas avoir une idée de la part que chacun a prise, mais à moins d'y être appelé de Dieu, je n'entrerai pas

directement dans les difficultés des assemblées; je crois que cela se fait trop souvent, tandis qu'il s'agit plutôt de réveiller la conscience d'une assemblée troublée. Je reconnais qu'une assemblée peut tirer profit des conseils d'un frère plus exercé qu'elle dans les choses de Dieu; je reconnais aussi pleinement que nous sommes tous un, et que si l'un souffre, tous souffrent avec lui. Ce que je crains est la substitution de l'influence individuelle au réveil de la conscience de l'assemblée. J'ai pleine confiance que cette pénible bourrasque tournera au profit des frères. On s'apercevra de la main de Dieu, on deviendra plus sérieux. Des vérités qu'on a un peu négligées viendront en mémoire, la mondanité sera jugée, ainsi que toutes les choses par lesquelles on a contristé le Saint Esprit; on sentira davantage que l'on dépend de la grâce dans laquelle nous nous trouvons. Ce qu'il faut chercher, c'est que les âmes ne s'égarent pas tout à fait dans ce conflit, et n'abandonnent le chemin du Seigneur. J'ai appris qu'il y a eu schisme aux O. Il faudra grâce, patience et fermeté pour y faire face; fermeté dans la marche de ceux qui ont, je le crois, quitté le local et ne sont pas sous l'influence de G., fermeté à l'égard de ceux qui mènent les 13 qui ont gardé le local, mais témoignage de regrets envers ceux qui sont menés, douceur et patience envers tous. Il est clair que le schisme est un mal; ce péché a été commis sous l'influence de ceux qui n'étaient pas de l'assemblée. Romains 16: 17, nous montre clairement notre chemin dans ce cas, et 2 Thessaloniciens 3: 14, 15, l'esprit dans lequel nous devons agir, afin que tous soient ramenés et qu'aucun ne se dévoie tout à fait et d'une manière permanente. Mais tout ceci n'est pas d'hier, et il y a eu trop de faiblesse, trop peu de spiritualité en général pour qu'on s'étonne que Dieu châtie; c'est pourquoi ceux qui souffrent doivent se placer devant Dieu en reconnaissant sa main, et Celui qui a frappé guérira. Le Seigneur n'a pas pris la coupe qu'il a dû boire pour nous, ni de la part des hommes, ni de la part de Satan, mais de la main de son Père. En ce qui nous regarde, cela adoucit la peine et l'amertume, et nous rend plus humbles et plus sérieux; puis nous pouvons prier pour les autres. J'ai confiance dans le Seigneur qu'il ramènera l'ordre et la paix; il se peut que pour quelques-uns, ce ne soit pas de si tôt, mais dans ce but il faut que ceux qui ont raison se conduisent avec grâce, voyant la main de Dieu, mais avec fermeté en rejetant le schisme et en faisant sentir à ceux qui l'ont causé, que ce n'est pas chose légère de l'avoir fait. J'ai déjà dit que cela doit se faire avec une douleur de coeur bien éloignée de la hauteur ou de la haine.

Que Dieu lui-même agisse par sa grâce au milieu de vous...

Lettre de J.N.D. n° 143 – ME 1896 page 217

à Mr B.R.

Genève, 8 septembre 1844

Bien cher frère,

Je suis heureux que la fin de mon travail sur Matthieu soit plus populaire que le commencement, et j'en bénis Dieu. Il sera évidemment plus utile ainsi. Je crois que, dans l'état actuel de l'Eglise, il faut agir selon le raisonnement de Hébreux 5 et 6. Toutefois c'est une bénédiction que cela s'adapte aux simples.

Quant à Matthieu 25: 31-46, je ne comprends pas comment vous l'appliquez aux Juifs, et cela par la raison toute simple qu'il parle des gentils. Peut-être me direz-vous que $\alpha\nu\tau\omicron\nu\zeta$ (*) ne s'accorde pas avec $\epsilon\theta\nu\eta$ (**); mais je dis oui, quant au sens, et il n'y a rien d'autre avec quoi l'accorder. Voici donc la phrase : «Lorsque le fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous les saints anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire et tous les gentils seront rassemblés devant lui, et il les séparera comme un berger sépare les brebis des boucs». Ce n'est pas ici une allusion à un témoignage prophétique, mais à un acte du métier de berger. Là-dessus il emploie l'expression: «Il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche»; mais il l'abandonne aussitôt en disant: «Alors le roi dira à *ceux* qui sont à sa droite...» Les brebis ne sont plus nommées; il parle des personnes sans se servir d'image. Enfin, je ne vois pas ici d'autre sujet que les gentils (soit nations); ils seront rassemblés et il les séparera; il n'y a pas d'autre antécédent. Vous avez raison quand vous dites que, selon ma division, les «frères» du verset 40, ne sont pas «les bénis de mon Père» du verset 34. Je ne doute pas que si une brebis avait fait du bien à une autre brebis, cela n'eût été reconnu de Jésus, mais de fait les brebis ou ceux qui sont à sa droite, sont les justes et les bénis du Père.

(*) «Et il *les* séparera».

(**) «Toutes les *nations*».

Voici la division

Roi
Brebis Boucs

Les «frères», dont il parle, ne trouvent pas leur place dans la parabole. Le Seigneur laisse à l'intelligence spirituelle de ses serviteurs de discerner qui ils sont. Quant à moi, je ne doute pas que ce soient des Juifs, messagers du royaume, d'après l'ensemble de l'enseignement du Seigneur dans ces passages, mais je suis tout disposé à recevoir de nouvelles lumières. Vous auriez tort d'insister sur Ezéchiel 34: 17, 22, parce que le mot hébreu traduit brebis, s'applique aux chèvres comme aux brebis; il indique autant la race des chèvres que celle des moutons (voyez, par exemple, Deutéronome 14: 4). Je ne comprends pas non plus pourquoi vous dites que, dans les versets 4, 6, 8, «les boucs les ont fait égarer»; ce sont les mauvais bergers. Je crois aussi que vous trouverez que dans ce passage, verset 22, les béliers et les boucs ne sont pas mis en contraste les uns avec les autres, mais les bêtes faibles en contraste avec celles qui les ont foulées, appelées béliers et boucs. Dieu fera la différence entre brebis et brebis, entre béliers et boucs (verset 17).

L'énergie qui va en avant pour chercher la vérité est très précieuse. Qu'elle soit tempérée par la prudence qui pense au résultat, c'est une grâce qui vous est faite; la charité pense aux âmes et pas seulement aux idées, quoiqu'il reste vrai que les idées de Dieu sont les seuls moyens de bénédiction pour les âmes; mais il faut «la nourriture au temps convenable...»

Quant à la sympathie de Christ, c'est un sujet très important. Il est évident pour moi que, lorsque Paul parle d'accomplir ce qui manque des souffrances de Christ, il parle des souffrances qui restent à accomplir, après celles que le Christ a accomplies sur la terre. Paul

se charge, à son tour, de la souffrance. S'il parlait d'un Christ qui souffrait encore, je ne vois pas qu'il pût dire: les souffrances de Christ qui manquent. Ces paroles me semblent être en contraste avec ce que Christ avait déjà souffert; Paul prenait sa place pour continuer. Ne pensez pas que je nie par là les souffrances de Christ comme Tête du corps, car j'y crois, et c'est pour moi la plus douce pensée possible. Je crois seulement qu'il est important que l'idée soit assez mûre pour devenir un sujet d'édification et non de controverse. Elle est pour moi trop précieuse et trop près des affections pour cela. Il y a des sujets qu'il faut toucher délicatement. Je ne nie donc pas les souffrances de Christ en sympathie; j'y crois pleinement; seulement je doute qu'on puisse appliquer Colossiens 1: 24, à ce que Christ souffrait dans le ciel (*).

(*) Sympathiser n'est pas, comme vous semblez le croire, souffrir de la même manière que vous. Je pourrais être appelé, comme vous le dites, à vous couper le bras; certainement je pleurerais plus que vous, mais mon bras n'est pas coupé. Je sympathiserai, mais je ne souffrirai pas en moi-même la chose faite; je souffrirai de voir souffrir un autre. Je ne dis pas du tout que l'on souffre moins, mais on souffre autrement.

Quant à votre article, il m'a beaucoup intéressé, et je crois qu'il peut être bien béni pour les âmes. La rédaction aurait besoin d'être revue; il y a des passages qui ne se lient pas. J'aimerais beaucoup qu'on le publiât, mais il me semble que vous ferez bien de peser et de mûrir l'expression de vos pensées. Il s'agit pour nous de manoeuvrer en présence de l'Ennemi et de ne pas prêter le flanc à ses attaques.

Je répète que je ne crois pas que ce passage: «Ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ,» puisse se dire d'un Christ souffrant avec Paul, quoique d'autres passages prouvent (et je le crois) ses souffrances en sympathie avec lui. Je n'émetts ici que des principes; pour les détails, il me faudrait relire votre article.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 144 – ME 1896 page 237

à Mr B.R.

Genève, 15 septembre 1844

Cher frère,

J'ai lu votre tableau, sur les mots *επιφανεια*, *φανερωσις*, *αποχαλνψις*, *παρονσια*, avec assez d'attention. J'ai parcouru votre second tableau sur les évangiles, et je saisis un moment pour vous en dire un mot. Mais d'abord, je vous communiquerai mes remarques critiques sur les mots; je les ai faites après avoir de nouveau examiné tous les passages.

επιφανεια (conf. 1 Timothée 6: 14; 2 Timothée 1: 10; 2 Thessaloniens 2: 8), est pour moi l'apparition, non pas la révélation, comme si l'on sortait d'un lieu où l'on était caché auparavant. Sans doute, l'apparition est nécessairement opposée à l'idée d'être caché, mais elle est le fait d'être vu ou visible, de paraître, comme le soleil luit. Il a paru, il paraîtra de nouveau. C'est-à-dire qu'il y aura un état de choses dans lequel il ne sera pas caché, ni comme

non existant (sauf pour la foi), mais où il sera apparent. Ce n'est pas l'acte de sortir comme *αποχαλνυμιζ*, mais l'état de luire, en sorte qu'il est visible. Sans doute, la chose sera vraie, au moment de sa *φανερωσιζ* et de son *αποχαλνυμιζ*, mais elle restera vraie après.

φανερωσιζ est en contraste avec ce qu'il a été auparavant, savoir caché quoique existant, et d'une existence connue. Ce terme ne *nous* est appliqué que lorsque notre vie a été présentée comme cachée avec Christ en Dieu (Colossiens 3: 4).

αποχαλνυμιζ (conf. Romains 8: 19; 1 Corinthiens 1: 7; 1 Pierre 1: 7), est dit plutôt de quelqu'un qui a le droit de paraître en gloire et qui paraît ainsi, en effet, à la confusion de ceux qui n'ont pas voulu reconnaître la gloire. Aussi ce terme est appliqué au jugement ou à la gloire; c'est quelque chose de glorieux qui éclate.

φανερωω signifie mettre au grand jour et s'applique au péché (Ephésiens 5: 13; 1 Corinthiens 4: 5; Luc 8: 17; Marc 4: 22, etc.).

παρονσια signifie présence, en contraste avec absence, et aussi le fait de devenir présent après avoir été absent (1 Corinthiens 16: 17; 2 Corinthiens 7: 6, présentent ce dernier sens, et Philippiens 2: 12; 2 Corinthiens 10: 10, le premier). Ce mot nous donne évidemment l'idée de sa présence au milieu de la scène dans laquelle sont nos affections, nos craintes, nos espérances, nos joies, nos douleurs, et où sa présence ou son absence peuvent agir sur ces choses. De sorte que la présence de Christ dans la création se rapporte aux espérances et aux affections de la personne qui en parle. D'une manière générale, c'est son arrivée dans la scène dont il est actuellement absent. Si mon âme s'occupe de pensées célestes, elle le rencontre dans le ciel, si des terrestres, elle salue son introduction dans ce monde, en sorte que ce mot s'applique à l'une et à l'autre, à son arrivée pour recevoir l'Eglise en l'air, et à son arrivée sur la terre pour y accomplir les desseins et le jugement de Dieu.

Ces remarques peuvent apporter quelque modification à l'expression de quelque-une de vos pensées, mais elles sont, en général, d'accord avec votre tableau et enlèveront peut-être quelque difficulté qui reste sur le mot *παρονσια*.

Quant aux noces de l'Agneau, il me semble qu'il vaudrait mieux, non pas mettre autre chose, mais laisser de côté ce qui regarde les Juifs et les paraboles. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites sur les noces mêmes, mais votre interprétation de la parabole des vierges présente des difficultés qui, pour moi, sont insurmontables. Il faudrait d'abord qu'un résidu des Juifs fût auprès du Seigneur, comme ses amis, avant les noces. Il n'y a point d'épouse ici, parce que, dans ce cas, Jérusalem sur la terre serait l'épouse. Je ne crois pas qu'en Luc 12: 36, il soit question des noces de l'Agneau; ce n'est qu'une similitude de ce que les disciples devraient être quant à leur état moral.

Quant à Daniel 11, ma conviction actuelle est que, du verset 21 au 35^e, c'est de l'histoire. Le personnage nommé dans ces versets est non pas le dernier roi, car historiquement ce n'est pas le cas, mais le dernier *ici* (sauf au verset 40), parce que c'est lui qui a été le type de l'Antichrist. Aux versets 36-39, c'est l'Antichrist lui-même. J'ai dit, en méditant Daniel, que

certaines frères considéraient les versets 21-35 comme parlant de l'Antichrist, mais que ma conviction était ce que je viens de vous dire.

Ayant fait ces remarques en toute liberté, afin que vous vous en serviez selon votre volonté, je puis vous dire qu'en général votre tableau m'a fait grand plaisir et, si vous mettez de côté l'explication des paraboles, je crois qu'il pourrait être profitable aux frères. Je n'impose pas du tout ma pensée sur les paraboles, mais dans un résumé pareil, cela prêterait plus à la controverse qu'à l'édification, parce que le tableau se présente pour être consulté comme un ensemble, et non pas comme un traité où la question serait discutée. Si vous aimez à publier vos pensées sous forme de traité, je n'y vois point de mal du tout, seulement je vous engage à les reconsidérer auparavant.

Saluez affectueusement tous les frères. Que la paix de notre Dieu, sa grâce et sa miséricorde soient en abondance avec vous et tous ses chers enfants. A la hâte.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 145 – ME 1896 page 260

à Mr B.R.

Genève, 24 septembre 1844

Cher frère,

Je saisis l'occasion de l'envoi des lettres ci-jointes aux frères pour vous dire que j'ai remis, selon votre demande, vos tableaux au frère S. Vous ne dites pas, paraît-il, si vous voulez les publier; je ne sais si vous avez pris quelque résolution à ce sujet. Je crois vous avoir dit, dans ma lettre, ce qui me frappait, mais que l'ensemble serait très bon; seulement j'aimerais mieux omettre les pensées sur les paraboles, ce qui du reste n'entre pas directement dans votre cadre. Je crois qu'il y a encore de la lumière à recevoir sur ces paraboles. Et votre article sur les souffrances de Christ, l'avez-vous revu et un peu rédigé? Les lettres que je vous envoie intéresseront les frères; ils verront un peu où en est l'oeuvre en certains quartiers, mais elles sont pour les frères. J'en ai lu une partie à l'assemblée dimanche, à l'heure que les frères d'ici avaient fixée, pour pouvoir les envoyer plus vite aux frères de V.; mais cela a laissé une mauvaise impression sur mon âme, comme si l'on publiait la bonté de Dieu pour s'en vanter un peu. J'ai dû m'en humilier devant Dieu et le prier que cela ne fit pas de mal, car il est triste d'avoir ces choses autrement que comme sujet de prières et de travail devant lui, ou pour la joie et les actions de grâces des frères, quand l'occasion s'en présente.

Saluez cordialement tous les frères.

Lettre de J.N.D. n° 146 – ME 1896 page 276

à Mr B.R.

Lausanne, 2 janvier 1845

Bien cher frère,

J'ai lu les deux correspondances que vous avez eu la bonté de m'envoyer et je vais, sans préface, vous en dire quelque chose. La chair de M., douce, accueillante et flatteuse, me plaît moins que la franche étourderie de H., quoiqu'elle soit moins blessante. Quant à la confiance en soi, je ne vois pas grande différence entre les deux; et vous voyez, du moment que son système charnel et incrédule tombe, frappé à sa base, de quelle manière toute douceur disparaît chez M. «C'est un sophisme jésuitique», dit-il. Il parlera de l'amour tant que vous voudrez, mais jamais de ce qui touche sa conscience. Je crois qu'il est dans le plus triste état possible. Le seul vrai témoignage, quant à lui, je suis peiné de le dire, c'est de l'éviter. Il évite tout ce qui peut blesser la chair, en évitant tout ce qui peut la juger, parce qu'il veut pouvoir marcher tranquillement lui-même. Cela lui donne un air d'amabilité, de douceur et de charité, mais tout cela ne fait que l'oeuvre de l'ennemi. Si l'on s'y oppose, on a l'air de contester et de ne pas avoir cette charité; si l'on est avec lui sans opposition, on consent au mal qui se fait. Dieu sait mettre cela à nu, mais c'est lui qui le fait. Vous voyez qu'il s'est déjà donné la réputation d'un homme opprimé, à cause de ce qu'il appelle vos attaques. C'est ainsi, sachant tout le mal qu'il fait aux âmes simples par ces moyens, que j'ai pris un parti aussi décisif que celui de refuser d'aller le voir ou de l'inviter...

Quant à H., vous avez été blessé, cher frère. Vous auriez dû vous tenir au-dessus de son manque de sagesse ou de savoir-faire, et lui montrer en amour que ses lettres manquaient pour le moins de maturité, et enfin aussi de sagesse. Cela lui aurait fait du bien. Je lui ai écrit, peut-être trop franchement, mais j'aurais senti que je manquais à la charité, si je ne lui avais pas dit ce que je pensais. Je n'ai pas encore de réponse; j'espère que Dieu agira dans son coeur.

J'ose vous engager, cher frère, à ne pas beaucoup écrire dans ce moment. Lorsqu'on étudie l'exégèse ou plutôt la Parole dans ce but, sans s'occuper des âmes, il y a toujours du danger. On poursuit des idées. La recherche des âmes est un correctif; il faut savoir appliquer notre savoir à leur état, sans cela il ne vaut rien. Etre clair à soi-même n'est pas être clair aux autres, tout en révélant la vérité. La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Quand notre intelligence est trop en activité la vérité cesse d'être un lien entre l'âme et Dieu. Je n'ai jamais rencontré une personne, lisant beaucoup la Parole sans agir en charité et en responsabilité vis-à-vis des âmes, qui ne tînt pas à des idées quelquefois de peu d'importance et souvent erronées. La vérité n'est pas même un lien entre ma propre âme et Dieu. Elle devient «subjecta veritas quasi materia», et cela est doublement fâcheux quand il s'agit de la Parole. Si vous vous mettez à produire beaucoup, je vous engage à le produire pour les âmes et spécialement pour les pauvres pécheurs. C'est inconcevable quel bien cela nous fait à nous-mêmes, combien l'on devient petit, et de quelle manière la vérité prend sa place.

J'ai dit «produire», parce qu'on peut étudier sans produire; toutefois ce qui cherche les âmes est toujours bon en soi; ce sont des réalités de la foi et non pas nos idées, et nos propres âmes trouvent leur vraie place devant Dieu. Il est évident que cela ne détourne pas des études bibliques; au contraire, elles sont beaucoup plus profitables, parce que l'Esprit de Dieu, ayant

sa véritable activité, selon sa nature, agit librement dans la communication qu'il nous fait des choses divines. C'est ce que j'ai souvent trouvé.

Au reste, Dieu agit en nous aussi bien que par nous, et la première de ces choses, n'est jamais agréable, mais très profitable. Quelquefois ceux qui ne savent pas ce qui en est, pensent avoir perdu son amour, parce qu'il les force à se reporter sur eux-mêmes pour leur bien. C'est une discipline pénible, mais qui a pour but de nous faire jouir de lui plus réellement, et de nous placer dans le vrai, du fond du coeur, au lieu d'être heureux à la surface, ce qui est au-dessous étant trop négligé. Tout cela est notre faute, mais c'est la bonté de Dieu qui veut que nous jouissions plus profondément de lui, nous nettoyant de tout ce qui nous entraverait, si la conscience était en plein exercice, et nous faisant juger tout cela. Au lieu que nous puissions le voir tout simplement, lui qui est notre pleine joie, il met dans la conscience quelque chose de caché, à notre insu, soit dans le coeur, soit dans la nature, et au moins il nous arrête en chemin. Il est fidèle dans son amour; si nous le connaissons, nous voyons bientôt que c'est lui, et la confiance renaît, si l'oeuvre n'est pas finie. Laissez-vous aller entre ses mains, cher frère, et s'il agit, ne le gênez pas, pour ainsi dire, dans son oeuvre. Pour que nous soyons bénis et que notre oeuvre ne soit pas un danger pour nous, il faut qu'il agisse en nous afin qu'il agisse par nous. Laissez-le faire et ne nous hâtons pas. Il est parfait et fidèle dans son amour.

En grande hâte, votre bien affectionné frère en Jésus, notre Seigneur et précieux Sauveur. Saluez beaucoup tous les frères. J'espère, si Dieu le veut, les voir sous peu, mais je ne sais trop quand.

Lettre de J.N.D. n° 147 – ME 1896 page 296

à Mr B.R.

Plymouth, 1^{er} novembre 1845

Bien cher frère,

Quelques mots seulement. Je ne répons pas à ce que vous avez dit sur la 4^e classe de la première résurrection. La chose m'intéresse beaucoup, parce qu'elle se lie à tant de passages et même, de près, à tant de vérités, qu'on devrait l'examiner d'une manière un peu suivie pour pouvoir s'en former un jugement quelconque. Aussitôt que j'aurai pu le faire, je vous en dirai quelque chose. Cela se lie aussi à quelques pensées que j'ai eues sur Apocalypse 14, mais j'ai un tel sentiment de mon ignorance sur ces points, que ce serait folie d'en dire grand-chose; il est vrai que cela en rend la recherche d'autant plus intéressante. Je crois seulement qu'il est mauvais de se hâter d'établir un système là-dessus, à cause de la petitesse de nos esprits, au prix de Celui duquel le système, ou plutôt la révélation est sortie. Nous connaissons en partie; nous recevons (par la foi) des vérités isolées. La liaison de ces vérités provient de l'activité de notre esprit. Je ne dis pas que le Saint Esprit ne nous aide pas — pourquoi en douterions-nous? — mais ce n'est plus une révélation proprement dite, et la somme en est toujours incomplète, en sorte que, si nous nous bornons tant soit peu à cela, d'autres vérités sont

exclues, perdent leur force, et l'âme et la communion avec les frères (qui peut-être ont appris d'autres vérités) en souffrent. Quant à la traduction (*), je travaille loin de la plupart de mes ressources en fait de livres, de sorte que je ne présente mes notes que comme pouvant servir à l'utilité commune, et, dans cette oeuvre, il s'agit évidemment de cela. Je reconnais, dans cette traduction (celle qui existe), un travail consciencieux, mais l'examen suivi que j'en ai fait m'a convaincu qu'elle est parfois un peu moins littérale qu'on ne le pensait. Voici ce que j'ai fait dernièrement dans un travail que j'avais entrepris sur le Nouveau Testament anglais: au commencement, je n'avais pas pensé à des améliorations critiques du texte reçu. Etant en voyage (car je n'y travaillais qu'à mes moments de loisir), j'avais mon Tischendorf comme livre de voyage. Maintenant, je me suis un peu arrêté à ceci: j'ai une édition avec le texte de Scholz et, dans la marge, le texte reçu, celui de Griesbach et quelques autres. Je traduis sur cette édition, et je m'arrête quand il y a quelque différence. J'examine alors Griesbach, Scholz et Tischendorf. S'il y a accord entre eux, et que les témoins démontrent d'une manière peu équivoque, le vrai texte, je l'accepte. S'il y a une variante de quelque importance, appuyée par un bon nombre de témoins, je mets, dans la marge, «plusieurs» ou «quelques-uns» lisent telle ou telle chose. Je ne touche pas la question, quand cela devient une affaire de critique, parce qu'il s'agit d'une traduction et non pas d'une édition critique. Si tous ceux qui ont examiné le texte sont d'accord, c'est une folie de donner une mauvaise leçon. Dans le cas où il y a un grand nombre d'autorités pour une chose, je puis raconter historiquement que ce fait existe, mais je n'entre pas dans le domaine critique proprement dit. J'en profite, mais je ne l'entame pas; ce n'est pas là ma besogne.

(*) 2^e édition de la Version dite le Lausanne.

J'enverrai demain, je le pense, les notes sur Matthieu; les autres suivront de près, Dieu aidant. Les remarques sur les épîtres seront tout autrement importantes. J'ai suivi la marche des traducteurs dans mes notes.

Quant au passage d'Apocalypse 5: 9-10, le texte est bien embrouillé, tellement, qu'on ne doit pas beaucoup insister doctrinalement *sur ce qui tient aux variantes* dans ce passage. Scholz lit: *nous* au verset 9. Griesbach aussi; le seul manuscrit ancien de l'Apocalypse le rejette. Au verset 10, Scholz et Griesbach lisent $\alpha\nu\tau\omicron\nu\zeta$ (*), avec la grande majorité des témoins. Scholz et Griesbach retiennent $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\iota\zeta$ (rois). A. Copt., Vulg. sont les autorités pour $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\iota\alpha\nu$ (royaume). Il y a presque autant de témoins, plus même, pour «ils régneront» que pour «ils règnent», mais le seul ancien manuscrit cité favorise la dernière leçon...

(*) «Tu les as faits rois, etc.».

Il reste une question sur les quatre êtres vivants, que vous n'avez pas encore entamée. Sont-ce des symboles d'un certain caractère de puissance, laquelle se trouve manifestée dans le service de certains êtres qui ne sont pas nécessairement toujours les mêmes? Qu'est-ce qu'un séraphin? Il ne se trouve qu'en Esaïe 6, sauf le serpent d'airain. Je doute un peu de votre doctrine de la sacrificature. Il faut premièrement démontrer qu'il y en ait une qui ne soit pas du caractère de celle de Melchisédec. «Ils régneront *sur* la terre», ne signifie pas le siège de la souveraineté, mais son objet. J'ai été interrompu et je m'arrête. Paix vous soit, cher frère. Que

Dieu daigne garder les frères dans la simplicité et dans l'humilité, et que leurs coeurs soient unis. Qu'il les fasse prospérer par le souffle de son Esprit. Saluez nos chers amis très affectueusement de ma part. Que la présence de Dieu en Esprit soit au milieu de vous tous; c'est là notre joie. La seule chose qui m'ait fait de la peine dans la brochure Herzog (*), c'est que c'est un frère; sauf cela, il y avait seulement à n'en pas tenir compte.

(*) Brochure hostile à l'écrivain de la lettre.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 148 – ME 1896 page 316

à Mr B.R.

Plymouth, 13 février 1846

Bien-aimé frère,

Il ne faut pas penser que Dieu se soit montré contre les frères. Bien au contraire. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a eu des épreuves très grandes. Mais je n'ai jamais été autant convaincu que Dieu aime les frères et qu'il veut les garder. Ce qui est vrai, c'est que l'ennemi avait cherché à bouleverser tous leurs principes et à les éprouver par une pierre de touche, d'une manière à laquelle la chair n'aurait su échapper; mais cela a bien démontré, en nous humiliant, il est vrai, profondément, que nos principes étaient du fin or. Dieu les a reconnus en humiliant ceux qui les professaient tous. Mais la scission n'a eu lieu qu'en deux endroits et, dans le second, elle n'a été accomplie que la semaine passée; dans les deux décidément en bien, selon moi, pour les frères qu'on travaille, je n'en doute pas, pour faire un parti ailleurs. Mais je crois que Dieu a mis sa main sur l'oeuvre des adversaires, et qu'ils ne pourront guère faire plus, parce qu'on la connaît maintenant. Dieu a pourvu à cela, malgré toutes les ruses qu'ils ont employées. Peut-être notre patience sera-t-elle exercée, et ce sera notre bien. Mais Dieu nous a manifesté sa bonté d'une manière dont, pour moi, je n'ai jamais vu la pareille. Jamais nous n'avons eu de réunions aussi heureuses, ni autant l'esprit de culte, tout pauvres que nous soyons. Je crois pouvoir dire (tout en étant certain que l'on moissonnera encore çà et là ce qui a déjà été semé) que la plaie est arrêtée.

Dieu a déjà répondu, je n'ose dire à la fidélité, mais au moins au désir d'être fidèle.

Voilà ce que je pense des affaires d'ici. S'il y avait eu plus de spiritualité, la chose aurait été, ou aurait pu être guérie en bloc. Dieu a agi selon l'état de l'Eglise et en cela, il me semble, beaucoup plus solidement dans les consciences individuelles. J'ai laissé la chose telle quelle, en suivant, je crois, les pensées de Dieu; et j'en suis heureux.

Ne soyez pas découragé, cher frère, au sujet de votre chère fille. Il est des coeurs qui se referment au milieu de la foule, et qui, souvent, ne sont au large qu'après de Dieu. Quelquefois cela se rattache par un côté à quelque faute. Mais ils n'ont de confiance que quand ils sont près de Dieu et se cachent au milieu du bruit du monde où des esprits plus hardis se font jour. Dieu a soin de ces coeurs, mais il faut les soigner autant que les autres, car

la chair qui est toujours là, tendra toujours à se rapprocher du monde. Si la vie est là, comme je n'en doute pas, il faut la cultiver comme chez une autre âme, abandonnant sa manifestation à Dieu. On a dit: La grâce de Dieu, dans le coeur de l'homme, est une plante délicate dans un mauvais climat. Il faut y penser.

Quand la foi de votre fille s'affermira et s'appuiera moins sur sa joie en Christ, ou plutôt sur la joie qui découle de lui, votre fille aura plus de confiance devant le monde. Il faut attendre l'oeuvre de Dieu, et, en attendant, veiller pour que le monde ne gâte pas cette oeuvre. On a de la peine à retrouver la première fraîcheur; mais si elle est gardée, tout ceci se retrouvera plus tard, plus solide, et plus complètement Christ lui-même.

Je ne saurais rien dire, cher frère, sur la résurrection juive, mais, quoiqu'il en soit, voici, sur Jean 11, ma pensée, qui, du reste, est pour le fond la vôtre. Je crois que l'action de Christ comme résurrection et vie, répond à sa position.

Etant sur la terre, il vivifie Lazare d'une vie qui le laisse sur la terre. N'étant présent maintenant que spirituellement, il nous vivifie spirituellement. Lorsqu'il reviendra, il ressuscitera ceux qui ont cru, bien qu'ils soient morts (littéralement), et ceux qui vivent et croient en lui ne mourront pas (littéralement), C'est là le seul sens complet de ce passage. Je ne sais pourquoi on ne l'appliquerait pas à la résurrection des fidèles. Je ne doute nullement que les Juifs se soient trompés, au verset 36, sur les larmes de Jésus. Le Seigneur avait sur son coeur le sentiment de la puissance de la mort sur ses pauvres créatures.

Le passage de 2 Pierre 1: 10, ne m'a jamais beaucoup arrêté, parce que le mot grec *bebaiov* n'a pas seulement le sens de rendre ferme, mais de la conviction d'une vérité dans laquelle nous sommes affermis, comme, par exemple, au verset 19: «Nous avons la parole prophétique, rendue *plus ferme*» (βεβαιωτερον), cas parfaitement pareil. La parole pas plus que l'élection (moins si l'on veut, puisque Dieu s'est exprimé dans la parole) ne saurait être rendue plus ferme, mais le terme veut dire qu'elle a été confirmée, savoir par la transfiguration. Or la conscience (le sentiment intime ou conviction intérieure) de notre élection nous est affermie, si nous marchons selon Dieu, cela est certain. Le Saint Esprit, Dieu, a sa liberté dans nos coeurs et s'y entretient.

Quant à Hébreux 12: 22, 23, l'emploi du mot «et,» (l'a-t-on remarqué?) tend à faire interpréter le passage ainsi: «et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle; et...» L'emploi du mot myriades est connu dans le cas des anges, comme en Apocalypse 5: 11; d'autre part, πανηγυρις, l'assemblée universelle, est employé pour l'assemblée d'Israël. L'emploi de ce mot dans les autres classiques est trop connu, pour qu'on ait besoin d'en parler. Il me semble que la pensée des myriades d'anges suggère à l'apôtre cette belle assemblée solennelle et joyeuse de tous. J'ai pensé depuis longtemps, sans chercher à imposer mon idée à d'autres, que «l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux» formait l'Eglise proprement dite, et les «esprits des justes consommés», les saints de l'Ancien Testament, d'une manière spéciale. Il ne faut pas oublier dans ce passage, l'absence de l'article qui donne

une force caractéristique et non objective à la phrase, ainsi: «à *une* montagne de Sion», en contraste avec «une montagne qui peut être touchée».

J'espère que notre cher R. ne manque de rien. Saluez bien affectueusement tous les frères.

Votre tout affectionné.

P.S. — En effet, je suis très heureux et béni dans mon travail; nous le sommes tous plus que jamais, mais je suis occupé à tout instant. Je suis forcé quelquefois de renvoyer un peu ma réponse à des lettres qui demandent une étude suivie.

Lettre de J.N.D. n° 149 – ME 1896 page 335

à Mr B.R.

Plymouth, 17 juin 1846

Je ne sais pas trop comment vous auriez des nouvelles officielles, vu qu'on n'écrit pas en français de nos côtés; mais je n'en suis pas moins sensible à votre bonté. Je vous en remercie bien. J'y suis d'autant plus sensible que je ne mérite point tant d'égards de la part de mes chers frères, mais, heureusement, l'affection ne se mérite pas. Elle croit dans le bon terrain de la grâce de notre Dieu. J'ai repris mes travaux sur la traduction (*). Mais il ne manque pas d'affaires qui se sont accumulées pendant ma maladie; peut-être Dieu a-t-il voulu que ce travail fût interrompu.

(*) Version dite de Lausanne.

Et maintenant, en réponse à votre question sur l'évangélisation, je me réjouis à la pensée que vous vous occupez des âmes, cela nous fait toujours du bien à nous-mêmes. On ne saurait répondre d'une manière catégorique à une demande semblable, parce que j'agis différemment dans des cas différents. En général, on place l'Evangile dans sa simplicité devant l'âme, sans l'engager à prier, comme notre cher frère R., le veut, parce que les âmes placent toujours quelque chose entre elles et leur salut, et attachent à ce quelque chose de l'importance, comme à tout ce qu'elles font. On voudrait quelque chose dans l'âme, avant qu'elle soit aimée et lavée; c'est le cas même de la plupart des chrétiens évangéliques, tandis qu'il faut leur présenter Christ sagesse, justification et rédemption. De sorte qu'en thèse générale je suis d'accord avec R. — Mais voici où l'autre principe entre, non pas seulement dans le cas d'un athée, mais en bien d'autres. Je présente Christ à une âme, la conséquence en est qu'elle est *travaillée*, pas encore affranchie. Ici donc, j'ajoute quelque chose que vous me semblez omettre dans ce que vous me dites soit de votre part, soit comme étant les vues de R.

Ce n'est pas seulement: «Crois et tu seras sauvé», car le témoignage de Dieu *convainc l'âme de péché*. Ceci est un fait, et un fait qui doit absolument arriver, si l'âme est vraiment pénétrée de l'Evangile. Ce n'est pas la présentation de la foi comme moyen de salut qui fait

cela, mais la révélation de Christ à la conscience, de Christ qui, comme la lumière, rend l'âme sensible à ce qui est au dedans. La foi dans ce sens produit la conviction salutaire, *mais pénible*, et pas la paix. Souvent il y a un intervalle assez long (je ne dis pas: il *doit* y avoir; car ce n'est pas le cas, lorsque l'Esprit agit en puissance) entre la conviction du péché et l'affranchissement. Il y a un autre effet de la foi à présenter; non pas seulement la personne de Jésus qui a déjà produit la conviction de péché dont nous parlons, mais l'efficace de son oeuvre. C'est ce qu'on doit toujours mettre en avant, mais ce qui répond toujours dans ce cas à un besoin produit. Mais ici se présente à l'âme cet effet de la foi, savoir la propitiation et l'amour qui l'a donnée. Je n'engage pas l'âme à prier pour la foi. Mais ce qui me paraît ne pas avoir sa place dans vos pensées, ni dans celles que vous me donnez de R., c'est la conviction du péché. On s'y arrête et les docteurs les engagent à prier, c'est mauvais. D'accord ici avec le cher frère R. Mais je cherche cette conviction dans mes entretiens avec une âme et, si elle n'y est pas, je cherche à la produire par la vérité. Cela fait crier: cette âme prie (non pas: «elle doit prier»). A ce cri, la plénitude de l'Évangile est la réponse. Les péchés dont elle se plaint ne lui sont pas imputés à cause du sang de Christ. Ce que je cherche chez un païen ou un chrétien de nom, c'est la conviction de péché. Je la cherche en annonçant la pure grâce gratuite et efficace de Dieu. Où cette conviction se trouve, je présente ce que la grâce a accompli. Il est très important de présenter tout cela comme une chose accomplie à laquelle on croit, sans qu'il soit question de prier, ni de quoi que ce soit d'autre. Mais si je trouve quelque obstacle, quelque chose qui empêche l'âme de faire du progrès, quoiqu'il y ait de la sincérité (et cela arrive quelquefois), des choses que l'Esprit de Dieu doit chasser du coeur avant de lui donner la paix — là je pourrais l'engager à prier. Dans l'état de mélange et de confusion où nous sommes, c'est ce qui arrive. Seulement il faut prendre soin de ne pas mettre des prières ou quoi que ce soit entre l'âme et Christ, car *la foi* n'est que *la vue* que l'on a de lui. «La foi», dans les Écritures, veut souvent dire aussi: la doctrine que la foi embrasse, ou le système de foi, en contraste avec la loi.

Je présente donc Christ tel qu'il est, comme objet de la foi, et là où le Saint Esprit agit en puissance, la connaissance du Seigneur déplace et remplace tous les obstacles; l'âme est affranchie.

On rencontre des cas où j'engagerais à prier, à cause de quelque chose qui fait obstacle. En général, on n'a guère besoin d'y engager une telle âme. Quant à l'élection, il ne s'agit pas de cela en prêchant l'Évangile. Je prêche Christ, Dieu agira dans ses conseils de grâce. Je ne prêche pas Christ mort pour les élus, quoique parmi les croyants, il soit important de développer les rapports spéciaux de sa mort avec les élus. Sans cela leurs pensées sur son oeuvre sont vagues, manquent de stabilité et se mêlent avec l'oeuvre du Saint Esprit dans leurs âmes. J'annonce Christ victime propitiatoire pour le péché, lui Fils glorieux du Père et un avec lui, ses souffrances et sa gloire, et cela à cause du péché. Je leur montre peut-être les ténèbres de l'âme, en leur montrant ce qu'il est, lui, la lumière et la grâce. — Et je leur annonce que quiconque croit en lui est sauvé, pardonné, et *jouit* de la vie éternelle.

J'explique, au besoin, l'efficace pour ceux qui croient, parce que dans les pays chrétiens de nom, c'est ce dont on a besoin, et *l'efficace* annoncée leur démontre qu'ils n'y croient pas. Aux enfants de Dieu, l'élection est utile pour les rendre humbles, car tout est grâce; pour les rassurer, car la grâce est efficace et coule d'une source qui ne tarit pas, d'un conseil qui ne chancelle pas. Ici, l'oeuvre et les joies du Saint Esprit peuvent être précieusement développées.

Me voilà, cher frère, à la fin de ma lettre pour cette fois. Plus il y a de simplicité, plus il y aura de bénédiction. C'est Christ qu'il faut prêcher, Christ Sauveur d'âmes, et d'âmes pécheresses dans leurs besoins et dans leurs misères, fruit de l'amour gratuit de Dieu.

Dieu soit béni, j'ai de bonnes nouvelles en général de l'oeuvre en Suisse et en France.

La différence de la prédication maintenant, c'est que *l'histoire* en général est connue; on a à en annoncer l'efficace, la gloire, mais, au commencement, cette histoire en présentait la gloire aux âmes par la puissance du Saint Esprit. Maintenant, il faut y attirer l'attention. L'effet en sera toujours le même, là où le Saint Esprit agit.

A Dieu, bien-aimé frère. Que Dieu vous dirige et vous fortifie. Saluez les anciens, R., G., et tous nos précieux frères. Ce n'est que par une lettre de G., qui supposait que je le savais déjà, que j'ai su que notre bien-aimé Tapernoux a délogé en paix. Il est heureux. Je soupire ardemment après le moment; oui, ardemment. Toutefois on accomplit sa journée comme un mercenaire. Assurez sa veuve et sa famille de toutes mes sympathies. Oui, il est heureux! Oh que ce jour arrive où nous serons tous réunis dans la présence et la gloire de Jésus sans péché.

Votre affectionné.

Plymouth, 29 juin 1846

Je vous envoie encore un cahier. Je crains qu'il trahisse un peu de hâte, parce que, en relevant de maladie, j'ai trouvé une masse de lettres et d'affaires qui m'attendaient, et j'ai été un peu écrasé de fatigue.

Lettre de J.N.D. n° 150 – ME 1896 page 355

à Mr B.R.

Plymouth, 14 août 1846

Bien cher frère,

J'écris seulement quelques lignes au sujet de nos notes sur la traduction de Lausanne. Probablement je suis bien en arrière de leurs travaux. J'ai eu passablement d'hésitation au sujet de ces notes, ayant le sentiment, pas du tout qu'on dût recevoir mes pensées, mais qu'ils seraient un peu trop liés par leur système actuel, pour les recevoir, quand même elles seraient vraies. Toutefois dans les évangiles et encore plus dans les Actes, livre presque entièrement historique, ces difficultés entraînent peu en ligne de compte, et j'étais heureux de travailler

comme sous-ouvrier si, par ce moyen, quelque chose pouvait être ajouté à l'exactitude d'une traduction de la Parole, à laquelle toute l'Eglise de Dieu de langue française est intéressée. Maintenant, arrivé aux épîtres, cela me préoccupe un peu plus. De plus, je ne sais pas si je ne suis pas trop arriéré quant à l'ouvrage pour me tenir au niveau de leurs travaux. Enfin, j'aimerais savoir ce que vous en pensez et à quel point d'avancement ils en sont dans ce moment. Il y a des questions graves sur la loi, et même des difficultés de langage, en ce que le français ne sait guère rendre les pensées abstraites. «Des oeuvres de loi», si cela pouvait se dire, est bien autre chose que «des oeuvres de la loi». Or je crois que l'apôtre tient souvent à mettre les choses au clair par le moyen de propositions très abstraites. Maintenant, quant au français, il est clair que nos amis seraient à même de faciliter le maniement d'une langue qui est la leur, pour se rapprocher au moins de l'exactitude du grec, s'il y avait accord quant au sens de ce grec. Sans cela, on travaillerait un peu inutilement, parce qu'on ne chercherait pas à reproduire ce sens. Je prends seulement le mot «loi», comme exemple. Je crois que leur travail est un travail important. Je suis tout heureux de travailler sur cette base pour le bien de tous, et étant étranger quant à la langue, de le faire dans mon cabinet, inconnu hors de cette limite. C'est ce qui devrait être. Si le travail est bien exécuté, nos frères en profiteront comme les autres, ainsi que toute l'église française. Etant arrivé à ce point de l'ouvrage où les doctrines se développent en détail, je m'arrête un instant seulement pour savoir si mon travail contribuera vraiment en quelque chose à l'oeuvre. Il y a des notions de traduction que j'estime peut-être petites; cela ne me fait rien; c'est leur oeuvre, et je ne fais que travailler aux carrières et à la montagne comme un ouvrier d'Hiram, tout en recevant mes gages du vrai Salomon, et ils sont bons. J'en suis très satisfait, car j'en profite beaucoup pour moi-même. Ma question est seulement si vous pensez que je puisse encore leur être utile dans la tâche à laquelle ils se sont voués. Dites-moi un mot là-dessus. Saluez beaucoup les frères. Je me trouve béni et heureux, par la grâce de Dieu. A la hâte.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 151 – ME 1896 page 357

Cette lettre, insérée par inadvertance dans ce numéro, s'intercale à la suite de la lettre de J.N.D. n° 168, page 396 de l'année 1897.

à Mr Foulquier

Plymouth, 25 août 1846

Ici, grâce à Dieu, nous sommes heureux; les frères sont bien paisibles et font des progrès. Il m'a semblé que, dans l'exercice de la discipline, nous n'avons pas assez donné la première place à la prière. Sans doute, en des cas flagrants, la discipline doit s'exercer. Mais il y a mille cas contristant le Saint Esprit, gênant son mouvement dans le corps, qui ne sont guère les sujets d'une discipline publique, mais n'empêchent pas moins la bénédiction générale.

Christ aime son Eglise; nous sommes de sa chair et de ses os. Or souvent le coeur, au lieu d'être poussé à reprendre, devrait être poussé vers Jésus, pour que son amour se manifeste

envers cette âme, membre précieux de son corps, afin qu'elle soit guérie, restaurée. Si l'on pensait aux âmes comme aux membres de son propre corps, on s'intéresserait à ce qu'elles fussent en bon état selon sa grâce, et on compterait sur sa grâce pour que cela s'accomplît; car il agit directement sur les âmes des siens, ainsi que sur les pécheurs pour les appeler. Il faut se souvenir, cher frère, que, pour les connaissances aussi bien que pour toute autre chose, elles s'acquièrent, quand elles sont vraies, par le Saint Esprit, et qu'il agit librement dans sa sphère qu'il s'est formée par sa puissance qui agit en grâce; ainsi, si les objets dont il s'occupe, lui, ne possèdent pas nos coeurs, ces coeurs ne peuvent pas être remplis de sa connaissance dans la communion.

De là l'importance de l'état spirituel des frères pour la jouissance de cette communion, dont la nourriture sera la révélation des choses de Christ par l'Esprit. Sans cela, on cherchera un enseignement qui laisse l'âme à sa propre paresse, au lieu d'en jouir comme fournissant les moyens de communion spirituelle.

Il faut donc penser à l'état des âmes, et si nous ne savons pas agir directement sur elles, il faut beaucoup prier pour que la faim et la soif de Jésus prennent possession d'elles.

Dernièrement, nous avons lu ensemble l'épître aux Hébreux avec beaucoup de communion d'âme et, j'espère, à notre profit. Moi-même, j'ai été particulièrement occupé de l'épître aux Ephésiens, et de la position de l'Eglise comme économie ou objet spécial des conseils de Dieu, et j'espère que j'en ai profité — plutôt en affermissant ma foi et les bases de cette foi qu'en étendant mes connaissances.

Mais la position de l'Eglise a été mise en relief devant moi dans cette lecture.

Avez-vous remarqué que, dans la consécration des sacrificateurs (dans le Lévitique), il n'était pas question d'entrer dans le lieu saint, ni avec du sang, ni avec de l'encens? Tout était dehors. Moïse et Aaron y entrent après; mais la consécration ne s'en occupait pas. Le bouc, offrande pour le péché, aurait dû être mangé. Ceci met le but ostensible de leur sacrificature comme telle, en deçà des choses célestes de l'Eglise. Le jour des expiations était autre chose. J'aimerais que vous pensiez à ce point-là. Christ, évidemment, occupe cette double place.

Moïse est le Christ rejeté par ses frères et élevé à la gloire, s'identifiant avec ses frères, étranger et méconnu, et revenant pour les libérer de leur esclavage. Dans le premier cas, il reçoit, lui élevé, son peuple en grâce. Dans le second, il vient comme l'un d'eux pour les délivrer.

Il y a aussi certains caractères du Saint Esprit pendant cette *économie*, caractères qui *lui* sont propres: l'union avec le chef caché, élevé à la droite de Dieu, et les arrhes de la gloire à venir.

Il est évident que le Saint Esprit sera répandu comme Esprit de puissance pendant les mille ans, mais ce ne sera plus la puissance d'une vie cachée avec Christ en Dieu. Il ne sera plus caché. — De plus, le sceau et les arrhes, pendant le non accomplissement des promesses, n'y auront pas de place dans ce temps-là. Ce sont ceux qui ont espéré d'avance, qui ont besoin

d'être ainsi scellés et d'obtenir ainsi les arrhes, et cela par un Esprit descendu qui les lie de coeur à Celui qui est monté.

L'Esprit a, me semble-t-il, deux caractères à la fin de l'évangile de Jean, même quant à son office.

1° Le Seigneur, comme Médiateur, l'obtient, et le Père l'envoie, et il agit de la part du Père comme Esprit d'adoption et de connaissance de la vérité. Il console et instruit les enfants ici-bas.

2° Mais aussi, 15 et 16, le Seigneur Christ, élevé en haut, l'envoie lui-même; alors il prend les choses de Christ et les montre aux siens; et tout ce que le Père a est au Fils, c'est-à-dire qu'il rend témoignage à la gloire du Fils de l'homme élevé comme étant un avec le Père, et enfin à toute sa gloire... Je termine, cher frère.

Lettre de J.N.D. n° 152 – ME 1896 page 395

à Mr B.R.

Angleterre, 23 septembre 1846

Bien cher frère,

Je m'empresse de répondre à votre bonne lettre, d'autant plus que j'y vois un peu de découragement spirituel. Quant à la traduction (*), je l'avais poursuivie en toute simplicité, pour ajouter ce que je pouvais au bien commun, si les spécialités des épîtres n'avaient pas exigé des données plus positives à l'égard de la coopération. La réponse ne dit rien sur ce que j'ai demandé à cet égard. Je ferai, autant que je le pourrai, la volonté du Seigneur, là dessus. Ce qui avait donné lieu à ma question, c'était qu'il y a des difficultés particulières résultant de ce que le génie de la langue française ne répond pas à bien des abstractions grecques. Si l'on avait refusé d'aborder cette difficulté, en reconnaissant la portée de cette circonstance, j'aurais été un peu découragé dans cette tentative; le travail aurait été inutile, parce que, pour l'idiome de la langue française, il est évident que je dois dépendre en quelque mesure d'autrui. Enfin je laisse la chose là, sans rien ajouter.

(*) Notes pour la Version dite de Lausanne.

Quant aux dangers dont vous parlez, ils sont possibles, mais Celui qui a gardé son peuple avant les vendanges, le gardera après. Il ne change pas. L'ennemi peut rugir et grincer des dents, mais les cheveux de la tête de chacun des disciples sont comptés. Je crains tout autant le repos que la persécution pour les chers et précieux enfants de Dieu, quoique je bénisse Dieu lorsqu'il nous accorde ce repos. Seulement que nous sachions marcher dans la crainte de Dieu, et ce sera dans les consolations de son Esprit. Il est tout naturel que la relâche, après la tension de la persécution, amène un peu de relâchement spirituel et que l'ennemi cherche à en profiter, mais, en cherchant sa face, sa grâce nous suffira ; sa force s'accomplira dans notre faiblesse. C'est à chacun à se tenir près du Seigneur, non pas pour lui-même seulement, mais y étant par la grâce pour les autres. Un homme de foi déconcerte souvent (par la grâce)

l'ennemi d'une manière étonnante. C'est ce que Dieu veut. Il intervient et il est reconnu. Tout caché qu'il soit, l'instrument ne perdra pas sa récompense. C'est l'oeuvre cachée qui est la plus belle, la plus près de Dieu et de son coeur, la plus entièrement à lui, et il la reconnaîtra telle au jour où il manifestera ce qu'il aura donné et approuvé.

Pour les assemblées, cher frère, outre ce que je viens de dire, il faut se fier au Seigneur et chercher beaucoup à cultiver un véritable esprit d'amour, des *affections* fraternelles découlant de la charité qui ne tient compte de rien, pour que Dieu soit glorifié dans les siens. Quant à la difficulté que vous ressentez au sujet de vos prières, c'est une chose sérieuse et pénible, j'en conviens, mais la grâce de Dieu ne vous fait pas défaut. Je ne doute pas, bien-aimé frère, que la chair n'en soit la cause, la négligence, la fausse confiance, le manque de petitesse et de pauvreté en esprit. Hélas! je n'en sais que trop. Toutefois, il y a quelque chose à dire ici. Le Seigneur nous fait sentir notre dépendance dans la chose qui nous est la plus facile, dans laquelle nous éprouvons une certaine satisfaction, dans laquelle la chair ne manque pas de trouver son compte. Je ne dis pas que cette incapacité nous arrive sans qu'il y ait quelque faute, quelque négligence spirituelle, car la chair qui y prend plaisir ne peut être active dans la présence de Dieu, ni la chercher. Ainsi, nous nous relâchons intérieurement; il n'y a pas la même intensité, le même besoin; la présence de Dieu n'est plus, comme auparavant, la source de joie pour nous; elle ne nous fait pas besoin de la même manière. Notre amour envers l'Eglise est l'amour de Dieu envers l'Eglise, et elle n'en est l'objet qu'en tant que vue de Dieu selon l'amour dont il est la source. Elle ne porte plus le même caractère à nos yeux; le motif de la prière manque dans la mesure où le lien avec la source est affaibli. — Mais en même temps, cher frère, tout ceci nous fait faire la découverte de la chair en nous, et nous comprenons par là même plus profondément que tout est grâce. Dans l'état dont je parle, n'ayant pas la conscience de l'amour de Jésus pour l'Eglise, nous voyons plus facilement ses misères, et ces misères d'une manière plus pénible, moins comme des objets de sa sollicitude à lui, plus comme des choses pénibles pour nous, et, n'ayant pas la confiance qu'inspire son amour, nous en sommes découragés.

Vous avez parlé d'un sujet assez important, la responsabilité et sa liaison avec la grâce. Je crois qu'on peut très bien insister sur le dévouement, dans un esprit de grâce. Je désire que vous abondiez dans cette grâce aussi, comme fruit d'amour en nous. C'est ainsi qu'on encourage à ces choses. On ne produit pas le dévouement, car il est un fruit de la grâce, en blâmant l'affaiblissement dans le dévouement. Le dévouement qui découle [de ce blâme] n'est qu'une imitation, au fond mauvaise. En lisant les épîtres, vous trouverez facilement cette distinction. Au reste, si Dieu me le doline, je vous dirai un mot sur la liaison entre la responsabilité et la grâce, ou plutôt entre la grâce et la responsabilité. La place me manque pour le faire ici.

Quoiqu'il en soit, bien-aimé frère, rapprochez-vous du Seigneur, notre infiniment précieux et fidèle chef. La grâce qui est en lui convient à toutes nos circonstances, à tous nos états d'âme. Elle en est le remède et plus que cela, car nos misères ne sont que l'occasion de la connaissance de sa plénitude et de sa perfection. «J'ai vu l'affliction de mon peuple»; il y

avait bien d'autres choses à voir. — Au reste, le Seigneur est fidèle. La foi agit individuellement, bien qu'elle produise des effets communs, et même qu'il y ait une foi commune à laquelle Dieu répond. C'est à lui que je vous remets, bien-aimé frère.

Je crois que «la fin du Seigneur», en Jacques 5: 11 signifie la fin en contraste avec le chemin. Pour nous, le chemin est la patience, mais la fin qui est dans les mains du Seigneur, est toujours miséricorde, comme on le voit en Job.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 153 – ME 1896 page 399

à Mr B.R.

Angleterre, 9 décembre 1846

Cher frère,

Voici enfin un cahier de plus. J'ai été en Irlande, en route, malade, toute sorte de choses. Ayant eu, par le retard de mon départ pour la France, quelques jours d'une tranquillité au moins comparative, j'en ai employé une partie à ce travail. J'hésitais un peu: 1° parce que ce sera probablement trop tard pour qu'on s'en serve; 2° parce que j'ai dû le faire avec moins de soin et de suite, que la gravité de ce service ne l'exigeait. Toutefois, étant soumis à d'autres, je l'envoie; on pourra peut-être encore corriger quelque chose sur les épreuves, si on le trouve bon, et comme la traduction, me semble-t-il, l'exige. Je n'avais pas même le peu de livres dont je puis, en général, disposer, mais enfin voici le travail tel qu'il est. Valeat quantum. — Que le Seigneur soit avec vous.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 154 – ME 1896 page 415

à Mr B.R.

Montpellier, 20 décembre 1848

Je fais quelques remarques à mesure qu'elles se présentent. Il y a d'autres interprétations qui, tout en n'étant pas les vôtres, ne rencontrent pas les difficultés que vous supposez.

En premier lieu, je ne doute pas que l'Assyrien, ou du moins une puissance qui n'est pas l'Antichrist, ne soit le désolateur (Daniel 9: 27). Je pense que c'est le «roi du Nord», mais cela n'implique pas votre explication de ce verset, lors même que ce serait l'Antichrist qui confirme l'alliance. Mais il y a tout simplement: «A cause de la protection des abominations, un désolateur», c'est-à-dire «il y aura un désolateur». L'Antichrist les ayant entraînés dans l'idolâtrie, le désolateur sera lâché contre eux (comparez Esaïe 28: 14-18).

En second lieu, je ne prétends rien affirmer sur la grammaire hébraïque, mais régulièrement 11: 31, serait: «les armes ou les forces se tiendront debout, surgiront de lui, et

elles profaneront... et elles ôteront, etc.». Je ne sache pas qu'il y ait un exemple où le verbe s'accorde régulièrement avec le masculin pluriel déjà exprimé, auquel on a substitué «on».

Puis vous avez confondu l'idée de celui qui rétablit le sacrifice avec celui qui en est l'objet, ou plutôt auquel il est présenté, à la fonction duquel il se rattache.

Vous demandez qui ôte le sacrifice continué (Daniel 8: 11). Il faut regarder au Keri (*) qui donne: «lui fut ôté». Le passage ne dit rien de plus. Il faut encore se souvenir qu'en Daniel Israël est toujours considéré *comme le peuple de Dieu*, remarque fort importante pour l'intelligence du livre et qui va à la racine de quelques-uns de vos raisonnements. Dieu parle en grâce et Jérusalem est traitée comme la sainte cité de Daniel. Or il me semble qu'on ne peut guère ne pas voir le Prince des princes dans le Prince de l'armée. Souvenez-vous aussi que c'est entre les mains de la petite corne du chapitre 7, que les saisons et les ordonnances juives sont livrées (7: 25). C'est celui-là qui les change et qui blasphème et s'élève. Quant à «jeter la vérité par terre» (8: 12), je pense bien que c'est la corne du chapitre 8, savoir non l'Antichrist, mais l'Assyrien ou le roi du Nord. Comme Chef de l'armée, Christ n'est pas vu comme accomplissant Hébreux 9 et 10, mais comme Chef des Juifs au dernier jour. Dans ce caractère, c'est à lui *qu'appartiennent* les sacrifices, comme, en tant que privilège, ils appartiennent aux Juifs. Beaucoup de Psaumes parlent de ces sacrifices de justice; ce ne sont pas même des sacrifices pour le péché; le «Thamid» était un holocauste; sans cela les Juifs n'avaient pas d'autel, pas de rapport public avec Dieu. La remarque que j'ai faite quant à la manière d'envisager les Juifs en Daniel, met de côté votre interprétation de 8: 10; quant à 8: 11, j'en ai déjà parlé. Vous dites que le «prince qui viendra» (9: 26) est le même que le désolateur (verset 27). Pourquoi? «Sur le faite de l'abomination» (8: 27) ne me présente aucune idée. L'abomination est une idole, une chose profane et souillée aux yeux de Dieu. Que signifierait le faite d'une idole?

(*) Annotations données en marge du texte hébreu.

Votre continuateur de Titus, un désolateur qui suit le prince qui viendra (9: 26, 27), n'est rien; pour moi je ne crois pas qu'il y en ait un. L'Antichrist sera son continuateur dans un sens, comme étant chef, ou au moins corne principale de la Bête, tandis qu'effectivement c'est un autre, selon moi aussi bien que selon vous, qui agira comme Titus en attaquant la ville, quoique pas en la détruisant au même point. Titus «détruit» la ville (9: 26), le roi du Nord ou l'Assyrien «la renverse» (8: 11).

L'Antichrist n'est donc pas le désolateur. Là-dessus nous sommes d'accord. De l'autre côté, vous n'avez pas assez considéré qu'Israël est appelé (8: 24) le peuple des saints, et si Dieu ne peut pas l'appeler son peuple, il répond au cœur de Daniel, en reconnaissant sa foi prophétique, et l'appelle «ton peuple» (ainsi qu'il le fit à Moïse). C'est-à-dire qu'il en prend connaissance par l'intervention d'un médiateur. Or les versets 11, 12 sont au point de vue de Daniel (parlant, il va sans dire, par l'Esprit prophétique).

Quant à votre «Résumé», je l'accepte, moins les difficultés qui n'existent pas pour moi. Il me semble que ce n'est ni Jésus, ni l'Antichrist, qui rétabliront les sacrifices dans ce temps-là.

Je pense que les Juifs eux-mêmes l'auront fait. Il est très possible que le roi du Nord ôte à l'Antichrist son faux culte (mais il prend Jérusalem). Mais pouvez-vous penser que «Thamid» soit appliqué à une chose pareille, ou que l'Esprit prophétique appelle ce qui entoure l'Antichrist, l'armée des lieux saints?

Bien cher frère, je vous envoie ces quelques pensées sur votre manuscrit. Vous verrez que je suis d'accord avec l'idée principale, savoir qu'il y a l'Antichrist à Jérusalem et un ennemi qui vient du dehors, mais vous avez tiré de cet état de choses plusieurs conséquences qui ne me paraissent pas justifiées. Ce genre de conclusions vous fera trouver plutôt des difficultés que des lumières. Mon idiosyncrasie m'épargne au moins bien des mécomptes dans mes conclusions. Je vois, en général, toutes les difficultés et j'attends la solution de toutes. J'ai été frappé de la manière dont Dieu donne des conclusions positives, justes pour la conscience, lorsque toutes les prémisses sont fautives, là du moins où il y a de la droiture. On me fait visite et il faut que je termine. Je vous ai donné ci-dessus le fond de ce qui s'est présenté à ma pensée dans un moment de loisir. Je me réjouis d'avoir des nouvelles de votre voyage et de savoir si les choses sont allées selon vos désirs. Quant à l'assemblée de V., allez doucement, cher frère, et pensez à tous. La discipline a été mal faite, peut-être, mais elle devait se faire. Oublions les personnes, si nous pouvons. J'ai trouvé notre cher frère C., peut-être le plus raide de tous, et bien que je l'aime et que je le connaisse depuis des années comme un frère sincère, je ne crois pas que son cœur soit complètement vidé devant le Seigneur. Il ne le sait pas; nous ne le savons jamais, en cas pareil, parce que nous ne sommes pas pleinement devant lui. Les choses se présentent d'une tout autre manière, lorsque sa présence se manifeste pleinement et de manière à cacher les hommes. Toutefois je ne doute nullement de la sincérité de C., en sorte que je suis au large avec lui, mais je crois qu'il y a encore une oeuvre à faire en lui pour le bien de son âme. Je regarde à Dieu, pour qu'il fasse cette oeuvre et qu'il rétablisse en plein les rapports d'amour et de confiance qui seuls laissent briller sa présence dans tout son éclat au milieu des frères. Il serait dommage que des frères qui ont vraiment été en témoignage manquassent à leur première charité et à ce témoignage même, mais Dieu est fidèle.

Votre affectionné frère en notre bon Maître.

Lettre de J.N.D. n° 155 – ME 1896 page 439

à Mr B.R.

Janvier 1849

Cher frère,

Je vous renvoie votre écrit que j'avais, en effet, pris avec moi. Je craignais d'envoyer un aussi gros cahier par la poste. J'ajoute quelques lignes.

Le Keri veut dire: «lis». Les Masorites n'osaient pas changer le texte, lors même qu'il y aurait eu une faute évidente, mais ils écrivaient en marge: «lis ainsi». C'étaient donc des leçons ou variantes qui sont presque toujours meilleures que le texte. De Wette a donné le Keri dans ses «Anmerkungen». La traduction de de Wette ne me satisfait pas. La «consomption

déterminée» est une expression employée en Esaïe 10: 23; 28: 22, pour signaler les afflictions d'Israël, à ce qu'il me semble, dans les jours qui précèdent le règne du Messie, soit qu'elles fondent sur Israël ou sur Jérusalem. L'emploi de ces mots en Daniel 9: 27, est très remarquable. Ceci m'a conduit à d'autres remarques. Le dernier mot de 9: 27, est, sauf dans ce passage, toujours traduit par «la désolée». Il y a de bons dictionnaires qui ne donnent que ce sens. Une fois ailleurs, tout au plus, une forme remarquable d'un infinitif verbal est employée dans un sens actif. «Désolée» n'est pas le même mot que «désolateur», dans le même verset. Or en 11: 31, c'est l'abomination du désolateur. 12: 11, c'est le dernier mot de 9: 27, c'est-à-dire peut-être de la désolée. Vous trouverez que l'examen des chapitres 10 et 28 d'Esaïe sur les deux points de l'indignation et de la consommation déterminée jettent un grand jour sur Daniel. L'Assyrien y est vu très clairement et le fléau débordant à cause de leur alliance avec le mal.

J'espère que le Seigneur ramènera notre cher frère C. à un état doux et aimant. J'espère qu'on agira avec un amour sincère et cordial à son égard. Les défauts dont vous parlez ne sont pas comme d'autres qui, peut-être, ennuient moins nos voisins, mais n'en sont pas moins mauvais aux yeux de notre Dieu.

Paix vous soit. Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 156 – ME 1896 page 451

Mr B.R.

Montpellier, 15 janvier 1850

Bien cher frère,

Je vous remercie beaucoup de votre petite lettre et de l'affection dont elle était le témoignage, affection qui m'est bien précieuse. Je suis mieux, mais le principe de mon mal est toujours là. Dieu sait si cela se dissipera, ou si je le porterai jusqu'à la fin, avec ce pauvre corps de péché qui l'engendre. Quoiqu'il en soit, je suis heureux et me repose avec une douceur indicible sur l'oeuvre de Celui qui m'a aimé et qui m'aime d'un amour parfait et éternel.

Quant à notre cher Sp., je crois qu'il est un peu mystique, ou plutôt que le genre allemand va à la tendance de son caractère personnel qui penche à regarder toujours au dedans, à s'occuper de l'effet de la grâce, c'est-à-dire de soi, au lieu de l'objet de la foi et de la source de la grâce: de Dieu lui-même et du Sauveur qui nous a aimés. C'est un mal invétéré du coeur, parce qu'on en fait une fidélité, et, au fond, on aime à être occupé de soi, si l'on peut appeler cette occupation la piété. Satan s'en moque bien, et ceux qui en sont là, jugent les autres comme étant antinomiens et infidèles, comme prenant la chose à la légère, tandis que, de fait, ce sont eux-mêmes qui ont encore une trop bonne opinion d'eux-mêmes. En somme, tel que je suis, je suis nécessairement perdu; vu ce que Dieu dit, je devrais l'être; je reconnais que son jugement est nécessaire. Cependant, tout en faisant abstraction du mysticisme, je crois (vous en serez étonné) que Sp. a raison, non pas dans sa manière de l'envisager, mais dans le fait. Il y a, je le crois, une connaissance de soi-même devant Dieu, outre la conscience des péchés.

La pauvre Cananéenne savait sa misère et cherchait le remède auprès de Jésus, mais le Seigneur la place sur ce terrain terrible pour le coeur, d'être en présence de la bénédiction, sachant qu'elle est là, et privée du droit d'y participer. Elle n'était pas précisément coupable de telle ou telle chose, mais à cause de ce qu'elle était et de ce qu'était la bénédiction, elle ne pouvait pas y avoir part.

L'amour de Dieu était la pleine réponse à cet état, et c'est ainsi seulement qu'on Le connaît dans sa propre pureté, dans sa gratuité, dans sa souveraine bonté, qu'on Le connaît tel qu'il est, pur et absolu, Dieu lui-même étant révélé dans cet amour, tel qu'il est. C'est pourquoi la foi de la pauvre femme est reconnue être grande, car, elle voit ce que Dieu est, à travers la conscience de ce qu'elle est elle-même. Les mystiques considèrent cela comme un état d'âme et, par conséquent, sont à le chercher dans un véritable esprit de propre justice. La foi en jouit comme d'une révélation de Dieu. C'est ce qui m'a donné, tout faible moralement que je sois, une joie et un bonheur indicibles pendant ma maladie et avant. Ce n'était pas le pardon des péchés; car, je n'en doute pas, et je reconnais la grâce infinie qui les a pardonnés gratuitement, la pure grâce envers moi, indigne pécheur, et cela par le précieux Sauveur, mais je pouvais me reposer en Celui qui avait fait ces choses, sans y penser directement. Or, pour cela, il faut se reconnaître un petit chien, et non pas seulement reconnaître ses péchés; et c'est ce qui rend la paix solide et permanente, parce qu'elle est en Dieu. Je crois que la plupart des chrétiens n'y sont pas. C'est ce qui fait (quoique ce ne soit pas la seule chose) que bien des chrétiens sincères ont un tel combat sur leur lit de mort. Ils n'ont pas été eux-mêmes devant Dieu. Ce n'est pas que la grâce n'ait pas agi, ce n'est pas qu'ils n'aient pas sincèrement reconnu leurs péchés, reconnu que le sang de Christ seul peut les laver mais ils n'ont pas vraiment été amenés à dire «Misérable *homme* que je *suis*, qui me délivrera?» dans les résultats, oui, et ils en sont restés là; mais, quant au fait d'être avec la source — c'est-à-dire soi-même devant Dieu en jugement — non. Voyez Job. La grâce avait agi en lui; aux yeux de Dieu lui-même, il n'avait pas son pareil sur la terre. Il n'avait jamais été réellement en la présence de Dieu, *lui*. Cela ne veut pas dire qu'un homme ne soit pas régénéré, ou qu'il ne soit pas justifié. On peut être tout cela et sentir la bonté de Dieu, mais, en rapport personnel avec Dieu, on n'a pas dit, se trouvant tel qu'on est devant lui: «Maintenant mon oeil t'a vu». Cette expérience peut se faire de diverses manières 1° au commencement, quand on est sous la loi; 2° après une longue vie chrétienne, avec de longues angoisses ou plus doucement. D'une manière ou de l'autre, elle se fait. Mais son véritable résultat n'est pas le mysticisme; elle en est réellement la destruction, lorsqu'elle est complète. Le mystique se contemple; et c'est son malheur. Il parle de lui-même, et un soi-même anéanti vaut beaucoup mieux pour le moi, qu'un Dieu qui nous fait nous oublier. Comment se rappeler, soi, en la présence de Dieu? Dieu peut me faire sentir ce que je suis pour m'amener en sa présence, il peut me nommer un petit chien, et je le reconnais, mais la foi n'y voit rien d'autre que tout ce que Dieu est, même pour un tel être. Madame de Krüdener, dont notre cher ami Eynard a publié la vie, n'en était là que sur son lit de mort, et alors elle jugeait toute sa vie précédente. Mais c'est Dieu seul qui sait faire cette oeuvre. Il faut, en confessant ses péchés, se rapporter en simplicité, à sa grâce qui nous pardonne, et marcher sous son oeil avec pleine confiance en lui. On ne peut pas se

mettre dans cette lutte morale avec Dieu; on ne le doit pas; il est trop vrai que nous sommes de petits chiens, pour pouvoir le faire. Lorsque lui le fait, il sait soutenir l'âme, comme dans le cas de la Cananéenne, ou dans le cas de Jacob, quoique celui-ci s'arrêtât encore mystiquement à la bénédiction, comme cela arrive parfois pour un temps.

C'est un sujet sérieux et important, cher frère. Cependant tenons-nous-en toujours à la simplicité de la grâce de Dieu. Celui qui y a passé, tout en ayant, comme auparavant, ses combats avec lui-même et sa chair, est beaucoup plus dépouillé de lui-même, a plus de discernement de ce qui est de l'homme jugé en lui, et de Dieu; la vie de dehors, quelque active qu'elle soit, prend moins d'importance, Dieu est plus le tout de tout. Extérieurement, ce chrétien peut être à peu près de même, au fond il ne l'est pas; l'homme a pris sa vraie valeur à ses yeux. Il a plus de communion avec ses frères, mais en même temps il est plus isolé, c'est-à-dire plus avec Dieu. C'est ce que Christ était parfaitement, parce qu'il n'y avait rien à dépouiller en lui.

Paix vous soit, cher frère. Si vous avez encore quelques pensées là-dessus, écrivez-moi. Quant à la défection de notre frère E., je n'en suis pas étonné. Je ne peux pas dire non plus, sauf pour lui en charité, que cela me fasse de la peine. Il se connaît très peu, ou point. Dieu a permis qu'il fût en grande bénédiction, je le crois, à sa femme. Je la connais depuis de longues années, ainsi que sa famille.

J'ai une bonne lettre de notre cher N. à T., et je lui ai écrit. La joie de l'assemblée et la grâce que notre Seigneur lui fait sont ma joie, cher frère, et une grâce qu'il me fait à moi. Je suis avec eux en Esprit. Qu'Il les garde près de lui dans l'humilité et dans la joie de sa présence. Saluez beaucoup R., G., F. (j'ai reçu un billet de lui; j'ai été trop malade pour y répondre), E. et tous les frères. D. M. est, je suppose, toujours à V. Saluez-le aussi affectueusement, ainsi que C. C. et tous les autres que je ne puis nommer nom par nom. J'ai toujours la pensée d'entreprendre mon voyage en Suisse, si Dieu me le permet. Il est possible que mon état de faiblesse le renvoie à une saison un peu plus douce pour traverser le Jura, mais pas pour longtemps, je le pense. Sauf quelques visites, je ne crois pas trouver ici le champ de mon travail. Nîmes m'appellera probablement plus tard. Mais auparavant je pense — Dieu seul le sait — aller en Suisse.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 157 – ME 1896 page 457

à Mr B.R.

Montpellier, 15 avril 1850

Bien cher frère,

Voici ce qu'il me semble, quant à votre second volume. Je pense que plusieurs, ayant le commencement, aimeraient avoir la suite. Lorsque vous l'aurez imprimé, vous pourrez signifier aux souscripteurs que vous ne le mettez pas en vente publique, à cause de la difficulté

sentie par plusieurs frères, mais que le volume sera expédié à ceux qui le demanderont. Je ne vois pas pourquoi vous ne le vendriez pas à d'autres qui le chercheraient, sans toutefois le mettre en vente de commerce. Si les souscriptions ne sont pas encore payées, la chose en restera là; si elles ont déjà été reçues, vous trouverez, sans doute, un moyen de les rendre. Je dis cela comme déférence volontaire aux frères, chose qui ne fait jamais de mal quand la conscience n'est pas engagée. Si elle l'est, c'est une tout autre affaire. Pour ma part, je ne crains pas les divergences sur des questions d'intelligence. Quelquefois ces divergences tiennent à des principes; alors, de nouveau, c'est une tout autre affaire. Il y a bien des frères avec lesquels je ne suis pas d'accord sur divers points, et avec lesquels, cependant, je suis beaucoup plus lié qu'avec des personnes qui acceptent tout ce que je dis. Au reste, l'amour ne dépend pas de cela, quoique l'unité de sentiment soit un but désirable.

Je crois que Dieu, dans sa grâce, agit en bien dans son Eglise et spécialement au milieu des frères. Ici, il y a vraiment beaucoup de bien, partout des conversions, nombreuses même pour nos temps; les frères encouragés, ranimés et renouvelés pour ainsi dire, et cela avec, en même temps, un besoin plus senti de réaliser sa présence, comme une réalité au milieu des siens. Lorsque Dieu est là, les difficultés et même les misères s'évanouissent. Il y a aussi quelques nouveaux ouvriers qui sont bénis, et cela est un grand sujet de joie. On voit l'action de Dieu. Il y a également d'assez vastes champs ouverts, sans qu'il y ait des ouvriers pour les visiter. Ici, à Montpellier, où tout était assez mort, le Saint Esprit agit dans plusieurs âmes. J'ai été au Vigan, où le Seigneur a donné sa bénédiction. On doit reconnaître la bonne main de Dieu et chercher à conserver, autant que possible, cette grâce qu'il nous accorde.

J'ai une lettre de M. F., où il parle avec beaucoup d'affection de vous. Il a été heureux à V.; il dit seulement, sans insister là-dessus, que vous avez un «crotchet», un dada sur la nouvelle Jérusalem, mais il est toujours réservé et peut-être aimerait-il mieux ne pas discuter. Je crois que, tout en rejetant certaines vues, et en étant quelquefois fatigué du travail de tête, on a trouvé de très bonnes choses, spirituellement aussi, dans vos numéros sur l'Apocalypse.

J'espère vous voir tous bientôt, s'il plaît à Dieu. Je pense partir d'ici dans dix jours, et je passerai probablement dix à quinze jours pour arriver à Genève, en passant, en route, quelques jours avec des frères, mais je ne veux pas retarder ma réponse. Saluez affectueusement tous nos chers frères.

Votre tout affectionné.

Il ne faut pas prendre trop à l'avance des résolutions au sujet de votre marche après le second volume. Dieu sait ce qui vous conviendra. Je crois que plus d'occupation avec la grâce envers les âmes, et moins de travail de cabinet vous aurait mis plus en liberté, mais Dieu sait ce qu'il nous faut. Je dois vous dire que je n'ai aucune inquiétude au sujet de votre publication. Il est très probable que je ne suis pas d'accord avec vous sur tous les points, car c'est rare. Se tenir dans les limites de l'enseignement de Dieu, c'est ce que je cherche à faire, et, je l'espère, davantage tous les jours, mais je n'appelle pas du tout émettre des idées différentes, être

agressif. Il y a des cas où il vaut mieux ne pas susciter, devant le monde ou devant les faibles dans la foi, des questions qu'ils ne peuvent pas résoudre.

Lettre de J.N.D. n° 158 – ME 1896 page 474

à Mr B.R.

Hereford, 30 décembre 1853

Bien-aimé frère,

Je crois que la Bête foulera aux pieds d'autres pays que ceux qui forment son corps. Je ne crois pas que l'Irlande fasse partie du corps de la Bête. L'aveuglement positif qui pèsera et pèse sur l'Angleterre lui sera épargné, mais elle sera sans doute sous le jugement qui viendra sur ceux qui vivent dans l'insouciance dans «les îles». Je crois que Dieu s'en servira comme témoignage, que c'est la propre faute de l'Angleterre qu'elle soit aveuglée, et que l'Irlande sera *jusqu'à un certain point* un oasis, bien que le joug de l'Angleterre, qui favorise gouvernementalement le papisme, pèse sur elle. Elle sera un refuge, mais j'aime mieux me fier à Dieu, où que ce soit, qu'à l'Irlande ou aux Etats-Unis. Rien ne sera assez décidé, ni assez puissant, pour faire contrepoids à «la femme sur la Bête», car la Russie est en dehors et a son chemin à elle. Dieu suffira infailliblement à tous ceux qui se confient en lui. Il fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment.

A l'égard de C. et de H. à Lausanne, c'est triste, sans doute; et je crois que G. a de fait gêné les frères par sa manière d'agir. Les femmes se sont aperçues de cet esprit chez G. et le lui font sentir. Elles ont raison et tort à la fois. C. a, je l'admets, quelque chose à dire, et son silence tend à rétrécir les limites du bien qui se ferait à Lausanne. D'un autre côté, quant à ceux qui ont été exclus, je vous assure qu'on n'en a pas beaucoup de regret, sauf pour eux-mêmes. Ils sont membres de Christ, et Dieu me garde du péché de les mépriser, mais le mélange de spiritualité dans les formes, joint à l'effort de plaire au monde et à la conformité au monde, serait la ruine des frères et du témoignage. Il est bon que ce cher G. ait eu cette humiliation, car il est très entier et aime que les autres aillent comme il l'entend, mais à la longue, s'il apprenait ce que Dieu lui enseigne, Dieu le ferait sortir et les frères avec lui d'une condition où ils sont à l'étroit, pour les introduire dans un champ large de bénédiction. Le cher C., s'il avait eu un peu plus de foi, *aurait pu être* très utile. De fait, à Lausanne, personne n'a confiance en lui. Les coeurs qu'il gagne par son amabilité ne lui font que du mal. J'ai fait auprès de lui ce que j'ai pu, mais il le prenait d'un peu haut. S'il y avait toujours là quelqu'un qui exerçât un ministère indépendant, de sorte que ce ne fût pas toujours G. seul qui agit, la difficulté disparaîtrait, mais c'est Dieu seul qui peut envoyer cela. En attendant, les frères ont la conscience de leur intégrité, et la chair de G. n'est pas pleinement mortifiée, et par son caractère et sa décision, c'est lui qui mène plus ou moins. C. qui ne jouit pas de la confiance des frères, a le sentiment de ses torts, et il en a eu dans le sens qu'il a été froissé sans qu'on l'ait voulu. Le désir de servir le Seigneur avec intégrité se trouve chez les frères, mais ils l'ont sans que la chair, qui fait toujours du mal, soit assez mortifiée pour qu'elle ne devienne pas

une pierre d'achoppement. J'espère qu'ils présenteront assez leur cas à Dieu pour que, après les avoir exercés et humiliés, il puisse les bénir malgré leur chair. Voilà où j'en étais quand j'ai quitté Lausanne.

G. n'était pas tout à fait content; j'ai remis la chose à Dieu. Il s'agissait de l'état de tous, non pas d'une décision à prendre, d'autant plus que je ne pouvais plus y rester. Les femmes, pensent que je ne juge pas les choses à fond; elles se trompent, mais je n'ai pas mes sentiments engagés comme elles; seulement je puis remettre les choses à Dieu, parce que je crois qu'au fond les frères cherchent la gloire de Dieu avec intégrité. Je supporte les mécontents plus que les frères n'aimeraient, peut-être, car en admettant les griefs des frères à leur égard, et il y en a beaucoup, je crois que leur chair a en partie donné occasion à ce mécontentement, et on ne peut jamais justifier la chair. Mais j'ai confiance en Dieu.

Quant au frère H., mes rapports avec lui sont bons, et j'en reste là. Je ne crois pas qu'il ait assez de foi pour être en témoignage sous certains rapports. Les anciens dissidents ont leur caractère à eux. Dans le chemin de la foi, ils ont été reconnus, comme Dieu le fait toujours. Le monde les a trompés (*).

(*) Nous transcrivons tous ces détails, non point pour leur intérêt spécial, mais comme modèle de jugement équitable dans les difficultés d'une assemblée. (Ed.)

Je suis incapable de marcher, m'étant foulé le pied droit, mais Dieu, dans sa grande bonté, m'a donné de profiter beaucoup de mon temps avec la Parole.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 159 – ME 1896 page 477

à Mr B.R.

Date inconnue

Bien cher frère,

En réponse à votre question au sujet de 2 Corinthiens 5: 19, je crois que le bien-aimé Sauveur était «réconciliant», agissant dans ce but pendant sa vie. Il a été rejeté. Dieu savait que la rédemption par son sang était nécessaire pour réconcilier. De sorte qu'en résultat il a été fait péché pour qu'il pût commettre le ministère de la réconciliation aux apôtres. Et lorsqu'il est dit: «Dieu était en Christ, réconciliant», il ne s'agit pas de la base nécessaire pour que la chose s'effectuât (c'est ce qui est dit tout de suite après), mais des voies de Dieu à l'égard des hommes, par Christ, pendant sa vie. Si Christ avait été reçu sans la mort et une nouvelle création, le résultat aurait démontré que le mal était réparable. Maintenant nous savons qu'il en est tout autrement. Mais Dieu présentait la chose à la responsabilité de l'homme, avant de manifester cette impossibilité. Ceux qu'il appelait, il les appelait selon la connaissance qu'il avait lui-même de ce qu'il allait faire. «J'ai encore mon Fils; ils auront du respect pour mort Fils» — voilà ce qui est présenté à l'homme. L'objet de la foi est la personne

de Christ. En y croyant, on jouit de l'efficace de sa mort, ceci était vrai pendant sa vie, mais l'âme le recevait dans l'ignorance, plus tard avec intelligence.

Il y a un pardon gouvernemental qui ne pouvait avoir lieu qu'en vertu de l'expiation, c'est vrai, mais qui cependant est autre chose. Au reste, le pardon était accordé en détail, en vue de l'offrande de Christ. Christ l'accordait pleinement pendant sa vie ici-bas, en vue des voies de Dieu en grâce. L'effet se montrait, le cas échéant, par une guérison comme preuve. Mais la grâce, en tout temps, a son application en vue de l'oeuvre de Christ (voyez Romains 3: 25, 26).

Votre affectionné.

Dieu habitant avec les hommes

Apocalypse 21: 1-8

ME 1896 page 41

Dans ces versets nous trouvons la fin de toutes choses. L'oeuvre de Christ comme médiateur, même dans son caractère de roi qui s'assujettit toutes choses, est terminée; il a remis le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous. Le résultat final est produit dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Les premières choses sont passées. Chaque chose se trouve dans la bénédiction essentielle qui lui est propre en la présence de Dieu, et nous ne sommes pas seulement bénis, mais encore dans la gloire. Tout ceci nous conduit à rechercher d'une manière spéciale comment la pensée et le conseil de Dieu ont été de tout temps de faire de l'homme son habitation. On ne peut toujours suivre cette pensée dans l'Écriture; mais quand les voies de Dieu sont mises en évidence, lorsqu'il est question de sa sainteté, comme il est dit dans les Psaumes: «La sainteté sied à ta maison, ô Éternel! pour de longs jours», alors nous est révélé le dessein que Dieu avait formé de faire de l'homme son habitation; et dans ce but, nous voyons le déploiement final de la bonté et de l'amour de Dieu.

«Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux». Sans doute, nous avons ici un langage figuré. Mais nous n'en avons pas moins, dans cette disparition de tout ce qui peut causer de la douleur, le résultat plein et complet des voies et du travail de Dieu. Ce n'est pas seulement que toute larme sera essuyée; Dieu lui-même est Celui qui le fera. La compassion qui a voulu et qui a pu ôter la souffrance, est plus précieuse que la disparition de cette souffrance. C'est Dieu qui l'a ôtée. Si le péché et la douleur qu'il cause ne sont plus, c'est que Dieu les a enlevés de mon cœur: «Et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine». Il a non seulement enlevé le mal, mais encore le mal ne sera plus à jamais. Nous entrons donc ici dans une sphère de sécurité et de bénédiction parfaites. Tout le mal a disparu et aussi toutes les choses par lesquelles l'homme a dû être exercé, afin d'être amené à un point où il pût vraiment se rencontrer avec Dieu. L'amour de Dieu remplace tout ce qui existait auparavant et, remplissant toutes choses de lui-même, il exclut la possibilité de la réapparition du mal. Quel contraste avec le paradis terrestre d'autrefois!

Puis viennent deux grands principes dans les versets 6 et 7: «A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie. Celui qui vaincra héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera fils».

Nous trouvons d'abord celui qui a soif, ensuite celui qui remporte la victoire. C'est ainsi que l'Esprit travaille, et Dieu répond toujours au travail de l'Esprit. Tous les besoins ou les désirs provoqués par l'Esprit (qu'il s'agisse du pardon et de la sainteté, ou de communion, ou de jouissance de Dieu), ces besoins et ces désirs sont toujours pleinement satisfaits en lui.

Voilà pourquoi il est dit: «A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie». Remarquez qu'il n'est pas parlé ici simplement de l'eau de la vie; mais il fait don «de la fontaine» qui jaillit en la présence de Dieu. Quelle chose bénie! Ainsi l'âme peut se désaltérer parfaitement à cette fontaine de bénédiction après laquelle elle soupirait, Dieu lui-même, dont elle a été rendue capable de jouir.

Le second principe est que «celui qui vaincra, héritera de ces choses». Il ne s'agit pas ici de désirs assouvis, mais de difficultés surmontées. Il en a été ainsi pour Jésus lui-même, comme il est dit: «Celui qui vaincra... je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu, et je me suis assis avec mon Père sur son trône». «Celui qui vaincra, héritera de ces choses», comme associé avec Christ, «et je lui serai Dieu, et lui me sera fils». Il est mis en relation directe avec Dieu. Dans le premier des principes qui nous occupent, nous avons les besoins spirituels satisfaits; dans le second, la relation dans laquelle nous sommes. Voilà la pensée générale.

Tel est l'état et la condition de ceux dont il est parlé; mais il est un autre point qui mérite d'être développé davantage; c'est le bonheur personnel qui règne dans ce nouvel état de choses. Il n'y a plus de Médiateur; son rôle comme tel n'est plus nécessaire. Il n'est plus besoin de cette miséricorde et de cette grâce qui ont toujours été prêtes à l'heure de l'épreuve.

Si nous étudions notre sujet de plus près, d'autres choses réclament notre attention. Nous lisons: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, etc». Son habitation est avec les hommes. Ce n'est plus maintenant une chose individuelle ou nationale. Naturellement le méchant est ôté; mais l'habitation de Dieu n'est plus avec les Juifs, elle est avec les *hommes*. Et remarquons aussi que l'Eglise occupe ici une place très particulière.

La pensée de Dieu était d'être avec les hommes, d'habiter et de rester parmi eux. Christ demeura ici-bas au milieu des hommes, mais ce ne fut que pour un temps très court, et maintenant il est rejeté. Plus tard, ce sera autre chose. Dieu n'apparaîtra pas comme il le fit à Abraham, Isaac et Jacob. Alors son séjour avec eux eut une fin; il n'en sera pas ainsi de l'habitation future de Dieu. Ce n'est pas non plus simplement que les hommes seront bénis; mais Dieu habitera avec eux. Tel est le caractère distinctif, éternel, de la bénédiction; mais l'Eglise possédera ce caractère d'une façon spéciale, comme nous l'avons déjà remarqué dans ce passage. Il ne s'agit pas seulement de la vie, mais de la présence de Dieu avec les hommes qui sont son habitation, et auxquels il veut se révéler lui-même en les bénissant pleinement.

Si nous considérons, dans le passé, Adam et sa demeure, nous ne trouvons pas ces mêmes caractères. Dieu ne demeurait pas avec lui; il ne le pouvait pas. L'homme était alors rendu responsable de prouver si Dieu pourrait habiter avec lui. La question de l'obéissance avait encore à être réglée; nous savons de quelle manière elle le fut. L'homme désobéit et fut jeté dehors. La pierre de touche était la stabilité de la créature; il n'était pas question d'une oeuvre divine en grâce. Par conséquent, Dieu n'habitait nullement avec Adam. Mais lorsque l'homme eut péché, Dieu donna la promesse du second Homme, le Seigneur qui descendrait du ciel. Le

premier homme, Adam, avait été vaincu par la ruse du serpent; le dernier Adam devait venir en détruire la puissance. C'est ce que Dieu dit quand il maudit le serpent. La révélation demeura; mais le monde n'en continua pas moins dans le mal, en sorte que le déluge vint et balaya les méchants de dessus la terre; tous périrent, excepté Noé et sa famille que Dieu sauva dans l'arche.

Pourtant nous apprenons presque immédiatement après que, dans la plaine de Shinhar, les hommes osèrent tenter Dieu, en se centralisant pour posséder la terre par leur propre puissance et en leur propre nom. Ils le feront de nouveau plus tard, avec plus d'audace encore, mais Jéhovah les confondra, comme il le fit à Babel, où nous voyons que, par le jugement de Dieu, la terre fut divisée en nations et en langues; car le simple fait de l'existence des langues prouve que les hommes furent séparés en nations. Cela commença à Babel, en sorte que les fils des hommes ne pouvaient plus se comprendre les uns les autres. Et maintenant encore, ces peuples et ces langues, ces nations et ces familles existent. Le monde fut organisé dans ce temps-là.

Alors une autre chose se montre: «Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham». C'est comme s'il lui disait: «Finis-en avec tout ceci; c'est le monde. Abandonne ton pays, ta parenté, la maison de ton père. Il faut que j'aie un peuple dans ce monde». Tel fut l'appel d'Abram. Mais quoique nous voyions l'appel de Dieu, son élection, ses promesses, nous n'apprenons jamais que Dieu habita avec Abram et avec les patriarches. Nous savons même qu'Abram ne quitta pas tout de suite la maison de son père, bien qu'il sortit de son pays; en d'autres mots, il n'en avait pas fini avec la chair. Mais après la mort de Térakh, il se mit en route comme pèlerin, et Dieu le visita d'une manière très touchante, lui montrant sa bonté et sa grâce, non pas dans la profondeur et la plénitude spirituelles que nous connaissons maintenant, mais d'une façon bien belle, bien touchante (Genèse 17; 18). Abram était l'olivier, le plant de Dieu, comme nous lisons en Romains 11. Cependant Dieu n'avait point encore d'habitation. Il visita Abram, il lui donne les promesses. Tout ceci est précieux dans sa mesure; et quoique la foi d'Abram faillit en Egypte, cependant sa marche de pèlerin fut en somme riche en bénédictions. Mais quoique Dieu le visitât et s'entretînt avec lui, on ne voyait nullement encore la rédemption comme fondement de l'habitation de Dieu avec les hommes.

En Egypte, surgit la question qui devait être le type de la rédemption; alors la grâce plaça le sang sur les linteaux des portes comme figure de l'oeuvre de Christ. Les enfants d'Israël traversent la mer Rouge; c'est le signe de la mort et de la résurrection de Christ. Plus loin, nous trouvons la rédemption — Dieu intervenant activement pour accomplir les promesses qu'il a faites. Nous n'avons pas maintenant la promesse d'une chose à venir, mais une délivrance actuelle, comme il est dit en Exode 19: 4: «Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Egypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi». Car il est dit (1 Pierre 3: 18): «Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu». Nos pauvres corps vils et misérables ne sont pas encore amenés à Dieu; mais nos âmes sont vraiment rachetées. Une oeuvre si absolue a été accomplie pour l'abolition du péché, que maintenant il ne se trouve rien, moralement parlant, entre Dieu et celui qui est au bénéfice

de cette oeuvre. Et non seulement il ne se trouve rien en nous qui puisse nous être imputé, mais encore nous avons été amenés à Dieu.

Avez-vous été amené à Dieu? Vous dites: «J'espère y arriver une fois ou l'autre». Dans ce cas, vous n'avez jamais été amené à Dieu, car il ne vous laisserait pas à mi-chemin. Mais Christ nous a amenés à Dieu. Il nous représente devant la face de Dieu. Le péché est ôté maintenant, ou il ne le sera jamais, car Christ ne peut mourir deux fois. L'oeuvre est accomplie et le peuple est mis à part. Tout ce qui empêchait Dieu de les agréer est effacé par l'effusion du sang; mais de plus, ils sont sortis de la condition dans laquelle ils étaient et sont amenés à Dieu, afin de «marcher dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière». Voilà la position actuelle du croyant.

C'est bien différent de dire: «Un jour, j'espère venir», ou: «Je suis arrivé». Tout est grâce, nous le savons. Maintenant il n'y a rien entre moi et Dieu; aucun péché, veux-je dire, car le Médiateur est toujours là. Tout ce qui me séparait de Dieu a été jeté dans les profondeurs de la mer; et nous nous trouvons devant lui «saints et irrépréhensibles». Quelle est la conséquence de cette position? C'est que Dieu peut habiter parmi nous et en nous. Si vous lisez Exode 15: 2, vous verrez comment il fait ressortir ce point en rapport avec la délivrance d'Israël: «Jah est ma force et mon cantique, et il a été mon salut. Il est mon Dieu, et je lui préparerai une habitation». Et dans Exode 29: 45, 46, l'Eternel déclare que telle était sa propre pensée: «J'habiterai au milieu des fils d'Israël, et je leur serai Dieu; et ils sauront que moi, l'Eternel, je suis leur Dieu, qui les ai fait sortir du pays d'Egypte, pour habiter au milieu d'eux. Je suis l'Eternel, leur Dieu». C'est précisément ce qui peut s'appliquer à l'Eglise. Nous verrons celle-ci mise en évidence plus tard. Mais il introduisit Israël dans le pays afin d'habiter au milieu d'eux, et il le fit, comme nous le savons, car le Shechinah ne signifie pas autre chose qu'un tabernacle, ou l'habitation de la gloire.

Nous tirons de tout ceci une solennelle vérité, que nous osons à peine regarder en face; lorsque le péché est ôté et que nous sommes amenés à Dieu, il habite en nous et parmi nous. Comme le dit Salomon: «Mais Dieu habitera-t-il vraiment avec l'homme sur la terre? Voici, les cieux, et les cieux des cieux, ne peuvent te contenir» (2 Chroniques 6: 18). Quelle vérité précieuse de savoir que Dieu n'a si parfaitement sanctifié son peuple qu'afin de pouvoir se manifester à lui, qu'il vient demeurer au milieu de lui! Et où devait demeurer Jéhovah? En Israël; et toutes les nations devaient venir là pour voir sa gloire, comme cela arrivera de nouveau dans les derniers jours. Tout ceci fut gâté et corrompu: mais c'est un autre sujet. Ces choses furent établies ainsi, afin que les nations pussent s'enquérir de lui.

Remarquez en rapport avec ce qui précède que, à part la sanctification du sabbat, la sainteté est mentionnée pour la première fois en Exode 15. Chaque croyant la possédait, sans doute, dans son coeur et dans sa marche, mais elle n'avait pas été mise en évidence auparavant. Mais dès qu'ils se mettent à chanter au bord de la mer Rouge: «Qui est comme toi parmi les dieux, ô Eternel? Qui est comme toi, magnifique en sainteté?» le commandement se fait entendre: «Sanctifiez-vous», c'est-à-dire marchez dans la sainteté. Une grande vérité est manifestée, c'est que, par la rédemption, l'âme est amenée à Dieu. Nous trouvons d'autres

vérités qui accompagnent celle-là, c'est que le peuple est entièrement sanctifié et que Dieu habite au milieu d'eux.

Voilà donc un peuple mis à part pour Dieu, et ce qui les caractérisait c'est que Dieu habitait parmi eux. En elle-même, cette vérité est immense. Nous en trouvons le plein accomplissement dans le christianisme, non plus en figure, mais en réalité; le sang de l'Agneau de Dieu a été véritablement répandu, le péché a été parfaitement lavé, une vraie délivrance a été accomplie dans la mort et la résurrection de Christ, par lesquelles nous avons été amenés à Dieu.

Maintenant une nouvelle pensée est introduite: c'est en Christ que l'on trouve cette pleine bénédiction; non pas Christ en nous (quoique cela soit vrai), mais nous en lui. Et vous trouverez que cette vérité est liée au fait qu'il habite avec nous. Il ne reste pas une seule tache sur l'homme qui est mis à part comme étant racheté, sauvé et rendu parfait pour toujours; Christ a porté ses péchés dans son oeuvre de rédemption. Le croyant jouit de la pleine efficacité de l'oeuvre de Christ. Supposez que vous croyiez au Seigneur Jésus Christ et que pourtant vos péchés ne soient pas entièrement et définitivement ôtés, alors il n'y a pas d'espoir pour vous. Christ devrait mourir une seconde fois, et cela il ne peut le faire. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, il a ôté le péché, comme nous le trouvons en Hébreux 10: 11: «Et tout sacrificateur se tient debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés; mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu». Il ne reste pas debout, mais il s'est assis, car l'oeuvre est terminée. Nous trouvons là une purification parfaite par l'aspersion du sang, comme l'Eternel le dit à Israël: «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous».

Mais il y a une autre chose à remarquer dans la mort et la résurrection de Christ. Je possède un Sauveur qui a quitté ce monde (naturellement, en esprit, lui, le Saint et le Juste, ne fut jamais du monde, mais je parle de sa présence corporelle); il a été introduit comme homme dans une sphère nouvelle, par la résurrection; ayant passé par la mer Rouge, la mort, comme homme, il s'en est allé auprès de Dieu. Nous avons ainsi non seulement l'abolition du péché, mais Christ entrant sur une scène nouvelle; et maintenant nous contemplons non seulement Dieu habitant avec l'homme, mais l'homme habitant avec Dieu. Christ est entré en la présence de Dieu comme le Rédempteur; il s'est présenté à Dieu pour nous, et nous sommes devant Dieu en Christ. Comment une telle chose est-elle possible? Christ a envoyé ici-bas le Saint Esprit comme Consolateur, et nos corps sont devenus les temples de l'Esprit. Cette vérité bénie et merveilleuse est pour nous le résultat d'une rédemption accomplie et de l'abolition du péché. Nous participons à la mort et à la résurrection de Christ. Il est entré au ciel avec son propre sang. Nous sommes rendus nets; nos corps sont le temple de l'Esprit Saint, et ainsi nous devenons individuellement son habitation.

Mais cela est vrai aussi de l'Eglise de Dieu. «En qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Ainsi l'Eglise devient l'habitation de Dieu.

Quelle position merveilleuse et bénie! Nous la possédons, parce que Christ, la Tête du corps, est dans le ciel, comme il l'a dit lui-même: «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). Ces paroles expriment notre union avec Christ; de plus, il est dit en Ephésiens 5: 30: «Nous sommes membres de son corps, — de sa chair et de ses os». Tel est le caractère spécial et béni de l'Eglise. Elle est l'habitation de Dieu et le restera jusqu'au jour où elle sera enlevée au ciel pour être toujours avec le Seigneur.

C'est là, en vérité, une chose merveilleuse, et qui nous prouve quels gens nous devrions être en sainte conversation. L'individu peut faillir; l'Eglise de Dieu le peut aussi, et elle l'a fait au point de devenir le siège même de Satan (je fais allusion à ceux qui professent être l'Eglise maintenant); mais cela n'a rien changé au fait que, partout où nous trouvons la vraie Eglise, elle est l'habitation de Dieu! Ce n'est pas seulement que sa vie est cachée, comme nous lisons dans l'épître aux Colossiens, mais cette vie est aussi manifestée (voyez Ephésiens) Le Saint Esprit est dans le croyant individuellement, quoique peut-être sa présence ne se montre que par des gémissements. Je ne parle pas ici de la manière dont tous ces précieux privilèges ont été corrompus et gâtés. Mais ce qui concerne l'individu dans lequel Christ habite et qui habite en Christ, est tout aussi vrai que ce qui touche l'Eglise, si elle connaît sa place. Elle n'est pas seulement l'habitation de Dieu, elle est unie avec sa Tête dans le ciel. Nous sommes membres de son corps individuellement, mais nous sommes aussi collectivement le corps de Christ. De là l'exhortation individuelle: «Ne contristez pas le Saint Esprit de Dieu»; et l'exhortation générale à l'Eglise d'être comme une ville bâtie sur une haute montagne.

Ainsi, nous trouvons ici deux choses: 1° que Dieu habite au milieu de nous; 2° que l'Eglise est unie avec Christ; ce qui est son caractère spécial. Mais continuons. Quand il est question du royaume, nous trouvons le plein accomplissement de cette union, car alors nous serons dans le ciel avec nos corps. Nous entrerons dans la maison de notre Père; il ne se contente pas d'habiter en nous, mais nous serons associés avec Christ, nous aurons une place dans la maison paternelle. Nous l'avons déjà en Christ. Je puis dire: «Ma Tête est dans le ciel; il va m'introduire dans sa propre demeure»; c'est ce qu'il a enseigné à ses disciples avant de quitter ce monde: «Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures... Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi». Mais, de plus, nous avons déjà maintenant toute hardiesse pour entrer là-haut en esprit; et il va revenir pour chercher ceux qu'il n'a pas eu honte d'appeler ses frères; puis il viendra manifester sa gloire en rapport avec ce monde, et la Jérusalem céleste sera l'habitation de Dieu.

Jean dit: «Et je ne vis point de temple en elle». A supposer qu'un temple s'y fût trouvé où Dieu aurait habité, comme au temps d'Israël, l'Eternel y aurait été caché, et le souverain sacrificateur lui-même n'aurait pu pénétrer jusqu'en sa présence qu'une fois l'an et sans même voir Sa face. La gloire qui se trouvait dans le temple était une gloire cachée. Elle était alors enveloppée d'obscurité, hormis la lumière inhérente à la gloire elle-même. Ici, «le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple».

Si j'ose parler ainsi, sa propre gloire remplace le temple. Aussi n'y a-t-il pas là de lumière; «l'Agneau est sa lampe».

Nous trouvons une image bénie de tout ceci dans la transfiguration. Nous y voyons Pierre, Jacques et Jean, des hommes sur la terre; Moïse, Elie et Christ, des hommes dans la gloire; les uns et les autres entrent dans le lieu très saint, telle était sans aucun doute la signification de la nuée. En y entrant, les disciples furent effrayés. Quant à Pierre, il était tellement étonné qu'il ne savait plus ce qu'il disait. Il propose d'élever trois tentes, où Christ, Moïse et Elie eussent présidé comme des oracles. Alors la gloire magnifique les enveloppe, et ils entendent la voix du Père disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le!» Dans cette scène, nous voyons les trois choses qui se retrouveront dans le royaume. Nous avons, en Apocalypse 21, la Jérusalem céleste qui descend du ciel, et les desseins de Dieu quand tout est accompli. Nous savons que la sainte cité est l'Eglise, car elle est appelée l'Epouse, la femme de l'Agneau, et l'Eglise seule est propre à être ainsi associée avec Christ.

L'habitation de Dieu sera avec les hommes. Non seulement il est avec eux, mais au milieu d'eux se trouvera son habitation, l'Eglise, dans laquelle il habite. Tel est le résultat plein et béni du fait que Dieu demeure avec les hommes, et voilà son habitation; car alors nous aurons été enlevés au ciel et nous aurons reçu ce caractère divin.

C'est une grande vérité, qu'il existe même maintenant une habitation de Dieu. Ce n'est pas tout que nous ayons la vie et la perspective d'être heureux dans le ciel; mais encore nous sommes l'habitation de Dieu. Permettez-moi de vous demander: Quel est le fruit parfait de la rédemption? Dieu habitant en nous. Et remarquez-en l'effet pratique. «L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit», qui est l'unique source de nos pensées et de nos sentiments, et ainsi il ne reste de place pour aucune autre chose. Nous pouvons comprendre comment la sainteté découle de ce fait. Elle le doit forcément et le jugement divin aussi, car il est dit: «Le jugement commence par la maison de Dieu». Rien de souillé ne peut demeurer en sa présence et encore moins dans le lieu de son habitation. Ainsi la sainteté est fondée sur la rédemption, étant en relation directe avec l'habitation de Dieu.

Vous allez voir comment la rédemption se trouve à la base de tout. Adam innocent ne pouvait l'obtenir. Il écouta Satan, mangea du fruit défendu, et fut chassé du jardin.

Dieu introduit une chose nouvelle — la rédemption. Le Fils de Dieu vint et mit à l'épreuve la responsabilité de l'homme d'une manière pleine et définitive. L'homme ne voulut pas de lui. Dieu ne voulait pas condamner sans que l'iniquité fût arrivée à son comble; mais ce comble fut atteint lorsque les hommes rejetèrent son propre Fils. Plus tard, ils méprisèrent le Saint Esprit, mais la croix est pour Dieu le point culminant de leur iniquité. Alors apparaît le fruit de la rédemption; l'homme est tiré de cette scène de jugement par Celui qui a parfaitement glorifié Dieu. Maintenant que la rédemption est accomplie, le péché est ôté de devant les yeux de Dieu, et une délivrance est obtenue dans laquelle nous pouvons entrer par la foi. Ceux qui ont été amenés à Dieu par la puissance de la rédemption ne sont plus sur le terrain de la responsabilité où l'homme a à répondre pour lui-même et prouve son incapacité; mais par

l'oeuvre de Christ ils sont introduits dans la nouvelle création. «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17). Ils n'appartiennent plus à la vieille création, (leur corps, sans doute, mais non eux-mêmes); ils font partie de la nouvelle création, comme il est dit: «Pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). Telle est l'Eglise de Dieu.

Vous voyez que Dieu ne s'est pas contenté de nous faire quelque bien, mais il nous a réconciliés avec lui-même par Jésus Christ. Nous sommes devenus son habitation; et qu'est-ce que je trouve là quant à la sainteté? Je ne suis plus à moi-même, j'ai été acheté à prix. Je suis sanctifié pour Dieu, et mes actions, mes habitudes, mes sentiments, doivent subir l'influence de cette atmosphère divine; il faut qu'en toutes choses je parvienne à la pleine stature de la Tête du corps, que chaque jour j'apprenne davantage de Christ. Quel caractère de sainteté appartient au chrétien et à l'Eglise de Dieu! «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu».

Permettez-moi de vous demander comment vous traitez cet hôte divin. Je parle maintenant de la présence de Dieu. Combien de fois par jour, la pensée que vos corps sont les temples du Saint Esprit, traverse-t-elle votre esprit? Si un souverain venait habiter chez l'un de nous, nous ne penserions à rien d'autre. Chacun devrait le respecter. Si j'oubliais la présence de cette personne royale, ce serait une honte pour moi; si je la négligeais, je ne pourrais qu'en rougir. Mais en est-il ainsi du Saint Esprit qui habite en nous? Nous l'oublions pendant presque toute la journée; nous y pensons, si nous faisons tout pour plaire au Seigneur. Je dois marcher d'une manière digne de ma vocation; mon temple doit rester pur. Nous bronchons souvent, il est vrai, alors Christ intervient comme intercesseur; mais je parle ici du caractère qui nous appartient. Si seulement nos coeurs savaient le réaliser! Sa présence en nous est bien plus précieuse que lorsque Dieu habitait dans le temple juif. Quoique sa gloire soit moins visible, elle est bien plus, réelle. Croyez-vous réellement que le Seigneur Jésus ait envoyé le Consolateur pour habiter ici-bas? Naturellement, dites-vous, car étant Dieu, il est partout. Croyez-vous donc que le Fils soit descendu dans ce monde? Comme Dieu, il est partout et pourtant il est descendu; il en est de même du Saint Esprit. Il est descendu sur la terre et où habite-t-il? Dans nos corps et dans l'Eglise de Dieu. Que devraient donc être ces habitations?

Où est le Saint Esprit? Est-il parti, a-t-il quitté ce monde? Non, Dieu en soit béni, il restera ici-bas jusqu'à ce que Christ vienne pour chercher l'Eglise, et alors le Saint Esprit sera enlevé aussi, bien que, même après cela, il continue à travailler ici-bas. Il est avec nous maintenant et le sera jusqu'à ce moment bienheureux de la venue du Seigneur, à moins que Dieu n'ait quitté la terre, ce qui ne peut arriver. Où est donc la preuve de sa présence, le témoignage qu'il est ici? Il n'y a plus de miracles maintenant, et, nous n'avons plus à en attendre, sinon ceux qui sont produits par le diable.

Mais pratiquement que nous faut-il? Il nous faut voir jusqu'à quel point notre coeur, notre conduite, nos actions, notre esprit, notre manière d'être, sont guidés sur la terre par la puissance de l'Esprit. Mais toutes ces choses doivent être le fruit d'une rédemption accomplie.

Pourrions-nous parler ainsi, si nous regardions à nous-mêmes? Mais le Saint Esprit est le sceau et la preuve de l'oeuvre de Christ. Il produit le fruit ensuite, lorsqu'il rend témoignage à l'efficace de cette oeuvre. Comme le sacrificateur sous la loi était d'abord lavé d'eau, puis aspergé de sang et enfin oint d'huile, ainsi l'Esprit vient non comme sceau des fruits qu'il a produits, mais comme preuve de l'oeuvre de Christ, et alors le fruit peut naître.

C'est ainsi que nous obtenons la paix: par le témoignage que l'Esprit rend à l'efficace de l'oeuvre de Christ. Etant convaincus de péché, nous cherchons un refuge auprès de Christ, nous nous soumettons à la justice de Dieu, en regardant à la valeur du sang de Jésus; alors la paix entre dans nos coeurs, le Saint Esprit étant le témoin et le sceau de l'oeuvre accomplie. Ainsi s'applique l'exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous êtes scellés pour le jour de la rédemption». Il en fut de même pour les enfants d'Israël. Moïse ne leur dit pas: «Voyez quels progrès vous avez faits! Vous avez quitté Succoth; la pâte est dans vos huches», mais il s'écrie: «Voyez la délivrance de l'Eternel!» La présence du Saint Esprit est ce qui dénote les effets de la rédemption; nous en jouissons comme du fruit de l'oeuvre de Christ. En est-il ainsi pour vous? Croyez-vous que vous soyez racheté? Vous parlez de Christ comme du Rédempteur. Qu'a-t-il fait pour vous? Vous a-t-il laissé en Egypte? Non, si vous êtes un croyant, il vous a tiré de la terre de servitude et il est monté au ciel afin de se tenir devant Dieu pour vous. Avant notre conversion, tous les exercices de coeur par lesquels nous passons ont pour but de nous convaincre de notre incapacité totale. Que pouvons-nous donc faire? Si nous sommes vraiment sans force, il ne nous reste qu'à nous tenir là et à voir la délivrance de l'Eternel. Ainsi je puis dire que je ne suis plus en Egypte. J'ai à traverser le désert; j'y aurai des exercices de coeur, sans doute, et une fois en Canaan je devrai combattre encore, mais toujours avec la certitude d'être racheté.

Le Seigneur veuille nous accorder de réaliser que la place que la rédemption nous a acquise ici-bas est d'être individuellement l'habitation de Dieu par l'Esprit et de l'être aussi collectivement comme Eglise de Dieu; que nous sentions quels gens nous devrions être en sainte conduite, car «la sainteté sied à sa maison pour de longs jours». Dieu maintiendra ces choses jusqu'au temps des nouveaux cieux et de la nouvelle terre; et même lorsqu'ils seront établis, il parle de l'habitation de Dieu comme étant avec les hommes en rapport avec la position dans laquelle nous sommes entrés en Christ. Que le Seigneur nous donne de savoir maintenant, par la foi, que nos corps sont le temple du Saint Esprit et que nous ne sommes plus à nous-mêmes, ayant été achetés à prix.

Le choix de Lot

Genèse 19 - ME 1896 page 65

Il est profitable et très instructif pour l'âme de retracer le contraste qui existe entre le caractère de Lot et celui d'Abram. Tous deux étaient des saints de Dieu, mais quelle différence n'y avait-il pas dans leur marche! Quelle différence aussi dans leurs expériences personnelles relativement à la paix, à la joie, et à la proximité de Dieu! Et cette différence se retrouve toujours entre un croyant dont l'esprit est mondain, et celui qui, par la grâce de Dieu, lui est dévoué de coeur. Dans le sens scripturaire du mot, un «juste», Lot, «tourmentait de jour en jour son âme juste»; Abram, lui, marchait devant Dieu.

Le Seigneur ne peut qu'être fidèle envers les siens; cependant il fait attention, dans leur sentier, à ce qui est de la foi, et à ce qui n'en est pas. Les épreuves de Lot sont la conséquence de son manque de foi. Il y a une chose que l'on remarque très distinctement dans toute sa carrière, c'est une grande incertitude et beaucoup d'obscurité quant au chemin qu'il doit suivre et quant au jugement de Dieu, parce qu'il ne réalise point cette sécurité en Dieu qui l'aurait rendu capable de marcher droit en avant; au contraire, il n'y a chez lui point d'hésitation dans les choses qui se rattachent au monde. Et il en est ainsi de nous, lorsque nous n'avons pas pris de coeur Christ pour notre portion. La vie d'Abram était une vie tout à fait heureuse. Il avait Dieu pour sa portion.

Lot nous apparaît dans la marche de la foi plutôt comme le compagnon de ceux qui ont la foi, que comme quelqu'un qui possède lui-même l'énergie de la foi et qui agit selon cette énergie. C'est ce qui, dès le commencement, caractérise son chemin, et c'est pourquoi on ne trouve chez lui que faiblesse, lorsqu'il est mis à l'épreuve. Combien souvent il nous arrive d'agir en plusieurs choses avec ceux qui ont la foi avant de la posséder nous-mêmes! Il en fut ainsi des disciples du Seigneur, et du moment qu'ils furent mis à l'épreuve, on vit en eux faiblesse et manquement. L'âme ne tiendra pas debout quand elle sera criblée, si elle marche dans la lumière d'un autre.

L'appel personnel de Dieu à Abram rencontra d'abord chez celui-ci une sorte de manque de foi qui rappelle beaucoup la réponse: «Seigneur, permets-moi d'aller premièrement ensevelir mon père». Abram part, mais il prend avec lui Térakh, son père, et va habiter à Charan. Il ne pouvait emmener Térakh dans le pays de Canaan, car Dieu n'avait pas appelé Térakh, mais Abram. Il laisse tout, excepté Térakh, et n'entre en possession de rien. Il avait essayé de prendre avec lui quelque chose qui n'était pas de Dieu, et il ne le put pas. Ce n'est qu'après la mort de Térakh qu'il va en Canaan, où Dieu l'avait appelé (comparez chapitre 12: 1, et Actes des Apôtres 7: 4). «Et Abram s'en alla, comme l'Eternel lui avait dit; et Lot s'en alla avec lui... et ils sortirent pour aller au pays de Canaan; et ils entrèrent au pays de Canaan».

Lot (bien qu'ayant la foi) va, comme compagnon d'Abram, dans le sentier qu'il suit. Quant à sa position effective, il est avec Abram. Il est réellement un saint de Dieu, bien qu'ensuite nous le voyions suivre le chemin tortu de la prudence du monde.

Dieu les bénit. Le pays ne peut les porter pour qu'ils habitent ensemble (chapitre 13). Ils ont des troupeaux, du gros et du menu bétail; n'y a pas de place pour eux deux; il faut qu'ils se séparent. Les circonstances, quelles qu'elles soient il n'importe (ici, ce sont les bénédictions de Dieu), révèlent cela.

Ils sont dans la position d'étrangers, cela est clair, car «le Cananéen et le Phérezien habitaient alors dans le pays». Ils ne possédaient rien du pays, «pas même où poser le pied»; tout reposait sur le prix qu'ils attachaient aux promesses (Hébreux 11: 9). Ils n'avaient que deux choses: leur autel et leur tente. Se transportant çà et là, ils étaient étrangers et pèlerins sur la terre. Abram confesse être tel; il déclare clairement qu'il cherche une patrie (*), «c'est pourquoi», nous est-il dit, «Dieu n'a pas honte d'être appelé son Dieu». Il n'est jamais appelé «le Dieu de Lot». C'est ce qui met son empreinte et ce qui agit sur l'esprit et le caractère tout entiers d'Abram.

(*) Au chapitre 12, nous voyons Abram descendre en Egypte. C'était évidemment une faute, car il revient au lieu où il avait premièrement bâti son autel. Il n'en avait point en Egypte.

Le pays ne peut les porter de sorte qu'ils habitent ensemble. Une querelle s'élève entre leurs bergers; ils doivent se séparer. Abram dit: «Tout le pays n'est-il pas devant toi? Prends ce que tu veux, et qu'il n'y ait pas de contestation entre nous. Si tu prends la gauche, j'irai à droite; et si tu prends la droite, j'irai à gauche»; la promesse est ma portion; je suis entièrement étranger ici; la cité de Dieu est ouverte devant moi en gloire. Son coeur s'attache aux promesses de Dieu, tout le reste n'est rien en comparaison. Il peut sembler que ce fût peu sage de laisser Lot choisir, d'abandonner à Lot un droit qui certainement était le sien; mais son coeur est autre part; sa foi est entièrement dégagée de la pensée d'un avantage terrestre quelconque.

Il n'en est point ainsi de Lot. Il lève les yeux (*), et voit la plaine du Jourdain, bien arrosée partout, comme le jardin de l'Eternel, et il la choisit. Il n'y avait rien de mauvais en soi dans le choix d'une plaine bien arrosée, mais cela prouvait distinctement que le coeur tout entier de Lot ne regardait pas aux promesses de Dieu. Il est ainsi mis à l'épreuve, et ainsi, selon l'accomplissement des desseins de Dieu, son caractère est manifesté. La conduite d'Abram a pour mobile la simplicité de la foi qui saisit les promesses de Dieu ([Hébreux 11: 13](#)), et ne veut rien d'autre. La foi peut laisser de côté quoi que ce soit; l'esprit charnel prend tout ce qu'il peut posséder. Lot agit d'après le sentiment actuel de ce qui est agréable et désirable; pourquoi ne le ferait-il pas? Quel mal y a-t-il dans les plaines du Jourdain? (**). Son coeur n'est pas attaché à la promesse. D'abord compagnon d'Abram, il est maintenant amené au niveau de sa propre foi.

(*) «Et l'Eternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui: Lève les yeux, et regarde, du lieu où tu es, vers le nord, et vers le midi, et vers l'orient, et vers l'occident; car tout le pays que tu vois, je te le donnerai, et à ta semence, pour toujours, etc.»

(**) Quelqu'un dira: «Quel mal y a-t-il dans les plaines bien arrosées du Jourdain? Ne sont-elles pas un don de la Providence?» Je réponds: «Le diable a planté Sodome au milieu d'elles».

Mais s'il choisit les rivières de la plaine, il devra aussi demeurer dans les villes de la plaine. Ce n'est pas son intention d'aller dans la ville, mais, peu à peu, il y sera amené. Il faut qu'il trouve le trouble dans le lieu où il a pris plaisir. Il n'y a point en lui la puissance de la foi pour le garder de la tentation. Là où manque la foi qui garde l'âme attachée aux promesses, là aussi la foi manque pour garder du péché. Ce n'est pas manque de sincérité, mais l'âme est dans cette condition, et Dieu le fait voir.

Le sentier d'Abram est tout du long caractérisé par l'intimité personnelle avec Dieu, par une constante communion avec lui. Dieu le visite, l'Eternel vient vers lui, et lui expose ses desseins, de sorte qu'il est appelé «ami de Dieu» (2 Chroniques 20: 7; Esaïe 41: 8; Jacques 2: 23), et cela non pas seulement pour ce qui le concerne en propre, mais Dieu lui dit ce qu'il va faire à Sodome, le jugement qu'il est sur le point d'exécuter sur cette ville, bien que personnellement Abram n'eût rien à faire avec elle, et que la promesse fût son espérance (chapitre 18). C'est ainsi que maintenant Dieu dit aux siens ce qu'il est sur le point de faire à l'égard du monde. Bien que leur espérance soit liée à ce qui les concerne, aux promesses et à la Canaan céleste, il les met dans la confiance de ce qui va arriver là où ils ne doivent pas être, et où ils ne seront pas.

Lot cependant tourmente son âme juste. Connaît-il quelque chose des desseins de Dieu? Absolument rien. Il est sauvé, mais comme à travers le feu; bien qu'il soit «une âme juste», il est une âme qui se tourmente, au lieu d'être une âme en communion avec Dieu. Il tourmentait son âme «de jour en jour»: il est d'un esprit droit jusque-là. Il se trouve dans cette disposition d'esprit avant que le jugement vienne: Une âme tourmentée; tandis que l'heureux Abraham est sur la montagne, conversant avec Dieu. Et quand arrive le jugement, comment trouve-t-il Lot? Avec son âme tourmentée, absolument point préparé, tout à fait pris à l'improviste, au lieu d'être en communion avec Dieu touchant le jugement.

«Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux», et il délivre «le juste Lot». Mais tandis qu'il «tourmentait son âme juste», à cause des «actions iniques» des hommes de Sodome, ceux-ci avaient le droit de lui dire: «Qu'avez-vous affaire ici? («Cet individu est venu pour séjourner ici, et il veut faire le juge!» 19: 9). Vous contestez avec le péché dans ce lieu de péché». Ils avaient parfaitement le droit de juger ainsi. Toute puissance de témoignage est perdue pour Lot à cause de son association avec le monde, alors qu'il aurait dû témoigner de son entière séparation d'avec lui. Il y a chez lui tourment d'esprit, mais point de puissance. Lorsqu'Abram fut descendu en Egypte, il n'eut rien d'autre à faire que de retourner tout droit au lieu où était l'autel qu'il avait bâti au commencement. Lot rend témoignage, mais il ne peut sortir de la place où il se trouve; l'énergie qui aurait dû l'en tirer est neutralisée et perdue par le fait qu'il y est entré: ses filles y sont mariées; il y a des liens qui l'attachent là où son manque de foi l'a conduit. Il est beaucoup plus difficile de remonter la pente que de la descendre.

La révélation des conseils de Dieu à la foi, produit l'esprit d'intercession. La parole de l'Eternel: «Engraisse le coeur de ce peuple», amène sur les lèvres du prophète celle-ci:

«Jusques à quand, ô Eternel?» (Esaïe 6). Ainsi nous voyons Abraham plaider auprès de l'Eternel, afin qu'il épargne la ville. Mais il n'y avait pas dix justes, pas même un seul dans Sodome, sauf Lot. Quant à la position d'Abraham, il regarde d'en haut le lieu du jugement. Au matin, quand les cités coupables sont en flammes, il est là, dans le calme et la paix, à l'endroit où il s'était «tenu devant l'Eternel» (19: 27); point du tout là où le jugement est venu; rempli d'un sentiment solennel à la vue de la scène qui est devant lui, mais tranquille et heureux avec l'Eternel.

L'Eternel fait sortir Lot du milieu de la ruine qui fond sur Sodome. Des anges l'avertissent, et la foi le rend attentif à leur parole. Mais son coeur est encore là. Il a à Sodome des relations qui l'attachent à ce lieu; il voudrait volontiers les prendre avec lui. Mais on ne peut prendre avec soi pour Dieu quoi que ce soit hors de Sodome. Il faut tout laisser derrière soi. Le Seigneur met la douleur là où l'on trouvait du plaisir. «Et il tardait»; il hésite, il tarde, dans l'endroit que le jugement va atteindre et quand le jugement a été prononcé. Il aurait dû quitter ce lieu immédiatement; mais le lieu, et le sentier, et l'esprit d'incrédulité, énervent le coeur. «Les hommes saisirent sa main, et la main de sa femme, et la main de ses deux filles, l'Eternel ayant pitié de lui; et ils le firent sortir, et le laissèrent hors de la ville». Et maintenant vient la parole: «Sauve-toi pour ta vie, et ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses» (verset 17). Quant aux biens, aux troupeaux, et au nombreux bétail, il lui faut tout laisser. Si la fidélité de l'Eternel se montre en sauvant Lot, elle n'est pas moins manifeste en brisant les liens qui l'attachaient à Sodome. Son esprit est entièrement troublé; il dit: «Non, Seigneur, je te prie! Je ne puis me sauver vers la montagne, de peur que le mal ne m'atteigne, et que je ne meure». Il a perdu le sentiment de sécurité qui se trouve dans le sentier de la foi. Telle est toujours la conséquence d'un chemin en dehors de la foi chez un saint de Dieu: il estime que le chemin de la foi est le plus dangereux qui soit au monde. Lot s'est accoutumé à la plaine, et la montagne où Abraham jouit d'une paix et d'une sécurité parfaite, est pour Lot une montagne. L'Eternel, à sa requête, épargne Tsoar, et laisse Lot s'y réfugier; mais, effrayé à la vue du jugement, il fuit vers la montagne, forcé à la fin d'y chercher un refuge.

C'est un cas extrême; mais la même chose est vraie à différents degrés. Abraham, éprouvé, pouvait tout abandonner — le sacrifice appartient toujours à la foi — mais il y a des épreuves qui surviennent au croyant à cause de son manque de foi, — parce qu'il est un croyant, mais dans une mauvaise position. Lot était un «homme juste», mais lorsqu'il ne marche pas dans le sentier de la foi, il éprouve dans son âme le tourment et le trouble. C'est une âme juste, mais qui, comme telle, n'est pas où elle doit être. Remarquez l'incapacité où est Lot de suivre simplement le Seigneur; remarquez aussi l'incertitude où il est. Il en sera ainsi de nous, si nous marchons dans un chemin qui n'est pas celui de la foi; nous ressentirons ce trouble qui n'est pas notre portion propre, mais qui provient de ce que nous sommes dans une position mondaine, et par conséquent mauvaise. C'est l'épreuve qui atteint le manque de foi. Nous pouvons chercher à émouvoir la compassion de l'Eglise de Dieu, et cependant nous souffrons, comme Lot, uniquement du résultat de notre manque de foi, et parce que nous

avons abandonné le sentier simple de la foi, n'ayant pas appris à estimer toutes choses comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus Christ, notre Seigneur. Laisser tout est la position qui nous convient, simplement celle de sacrifice, dans la connaissance et la conscience actuelle que «toutes choses sont à nous». La promesse est que nous avons «cent fois autant en ce temps-ci»; or cela n'est pas le tourment d'esprit.

La grâce

«*Goûtez et voyez que l'Eternel est bon! Bienheureux l'homme qui se confie en lui*»

(Psaumes 34: 8).

ME 1896 page 94

La grâce agit à l'égard de tous les hommes sur un seul fondement commun: c'est qu'ils sont tous pécheurs. Elle nivelle leur condition morale, et ne se présente qu'à ceux qui ont besoin d'elle. (Luc 5: 31, 32). C'est une vérité que l'homme ne peut souffrir. Il cherche toujours à établir une différence entre la justice et l'injustice dans l'homme, afin de pouvoir revêtir un certain caractère devant les autres. Mépriser la justice qui vient de Dieu, et exalter celle qui vient de l'homme, sont deux choses qui vont toujours ensemble.

D'un autre côté, on pense quelquefois que la grâce implique que Dieu passe par-dessus le péché. Tout au contraire. La grâce suppose que le péché est une chose tellement mauvaise, que Dieu ne saurait le tolérer. S'il était, au pouvoir de l'homme, après avoir été injuste et méchant, d'améliorer ses voies et de s'amender de manière à subsister devant Dieu, il n'y aurait aucun besoin de grâce. Le fait même que Dieu est plein de grâce, montre que le péché est une chose telle, que l'homme pécheur est dans un état complet de ruine, et cela sans ressource, et que la grâce seule, la pure et souveraine grâce, peut répondre à ses besoins.

Voici en quoi a été manifesté le triomphe de la grâce: c'est que, lorsque l'inimitié de l'homme eut rejeté Jésus de la terre, l'amour de Dieu fit sortir le salut de cet acte même, — intervenant ainsi pour faire l'expiation des péchés de ceux qui n'avaient pas voulu de lui dans la Personne de son Fils. En face du crime qui met le comble au péché de l'homme, la foi découvre la plus complète manifestation de la grâce de Dieu. Où est-ce que la foi voit mieux toute l'étendue et l'horreur du péché, et de l'inimitié de l'homme contre Dieu? A LA CROIX; mais, du même coup d'oeil, elle y découvre toute la grandeur et la plénitude du triomphe de l'amour et de la miséricorde de Dieu envers l'homme. La lance du soldat, qui perça le côté de Jésus, n'en fit jaillir que ce qui parle de pardon.

Si j'ai le moindre doute ou la moindre hésitation à l'égard de l'amour de Dieu, je ne connais pas pleinement la grâce. Alors mon langage sera: Je suis malheureux, parce que je ne suis pas ce que j'aimerais être. Mais là n'est pas la question. La vraie question est celle-ci: Dieu est-il ce que nous aimerions qu'il fût? Jésus est-il tout ce que nous pouvons désirer? Si la conscience de ce que nous sommes, de ce que nous trouvons en nous-mêmes, produit, tout en nous humiliant, un autre effet que celui d'augmenter en nous un sentiment d'adoration à cause de ce que Dieu est, nous ne sommes pas sur le terrain de la pure grâce. La foi ne prend jamais pour objet ce qui est dans notre coeur, mais la révélation que Dieu a faite de lui-même en grâce. Si nous nous arrêtons à mi-chemin, et que nous ne voyions rien que la loi, l'effet sera seulement de nous montrer notre condamnation, et de nous prouver que nous sommes «sans force», et si Dieu permet qu'il y ait assez de ce sentiment pour nous montrer notre véritable

état, c'est justement là que la grâce viendra nous rencontrer. Ce n'est qu'en présence de Dieu que nous pouvons réellement saisir combien sa grâce est grande, riche et parfaite. Hors de cette présence, nous ne pouvons en avoir vraiment conscience; nous sommes sans force pour la comprendre, et si nous essayons de la connaître en dehors de sa présence, nous ne ferons que la changer en dissolution.

La grâce n'a ni limites, ni bornes. Quels que nous soyons (et nous ne pouvons être pires que nous ne le sommes), Dieu se montre envers nous ce qu'il est, c'est-à-dire *amour*. Ni notre joie, ni notre paix, ne dépendent de ce que nous sommes envers Dieu, mais de ce qu'il est envers nous, et il est grâce. La grâce suppose tout le péché et tout le mal qui est en nous; et elle est la révélation précieuse que, par le moyen de Jésus, tout ce péché et tout ce mal ont été ôtés. Un seul péché est plus horrible devant Dieu, que ne le sont pour nous mille péchés, et même tous les péchés du monde. Et pourtant, tout en ayant pleinement conscience de ce que nous sommes, nous savons aussi tout ce que Dieu a bien voulu être pour nous, et c'est AMOUR! D'un autre côté, il faut nous rappeler que le but et l'effet nécessaires de la grâce, sont d'introduire nos âmes dans la communion avec Dieu, et de nous sanctifier en nous amenant à connaître Dieu et à l'aimer. Ainsi, la connaissance et la jouissance de la grâce sont la vraie source de la sanctification.

Un homme peut voir le péché comme une chose mortelle; il peut voir que rien de ce qui souille ne saurait entrer dans la présence de Dieu: sa conscience peut avoir été amenée à une vraie conviction de péché; mais ce n'est pas là «goûter que le Seigneur est bon». C'est une bonne chose que d'en être arrivé à ce point, car on goûte ainsi que le Seigneur est *juste*; mais il ne faut pas s'arrêter là. Le sentiment du péché sans la grâce, jetterait dans le désespoir. Je ne puis pas dire que Dieu doive être plein de grâce; mais si j'ignore sa grâce, je puis dire qu'il doit me rejeter, comme pécheur, loin de sa présence, parce qu'il est juste. Ainsi nous voyons qu'il nous faut apprendre ce que Dieu est envers nous, non d'après nos propres pensées, mais d'après ce qu'il a révélé quant à lui-même, savoir qu'il est «*le Dieu de toute grâce*». Si j'ai une fois compris que je suis un pécheur, mais que c'est parce que le Seigneur connaissait toute l'étendue et tout l'odieux de mon péché, qu'il est *venu* jusqu'à moi, dès ce moment je saisis ce qu'est la grâce. La foi me fait voir que Dieu est plus grand que mon péché, et non que mon péché est plus grand que Dieu. «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, *lorsque nous étions encore pécheurs*, Christ est mort pour nous». Dès que je crois que Jésus est le Fils de Dieu, je vois que Dieu est venu jusqu'à moi, parce que j'étais un pécheur, et que je ne pouvais aller à lui. C'est là la grâce.

Dieu, voyant le sang de son Fils versé pour expier le péché, a été pleinement satisfait quant à sa justice; en être satisfait pour moi-même est ce qui glorifie Dieu. Mais le Seigneur que j'ai connu comme donnant sa vie pour moi, est le même Seigneur, à qui j'ai affaire tous les jours de ma vie; et toutes ses voies envers moi découlent de ce même principe de grâce. Désirai-je savoir ce qu'est son amour? Je l'apprends à la croix; mais il s'est donné lui-même pour moi, afin que toute la plénitude et toute la joie qui sont en lui m'appartinssent. Et il faut que je l'apprenne toujours davantage; comme un enfant nouvellement né, j'ai à désirer

«ardemment le pur lait intellectuel», afin de croître par son moyen. Le grand secret pour croître, c'est de regarder au Seigneur comme étant plein de grâce, et de goûter qu'il est bon. Qu'il est précieux et fortifiant de savoir que Jésus, à cette heure même, a toujours et exerce toujours envers moi le même amour que lorsqu'il mourut sur la croix pour moi! C'est là une vérité dont nous devrions nous souvenir dans les circonstances ordinaires et journalières de la vie. Supposez, par exemple, que j'aie un mauvais caractère, et que je ne sache comment le surmonter; si je place cela devant Jésus, comme devant mon ami, une puissance sortira de lui pour répondre à mes besoins. Nous devrions constamment agir ainsi avec foi, quand la tentation survient, au lieu de chercher à la vaincre par nos propres efforts qui seront toujours insuffisants. Mais l'homme naturel en nous ne veut jamais permettre que Christ soit l'unique source de toute force et de toute bénédiction. Supposez que j'aie perdu la communion avec Jésus, l'homme naturel dira: Il faut que je corrige ce qui en est cause, avant que je puisse aller à lui. Mais «*le Seigneur est bon*», et si vous l'avez goûté, il faut retourner à lui immédiatement, absolument tels que nous sommes, puis nous humilier profondément devant lui. Ce n'est qu'en lui que nous trouverons ce qui rétablira notre âme dans sa communion. L'humilité en sa présence est la seule vraie humilité. Si nous reconnaissons en sa présence que nous sommes ce que nous sommes, il ne nous montrera rien que grâce.

Y a-t-il de la méfiance et de la détresse dans votre esprit? Examinez si ce n'est pas parce que vous dites encore: «Moi, moi», et que vous perdez de vue la grâce de Dieu. Mieux vaut penser à ce que Dieu est, que de penser à ce que nous sommes. Regarder ainsi à nous-mêmes, c'est réellement, au fond, de l'orgueil. Ce n'est pas avoir pleinement la conscience que nous ne valons absolument rien. Jusqu'à ce que nous l'ayons vu, nous ne détournerons jamais entièrement nos yeux de nous-mêmes pour ne regarder qu'à Dieu. Quelquefois, peut-être, la considération du mal qui est en nous, sera le moyen de nous enseigner en partie ce qu'est ce mal; mais il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas là tout ce qui est nécessaire. Notre privilège est, en regardant à Christ, de nous oublier nous-mêmes. La vraie humilité ne consiste pas tant à avoir une mauvaise opinion de nous-mêmes, qu'à *ne pas penser du tout à nous-mêmes*. Je suis trop mauvais pour qu'il vaille la peine de penser à moi; ce dont j'ai besoin, c'est de m'oublier moi-même et de regarder à Dieu qui, en réalité, est seul digne d'avoir TOUTES mes pensées. Avons-nous besoin d'être humiliés à l'égard de nous-mêmes? Nous pouvons être parfaitement assurés que, de cette manière, nous le serons.

Bien-aimés, si nous pouvons dire: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite pas de bien», nous avons bien assez pensé à nous-mêmes. Pensons donc à Celui qui a eu à notre égard «des pensées de paix et non de mal»; bien avant que nous ayons jamais pensé à nous-mêmes. Considérons ce que sont ses pensées de *grâce* envers nous, et gardons dans nos coeurs ces paroles de la foi: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous»

Le péché des fils d'Aaron

Lévitique 10

ME 1896 page 101

L'une des positions dans lesquelles nous sommes placés, comme enfants de Dieu, est celle de «sacrificateurs». Mais tandis que nous sommes portés, et cela justement, à regarder cette position comme un immense privilège, nous oublions trop souvent en pratique que c'est une place de service constant. Les sacrificateurs en Israël vivaient dans une précieuse proximité avec Dieu, et, en vertu de cette proximité même, ils devenaient de simples serviteurs du peuple. Jésus, quoiqu'il soit devenu «sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec», est maintenant un «ministre du sanctuaire», d'après le modèle du service sacerdotal d'Aaron; et nous, «rois et sacrificateurs à Dieu», sommes placés comme les «fils d'Aaron» dans cette même position (*).

(*) Dans cette partie de l'Écriture, «Aaron et ses fils» nous sont constamment présentés comme un type de l'Église. Quelquefois, cependant, Aaron est distingué et séparé de ses fils, comme, par exemple, lors de leur consécration. (Lévitique 8). Aaron est oint, mais il n'est pas fait sur lui d'aspersion de sang; eux, au contraire, sont consacrés par le sang. Ceci montre d'une manière évidente la perfection de la personne même de Christ, pour recevoir la plénitude du Saint Esprit; en revanche, nous ne pouvons bénéficier de cette plénitude qu'en vertu de ses perfections et de son sang qui a été versé pour nous. Je regarde Aaron comme un type de Christ; — «Aaron et ses fils», comme celui de l'Église tout entière.

Nous pouvons suivre dans toute l'Écriture l'histoire de la chute de l'homme. Dans chaque condition où il a été placé, l'homme a failli. Et pourtant, comme nous l'avons vu souvent, toutes ces chutes aboutissent enfin à la gloire de Dieu, et à la louange de sa grâce. Quels trésors de bonté et de bénédiction nous trouvons là! Cette considération vient à l'encontre de l'orgueil de nos cœurs, de la tendance naturelle, que nous avons tous à nous confier en nous-mêmes. Adam, Noé, Israël sous toutes ses conditions, nous enseignent cette même leçon; la loi, la sacrificature, les prophètes, les rois, toute l'histoire du désert et de Canaan, nous répètent la même chose. La chute est toujours ce qui caractérise les voies de l'homme; le chapitre que nous allons étudier nous le montre dans des circonstances aussi remarquables qu'émouvantes.

Les «fils d'Aaron» furent placés dans une position de grâce, et c'est là même qu'ils faillirent.

Il va sans dire que la loi n'avait en elle-même aucun aspect de grâce. Si je la prends dans son sens le plus élevé, dans ce qui concerne même les anges, ces êtres parfaits qui ne sont jamais tombés, que trouverai-je? Ce que Dieu exige — ce qui devait être. «Ils exécutent sa parole, écoutant la voix de sa parole!» Et ainsi les dix commandements furent une demande catégorique de la part de Dieu; il voulait la justice de l'homme, ce que l'homme devait être envers lui et devant lui. «Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même». Mais plus

encore; la loi supposait le péché, — elle était adaptée à ceux qui ont une tendance au péché; mais la base et le centre de toutes nos bénédictions — ce que Dieu est pour l'homme en amour et en grâce — n'y furent jamais présentés. Ainsi la loi proprement dite ne réussit jamais à nous amener à Dieu.

Mais il y a des choses qui accompagnent la loi; — des sacrifices qui ont le caractère de la grâce, parce qu'ils sont offerts pour des transgresseurs. Et ici la sacrificature trouve sa place (voyez Hébreux 5). Le sacrificateur «est établi pour les hommes,... afin qu'il offre et des dons et des sacrifices pour les péchés». Voilà la grâce; — Dieu n'exigeant pas la justice, mais offrant une ressource aux pécheurs.

Nous trouvons donc ici les services de l'homme en grâce et le péché des fils d'Aaron dans ce développement pratique de la grâce.

Mais considérons premièrement un autre côté du service sacerdotal — le culte. Tout culte proprement dit se lie au sacrifice pour le péché, mais n'est pas, à strictement parler, fondé sur la présentation de ce sacrifice. Nous ne pouvons sans lui, comme rachetés, nous approcher pour rendre culte; il est pour nous la porte d'entrée, mais non le vrai caractère de notre culte. Ce culte est imprégné de «l'odeur agréable» de l'«holocauste»; nous nous approchons de Dieu, non seulement selon la valeur du sang, mais comme étant acceptés en Jésus; nous avons sur nous toute la saveur bénie de ce qu'il était et de ce qu'il fit pour Dieu. Précieuse pensée! Dans tout culte, il faut remarquer un grand principe; la mort doit intervenir entre nous et Dieu. Comparez le cas de Caïn et d'Abel. Caïn apporta devant l'Eternel des fruits de la terre maudite; — c'est ce que tout homme naturel présente à Dieu. Son culte lui coûtait «la sueur de son front», le labeur de la malédiction amenée par le péché, ce que ne fit pas celui d'Abel. Mais, chez Caïn, il n'y avait pas la foi; il ne reconnaissait pas sur quel pied il était devant l'Eternel; il était indifférent au jugement de Dieu, à sa miséricorde, à sa patience. L'offrande de Caïn (comme celle de tout homme en la chair), est la preuve de l'insensibilité la plus parfaite du coeur quant à ce qu'est l'homme devant Dieu. Tout ce que nous pouvons offrir, venant de nos coeurs naturels, n'est qu'un «sacrifice d'insensés». Le cas d'Abel est tout le contraire de celui-ci: son «sacrifice plus excellent» consistait en ceci: il confessait que la mort devait intervenir entre l'âme et Dieu. Il doit toujours en être ainsi; autrement, il ne peut y avoir de culte; en toutes circonstances la mort doit intervenir entre nous et Dieu.

La mort peut revêtir deux caractères très distincts; elle peut être le salaire du péché; elle peut être pour Dieu. Elle est le témoignage du péché de l'homme, mais en suite de la mort du Seigneur Jésus, elle est maintenant l'un de nos serviteurs. «Toutes choses sont à nous, soit vie, soit mort, soit choses présentes, soit choses à venir»; nous les possédons toutes. La mort qui était autrefois contre nous, est maintenant pour nous, parce que Christ l'a traversée. «Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que, par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude» (Hébreux 2: 14, 15). Ce fut par «la grâce de Dieu» que Christ goûta la mort. Dans sa mort, quoiqu'il dût la subir à cause du péché, nous voyons la grâce de Dieu. Tout

ce qui était contre nous a disparu. Le Seigneur Jésus ne peut rien toucher qu'il ne le change en bénédiction. «De celui qui mange est sorti le manger, et du fort est sortie la douceur». Si je contemple la mort au faite de sa puissance — à la croix de Christ — je vois en elle la puissance de la grâce.

C'est ici que je trouve la bonne odeur du culte dans son caractère propre, c'est-à-dire l'holocauste. L'aspect le plus précieux de l'offrande de Jésus se trouve dans la perfection de sa volonté, et dans le complet sacrifice qu'il fit de lui-même à Dieu. «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père» (Jean 10: 17, 18). Il ne fut pas seulement la victime sans tache, mais il s'offrit encore lui-même à Dieu. «Lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2: 6-8). Et encore: «Voici, je viens; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles» (Psaumes 40: 7, 8; Hébreux 10: 7). Ainsi, dans le don de Jésus, nous ne voyons pas seulement la grâce de Dieu, mais le fait que Christ, «par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache» (Hébreux 9: 14).

La volonté, qui pour nous est péché, devient de l'obéissance dans l'offrande qu'il a faite de lui-même. Toutes les phases de son existence ne furent que perfection. Il fut parfait dans toutes ses voies, dans toute sa vie, dans sa consécration à Dieu; mais ce fut cet être parfait lui-même qu'il offrit à Dieu dans son obéissance complète: «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». Il y avait là une glorification parfaite de Dieu. La volonté propre du premier Adam qui cherchait à se complaire à lui-même amena la mort; le second Adam, le Seigneur Jésus Christ, dans sa volonté de glorifier Dieu, nous acquit la vie par sa mort. En tant qu'il était question de l'homme, la gloire divine avait disparu. L'homme avait insulté le caractère et la majesté de Dieu, il avait prêté l'oreille aux mensonges de Satan, qui niait que la vérité et la bonté se trouvassent en Dieu; il avait pris le diable pour ami. Mais le Seigneur Jésus Christ, en s'offrant ainsi lui-même, glorifia Dieu entièrement. Aussi lorsque Judas fut sorti pour accomplir son oeuvre de trahison, le Seigneur put-il dire: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui» (Jean 13: 31). C'est là que Dieu a trouvé son repos.

Dieu a été glorifié. Dit-il vrai en affirmant que «le salaire du péché c'est la mort»? Satan affirme à Eve: «Vous ne mourrez point». Voyez Jésus. Fut-il sincère dans son amour pour l'homme? Satan avait mis cet amour en question. Jésus mourut pour l'homme. Satan tenta l'homme en disant: «Vous serez comme Dieu». Dieu donna son propre Fils, qui est l'image du Dieu invisible. Il revendiqua ainsi ses droits contre l'homme, mais il le fit en faveur de l'homme.

Lorsque le Seigneur Jésus, «par l'Esprit éternel, s'offrit lui-même à Dieu sans tache», Dieu trouva son repos en lui. Peu importe en quoi je trouve mon repos, si je ne le cherche pas là où

Dieu a trouvé le sien. Dieu a trouvé son repos en Jésus (dans un sens, il ne peut rien chercher d'autre), et nous pouvons aussi nous reposer en lui. C'est là que nous trouvons le motif du culte, le culte lui-même: il s'imprègne de la bonne odeur de tout ce que Christ a été et a fait pour nous, et ainsi notre culte prend le caractère de l'holocauste.

Sous un autre caractère, celui de «sacrifice pour le péché», le péché fut placé sur lui. «Dieu l'a fait péché pour nous» (2 Corinthiens 5: 21). Ce n'était pas «un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Eternel»; mais le corps était brûlé hors du camp comme une chose impure (Lévitique 4).

Quand il est parlé des offrandes dans le Lévitique, nous trouvons premièrement l'holocauste, l'offrande du gâteau et le sacrifice de prospérités; ensuite vient le sacrifice pour le péché. Mais dans la pratique, l'adorateur, pris individuellement, devait présenter d'abord son offrande pour le péché, puis l'holocauste, et ainsi de suite; car il ne pouvait rendre culte tant que le péché n'était pas ôté, mais il s'approchait de Dieu par l'efficace du sacrifice qui le purifiait.

Bien que Dieu nous rencontre dans nos péchés par le sang de Christ, cependant, quand nous rendons culte, nous parlons de ce que Jésus est pour Dieu. Nous nous approchons dans la pleine efficace du sacrifice de Christ. Le péché a été ôté et nous sommes au bénéfice de la valeur pleine et entière du Sauveur.

L'holocauste était «un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Eternel» (Lévitique 1: 9). Plus le feu le pénétrait et plus aussi l'odeur agréable montait vers Dieu. Il en était ainsi de Christ. Le feu de la sainteté de Dieu qui éprouvait et sondait, les replis les plus profonds de son Etre, faisait ressortir dans toute sa perfection l'odeur agréable à l'Eternel. Nous aussi nous sommes ainsi acceptés. C'est dans cette perfection que nous nous tenons devant Dieu. Et dans cette position bénie, nous avons communion d'adoration devant lui. Dieu avait sa part dans les sacrifices; le souverain sacrificateur aussi, et les adorateurs en mangeaient. Nous pouvons, de la même manière, nous nourrir de Christ.

C'est sur l'autel de l'holocauste que devaient être pris les charbons destinés à allumer l'encens que le sacrificateur faisait monter devant l'Eternel. «Un feu étranger», provenant d'une autre source, ne pouvait être accepté. Notre culte tout entier, même s'il s'agit simplement du chant d'un cantique, doit avoir ce caractère, — il doit être imprégné de l'odeur agréable de Christ. C'est ainsi que Dieu l'accepte, malgré ses innombrables imperfections. Toutes choses doivent être «salées par le feu»; ce qui ne passe pas par le feu, ne peut rester debout; si cette condition n'est pas observée, il n'y a que condamnation et que jugement; et tel fut le caractère du péché de Nadab et d'Abihu. Le feu éprouve l'oeuvre de chacun; si le jugement s'est épuisé tout entier sur Christ, il ne nous reste plus que la bonne odeur de Christ dans laquelle nous puissions nous tenir devant Dieu.

C'est la valeur réelle de notre position devant lui. Là est notre joie. C'est la place que la grâce nous donne.

Mais c'est à cette place même que «les fils d'Aaron» commirent leur péché.

«Et les fils d'Aaron, Nadab et Abihu, prirent chacun leur encensoir, et y mirent du feu, et placèrent de l'encens dessus, et présentèrent devant l'Eternel un feu étranger, ce qu'il ne leur avait pas commandé» (verset 1). Nous voyons ici le service séparé de ce qui rend son acceptation possible, et par conséquent la chute de l'homme dans le lieu de la grâce. L'homme a failli sous la loi; on pouvait s'y attendre; mais lorsque, par grâce, il est approché de Dieu, il faillit de nouveau.

Le péché de Nadab et Abihu (type effrayant de l'église professante) fut dirigé contre la grâce même de Dieu; ils manquèrent au respect dû au sentiment de leur position, ils n'eurent pas de révérence pour la présence de Dieu. La position dans laquelle nous avons été placés, quoiqu'étant une place de joie parfaite, doit toujours être caractérisée par la crainte (Hébreux 12: 28, 29).

Mais qu'advient-il du péché? Il faut qu'il rencontre le jugement — un jugement qui sort du lieu même de la grâce: «Et le feu sortit de devant l'Eternel, et les dévora, et ils moururent devant l'Eternel» (verset 2). L'Eternel revêt ici un caractère terrible. Le «feu étranger» rencontre la sainteté, le vrai feu du jugement de Dieu; — «ils moururent devant l'Eternel». Pensée solennelle!

Dieu se révéla comme un Dieu de jugement, dans l'habitation même de la bénédiction et de la grâce. Il en sera toujours ainsi pour tout ce qui prend une position fautive «devant l'Eternel»; car après tout, le lieu de la grâce est encore celui du jugement. «Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi». Nous avons toujours à nous juger nous-mêmes, afin de n'être pas jugés par Dieu (1 Corinthiens 11: 31).

Nous lisons: «Mais comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite; parce qu'il est écrit: Soyez saints, car moi je suis saint. Et si vous invoquez comme père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas» (1 Pierre 1: 15-17). Le Seigneur juge toujours selon la place dans laquelle nous avons été introduits, selon la position dans laquelle nous sommes. Nous en faisons autant quant aux autres hommes. Ainsi, je juge ceux qui habitent ma maison tout autrement que ceux du dehors. Je dis, non pas à un étranger, mais à celui qui est introduit chez moi: «Vous devez vous bien conduire ici». Dieu agit avec nous sur le terrain de la grâce, mais c'est aussi le terrain de la sainteté. La sainteté fait aussi bien partie de la grâce que n'importe quelle autre bénédiction. «Soyez saints, car moi je suis saint», exprime l'intimité, et n'est pas simplement un ordre. La grâce doit nous rendre saints, «participants de sa sainteté» (voyez Hébreux 12).

Dieu ne demande pas une sainteté à l'homme, mais il nous fait participer à la sienne. Que pourrions-nous désirer de plus? L'amour agit; et nous sommes rendus participants de la sainteté qui sépare Dieu de tout ce qui est inconséquent avec lui-même; de la sainteté, et non pas simplement de l'innocence. L'innocence consiste à ignorer le bien et le mal. Vous ne pourriez dire que Dieu soit innocent, mais il est saint. Il nous fait «participer à sa sainteté». *Sa*

sainteté — la connaissance du mal, tel qu'il le voit, la capacité qu'il possède de s'élever au-dessus du mal. La sainteté est, tout autant que l'amour, une partie de la grâce.

Ils moururent. «Et Moïse dit à Aaron: C'est là ce que l'Eternel prononça, en disant: Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et devant tout le peuple je serai glorifié. Et Aaron se tut» (verset 3). Celui qui occupait la place d'intercesseur garda le silence. «Il y a un péché à la mort» (1 Jean 5: 16), devant lequel l'Eglise doit se taire. Dieu a pris la chose entre ses mains; il a agi dans son saint lieu; et tout ce que l'homme peut faire, c'est de garder le silence.

Mais ceci n'est pas tout. Le Seigneur saisit l'occasion fournie par ce péché, pour montrer quelle est notre position journalière «devant lui», et pour faire encore ressortir d'autres manquements.

«Et l'Eternel parla à Aaron». Dieu s'adresse à lui, parce qu'il s'agit de ce qui convient, aux sacrificateurs, à ceux qui entrent devant l'Eternel (*). Nous avons ici des instructions données par Christ, comme sacrificateur, tout aussi bien que comme législateur. Il est des choses qui sont bienséantes pour un chrétien, à part la question de justification, des choses que l'Esprit sait nous convenir dans notre position de sacrificateurs. Nous lisons, en Hébreux 5, que ceux-là sont sacrificateurs «qui sont appelés de Dieu, ainsi que le fut Aaron»; et aussi que «Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré». Ainsi, quoique dans un sens bien inférieur, nous sommes, nous devenons des sacrificateurs, étant nés de Dieu. Ce qui nous est présenté ici n'est pas simplement un précepte; c'est une instruction sacerdotale quant à la manière dont nous devons nous approcher de Dieu. La nouvelle nature dans laquelle nous sommes nés de Dieu comprend et apprécie ces choses.

(*) Ceci regarde tous les saints, car comme «fils d'Aaron», ils sont tous égaux; dans un autre sens, en les considérant comme Lévites, il peut y avoir des distinctions; ils sont tous serviteurs, mais l'un doit porter l'arche, l'autre les piliers, etc. Dieu parle de nous ici dans notre caractère le plus élevé. L'Eternel fait connaître à Aaron, le souverain sacrificateur, comment «les fils d'Aaron» doivent s'approcher de Lui.

«Et l'Eternel parla à Aaron, disant: Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation, afin que vous ne mouriez pas. C'est un statut perpétuel, en vos générations, afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur, et afin que vous enseigniez aux fils d'Israël tous les statuts que l'Eternel leur a dits par Moïse» (versets 8-11). «Le vin et les boissons fortes», — tout ce qui excite la chair, tout ce qui n'appartient pas à la netteté de compréhension et de jugement spirituels qui conviennent à ceux qui pénètrent dans le sanctuaire, doit être exclu.

Je crois que nous sommes souvent empêchés d'entrer dans la présence de Dieu par le fait que nous «buvons du vin». Du moment que se manifeste ce qui agit sur la chair et excite la nature, le désir de chercher le plaisir et la joie dans des choses innocentes en elles-mêmes, n'importe lesquelles (la chair profite de toutes les occasions), alors nous pouvons être sûrs

que «le vin» et «les boissons fortes» exercent leur influence et nous ôtent notre discernement spirituel. Ces choses sont donc inadmissibles.

Il y a dix mille choses qui peuvent nous exciter ainsi. L'éloquence, par exemple. Celui qui se laisse entraîner par elle, ne pourra faire jouir de la vérité ceux qui l'écoutent. Cette vérité ne changerait pas pour être présentée en simplicité, et ainsi ce qui est de Christ frapperait davantage. L'éloquence n'est pas en elle-même une chose mauvaise, et pourtant Paul dit: «Et moi-même, quand je suis allé auprès de vous, frères, je ne suis pas allé avec excellence de parole ou de sagesse, en vous annonçant le témoignage de Dieu; car je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié. Et moi-même j'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement; et ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance, afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu».

Beaucoup de choses qu'on trouve liées aux choses de Dieu ne répondent pas à ce que nous venons de lire. Il y a du «vin» et des «boissons fortes», et cela rend impropre pour le sanctuaire. Tout ce qui n'est pas la joie spirituelle, vraie et calme, convenant à la présence de Dieu, rentre dans cette catégorie. Considérez bien; vous verrez ces choses dans toutes les formes de faux culte. Si nous pensons à la beauté et à l'élégance de l'édifice dans lequel nous nous rencontrons, nous tombons dans le même piège. Ces sensations agissent sur la nature, et tout ce qui a cet effet ne convient pas à la présence de Dieu et ne peut être porté dans le sanctuaire. Il en est de même pour toutes les choses autour de nous qui obscurcissent notre discernement spirituel, quoique, peut-être, elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes. Nous pouvons nous trouver dans un endroit ravissant sans en être occupés; dans ce cas, il n'est pas question de «boisson forte».

Le but de cette exhortation n'est pas seulement de nous faire agir comme nous le devrions. L'état d'esprit qui nous donne la capacité de juger entre ce qui est pur et ce qui est impur, découle de l'absence de ces choses; alors nous pouvons apprendre, par la communion avec Dieu dans le sanctuaire, à faire une différence entre ce qui est «saint et ce qui est profane». Ainsi l'apôtre prie pour les chrétiens qui étaient à Colosses, demandant à Dieu qu'ils fussent «remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards». Pour les Philippiens aussi, il demande qu'ils aient une connaissance de la volonté de Dieu telle, «qu'ils discernent les choses excellentes (éprouvant celles qui diffèrent), afin qu'ils soient purs et qu'ils ne bronchent pas jusqu'au jour de Christ»; sans une seule chute tout le long du chemin jusqu'au jour de la venue du Seigneur.

Quand nous péchons, nous ne pouvons jamais nous justifier en disant: «Nous n'y pouvons rien; la chair est en nous», car «aucune tentation ne nous est survenue qui n'ait été une tentation humaine; et Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que nous

puissions la supporter». La théorie du chrétien est la suivante: la chair ne devrait jamais se montrer excepté en la présence de Dieu, où elle rencontre la grâce et aussi la sainteté.

Telle est la vraie force de notre marche. Elle ne se trouve pas dans un degré particulier de progrès; il s'agit simplement d'un homme, marchant selon sa communion, qui ne cède jamais à la faiblesse de la chair, car il ne la connaît que devant Dieu, et non pas devant Satan. Quand je connais la chair ainsi, je puis m'abreuver de ce qui en est l'opposé, de la grâce de Dieu, et marcher ainsi en avant dans la force de ce qui est en lui, et non dans la honte et la faiblesse de ce qui est en moi.

C'est ainsi que, purifié de tout ce qui agit sur la chair, et me trouvant près de Dieu, j'apprends dans le sanctuaire à connaître ses pensées et à «discerner entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur». Alors je puis enseigner les autres et leur dire: Ceci est la pensée du Seigneur sur tel ou tel sujet. Comme il est dit dans notre passage: «Afin que vous enseigniez aux fils d'Israël tous les statuts que l'Eternel leur a dits par Moïse». Mais n'avons-nous pas souvent ressenti notre incapacité à juger des choses selon la pensée de Dieu, alors qu'il n'y avait pas manquement à l'égard des préceptes, mais simplement une incompetence spirituelle? Hélas! bien-aimés, nous nous étions laissés entraîner à «boire du vin et des boissons fortes», et ainsi nos facultés spirituelles avaient été obscurcies.

Il y a encore autre chose à remarquer. Les «fils d'Aaron» devaient manger de «l'offrande de gâteau», et du «sacrifice de prospérité» (versets 12-15). Nous trouvons ici la communion. Tout l'intérieur de l'animal, dans le sacrifice de prospérité, était réservé à l'Eternel; «un pain de sacrifice par feu à l'Eternel». Aaron et ses fils avaient leur part, l'adorateur lui-même aussi. Je ne puis en cette occasion me séparer de Dieu, parce qu'il m'est impossible de me séparer des délices que Dieu trouve en Christ, ni de toute la famille de Dieu dont chaque membre reçoit la portion qui lui est due. Il n'y a pas de vrai culte qui n'embrasse, dans son cercle, Dieu, Christ et toute la famille d'Aaron — l'Eglise. C'est un festin pour tous, quand il est réellement compris. Nous lisons en Ephésiens 3: «Afin, que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Comment pourrais-je «comprendre avec *tous* les saints», si j'en omettais un seul? Je ne puis en laisser un de côté, sans diminuer ma propre réalisation de la plénitude de l'amour de Christ et de Dieu. Celui des saints que j'oublierais serait justement celui qui ferait la joie du coeur de Christ. Et c'est en ceci que nous manquons trop souvent.

Il y a plus encore. Nous devons dans un certain sens, comme sacrificateurs, porter les péchés et les tristesses de nos frères; non pour ce qui regarde la rédemption, cela va sans dire; Christ tout seul s'est occupé de cette oeuvre-là; son sang a été porté sur le propitiatoire; cependant il est vrai que nous avons à charger sur nous les fardeaux des autres. Or c'est de ce côté-là, plus qu'en tout autre peut-être, que nous montrons notre incapacité. Nadab et Abihu offrirent un feu étranger. Eléazar et Ithamar ne leur ressemblaient pas, mais leur faute n'en est pas moins rappelée. «Et Moïse chercha diligemment le bouc du sacrifice pour le péché;

mais voici il avait été brûlé; et Moïse se mit en colère contre Eléazar et Ithamar, les fils d'Aaron qui restaient, et il leur dit: Pourquoi n'avez-vous pas mangé le sacrifice pour le péché dans un lieu saint? car c'est une chose très sainte; et Il vous l'a donné pour porter l'iniquité de l'assemblée, pour faire propitiation pour eux devant l'Eternel: Voici, son sang n'a pas été porté dans l'intérieur du lieu saint; vous devez de toute manière le manger dans le lieu saint, comme je l'ai commandé» (versets 16-18).

Voici quelle était l'ordonnance quant au «sacrifice pour le péché»: si le sang était apporté dans la tente d'assignation afin d'être répandu devant l'Eternel, le corps de la victime était brûlé hors du camp. Mais s'il s'agissait du «sacrifice pour des offenses, le sacrificateur devait en manger, et les fils d'Aaron recevaient aussi leur part.

Nous trouvons, en Jean 13, le parfait modèle de l'exercice de la grâce dans les saints quant aux manquements et aux péchés de leur frères. «Si donc moi, le Seigneur et le maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres». Quand nous voyons une souillure chez notre frère, nous devrions toujours employer ce lavage, mais cela nous est impossible si nous ne portons en esprit, devant le Seigneur, tout le fardeau du péché que nous voulons confesser (le lavage des pieds n'est pas la rédemption). Et c'est là, dans l'exercice de ce devoir sacerdotal, que nous manquons tous.

Supposez que je marche vraiment dans la puissance de la position dans laquelle j'ai été placé; alors, si je vois le péché chez mon frère et que je prie pour lui, je trouve qu'il est identifié avec Christ, comme représenté devant le monde: le vêtement de Christ est souillé, l'honneur de Christ est atteint, la joie de Christ est compromise; tout est gâté, la communion avec Christ est perdue. C'est une chose terrible que de voir des saints de Dieu déshonorer Christ de cette manière! Maintenant je dois porter toute la misère et toute l'affliction qui découlent de ces choses, comme si j'avais péché moi-même. L'amour prend la place du pécheur, et la faute de mon frère devient l'occasion de l'intercession de mon coeur devant Dieu; elle produit l'activité de l'amour.

Un enfant est-il en proie à des souffrances aiguës; sa mère le voit convulsé par la douleur; elle ne ressent aucun mal physique, mais elle n'en souffre que doublement dans son coeur, dans ses affections. Il devrait en être ainsi pour nous, en sympathie avec les saints, quand nous les voyons aux prises avec de fausses doctrines, ou marchant d'une manière répréhensible. Jésus porte tout cela, mais nous devrions nous identifier avec lui quant à sa manière d'agir au sujet du péché, en mangeant le sacrifice pour le péché. Lorsque Daniel fait sa confession, dit-il qu'Israël avait péché? Non, mais: Nous avons péché; à nous la confusion de face; nous nous sommes rebellés. Telle est notre place.

Lorsque Moïse accuse Eléazar et Ithamar d'avoir péché, Aaron s'avance (verset 19) et répond à leur place. Il prend toute la charge sur lui. Christ fait de même pour nous. Il se rend responsable pour tout. Cependant, ç'aurait été leur privilège, comme c'est aussi le nôtre, de manger du sacrifice pour le péché; c'est la portion qui nous a été assignée. Dieu, dans les richesses de sa grâce, ne se borne pas seulement à nous bénir; il nous emploie à son service.

Nous pouvons travailler sous sa direction. Paul plante, Apollos arrose, et Dieu donne l'accroissement.

Mais c'est Dieu qui a tout fait depuis le commencement. Si un homme est converti, à qui appartient-il de se réjouir? «Vous êtes notre joie», dit l'apôtre; c'était la sienne. Paul ne les avait pas rachetés, mais il avait la joie de l'amour.

En accomplissant ce service d'amour, nous avons son Esprit en nous, et ainsi la joie de l'amour nous appartient. Mais ce n'est pas seulement que nous devons aller annoncer l'évangile aux pécheurs. (La prédication correspond au ministère apostolique, tandis que l'enseignement et l'exhortation des saints, incombent à la sacrificature). Prier pour un frère, c'est le ministère sacerdotal en amour. S'il s'agit d'intercession, nous devrions porter toute l'iniquité de ce qui nous occupe sur notre propre coeur devant le Seigneur. Ainsi, le péché même devient une occasion de déployer l'amour et non le jugement.

Mais n'est-il pas vrai que nous avons failli? Tandis que l'église professante a offert un feu étranger devant l'Eternel, avons-nous su ce que c'est que de manger pour nos frères «le sacrifice pour le péché»? Ne les avons-nous pas chargés de leur offense selon la justice, les plaçant pour ainsi dire sous la loi, au lieu de manger du sacrifice dans un lieu saint?

La tristesse ne doit pas entraver notre service de sacrificateurs devant l'Eternel. Mais prenons garde aussi que la joie de la nature, «le vin et les boissons fortes», ne nous soient un empêchement. Je le demande une fois de plus: N'avons-nous pas reculé à l'idée de porter l'iniquité de nos frères, comme intercesseurs devant l'Eternel; avons-nous mangé du sacrifice dans un lieu saint? Combien nous sommes loin d'être affligés au sujet des fautes de nos frères autant que s'il s'agissait de nos fautes à nous! Avons-nous vraiment, comme sentant le mal, supplié le Seigneur selon l'intercession de la grâce? Cela ne nous arrive que bien rarement; et nous ne nous tenons guère à la brèche, pour ainsi dire. Nous avons tous failli, et failli gravement, quant à ces choses. Nous ne sentons pas assez que Christ s'identifie avec ses saints. Cette pensée nous placerait dans la position d'intercesseur.

Mais la voix d'Aaron se fait entendre (verset 19) et prévaut. «La chose fut bonne aux yeux de Moïse», de celui qui commandait et avait le droit de requérir (verset 20). Ainsi, lorsque Dieu entend la voix de notre Aaron intercédant en notre faveur, il est satisfait. Et tout en sentant que nous avons failli, nous trouvons la consolation dans cette pensée. La paix reparaît. Mais l'assurance qu'il en sera ainsi ne devrait pas nous faire traiter légèrement les péchés de nos frères.

Fragments

ME 1896 page 120

Ce qui caractérise toujours la vie de Christ en nous, c'est que lui-même en est l'objet, lui seul. Christ est personnellement l'objet dont la vie se nourrit, eu égard au fait que c'est en mourant par amour pour nous, que celui qui était capable de le faire, le Fils de Dieu, nous a donné cette vie, à nous, quittes ainsi du péché par l'efficace de cette mort même. Il est tout revêtu à nos yeux de l'amour qu'il nous a montré dans sa mort; nous vivons par la foi au Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous (Galates 2: 20).

ME 1896 page 140

Aussi longtemps que Christ reste assis sur le trône de son Père et que notre vie est cachée avec lui en Dieu, nous subissons la mort, physiquement, selon la sentence de Dieu: l'âme sera séparée du corps mortel. Quand Christ, s'étant levé du trône du Père, reviendra et qu'il exercera sa puissance pour appeler les siens à lui avant de venir exécuter le jugement, la mort n'exercera aucun empire quelconque sur ceux qui vivront encore; ils ne passeront pas par la mort.

ME 1896 page 160

Souvenons-nous que tout notre culte appartient à Dieu, qu'il est l'expression de l'excellence de Christ en nous, et *ainsi* notre joie, comme par un seul et même esprit, avec Dieu: lui dans le Père, nous en lui, et lui en nous, telle est la chaîne d'union merveilleuse qui existe en grâce aussi bien qu'en gloire. Notre culte est l'expression de ce qui, par Christ, remplit ainsi et réjouit le coeur, comme lui-même prenant place au milieu de nous, dit: «J'annoncerai ton nom à mes frères; je te louerai au milieu de la congrégation» (Psaumes 22: 22; Hébreux 2: 12). Lui certainement est dans la joie, et sait que la rédemption est accomplie. Puissions-nous être d'accord avec notre céleste Guide! Il conduira bien nos louanges et d'une manière agréable au Père.

ME 1896 page 200

L'amour, la justice, la majesté de Dieu furent manifestés là où étaient le péché et la mort. Christ qui n'a pas commis le péché, fait péché pour nous en obéissance parfaite et en amour pour son Père, s'abaissa jusqu'à la mort; et Dieu a été glorifié, et la puissance de Satan dans la mort, détruite; Dieu a été glorifié pleinement dans l'homme selon tout ce qu'Il est, en obéissance, et en amour, là où le péché était entré. Christ a été fait péché, lui qui n'a pas connu le péché; et Dieu a été glorifié en lui, en sa croix, comme ni création, ni innocence

n'auraient jamais pu le faire: tout a été là parfum de bonne odeur, et selon tout ce que Dieu était en justice et en amour.

ME 1896 page 280

Ce sera un beau spectacle, comme résultat des voies de Dieu, que de voir toutes choses réunies dans une paix et dans une union parfaites sous l'autorité de l'homme, du second Adam, Fils de Dieu, nous-mêmes étant associés avec lui dans la même gloire, nous-mêmes étant ses compagnons dans sa gloire céleste, comme objets des conseils éternels de Dieu! L'état éternel dans lequel Dieu est tout en tous est encore autre chose. L'administration est le résultat des voies et du gouvernement de Dieu, — l'état éternel, celui de la perfection de sa nature.

ME 1896 page 380

Le premier acte d'Adam, béni en Eden, a été de chercher sa propre volonté (et par cette désobéissance il devint, lui et sa postérité — une postérité semblable à lui, dans ce monde de misère — étranger à Dieu, séparé de lui dans sa condition et sa volonté). Christ, lui, dans ce monde de misère, se dévoua lui-même en amour, pour accomplir la volonté de son Père. Il s'anéantit lui-même. Il vint ici-bas, par un acte de dévouement à son Père, afin que, au prix du sacrifice de lui-même, Dieu fût glorifié. Il était, dans le monde, l'homme obéissant, dont la volonté était de faire celle de son Père, accomplissant le premier grand acte et la source de toute obéissance humaine et, par ce moyen, de la gloire de Dieu.

ME 1896 page 460

Christ ne cherchait rien comme ressource, comme s'il pouvait trouver quelque chose dans l'état du peuple juif qui fût capable de le consoler et de relever son coeur: son affliction était pure et absolument propre à lui, plus profonde, (car qui pouvait la partager?) mais parfaite, étant ressentie de lui seul; ainsi, dans Jean 13, lorsque c'est sur lui-même (car cet évangile laisse de côté le vieux cep, comme rejeté) que la peine doit venir, Jésus ne peut désirer que l'heure de la tentation arrive: il doit craindre, être troublé; c'est pourquoi il a été exaucé. Mais cela se passe entre Dieu et lui seul; aucune autre pensée n'intervient et ne s'interpose pour que Dieu ne soit pas absolument là présent. Hélas! si cela eût été possible, tout était perdu. Non, c'est la soumission absolue de l'homme parfait qui cherche, et cherche uniquement, que le nom de Dieu soit glorifié selon la perfection de Dieu lui-même, qu'il le soit à ses dépens, agissant maintenant, non comme Dieu, qui doit nécessairement en maintenir la gloire, mais se soumettant à tout, se sacrifiant, afin que Dieu glorifie son nom. C'est pourquoi il a été souverainement glorifié comme homme, — glorieux mystère où la gloire de Dieu resplendira aux siècles des siècles.

Quelques pensées sur le livre d'Esther

ME 1896 page 126

Ce livre fait partie des Ecritures divinement inspirées, où il occupe sa place bien marquée. Il nous présente, relativement à Israël, le peuple de Dieu, une partie remarquable des voies de Dieu dont la Bible, dans son unité parfaite, offre l'ensemble. A ce point de vue, il est d'un grand intérêt; nous y trouvons de précieux enseignements, et, comme dans tous les livres de l'Ancien Testament, nous pouvons y voir des ombres de ce qui se rapporte à Christ et à son peuple terrestre dans l'avenir.

Après que l'édit de Cyrus (Esdras 1: 1-4) eut permis aux Juifs captifs en Babylone, de rentrer dans leur pays et de rebâtir le temple, nous les voyons dans deux positions distinctes.

Un petit nombre d'entre eux profitent de l'édit et retournent dans leur terre. Là, ils ne sont pas formellement reconnus de Dieu, car «Lo-Ammi» (pas mon peuple) avait été prononcé sur eux, et le temps où la sentence devait être révoquée n'était pas venu (voyez Osée 1: 9-11), mais agissant avec foi et sous l'action de l'Esprit de Dieu (Esdras 1: 5; Aggée 1: 14), ils se comportent comme Juifs fidèles dans le pays. Nous les voyons garder les ordonnances de la loi de Moïse, élever leur autel et offrir des sacrifices, reconstruire le temple et rebâtir les murailles de Jérusalem. Il est vrai que la gloire de l'Eternel ne vient pas dans ce temple des fils de la transportation, comme elle était venue remplir le tabernacle au désert et le temple de Salomon; non, la gloire est partie (Ezéchiél 11: 22-25), le trône de l'Eternel n'est plus à Jérusalem, il n'est plus fait mention de l'arche qui n'a jamais été dans ce nouveau temple. Mais, dit l'Eternel par Aggée à ceux qui étaient de retour de la captivité, «je suis avec vous; la parole selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez pas» (Aggée 2: 4, 5). Ainsi pour la foi, Dieu était là, et cette maison était son temple. En conséquence, les Juifs se mettent à part des nations, lisent les Ecritures et s'y attachent, et suivent la voie du Dieu d'Israël autant que la puissance gentile, qui domine sur eux, le leur permet. Jamais depuis ce temps, comme nation, ils ne retombent dans l'idolâtrie. Ils s'adressent à Dieu, et Dieu les protège dans leurs dangers, et les soutient dans leurs difficultés. Ils ont des chefs, des libérateurs et des prophètes.

Cet état des «fils de la transportation» est le sujet des livres d'Esdras, de Néhémie, d'Aggée et d'une partie de Zacharie. Malachie, le dernier des prophètes, témoigne de ce que, plus tard, hélas! cet état devint.

C'est donc une nouvelle condition dans laquelle ils sont mis à l'épreuve. Comme nous l'avons dit, le trône de Dieu n'est plus là, la gloire de Dieu n'est plus dans le temple, il n'y a plus de «sacrificateur avec les Urim et les Thummim» pour rendre les oracles de Dieu (Néhémie 7: 65; Nombres 27: 21); mais, nous le répétons, pour la foi, ce temple est toujours la maison de Dieu, ainsi que le Seigneur Jésus le reconnaît (Aggée 2: 3; comparez Jean 2: 16). Les Juifs, de retour dans leur pays, sont toujours esclaves, dépendants des nations (Néhémie

9: 36-38; Esdras 9: 8, 9). S'ils ont été ramenés, c'est pour attendre le Libérateur, le Messie (Aggée 2: 7). Ce sera la dernière épreuve de l'homme. Le recevront-ils, lorsqu'il viendra leur faire entendre ses appels de grâce, après les avoir fait inviter à la repentance? Nous savons par les évangiles ce qu'il en a été, et Malachie montre déjà, dans son livre, le déclin et les germes de la condition où les trouve Jésus, à sa venue.

Mais un grand nombre de Juifs, même de ceux de la captivité de Babylone, ne profitèrent pas de l'édit de Cyrus. Ils restèrent établis, non seulement à Babylone, mais dispersés dans les diverses provinces du vaste empire perse (Esther 2: 5, 6; 3: 6, 8). On ne peut autrement que voir dans leur conduite un manque de foi et d'énergie, un défaut d'affection pour la maison de Dieu. Néanmoins ils gardent leurs coutumes différentes de celles des nations impures; ils en restent séparés, bien qu'au milieu d'elles. Mais là, nécessairement, ils n'ont ni sacrifices, ni fêtes solennelles, ni parole de Dieu par le moyen de prophètes, et ne peuvent garder en entier les ordonnances de la loi de Moïse. Ils sont, en quelque sorte, dans une position analogue à celle des Juifs de nos jours, «sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans statue, sans éphod ni théraphim» (Osée 3: 4). Dieu ne les reconnaît pas. Mais quel que soit leur état, et c'est ce qui fait ressortir sa bonté et sa fidélité, son regard est sur eux; il agit en grâce envers eux il les protège et les sauve; mais son action s'opère d'une manière cachée, et voilà pourquoi son nom n'est jamais mentionné dans ce livre.

C'est là ce que nous présente le livre d'Esther, savoir les voies secrètes de la grâce de Dieu envers son peuple *dispersé* au milieu des nations, les conduisant finalement à la gloire du royaume.

Examinons quelques-uns des sujets principaux que nous trouvons dans ce livre intéressant à tous égards.

1. La Puissance gentile

En premier lieu, nous voyons sur la scène la puissance que Dieu a établie sur la terre, quand son trône a été retiré de Jérusalem, à cause de l'iniquité d'Israël, et que la domination a été transférée aux nations. Il fut donné au roi Nebucadnetsar de la contempler dans son majestueux ensemble, durant la succession des siècles, dans le songe que Daniel rappela et interpréta (Daniel 2) Ce sont «*les temps des nations*» dont parle le Seigneur (Luc 21: 24). Ils commencèrent avec l'empire babylonien, représenté par son puissant chef Nebucadnetsar, la tête d'or de la statue. Sa domination était universelle et absolue. Il l'avait reçue de Dieu lui-même (Daniel 2: 37, 38; Jérémie 27: 6-8), ainsi qu'il le reconnaît.

Mais dans le livre d'Esther, ce n'est pas l'empire babylonien qui est sur la scène. Il a pris fin la nuit où Babylone fut prise par Darius, le Mède, et où Belshatsar, le petit-fils de Nebucadnetsar, fut tué (Jérémie 27: 7; Daniel 5: 28, 30, 31). L'empire des Mèdes et des Perses lui succède, représenté par la poitrine et les bras d'argent de la statue que Nebucadnetsar vit en songe, moindre en excellence, car l'autorité royale y était limitée, et non plus absolue (Daniel 6: 7, 8), mais participant aux mêmes privilèges, et présentant le même esprit. Cyrus,

successeur de Darius et le véritable premier chef de l'empire perse, reconnaît que sa puissance lui vient de «l'Eternel, le Dieu des cieux» (Esdras 1: 2). C'est cet empire qui, aux jours d'Esther, domine sur la terre sous son roi Assuérus, qui «régnait depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie sur cent vingt-sept provinces» (Esther 1: 1).

Les empires successifs constituant la statue (*) sont aussi représentés séparément dans la prophétie, selon leurs caractères moraux, sous l'image de «bêtes» et de bêtes sauvages (Daniel 7; 8). Cette expression nous dit ce qu'ils se sont montrés dans leur caractère, leur manière d'agir, et leur responsabilité. La bête ne connaît, pas Dieu, ne lève pas les yeux en haut, vers le ciel, mais les tient tournés vers la terre; tout entière elle est de la terre, suivant ses instincts, et ne faisant servir qu'à les satisfaire l'intelligence plus ou moins développée qu'elle possède. Ces empires, dans la personne de leurs chefs, au lieu de rapporter à Dieu l'origine de leur puissance et de demeurer dans sa dépendance, se glorifient comme s'ils devaient tout à eux-mêmes. Nebucadnetsar, qui avait entendu de la bouche de Daniel ces paroles: «Toi, ô roi, tu es le roi des rois, auquel le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, et la force, et la gloire», quelque temps après les a oubliées et ose dire: «N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie pour être la maison de mon royaume, par la puissance de ma force et pour la gloire de ma magnificence?» (Daniel 4: 29-33). Il n'y a rien de Dieu en cela, c'est l'homme s'exaltant lui-même, Aussi, à l'instant où Nebucadnetsar détourne ses yeux de Dieu pour les porter sur lui-même, dès qu'il abaisse ses regards et les tourne vers la terre, il devient une bête (voyez Psaumes 49: 20) sans connaissance, livrée à ses instincts, et qui n'est pas dirigée par la sagesse d'en haut. Ce n'est que lorsqu'il lève les yeux en haut vers Dieu qu'il peut dire, dans son admirable confession: «Et mon intelligence me revint, et je bénis le Très-Haut» (Daniel 4: 34-36). C'est ce qui arrivera à la fin aux puissances des nations; elles reconnaîtront et célébreront l'Eternel (voyez Psaumes 138: 4, 5).

(*) La statue représente un tout, un ensemble, celui de l'autorité donnée aux nations jusqu'à la fin de «leurs temps».

Nous ne nous arrêterons pas à considérer l'emblème sous lequel la puissance babylonienne est figurée; on y voit la majesté, la force, l'énergie et la rapidité d'exécution. La bête qui représente l'empire perse est «semblable à un ours, et elle se dressait sur un côté. Et elle avait trois côtes dans sa gueule, entre ses dents; et on lui dit ainsi: Lève-toi, mange beaucoup de chair» (Daniel 7: 5). Les traits de cette description expriment d'une manière frappante le caractère du second empire. C'est l'avidité et la rapacité, en même temps que la voracité et la cruauté d'une bête de proie. En effet, la puissance perse s'enrichissait des dépouilles des peuples vaincus sur lesquels pesait son joug intolérable, et c'était pour satisfaire les goûts et les désirs effrénés de luxe et de jouissance des rois, des satrapes et des courtisans.

Le chapitre 8 du même prophète représente la puissance perse sous la figure d'un *bélier* (*) «heurtant vers l'occident, et vers le nord, et vers le midi; et aucune bête ne pouvait tenir devant lui, et il n'y avait personne qui pût délivrer de sa main; et il fit selon son gré, et devint grand» (Daniel 8: 3, 4). Les directions dans lesquelles s'effectuèrent les conquêtes des rois

perses, la force irrésistible de leurs armes, surtout au commencement (2 Chroniques 36: 23; Esaïe 45: 1-3), l'étendue de l'empire sur lequel ils régnaient et qui leur faisait donner partout le nom de «grand roi», tout cela est admirablement décrit dans le court récit de la vision de Daniel.

(*) Le bélier «avait deux cornes», les Mèdes et les Perses, «et les deux cornes étaient *hautes*», symbole de leur grande puissance; «et l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'éleva la dernière». Ce sont les Perses qui s'unirent aux Mèdes et finirent par dominer en chef.

Mais l'empire perse, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, était, selon l'expression du prophète, «inférieur» à celui que représentait la tête d'or. Sa position, ainsi que le métal qui le figurait dans la vision contemplée par le grand monarque chaldéen, l'indique. *Au-dessous de la tête d'or*, se trouvaient *la poitrine et les bras d'argent* (Daniel 2). C'était l'image de l'empire perse. Il n'était pas *inférieur* en étendue à l'empire babylonien, mais en ce que l'autorité de ses rois était soumise à un contrôle, et qu'eux-mêmes étaient liés par la loi qu'ils avaient promulguée; il y avait une limite à l'exercice de leur volonté. Au lieu d'être absolue comme celle de Nebucadnetsar, qui ne prenait conseil que de lui-même et dont la volonté était la seule loi, chez les Mèdes et les Perses l'autorité royale était réglée par un conseil de sept des principaux officiers du royaume, et une fois un décret rendu, le roi lui-même ne pouvait le changer: il était irrévocable (Esther 1: 14; 8: 8; Daniel 6: 7, 8, 12, 15).

D'autres traits caractérisent la puissance gentile qui dominait au temps d'Esther. Si, d'un côté, leur autorité était limitée, d'un autre, la prétention des rois perses était d'être traités comme Dieu même. Nebucadnetsar, aussitôt après la vision qui déroulait devant lui la suite des empires, et bien qu'il eût reconnu le Dieu de Daniel comme «le Dieu des dieux et le Seigneur des rois», emploie l'autorité qu'il tient de Dieu pour donner à l'idolâtrie une splendeur sans égale, et veut en faire le lien qui unira tous les peuples soumis à sa domination. La mort est le châtement prononcé contre quiconque n'obéira pas à la volonté du puissant monarque et refusera de se prosterner devant la statue d'or (Daniel 3). Ainsi, dans le temps à venir, la bête et son image devront être adorés, sous peine de mort, par ceux qui habitent sur la terre (Apocalypse 13).

Chez les rois perses, une prétention plus élevée surgit. Ils assument le caractère de la divinité. La première chose présentée par Satan à l'homme pour le séduire, a été: «Vous serez comme des dieux». L'homme ne l'a pas oublié; cette suggestion agit toujours en lui. Il poursuit ce but, à mesure que son esprit accroît le cercle de ses découvertes et de ses connaissances, et qu'il se soumet les forces de la nature. Et le moment arrivera où, sous l'action de Satan, «l'homme de péché, le fils de perdition, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 3, 4). Voilà vers quel avenir marche le monde: les saints de l'économie présente seront alors avec le Seigneur.

La prétention dont nous avons parlé, se montrait chez les rois perses par différents traits. Nul ne pouvait se présenter devant eux sans y être appelé, et si la loi était enfreinte, c'était la mort pour le transgresseur, à moins que le roi ne fit grâce (Esther 4: 11). Personne ne devait

montrer devant eux de la tristesse. Leur présence était la source de la joie (Néhémie 2: 1, 2). Tout décret émané de leur bouche, était irrévocable. De plus nous voyons Darius, à l'instigation de ses conseillers, défendre d'adresser aucune requête à quelque dieu ou homme que ce soit, sauf à lui, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions (Daniel 6: 7, 8). Et nous voyons encore qu'une parole de ces monarques, prononcée contre qui que ce fût, était un arrêt de mort (Esther 7: 8-10).

L'idolâtrie que Nebucadnetsar voulait établir et imposer à tous, la prétention à être considéré comme un dieu qui caractérisait les rois de Perse, étaient l'une et l'autre l'effet de l'influence de l'ennemi de Dieu. Il s'en servait contre le peuple de Dieu, ainsi qu'on le voit en Daniel et que nous le verrons dans le livre d'Esther.

Toutefois, rappelons-nous aussi que la puissance royale est établie de Dieu, et qu'en quelque sorte elle représente sur la terre celle de Dieu. C'est ainsi que, s'adressant à ceux qui jugent, Dieu dit: «Moi, j'ai dit: Vous êtes des dieux» (Psaumes 82: 1, 6). L'autorité du souverain a droit de vie et de mort. Paul nous le rappelle, en invitant «toute âme» à être soumise à l'autorité qui vient de Dieu; le magistrat ne «porte pas l'épée en vain» (Romains 13: 1-5). La main royale tient un sceptre d'or, symbole de la puissance pour gouverner, signe d'autorité et de majesté. Mais ce sceptre, tendu à quelqu'un et touché par lui, est pour cette personne un signe de grâce et de miséricorde, une marque qu'elle est acceptée par la faveur royale et qu'au lieu de la mort, c'est la vie qu'elle reçoit (Esther 4: 11; 8: 4). Ainsi, devant la majesté de Dieu, nous ne saurions subsister, mais sa grâce intervient, nous place dans sa faveur, et nous vivons! Enfin la puissance du souverain abaisse et élève qui elle veut; comme nous le verrons de Mardochée et d'Haman. Et c'est, dans la mesure divine, ce qui est dit de l'Eternel: «Il abaisse, et il élève aussi» (1 Samuel 2: 7). Et de plus, la puissance du roi de Perse le fait avoir droit au tribut et à l'hommage de toutes les nations qui lui sont soumises; elle possède la gloire et la force. A tous ces points de vue, le grand roi représente bien l'autorité divine. Mais il n'est qu'un homme, et son histoire dans ce livre le montre bien tel.

Entrons maintenant plus en détail dans ce que nous dit le livre que nous étudions. La grandeur et l'étendue, la gloire et les richesses de l'empire sur lequel règne Assuérus, nous sont montrées dans les premiers versets. «Le roi Assuérus régnait depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie sur cent vingt-sept provinces», dont chacune pouvait compter pour un royaume. Désirant déployer devant ses princes et ses serviteurs, aux puissants de la Perse et de la Médie, aux nobles et aux chefs des provinces qu'il avait conviés, «les richesses glorieuses de son royaume et le faste magnifique de sa grandeur», il leur fit un festin et donna des fêtes pendant cent quatre-vingts jours. Puis ce fut tout le peuple de Suse, la ville capitale, que le puissant monarque convia à une fête qui dura sept jours.

Ne voyons-nous pas de nos jours des choses analogues? Le train de ce monde n'a pas changé. User des dons que Dieu dispense, de la puissance qu'il accorde pour amasser des trésors, déployer avec orgueil son luxe et ses richesses, en jouir soi-même, y convier les autres, afin qu'ils se livrent librement aux jouissances que ces richesses procurent, et cela avec une entière indépendance, sans gêner personne (chapitre 1: 8), chacun buvant comme il lui plaît

et suivant ses goûts à la coupe du plaisir et de la joie: n'est-ce pas là, aujourd'hui encore, le train de ce monde? Tout, dans cette fête d'Assuérus, était à plaisir pour la gratification de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux, et de l'orgueil de la vie (1 Jean 2: 16). Et je le demande encore: «Le monde a-t-il changé?» Les splendeurs des expositions internationales, où les nations de la terre se conviennent mutuellement pour déployer tout ce que leurs richesses ont produit, tout ce que la science, les arts, l'industrie de l'homme ont inventé pour embellir sa vie, charmer ses jours, contribuer à ses joies sur la terre en dehors de Dieu, et ces fêtes moins luxueuses mais se répétant si fréquemment, tout cet étalage des richesses, de l'intelligence et du génie de l'homme, ne ressemble-t-il pas aux fêtes d'Assuérus, célébrées il y a plus de vingt-trois siècles «dans la cour du jardin du palais du roi»? Là, «des draperies blanches, vertes et bleues, étaient attachées par des cordons de byssus et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre blanc; les lits (*) étaient d'or et d'argent, placés sur un pavement de marbre rouge et blanc, d'albâtre, et de marbre noir» (chapitre 1: 6). Telle était la scène somptueusement ornée où se donnait la fête. Là, les vins exquis coulaient à flots dans «des vases d'or, tous de forme différente». Chacun faisait à son gré, sans contrainte, selon l'ordre du roi (versets 7, 8). Quelle splendeur, quelles richesses, comme la joie — une joie terrestre, celle de l'ivresse et de l'oubli — remplissait les coeurs! Quelle satisfaction pour la chair! C'est le triomphe du monde. Mais «le monde passe», avec ses fêtes et ses joies, avec sa vanité et ses convoitises, «celui-là seul qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2: 17).

(*) *Servant de sièges.*

Il y a plus. Le monde, avec toutes les splendeurs qu'il étale, est ennemi de Dieu, et celui qui aime le monde se constitue ennemi de Dieu (Jacques 4: 4). Et le monde est jugé, depuis qu'il a montré son inimitié poussée au plus haut degré, en crucifiant le Fils de Dieu. Encore un peu de temps, et la sentence sera exécutée contre le monde, contre Babylone dont les richesses, le luxe et l'orgueil, sont décrits dans le 18^e chapitre de l'Apocalypse, en même temps que sa chute. La voix de l'ange se fera entendre: «Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande!» Elle va périr avec tout ce dont elle se glorifiait. Et quelle est la parole qui s'adresse au fidèle? «Sortez du milieu d'elle, *mon peuple!*» Quelle place peut donc avoir le chrétien dans les fêtes du monde, les expositions, les tirs, etc.? Tout cela est jugé pour lui, puisque Dieu l'a jugé. «Ils ne sont pas du monde», a dit Jésus, «comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 16). Nous associerions-nous, ou nous attacherions-nous à ce qui va périr sous le jugement de Dieu? Méditons les paroles de l'ange: «Sortez du milieu d'elle, mon peuple, *afin que vous ne participiez pas à ses péchés*» (Apocalypse 18: 4).

Le monde oublie la fin vers laquelle il marche; il se livre tout entier à ses distractions, à ses plaisirs; mais il y a toujours, mêlé à cette coupe enivrante, quelque chose qui est prêt à la troubler, une amertume parfois tout à fait inattendue. Combien est vraie cette parole du sage: «Même dans le rire le coeur est triste, et la fin de la joie, c'est le chagrin!» Et ce qui vient altérer le plaisir est souvent ce qui est le plus rapproché de nous, ce qui aurait semblé devoir partager la jouissance et l'accroître. «La reine Vasthi fit aussi un festin pour les femmes de la

maison royale». Rien ne semblait plus à propos; la reine devait être unie de coeur à ce que faisait son époux, et, dans sa sphère, répandre aussi la joie. Mais Vasthi agit dans l'indépendance. Elle veut jouir seule de la fête qu'elle donne aux femmes de la maison royale, et refuse d'être associée à celle de son époux et de l'embellir par sa présence. Assuérus veut montrer la beauté et la dignité de son épouse aux peuples et aux princes; il désire qu'ils voient que celle qui est la plus rapprochée de lui, est digne de lui et du rang qu'elle occupe. Mais à l'ordre qui lui est transmis de venir, Vasthi refuse de se rendre. «Femmes, soyez soumises à vos propres maris», est une parole qui date d'ancienneté, car il avait été dit à Eve: «Ton désir sera tourné vers ton mari, et lui dominera sur toi». Mais de même que l'homme, qui est le chef de la femme, s'est élevé contre Christ, son Seigneur, de même on voit trop souvent dans le monde, la femme s'élever contre son chef. De nos jours, en particulier, l'esprit d'indépendance, d'émancipation, comme l'on dit, gagne celle dont la gloire serait dans la soumission.

C'est ainsi que le festin royal et ses joies sont troublées. Le roi et ses princes doivent mettre ordre à cet esprit d'insubordination qui, partant d'en haut, se répandrait dans toutes les classes. Vasthi perd sa couronne qui sera donnée à une meilleure qu'elle. Un édit, qui ne peut être révoqué, la fait rentrer dans l'obscurité, et cet édit, répandu partout, établit la position d'autorité de l'homme.

Bien que le roi et ses conseillers aient agi dans l'ignorance et par des motifs humains, la chose était selon Dieu. L'ordre qu'il a posé dès le commencement, doit être maintenu; s'élever contre cet ordre est un signe des derniers temps. Mais la chute de Vasthi devait avoir, selon les conseils secrets de Dieu, une conséquence bien grande, ignorée aussi du monde. Bien que ce soient les temps des nations, Dieu ne cesse pas d'avoir les yeux sur son peuple, et il en donne des témoignages visibles. Tout, dans les plans de Dieu à l'égard de la terre, tourne autour de cette race méprisée, de cette «nation répandue loin et ravagée, un peuple merveilleux dès ce temps et au delà, une nation qui attend, attend, et qui est foulée aux pieds» (Esaïe 18: 2, 7). La chute de Vasthi, la reine gentile, prépare l'avènement de la reine juive pour la délivrance de son peuple. La circonstance qui amène ce résultat peut sembler bien misérable. C'est le caractère hautain d'une femme insoumise qui en est l'occasion. C'est l'irritation d'un roi dont les ordres sont méconnus. Mais Dieu se sert de ces sentiments pour opérer ce qu'il a dans sa pensée. Il régit toutes choses, et fait concourir les pensées et les actes de celui même qui ne le connaît pas, à l'accomplissement de ses desseins. «O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu!» (Romains 11: 33).

Ne voyons-nous pas encore plus dans cet événement qui substitue Esther à Vasthi? N'y a-t-il pas là une image de ce qui se prépare et aura lieu bientôt? Oui; nous savons que, durant le temps où l'épouse juive est mise de côté à cause de ses péchés, une épouse gentile, l'Eglise, se trouve sur la terre. Nous ne parlons ici de l'Eglise que comme vase du témoignage divin ici-bas: la lampe d'or qui devait répandre la lumière de Christ. L'Eglise était appelée à montrer au monde la beauté et la gloire dont l'avait revêtues son divin Chef; la couronne royale qui ceignait sa tête. L'a-t-elle fait? Non; et nous savons, par les déclarations de la Parole, qu'à

cause de cela, elle sera rejetée. «Ne t'enorgueillis pas, mais crains», dit l'apôtre à ceux qui, par grâce, ont été faits participants de la racine et de la graisse de l'olivier (Israël), «crains que Dieu ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu: la sévérité envers ceux qui sont tombés; la bonté de Dieu envers toi, si tu persévères dans cette bonté, puisque autrement, toi aussi, tu seras coupé» (Romains 11: 17-22). L'Eglise n'a point persévéré; elle n'a pas montré sa beauté au monde; elle a secoué le joug de l'obéissance envers son Seigneur; elle s'est enorgueillie et a voulu jouir pour elle-même; elle se glorifie de ce que rien ne lui manque; elle sera vomie de la bouche de Christ (Apocalypse 3: 16, 17).

Mais selon les voies miséricordieuses de Dieu envers Israël, son peuple terrestre, l'épouse juive qui a été répudiée pour un temps, sera reprise et remplacera ici-bas l'épouse gentile. Les branches rejetées seront entées de nouveau (Romains 11: 23; Osée 2: 14-17). Alors s'accomplira ce qu'Esaië décrit en termes magnifiques: «Elargis le lieu de ta tente, et qu'on étende les tentures de tes tabernacles; n'épargne pas, allonge tes cordages et affermis tes pieux. Car tu t'étendras à droite et à gauche, et ta semence possédera les nations et fera que les villes désolées seront habitées. Ne crains pas, car tu ne seras pas honteuse; et ne sois pas confuse, car tu n'auras pas à rougir; car tu oublieras la honte de ta jeunesse, et tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage. Car celui qui t'a faite est ton mari; son nom est l'Eternel des armées, et ton rédempteur, le Saint d'Israël; il sera appelé Dieu de toute la terre. Car l'Eternel t'a appelée comme une femme délaissée et affligée d'esprit, et une épouse de la jeunesse et qu'on a méprisée, dit ton Dieu. Pour un petit moment je t'ai abandonnée, mais avec de grandes compassions je te rassemblerai. Dans l'effusion de la colère, je t'ai caché ma face pour un moment; mais avec une bonté éternelle j'aurai compassion de toi, dit ton rédempteur, l'Eternel» (Esaië 54: 2-8). Ce sera le temps de la gloire d'Israël, maintenant dispersé et en butte aux railleries de ses ennemis. Nous trouvons cela préfiguré dans les événements que rapporte le livre d'Esther. Nous sommes ainsi conduits à examiner un second sujet qu'il nous présente; je veux dire les Juifs.

2. Les Juifs

Si nous les considérons d'abord dans leur condition générale, nous voyons qu'autrefois, peuple reconnu de Dieu comme son peuple, dans le pays que l'Eternel leur avait donné, ils sont maintenant loin de leur terre, dispersés et soumis à la puissance des nations, en apparence délaissés de Dieu. Je dis, en apparence, car on voit toujours derrière la scène la main de Dieu, dirigeant toutes les circonstances, même les plus simples, en vue d'eux, et c'est ce qui donne au livre d'Esther, je le répète, sa haute signification et son grand intérêt.

Les Juifs (*) sont donc vus ici comme un peuple dispersé parmi toutes les nations du vaste empire d'Assuérus. Toutefois, bien qu'au milieu des nations, ils restent toujours Juifs, un peuple à part par ses moeurs, ses coutumes, sa religion et ses observances. Leur grand ennemi, Haman, les juge bien sous ce rapport, quoiqu'il ajoute un trait méchant et faux à sa description. «Il y a», dit-il à Assuérus, «un peuple dispersé et répandu parmi les peuples, dans toutes les provinces de ton royaume, et leurs lois sont différentes de celles de tous les peuples;

ils ne pratiquent pas les lois du roi, et il ne convient pas au roi de les laisser faire. Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les détruire» (3: 8, 9). Tout était vrai dans les paroles d'Haman par rapport aux Juifs, sauf l'accusation d'insoumission aux lois du roi. Ils y obéissaient jusqu'à la conscience (voyez Daniel 3: 6-18; 6: 4-16). Les ordres et les défenses de leur Dieu étaient au-dessus de tout commandement et de toute défense de la part d'un homme, quel qu'il fût. «Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Actes des Apôtres 5: 29). Mais l'accusation portée par Haman était mensongère. A ce sujet nous pouvons remarquer que, de tout temps, les ennemis des fidèles ont fait usage de cette arme contre eux pour appeler sur eux les rigueurs des autorités et l'inimitié des peuples. Les Juifs accusent Jésus devant Pilate, en disant: «Nous avons trouvé cet homme pervertissant la nation et défendant de donner le tribut à César. Il soulève le peuple» (Luc 23: 2-5). Plus tard, les maîtres de la Pythonisse, frustrés dans leur espérance d'un gain coupable, traînent Paul et Silas devant les magistrats: «Ces hommes», disent-ils, «mettent tout en trouble dans notre ville et annoncent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir, ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains» (Actes des Apôtres 16: 19-21). Et c'est encore l'accusation lancée contre Paul par Tertulle. (Actes des Apôtres 24: 5). Il en fut ainsi des martyrs qui, aux premiers siècles, refusaient de sacrifier aux images des empereurs: ils étaient de mauvais citoyens. N'en est-il pas ainsi, en quelque mesure, de nos jours? Marcher dans une voie de séparation à l'égard de ce qui est du monde et pour la conscience, excitera toujours l'inimitié et attirera sur le fidèle les reproches du monde. Un chrétien ne votera pas, ne prendra point part aux expositions, aux fêtes dites patriotiques, aux assemblées populaires, et on dira de lui, ouvertement ou non: C'est un mauvais citoyen. Mais si nous avons à être soumis aux autorités, à payer les tributs, à rendre la crainte et l'honneur à qui ils appartiennent (Romains 13: 1-7), nous avons à maintenir notre séparation d'avec le monde, nous souvenant que nous ne sommes pas du monde, et que notre bourgeoisie est dans les cieux (Jean 15: 19; 17: 16; Philippiens 3: 20).

(*) C'est le nom donné depuis la captivité aux descendants d'Israël, soit à ceux qui sont rentrés dans leur pays, soit aux dispersés. Il vient sans doute de Juda, les fils de la transportation appartenant surtout à cette tribu.

Un autre trait qui caractérise les Juifs dans le livre d'Esther, c'est qu'un moment arrive où, après avoir été simplement séparés, et à cause de cela exposés à l'opprobre et au mépris, la tribulation survient pour eux, suscitée par l'Adversaire: «Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les détruire». C'est un temps de détresse sans égale, tout et tous étant contre eux. Ils sont voués à la destruction, et il semble qu'il n'y a rien qui puisse les en sauver. Le décret qui les voue à la mort a été rendu au nom du roi, scellé de son sceau, envoyé dans toutes les provinces, avec ordre aux gouverneurs de le faire exécuter. Il ne peut être révoqué, selon la loi des Perses (Daniel 6: 12, 15). Il frappe tous les Juifs, dans leurs personnes comme dans leurs biens. Nul ne doit être épargné. «Tous les Juifs, depuis le jeune garçon jusqu'au vieillard, les enfants et les femmes», doivent périr, en un même jour, fixé par le décret, «le 13^e jour du douzième mois, qui est le mois d'Adar» (3: 12, 13). Ordre qui rappelle l'édit du Pharaon d'autrefois, mais le dépassant singulièrement en cruauté. Ne voyons-nous pas là une image de la tribulation des derniers jours, de laquelle le Seigneur parle en ces termes: «Alors il y aura

une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours-là n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée, mais, à cause des élus (le résidu), ces jours-là seront abrégés»? (Matthieu 24: 21, 22). N'y aura-t-il pas aussi pour les fidèles à venir un temps de détresse inimaginable lorsque, dans toute l'étendue de l'empire romain, rétabli par la puissance satanique, tous ceux qui ne rendront pas hommage à l'image de la bête seront mis à mort? (Apocalypse 13: 15).

Partout, aux jours d'Esther, se trouvaient, dans les domaines d'Assuérus, des ennemis des Juifs prêts à assouvir leur haine, et à exécuter le cruel décret, animés de plus par l'espoir du pillage. L'adversaire, l'ennemi du peuple de Dieu, trouve et trouvera toujours des auxiliaires. Mais en même temps, on ne peut qu'être frappé de l'effet produit par ce décret sur des gens des nations. Ils sentaient le coup qui allait tomber sur les Juifs, qui depuis longtemps vivaient au milieu d'eux. «L'édit fut rendu à Suse, la capitale... Mais la ville de Suse était dans la consternation» (3: 15). Le mal qui menaçait les Juifs excite leur compassion; c'est une calamité publique, car sans doute les Juifs contribuaient au bien de tous, et qui sait si, par leur moyen, plusieurs des gentils n'avaient pas reçu la connaissance du vrai Dieu? Plus d'un exemple dans la Parole nous montre l'influence que les Juifs dispersés exerçaient, bien que méprisés. Des âmes étaient conduites à s'enquérir des motifs de leur séparation, et par là étaient amenées à lire les Ecritures. Ah! que notre séparation fût plus réelle, de sorte que, tout en étant méconnus du monde, nous y fussions comme des flambeaux, et que d'entre ceux du monde, il y en eût qui vinsent à se demander le secret de cette vie en dehors du monde, et fussent ainsi amenés à Christ! Nous savons aussi, d'après ce qui aura lieu au jour du jugement des vivants (Matthieu 25: 31, etc.), que, dans les temps à venir, quand les frères du Roi, les messagers de l'Evangile du royaume, seront persécutés, quelques-uns d'entre les nations les accueilleront, et ceux-ci ne perdront pas leur récompense.

N'est-il pas frappant aussi de voir, au milieu de cette consternation de la ville de Suse, «le roi et Haman assis à boire»? La détresse de tout un peuple qui va périr, l'effet produit par cette calamité sur la population de la ville, ne les touche pas. Ils sont assis à boire, ils se réjouissent. Haman l'adversaire, va voir disparaître les objets de sa haine; il en est heureux. N'est-ce pas là encore ce que nous voyons en d'autres occasions dans l'Ecriture? Et en particulier, quand le monde a réussi à écarter loin de lui la lumière qui l'offusquait, Christ, la lumière du monde, «les hommes ayant mieux aimé les ténèbres que la lumière» (Jean 3: 19), le monde se réjouit, tandis que les saints s'affligent (Jean 16: 20). Puis encore, après que nous aurons été recueillis auprès du Seigneur, Dieu suscitera, au milieu d'un peuple apostat et d'un monde ennemi, des témoins fidèles qui prophétiseront. La bête qui monte de l'abîme les mettra à mort, «et ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet, et ils feront des réjouissances, et s'enverront des présents les uns aux autres» (Apocalypse 11: 3-10). Telle est la haine effrayante du cœur de l'homme contre la vérité et contre tout témoignage à la vérité. Il se laisse conduire par celui qui est le père du mensonge, l'adversaire de Dieu, l'ennemi de Christ, qui ne tend qu'à une chose: empêcher les desseins de Dieu de s'accomplir, les traverser de toutes manières.

En effet, dans toute l'histoire du peuple d'Israël, et même avant qu'elle commence, nous voyons l'effort de Satan pour atteindre ce but, pour anéantir, s'il le peut, ce que Dieu a résolu. Et pour cela, il a toujours ses instruments tout préparés. Il se souvient de la parole prononcée contre lui en Eden: «La semence de la femme te brisera la tête», et il voudrait rendre la sentence de nul effet. Aux jours du déluge, qui est-ce qui a poussé le genre humain tout entier dans la corruption et la violence? C'est lui, dans l'espoir que, sous le courroux divin, la race entière ayant disparu, la semence de la femme ne pourrait paraître pour briser sa puissance. Dieu a déjoué sa ruse en épargnant Noé, «homme juste et parfait parmi ceux de son temps», et qui trouve «grâce aux yeux de l'Eternel» (Genèse 6: 7-9). Plus tard, quand Dieu a choisi un peuple en Abraham qui en est la souche et qui est le dépositaire de la promesse, «toutes les nations seront bénies en ta semence» (Genèse 22: 48), et que ce peuple, descendu en Egypte, s'y est multiplié, quel est l'effort de Satan pour que la promesse liée à l'existence d'Israël ne puisse s'accomplir? Le Pharaon, effrayé de l'accroissement prodigieux de ce peuple et des dangers qui pourraient en résulter pour l'Egypte, donne l'ordre de détruire tous les enfants mâles des Israélites. Eût-il réussi, quelle aurait été la conséquence? L'anéantissement graduel du peuple élu. Que serait alors devenue la promesse? Annulée. Le Pharaon agissait par des motifs politiques, en apparence; la sagesse humaine le conduisait, mais qui l'inspirait, qui le poussait à ces mesures cruelles? Satan, l'adversaire de Dieu. A la fin de la traversée du désert, Balak veut faire maudire par Balaam, le peuple d'Israël. Il échoue, car l'Eternel, voyant son peuple dans ses conseils, n'a point aperçu d'iniquité en Jacob (Nombres 23: 21). Alors, sur le conseil de Balaam, il fait tomber les Israélites dans le péché. Dans quel but? Afin que, privés de la bénédiction de Dieu et sous la malédiction que Balaam n'a pu prononcer, mais que leur infidélité attirerait, ils ne puissent vaincre leurs ennemis et entrer en Canaan, terre de la promesse. Mais derrière Balak et Balaam, se discerne la main de Satan, dont le misérable prophète est l'instrument le plus coupable.

Les promesses sont assurées à David et à sa postérité. Que fera l'ennemi? Athalie, reine impie, fille d'Achab, à la mort de son fils Achazia, s'empare de la royauté, et pour que rien ne gêne son ambition, elle veut faire périr toute la famille de David (2 Rois 11: 1-3). Joas seul échappe. Qui poussait Athalie à cette résolution sanguinaire? A vue humaine, c'était son ambition, mais, au fond, c'était Satan qui voulait anéantir la race d'où devait sortir le Messie promis. Dans l'histoire d'Esther, c'est dû par un sentiment d'orgueil blessé et un désir de vengeance personnelle, qu'Haman veut se défaire de Mardochée, «mais», nous dit le récit, «c'eût été une chose méprisable à ses yeux que de mettre la main sur Mardochée seul, car on lui avait appris quel était le peuple de Mardochée, et Haman chercha à détruire tous les Juifs qui étaient dans tout le royaume d'Assuérus, le peuple de Mardochée» (3: 6). C'est, disions-nous, l'orgueil blessé qui veut une vengeance à la hauteur de ce que lui, Haman, s'estime être lui-même. Mais Satan qui le faisait agir, visait à la destruction de tout le peuple et de la famille desquels devait sortir le Libérateur. Remarquons en effet que le décret atteignait les Juifs qui, de retour dans leur pays, avaient reconstruit le temple, et, parmi eux, Zorobabel, leur gouverneur et l'ancêtre de Christ. Satan comptait encore une fois anéantir les desseins de

Dieu, et, pour cela, excitait les passions du coeur d'Haman. Chose terrible! L'homme sans Dieu est le jouet de ses convoitises et, par là, l'esclave et l'instrument de Satan.

Plus tard, «quand l'accomplissement du temps est venu, et que Dieu a envoyé son Fils, né de femme» (Galates 4: 4), Satan fait un nouvel effort. Hérode, craignant de perdre son trône, fait périr les enfants de Bethléhem, pensant y comprendre le «roi des Juifs» que les mages venaient chercher. Qui faisait agir Hérode en se servant pour cela de son amour du pouvoir? Satan, et nous le voyons clairement en Apocalypse 12: 1-6. La femme — Israël vu selon les conseils de Dieu — enfante un fils, Christ, qui doit paître les nations avec une verge de fer (voyez Psaumes 2). Mais le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, se tient devant la femme pour dévorer son enfant dès qu'il naîtra. Le dragon veut faire périr Christ à sa naissance, par la main d'Hérode: il ne réussit pas; Dieu veille sur son Fils. Alors il suscite les sacrificateurs et les anciens du peuple, il excite leur haine contre Christ, et eux, par le moyen de la puissance romaine, la quatrième bête, dont le dragon porte les caractères — sept têtes et dix cornes (comparez Daniel 7, Apocalypse 13; 17) — clouent Christ à la croix. Mais là vient se briser la puissance de Satan, c'est son dernier et impuissant effort pour annuler la promesse. La semence de la femme est blessée au talon, mais la tête du serpent est écrasée du même coup. Christ passe par la mort, mais «par la mort, il rend impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Hébreux 2: 14).

Car qui peut anéantir les conseils de Dieu? Satan peut avoir l'air de triompher pour un temps, mais ses efforts sont toujours rendus vains. Maintenant, quoique vaincu, il cherche encore à combattre les saints, à entraver leur marche; il s'efforce de les séduire et de les entraîner, par le moyen de ses instruments, souvent inconscients, dans de fausses doctrines, par des enseignements humains; s'il ne peut plus agir directement contre Christ, il tente de faire déshonorer son nom par ceux qui sont de Christ, en les entraînant par les convoitises de leur coeur naturel. La guerre n'a pas cessé. Après les persécutions violentes, il emploie la ruse pour attirer les chrétiens à pactiser avec le monde. Il faut donc combattre le bon combat, et revêtir l'armure complète de Dieu, en se souvenant de la précieuse parole de Paul: «Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds» (Romains 16: 20). Alors la guerre aura cessé par l'intervention du Dieu de paix, et nous jouirons du repos.

Il y aura cependant encore un débordement d'iniquité sur la terre. Ce sera au temps de la détresse d'Israël, au temps douloureux de l'épreuve qui viendra pour éprouver ceux qui habitent sur la terre, épreuve en dehors de laquelle seront gardés les saints de la dispensation actuelle: ils seront avec le Seigneur (Apocalypse 3: 10, 11). En ces temps de la fin, la bête, puissance satanique, surgira de l'abîme pour dominer sur les nations; le faux prophète avec deux cornes comme un agneau, mais parlant comme un dragon, séduira les peuples; les saints souffriront la persécution, le grand adversaire, le dragon jettera de sa gueule un fleuve pour engloutir la femme, l'Israël fidèle; mais Christ triomphera. La défaite finale de Satan est certaine. L'Agneau divin, avec ceux qui sont avec lui, les appelés, élus et fidèles, vaincra les rois de la terre, la bête et le faux prophète qui les auront amenés contre lui. Satan sera d'abord lié pour mille ans; après avoir encore une fois séduit les nations et les avoir conduites contre

Dieu et les saints, il sera jeté pour toujours dans l'étang de feu et de soufre (voyez Apocalypse 12; 13; 17; 19; 20). Telles sont les voies merveilleuses de Dieu envers les siens; tel est le triomphe définitif de Christ sur l'ennemi.

Revenons au livre d'Esther. Que font les Juifs dans leur détresse? Ils sont absolument impuissants contre l'ordre du roi et la rage de leurs ennemis. Leur douleur ne se peut décrire, leur angoisse est extrême: «Dans chaque province, partout où parvint la parole du roi et son édit, il y eut un grand deuil parmi les Juifs, des jeûnes et des pleurs, et des lamentations; beaucoup firent leur lit du sac et de la cendre» (4: 3). Mais qui viendra à leur aide? Les plus puissants de la nation, le roi et son favori, sont ceux qui ont décidé leur perte, et ils sont assis à boire, insouciants du sang qui va être versé, des larmes qui sont répandues, des agonies cruelles de ceux qu'ils ont injustement condamnés. Oh! quelle triste chose que le cœur impitoyable de l'homme! L'Écriture a bien dit: «Ils ont usé frauduleusement de leurs langues», cela concerne Haman; puis, «leurs pieds sont rapides pour répandre le sang; la destruction et la misère sont dans leurs voies» (Romains 3: 13-16). Mais si le cœur de l'homme est dur et sans compassion, «rempli d'injustice», «sans miséricorde» (Romains 1: 29, 31), il n'en est pas ainsi du cœur de Dieu. Quelqu'un voyait ce deuil et ces larmes, et entendait ces lamentations. C'est Celui qui, du buisson en feu et qui ne se consumait pas, disait à Moïse: «*J'ai vu, j'ai vu* l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et *j'ai entendu* le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs; car *je connais* ses douleurs. Et je suis descendu pour le délivrer» (Exode 3: 7, 8). Ce même Dieu puissant et compatissant était aussi prêt à agir en faveur du pauvre peuple juif dispersé dans l'empire d'Assuérus et sur le point d'être anéanti.

Il en sera ainsi dans le temps à venir. Les Juifs fidèles et persécutés s'écrieront: «Nous avons été en opprobre à nos voisins, en risée et en raillerie à nos alentours. Jusques à quand, ô Éternel? Seras-tu en colère à toujours?... Aide-nous, ô Dieu de notre salut! à cause de la gloire de ton nom; et délivre-nous!» (Psaumes 79: 4-9). Et encore: «Tu as fait voir à ton peuple des choses dures; tu nous as donné à boire un vin d'étourdissement... Sauve par ta droite, et réponds-moi!... Donne-nous du secours pour sortir de détresse; car la délivrance qui vient de l'homme est vaine» (Psaumes 60: 3, 5, 11). Telles pouvaient aussi être les supplications des pauvres Juifs près de périr. Et Dieu exauça leurs prières, comme il entendra aussi aux derniers jours celles du résidu opprimé, de sorte que du temps d'Esther, comme au temps futur, ceux qui se seront attendus à l'Éternel diront: «Par Dieu nous ferons des actions de valeur, et c'est lui qui foulera nos adversaires» (Psaumes 60: 12).

Oui, après la détresse, l'angoisse et la mort imminente, la délivrance vient pour les Juifs. Ils ne peuvent périr. Dieu intervient, et bien que ce soit par le moyen de circonstances diverses, et non comme autrefois en Egypte, d'une manière éclatante, à main forte et à bras étendu, bien qu'il reste caché et que même son nom ne soit pas prononcé, on ne peut que voir sa main et son conseil diriger tout pour sauver de la mort les dispersés. Leur délivrance est pleine et entière: c'est par l'ordre même de la puissance qui les avait condamnés à périr, qu'ils se défendent et tirent vengeance de leurs ennemis. Nous verrons par quels événements fut amené ce changement dans les dispositions d'Assuérus vis-à-vis des Juifs. Bornons-nous,

pour le moment, à remarquer qu'un nouvel édit du roi (le précédent ne pouvant être révoqué) «accordait aux Juifs, dans chaque ville, de s'assembler et de se mettre en défense pour leur vie, et de détruire, tuer, et faire périr toute force du peuple et de la province qui les opprimait, et de mettre au pillage leurs biens, au treizième jour du douzième mois» (8: 11). En vertu de cet édit, partout les Juifs se mettent en défense, et au jour fixé auquel leurs ennemis pensaient se rendre maître d'eux et les anéantir, ce sont eux qui frappent leurs adversaires: «Personne ne tint devant eux, car la frayeur des Juifs tomba sur tous les peuples. Et tous les chefs des provinces, et les satrapes, et les gouverneurs, et les officiers du roi les assistaient» (9: 2, 3). Les Juifs, se défendant, tuèrent un grand nombre de leurs ennemis, et parmi ceux-ci les dix fils d'Haman, leur cruel adversaire; mais ils ne mirent pas la main sur le butin. Ils combattaient pour leur vie, non pour acquérir des biens.

Le résultat de l'édit royal fut pour les Juifs «lumière et joie, et allégresse et honneur», au lieu du deuil et de la tristesse. «Dans chaque province et dans chaque ville, partout où parvenait la parole du roi et son édit, il y eut de la joie et de l'allégresse pour les Juifs, un festin et un jour de fête». Ceux qui s'étaient affligés avec eux se réjouissent: «La ville de Suse poussait des cris de joie et se réjouissait... Et beaucoup de gens parmi les peuples du pays se firent Juifs» (8: 15-17), estimant sans doute qu'ils étaient les objets de la faveur divine, et désirant y avoir part.

Tous ces événements préfigurent ce qui aura lieu dans un avenir peut-être moins lointain qu'on ne pense, car «le temps est proche!» (Apocalypse 1: 3). Après la dernière grande tribulation qui atteindra Israël, il y aura délivrance. Jérémie nous fait entendre cet oracle: «Ainsi dit l'Eternel touchant Israël et touchant Juda: Nous entendons la voix de la frayeur; il y a la peur, et point de paix... Pourquoi tous les visages sont-ils devenus pâles? Hélas! que cette journée est grande! Il n'y en a point de semblable; et c'est *le temps de la détresse pour Jacob; mais il en sera sauvé*. Il arrivera en ce jour-là, dit l'Eternel des armées, que je briserai son joug de dessus ton cou, et que je romprai tes liens, et les étrangers ne l'asserviront plus; et ils serviront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi (Christ), lequel je leur susciterai. Et toi, mon serviteur Jacob, ne crains point, dit l'Eternel, et ne t'effraye pas, Israël! car voici, je te sauve d'un pays lointain, et ta semence, du pays de leur captivité, et Jacob reviendra, et sera tranquille et en repos, et il n'y aura personne qui l'effraye. Car je suis avec toi pour te sauver, dit l'Eternel; *car je détruirai entièrement toutes les nations* où je t'ai dispersé» (Jérémie 30: 4-11). Écoutons encore Daniel: «Et en ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a une nation jusqu'à ce temps-là. Et en ce temps-là ton peuple sera délivré» (Daniel 12: 1). Le Seigneur lui-même se lèvera contre les ennemis de son peuple, et ils seront détruits. Israël aura le dessus sur ses ennemis: «Ils voleront sur l'épaule des Philistins vers l'ouest; ils pilleront ensemble les fils de l'orient: Edom et Moab seront la proie de leurs mains, et les fils d'Ammon leur obéiront» (Esaïe 11: 14). Promesses merveilleuses et qui s'accompliront certainement envers ce peuple actuellement dispersé et foulé. La restauration des Juifs est une chose

assurée, «car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (Romains 11: 29). Leur triomphe sous Assuérus n'en est qu'une faible image.

Une autre chose aura lieu dans ces jours de délivrance et de bénédiction pour Israël, chose préfigurée par la lumière, et la joie, et l'honneur, dont jouissent les Juifs délivrés en Perse. Pour Israël sauvé, la lumière de la gloire divine se lèvera: «Lève-toi», dit le prophète à Jérusalem représentant tout le peuple, «lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Eternel se lèvera sur toi... L'Eternel sera ta lumière à toujours, et ton Dieu, ta gloire. Ton soleil¹ ne se couchera plus, et ta lune ne se retirera pas; car l'Eternel sera ta lumière à toujours, et les jours de ton deuil seront finis» (Esaïe 60: 1, 19, 20). La joie abondera en Israël dans ces temps bienheureux de son rétablissement: «Je me réjouirai avec joie en l'Eternel», dira-t-il; «mon âme s'égayera en mon Dieu, car il m'a revêtu des vêtements du salut». Et encore: «Au lieu d'être abandonnée et haïe», dit l'Eternel à Jérusalem, «je te mettrai en honneur à toujours, pour joie de génération en génération... ils auront une joie éternelle» (Esaïe 60: 15; 61: 7, 10). Lisons encore les touchantes paroles de Jérémie: «Je t'ai aimée d'un amour éternel! Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël! Tu te pareras encore de tes tambourins, et tu sortiras dans la danse de ceux qui s'égaient... Poussez des cris de joie, à la tête des nations» (Jérémie 31: 1-7). Et enfin, au lieu d'être un objet d'opprobre, Israël sera en honneur, bien plus encore qu'aux jours d'Assuérus, et à la tête des nations. «Les fils de tes oppresseurs viendront se courber devant toi, et tous ceux qui t'ont méprisé se prosterneront à la plante de tes pieds... Les fils de l'étranger bâtiront tes murs, et leurs rois te serviront... Je te mettrai en honneur à toujours» (Esaïe 60: 10, 14, 15). Voilà ce qui est réservé à Israël dans les jours à venir.

(*) Le soleil, symbole de la gloire; la lune, avec ses phases, figure des vicissitudes d'Israël, mais maintenant ne se retirant plus, image d'une prospérité permanente (voir Apocalypse 12: 1).

Et la bénédiction d'Israël sera pour les nations un sujet de bonheur. Comme au temps d'Esther, «la ville de Suse poussait des cris de joie et se réjouissait» de la délivrance des Juifs, et que «beaucoup de gens parmi les peuples du pays se firent Juifs», il en sera ainsi à la fin. Lisons encore ce que dit le prophète à Israël: «Les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever», à la magnificence de ta restauration. «Il arrivera, à la fin des jours», dit-il encore, «que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines; et toutes les nations y afflueront; et beaucoup de peuples iront, et diront: *Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers*» (Esaïe 60: 3; 2: 1-3). «En ces jours-là», annonce aussi Zacharie, au nom de l'Eternel des armées, «dix hommes de toutes les langues des nations saisiront, oui, saisiront le pan de la robe d'un homme juif, disant: Nous irons avec vous, car nous avons ouï dire que Dieu est avec vous» (Zacharie 8: 3). N'est-ce pas là, mais d'une manière plus merveilleuse, ce dont le livre d'Esther nous présente une ombre? Alors se fera entendre la voix: «Nations, réjouissez-vous avec son peuple» (Deutéronome 32: 43). Alors s'accompliront ces paroles: «Il arrivera que comme vous étiez une malédiction parmi les nations, maison de Juda, et maison d'Israël, ainsi je vous sauverai, et vous serez une bénédiction» (Zacharie 8: 13). Oui, la délivrance

d'Israël, amenée par des jugements qui détruiront les ennemis de Dieu et de son peuple, deviendra la joie et la bénédiction des nations. «Si leur chute est la richesse du monde, et leur diminution, la richesse des nations, combien plus le sera leur plénitude?» (Romains 11: 12).

3. Mardochée et Esther

Au milieu des Juifs, deux caractères sont mis en saillie dans le livre que nous étudions; deux personnes de cette nation y jouent un rôle prééminent. L'une est Mardochée, l'autre Esther. A certains égards, ils représentent le résidu juif de la fin, mais en diverses circonstances de son histoire, nous voyons en Mardochée un type du Seigneur. Examinons un moment ces deux caractères.

Mardochée était de la tribu de Benjamin, de ceux qui avaient été transportés avec Jéconias (*), roi de Juda, par Nebucadnetsar. C'était en l'année 599 avant Christ. Mardochée était donc né loin de la Judée, sur la terre étrangère, car les événements rapportés dans le livre d'Esther commencent vers l'an 483, et doivent être placés entre les chapitres 6 et 7 du livre d'Esdras. Mardochée, non plus que bien d'autres, Néhémie en particulier, et sans doute Daniel, que nous trouvons en Perse la 3^e année de Cyrus (**), n'avait pas profité de l'édit promulgué la première année de ce roi, et qui permettait aux Juifs de retourner dans le pays de leurs pères. La raison ne nous en est pas donnée, ni pour Mardochée, ni pour les deux autres serviteurs de Dieu, mais tout sert pour l'accomplissement des voies de Dieu. Et, à ce point de vue, la position de ces trois hommes au milieu des nations est remarquable. Mardochée «était assis à la porte du roi», ce qui indique qu'il occupait un poste parmi les serviteurs du roi de Perse (2: 19; comparez 3: 2, 3, et Daniel 2: 49). Néhémie était échanson du roi et en faveur auprès de lui (Néhémie 2: 1-8), et nous savons de quelle haute dignité était revêtu Daniel à la cour des rois de Babylone et à celle des rois de Perse qui leur succédèrent (Daniel 2: 48; 6: 1-3). Ainsi ces pauvres Juifs captifs et souvent opprimés avaient quelques-uns des leurs à la cour de rois puissants. Dieu montrait ainsi qu'il n'oubliait pas son peuple qui un jour doit être à la tête des nations. Bien des faits nous montrent l'influence que ces dispersés, ayant la connaissance du Dieu vivant et vrai, et possédant ses oracles, exerçaient autour d'eux, préparant chez un grand nombre la voie à l'Évangile (voyez l'histoire des mages d'Orient en Matthieu 2; celle de l'eunuque éthiopien, Actes 8; celle de Lydie, Actes 16, etc). De nos jours aussi, l'influence des Juifs est grande au milieu des nations, à cause de leurs richesses et souvent de leurs talents remarquables. Mais cette influence se borne à la sphère des intérêts matériels et terrestres. Loin d'être en honneur, ils sont plus en butte généralement à l'animadversion des gentils. Coupables d'avoir rejeté et crucifié le Fils de Dieu, ils continuent à porter le poids de ce crime. Ils sont sous la terrible sentence appelée par eux-mêmes sur leur tête: «Que son sang (le sang du juste) soit sur nous et sur nos enfants» (Matthieu 27: 25). Il en était autrement aux jours de Mardochée.

(*) Le même que Jehoïakin. (2 Rois 24: 6, etc.) Il est nommé Conia, en Jérémie 22: 24; Jéconias, en Matthieu 1: 11. L'Assuérus du livre d'Esther ne doit pas être confondu avec l'Assuérus de Daniel 9: 1, ni de Esdras 4: 6. Ces deux derniers vécurent avant.

(**) Daniel 10: 1, 4. Daniel à cette époque était très âgé. Il faut placer quelques années auparavant sa prière contenue dans le chapitre 9.

Tout en étant un des officiers du roi, Mardochée était un vrai Juif, fidèle à son Dieu, ferme dans sa profession, ayant foi et confiance au Dieu d'Israël. Le premier trait de son caractère qui nous est rapporté, est sa tendre sollicitude pour sa cousine orpheline, Hadassa ou Esther. Le premier de ces noms qui signifie «myrte», convenait bien à celle dont le parfum de beauté et de grâce se répandait autour d'elle, et lui gagnait les coeurs (2: 7, 9, 15, 17). Esther, qui veut dire «astre», était un nom qui convenait bien à la haute position à laquelle elle était destinée. «A la mort de son père et de sa mère, Mardochée la prit pour sa fille», et dès lors ses soins pour elle ne se relâchèrent point. Il se souvenait des recommandations de l'Eternel relativement aux orphelins, et du soin qu'il prend d'eux (Exode 22: 22; Deutéronome 14: 29; Osée 14: 3), et marchait à cet égard selon la pensée de Dieu. Cette pensée reste la même, et l'apôtre dit aux chrétiens d'avoir soin de ceux de leur famille (1 Timothée 5: 8). Et quand Esther, à cause de sa beauté, est emmenée dans le palais du roi, Mardochée ne cesse pas pour cela de s'occuper d'elle: «Chaque jour il se promenait devant la cour de la maison des femmes pour savoir comment Esther se trouvait et ce qu'on faisait à son égard» (2: 11). Quelle sollicitude! Qu'il est beau de voir cette affection fidèle!

Mardochée dut souffrir, lorsque Esther, l'objet de son affection, sa fille adoptive, lui fut ôtée pour être conduite dans le palais du grand roi. C'était une séparation cruelle pour son coeur. Car nous ne pouvons penser un moment que ce fût lui qui mit Esther en avant dans un but personnel d'ambition. Ce fut la beauté frappante de la jeune fille qui attira sur elle l'attention des commissaires royaux (2: 3, comparez verset 8). Comment Mardochée, un Juif fidèle, aurait-il été au-devant d'une alliance d'une fille d'Israël avec un gentil, fût-ce un roi? Il le savait défendu par la loi (Deutéronome 7: 3). Mais Esther étant choisie, il ne pouvait s'opposer à l'ordre royal. Les Juifs n'étaient-ils pas assujettis aux nations à cause de leurs péchés, comme le reconnaît Néhémie? «Voici, nous sommes serviteurs», dit-il, «les rois que tu as établis sur nous à cause de nos péchés, dominent à leur gré sur *nos corps* et sur notre bétail, etc.» (Néhémie 9: 36, 37).

Esther lui étant enlevée et conduite au palais du roi, devait faire sentir douloureusement à Mardochée l'état d'esclavage de son peuple et la cause de cet état, et ainsi produire en lui l'humiliation qui, pour tout fidèle, est le sentiment qu'amène la vue de la ruine à laquelle il participe. Il s'humilie sous la puissante main de Dieu, qui élève quand le temps est venu (1 Pierre 5: 6). Mardochée n'aurait pas dit, comme les Juifs orgueilleux du temps du Seigneur: «Nous ne fûmes jamais esclaves de personne» (Jean 8: 33), ni comme Laodicée: «Je suis riche, je n'ai besoin de rien» (Apocalypse 3: 17). Mais d'un autre côté, Mardochée pouvait se rappeler Joseph, qui, vendu comme esclave par ses frères, avait été amené en Egypte, puis conduit par Dieu même à la cour du Pharaon, élevé à la plus haute dignité, devint le sauveur de ses frères (Genèse 45: 5). L'Ecriture lui montrait encore Moïse, sauvé des eaux, élevé à la cour d'un autre Pharaon, et plus tard libérateur de son peuple. Pourquoi n'en serait-il pas de même d'Esther, devenue l'épouse d'Assuérus? Dieu le permettait, il avait ses vues, et Mardochée pouvait avoir la confiance que ce serait pour procurer le bien de son peuple que

sa fille adoptive était élevée à la dignité de reine de Perse. Il en faisait ainsi volontiers le sacrifice. Il n'en veut d'ailleurs tirer aucun avantage personnel, puisqu'il a défendu à Esther de faire connaître «sa naissance et son peuple» (2: 10, 20). Il attend le moment que Dieu a fixé pour dévoiler pourquoi a eu lieu l'élévation d'une fille d'Israël, du peuple esclave. Il se souvient aussi de cette parole: «L'Eternel abaisse et il élève aussi. De la poussière il fait lever le misérable, de dessus le fumier il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles: et il leur donne en héritage un trône de gloire» (1 Samuel 2: 8), et il s'attend à Dieu et se confie en lui. Le résidu fidèle, aux derniers jours, opprimé par ses ennemis, regardera aussi en avant vers le moment où, «après la gloire», il sera reçu et délivré (Psaumes 73: 24). Et nous, ayons confiance; la puissante main de Dieu nous conduit aussi vers la demeure de gloire. Comme Mardochée, ne cherchons pas notre intérêt propre, mais celui du Seigneur et des siens.

En attendant, Mardochée se montre fidèle au roi dont il est serviteur. Par avance, il applique l'exhortation adressée plus tard aux domestiques (*): «Soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, même à ceux qui sont fâcheux». Et cette autre: «Honorez le roi» (1 Pierre 2: 17, 18). Deux des officiers d'Assuérus, d'entre les «gardiens du seuil», et ainsi rapprochés de la personne du roi et jouissant de sa confiance, ont comploté d'attenter à sa vie. Mardochée le découvre; que fera-t-il? Peut-il se taire? Non; il est d'un fidèle sujet de révéler ce qui peut nuire à l'autorité constituée. Cela fait partie de l'honneur qui lui est dû. Se taire serait se faire complice du crime. Mardochée se sert de sa relation avec Esther, pour lui faire savoir que la vie de son royal époux est menacée, et Esther le rapporte à Assuérus. Ainsi le peuple méprisé donne une épouse au roi, et par ce moyen lui sauve la vie. Quel concours merveilleux de circonstances préparées par Dieu même, afin que le roi Assuérus soit lié aux pauvres Juifs et amené à leur faire du bien! Remarquons que Mardochée ne se met point en évidence pour chercher une récompense ou un avancement auprès du roi. Il a fait son devoir et se retire dans son obscurité. C'est le caractère d'un vrai serviteur, dévoué à son maître. Mais nous voyons une autre chose qui peint bien le cœur de l'homme, aisément oublieux de qui lui a fait du bien. Au sujet du complot, «ou fit une enquête, et la chose fut trouvée telle, et les deux eunuques coupables furent pendus à un bois. *Et cela fut écrit dans le livre des chroniques en présence du roi*» (2: 23). Mais que fit Assuérus pour Mardochée qui l'avait sauvé de la mort? Rien. Telle est souvent la reconnaissance des grands (voyez Genèse 40: 23). Mais ce n'était pas seulement dans les chroniques du roi que l'acte de Mardochée était inscrit; c'était devant Dieu, et Dieu s'en souvint au temps convenable.

(*) Gens de la maison.

Mais si Mardochée était fidèle au roi, il l'était aussi à son Dieu, et il plaçait l'honneur et l'obéissance à rendre à Dieu au-dessus de l'honneur et de l'obéissance dus au roi. Assuérus, sans que nous en sachions le motif, avait pris pour favori et élevé au-dessus de tous les princes, Haman, l'Agaguite (*). Le roi avait ordonné qu'on se courbât et se prosternât devant lui. S'il s'était agi d'un simple acte de déférence, sans doute, Mardochée eût fait comme les autres, mais c'était plus. Il y avait là un acte d'adoration; aussi refuse-t-il d'obtempérer à l'ordre du roi (3: 1, 2). Ce n'était pas par un vain orgueil. Mardochée avait des raisons plus élevées qu'un

sentiment personnel. Les principes divins réglaient sa conduite, comme ils devraient toujours régler la nôtre. En premier lieu, il ne pouvait pas rendre à un homme, à une créature, un honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul (Matthieu 4: 10). Et secondement, Haman était de race amalékite, de celle dont Dieu avait dit: «L'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération» (Exode 17: 16). Haman était de naissance ennemi de Dieu et de son peuple. Comment Mardochée se serait-il prosterné devant lui? Il expose sa vie, mais il tient ferme à ce principe vrai, et à suivre de tout temps: «Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes». C'est ainsi que les trois Hébreux, Shadrac, Méshac et Abed-Nego, refusent de se prosterner devant la statue d'or dressée par Nebucadnetsar, et que Daniel prie publiquement son Dieu, en dépit de la défense faite par Darius, un des prédécesseurs d'Assuérus. Mais quoi! dira-t-on, ne faut-il pas obéir aux lois de l'autorité qui gouverne? Paul ne l'a-t-il pas prescrit? Oui, mais jusqu'à la conscience. Et si l'ordre humain est contre l'ordre de Dieu, lequel faut-il suivre? Ce fut toujours, et c'est encore la ruse de Satan de mettre ces deux choses en opposition, et combien souvent, par respect humain, par crainte des hommes, des chrétiens n'ont-ils pas abrité leur désobéissance à Dieu, sous prétexte d'obéissance aux lois humaines! Il n'en était pas ainsi de Mardochée. Son coeur était simple et droit; avant tout, il se soumettait à Dieu.

(*) De Agag, titre probable des rois amalécites (voyez Nombres 24: 7; 1 Samuel 15: 8).

Ce n'est pas qu'il n'y eût pas pour lui à lutter. «Tous les serviteurs du roi qui étaient à la porte du roi se courbaient et se prosternaient devant Haman; car le roi l'avait ainsi commandé à son égard». L'exemple est contagieux; pourquoi ne ferait-il pas comme les autres? Il s'agissait donc pour Mardochée de résister à ce courant, à ne pas suivre «la foule pour faire le mal» (Exode 23: 2). Combien, hélas! cette exhortation est de saison pour les chrétiens d'aujourd'hui, et cela dans le domaine religieux, aussi bien que pour les choses du monde! «Voyez, la majorité s'est rangée de tel côté; vous croyez-vous plus sage, plus éclairé que tous?» «Tout le monde le fait; pourquoi ne le ferais-je pas?» Raisonnements de l'esprit humain, et ruse du diable, pour détourner du droit chemin, qui est et sera toujours le chemin étroit où la foule ne se porte point.

Il y avait plus contre Mardochée; non seulement l'exemple qui pouvait l'entraîner, mais aussi les sollicitations, les avertissements et les réprimandes de ceux qui l'entouraient. Les serviteurs du roi lui dirent: «Pourquoi transgresses-tu le commandement du roi?» Ils ne se soucient peut-être guère d'Haman qui n'est que le favori d'un jour, mais c'est «le commandement du roi». L'enfreindre, c'est tout compromettre, sa position et peut-être sa vie. Ils ne comprennent pas qu'il y ait quelqu'un de plus grand que le roi et auquel il faut d'abord obéir. Dans ce monde, il en est ainsi. Il faut savoir résister aux sollicitations, et même aux réprimandes, de ceux qui ne voient pas de plus grands intérêts que ceux de la terre, et qui pensent que l'on doit se prosterner devant la puissance du jour, la coutume et les opinions reçues, et faire fléchir ses convictions, quitte à les garder intérieurement, plutôt que de déplaire à ceux dont on dépend. «Mais si vous voulez être si strictement religieux», dira-t-on à quelqu'un qui désire servir Dieu fidèlement, «vous risquez de perdre votre place ou de nuire à votre avancement». Faudra-t-il céder à de semblables insinuations? Non, elles viennent de

l'ennemi, et les jeunes chrétiens ont à y prendre garde. Il faut savoir être tout entier pour Dieu, coûte que coûte. Céder sur tout, se soumettre en tout, ne réserver que les droits de Dieu, imiter Mardochée qui, bien que sollicité «jour après jour, ne les écoutait pas». L'ennemi est rusé; il sait que la patience finit par se lasser, si l'on n'est pas près de Dieu. Il renouvelle ses attaques, et combien souvent il arrive que des chrétiens se fatiguant d'avoir à résister jour après jour, cèdent, laissent leurs légitimes scrupules et tombent, au grand détriment de leur paix et de leur avancement spirituel. «Frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables»... «Ne nous laissons point en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillons point» (1 Corinthiens 15: 58; Galates 6: 9).

La foi et la fermeté de Mardochée se montrent par un autre fait. Il n'a pas caché la raison de son refus. «Il leur avait déclaré qu'il était Juif» (3: 4). C'est pour cela qu'il ne peut se prosterner devant Haman. Mais comment oser le confesser? Ce n'est pas un grand seigneur mède ou perse qui ose résister au tout-puissant favori et à l'ordre royal, mais c'est un Juif, un misérable captif, et il ne craint pas d'avouer de quelle chétive nation il est! Non, et c'est un titre de gloire pour Mardochée, si c'est un opprobre devant le monde. Car, bien que dispersés et captifs à cause de leurs péchés, ils n'en sont pas moins la race élue, la postérité d'Abraham, toujours «bien-aimés à cause des pères», «auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, et le service divin, et les promesses» (Romains 11: 28; 9: 4). Si l'Israélite pieux, comme Daniel (Daniel 9), gémissait devant Dieu en voyant l'état misérable de son peuple, et confessait que c'était avec justice qu'il y était réduit, la pensée qu'il ne cessait d'être pour Dieu et celle de la gloire à venir, lui donnait de ne pas avoir honte de sa nationalité, la seule vraie selon Dieu, car les autres sont issues du péché de Babel. Et nous, chrétiens, peuple céleste, enfants de Dieu, appartenant à Celui qui est le Prince des rois de la terre, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, nous, sacrificature royale, aurions-nous honte de confesser devant le monde et l'adversaire qui nous sommes? Pierre, devant le sanhédrin, Paul, devant Agrippa, et Festus, et Néron, les martyrs de tout temps, en présence des bourreaux et de la mort, ont confessé Christ. Nous n'avons à craindre ni la perte de la vie, ni des biens, comme les Hébreux (Hébreux 10: 34); peut-être aurons-nous à souffrir les railleries du monde et ses dédains, et nous serions timides, et nous hésiterions à rendre témoignage au Seigneur de gloire! Souvenons-nous des exhortations des apôtres «Si quelqu'un souffre comme *chrétien*, qu'il n'en ait pas *honte*, mais qu'il *glorifie* Dieu en ce nom» (1 Pierre 4: 16). Que la réalité de son christianisme apparaisse en même temps qu'il confessera être chrétien, et Dieu sera glorifié en ce nom. Mardochée déclarait qu'il était Juif, et en même temps le montrait dans sa conduite; ainsi il glorifiait Dieu. Paul exhorte aussi son enfant Timothée à n'avoir «pas honte du témoignage du Seigneur», comme lui-même n'en avait pas honte (2 Timothée 1: 8, 12), et comme il n'avait pas honte de l'Evangile (Romains 1: 16). Suivons ces glorieux exemples, et avant tout celui de Jésus! «qui a fait la belle confession devant Ponce Pilate» (1 Timothée 6: 13).

Que feront les serviteurs du roi devant cette confession hardie de Mardochée? L'approuveront-ils? S'ils se taisent, ne pourront-ils pas être accusés de tolérer sa

désobéissance, d'être de connivence avec lui? Au contraire, s'ils dénoncent sa conduite au grand favori du roi, n'ont-ils pas la chance d'être bien vus de lui, et d'en obtenir quelque grâce? Leur zèle pour son honneur ne sera-t-il pas récompensé? Telles sont les pensées des hommes du monde. Le gain, ou bien la faveur des grands, est ce qu'ils recherchent. Aussi les compagnons de Mardochée n'hésitent-ils pas à informer Haman, dernière ressource pour faire fléchir ce Juif audacieux. Et remarquons qu'ils pouvaient le faire sous prétexte qu'il fallait maintenir l'autorité royale; mais au fond de leur coeur, il y avait une autre pensée: osera-t-il affronter la colère du favori du roi? Et ils l'observent après leur dénonciation pour voir s'il sera ferme, et «si les affaires de Mardochée se maintiendraient». O chrétien! et jeune chrétien surtout, le monde a les yeux sur toi pour voir si tu maintiendras ton christianisme devant les tentations que lui, le monde, te présente pour t'effrayer ou te séduire. Mardochée tient ferme. Les yeux de Haman ont été attirés sur lui, et «il vit que Mardochée ne se courbait pas et ne se prosternait pas devant lui; et Haman fut rempli de fureur», (3: 5). D'où venait la fermeté de Mardochée? Il s'appuyait sur un bras que le monde ne connaît pas, un bras tout-puissant qui soutient les fidèles contre leurs plus forts ennemis. Il connaissait Celui qui a dit «Confie-toi en l'Eternel et pratique le bien... Remets La voie sur l'Eternel, et confie-toi en lui; et lui, il agira... Demeure tranquille, appuyé sur l'Eternel, et attends-toi à lui... Encore un peu de temps, et le méchant ne sera plus» (Psaumes 37: 3-7, 10). Confiant ainsi en son Dieu, Mardochée, devant la fureur du méchant, pouvait dire: «L'Eternel est ma lumière et mon salut, de qui aurai-je peur? L'Eternel est la force de ma vie; de qui aurai-je frayeur?» (Psaumes 27: 1-3). Eh bien, c'est sur ce même Dieu puissant que le chrétien a à s'appuyer pour tenir ferme contre Satan et le monde. «Attends-toi à l'Eternel, et il fortifiera ton coeur; oui, attends-toi à l'Eternel» (Psaume 27: 14).

Que fera Haman devant le courage inflexible, ou plutôt, comme jugerait le monde, devant l'obstination de ce misérable Juif? Car le monde admet les compromis de conscience. Se prosterner devant Haman n'était qu'une forme après tout. Valait-il la peine pour si peu de compromettre sa vie? N'était-ce pas un sot orgueil? Ainsi juge le monde, mais non pas Dieu, ni la foi qui croit Dieu et le suit. Que fera donc l'orgueilleux favori blessé par ce manque de déférence? Il pourrait faire saisir Mardochée, et lui faire expier son crime par la mort. Mais cela n'aurait pas répondu à l'idée qu'il se faisait de sa grandeur. Il fallait un exemple plus terrible pour se venger des dédains d'un Juif. «C'eût été une chose méprisante à ses yeux que de mettre la main sur Mardochée seul». Il avait «appris quel était le peuple de Mardochée», et il résout dans son esprit de «détruire tous les Juifs qui étaient dans tout le royaume d'Assuérus, le peuple de Mardochée». Il rend tout un peuple responsable de la faute d'un seul! Mais n'est-ce pas ce que l'on voit souvent dans les guerres, même entre peuples civilisés? Oh! combien le coeur naturel est injuste et cruel, qu'elle est vraie cette parole: «Leurs pieds sont rapides pour verser le sang!» (Romains 3: 15). Mais nous voyons autre chose dans le coeur d'Haman, qui le pousse à vouloir détruire les Juifs. C'est l'inimitié ancienne d'Amalek contre l'Eternel et son peuple.

L'édit cruel est rendu. Quelle épreuve poignante pour le coeur de Mardochée! Sa vie, il l'eût volontiers donnée par obéissance à Dieu. Mais ce n'est pas lui seul, ce n'est même pas sa famille qui est menacée, comme il arrivait parfois dans ces temps, où étaient englobés dans la condamnation tous ceux qui touchaient de près au coupable. C'est la nation juive tout entière qui doit périr. Haman, semblable aux adversaires du résidu dans les temps à venir, dit comme eux: «Détruisons-les tous ensemble» (Psaumes 74: 8; 83: 4). Combien Mardochée devait souffrir à cette pensée. Mais aurait-il pu agir autrement? N'était-il point là comme le représentant du peuple qui devait être témoin pour Dieu au milieu du monde? Non, de quelque douleur que soit rempli son coeur, «il ne peut autrement», comme, bien des siècles plus tard, dans un temps rapproché du nôtre, le disait un témoin de la vérité (*). Mardochée a un oeil simple; il ne cherche point de raisonnements pour se dispenser d'être fidèle à Dieu. Sous le coup de l'édit de mort, peut-être fléchira-t-il? Non, même quand Haman sort du palais où il a été convié seul avec le roi à un festin par la reine Esther, Mardochée refuse au favori l'hommage que celui-ci réclame. Telle est l'énergie que la foi communique à l'âme. Elle s'élève au-dessus des circonstances présentés.

(*) Luther à la diète de Worms.

Toutefois, cette inflexibilité ne provient pas de l'insensibilité ou de dureté de coeur. Lorsqu'il voit la perte de son peuple résolue, le coeur de Mardochée est pénétré de la plus vive douleur. «Et Mardochée sut tout ce qui s'était fait; et Mardochée déchira ses vêtements et se couvrit d'un sac et de cendre, et sortit au milieu de la ville et poussa un cri grand et amer» (4: 1). Le fidèle souffre de tout ce qui afflige le peuple de Dieu, car il s'identifie avec lui. Rien n'est plus éloigné que l'égoïsme du coeur des vrais serviteurs du Seigneur. Mais Mardochée ne peut renfermer sa douleur dans son sein. De même qu'il n'a pas craint de confesser publiquement ce qu'il était et ce qu'il devait à son Dieu, il ne craint pas maintenant de montrer sa sympathie et sa pitié pour le peuple de Dieu. Et il fait plus que de remplir la ville de son «cri grand et amer», bien propre à émouvoir le coeur des habitants de Suse en faveur des Juifs, «il vint jusque devant la porte du roi». Quel reproche pour celui-ci, s'il eût pu l'entendre! Mais le puissant monarque était à boire avec son favori, et ne se souciait pas de sacrifier tout un peuple à la haine d'un seul homme. Le cri de Mardochée ne parvint pas aux oreilles du roi.

Que fera donc ce Juif fidèle pour conjurer la ruine de son peuple? Il ne peut rien par lui-même, il sait qu'il ne peut pénétrer jusqu'à Assuérus pour faire appel à sa justice et à sa compassion, ni même, couvert des marques de son affliction, «entrer, vêtu d'un sac, dans la porte du roi» (4: 2). Mais Mardochée compte sur Dieu, et appuyé sur lui, il ne reste pas oisif. Il sait que Dieu lui-même a introduit Esther auprès du roi, dont elle a gagné l'affection par la volonté de Celui qui incline les coeurs. Il sait que la chose a eu lieu en vue «d'un temps comme celui-ci», le temps de détresse où les Juifs se trouvent (4: 14). Ainsi le fidèle peut compter toujours qu'avec l'épreuve par laquelle Dieu juge à propos qu'il passe, Dieu aussi a préparé une issue (1 Corinthiens 10: 13). Mardochée use du moyen que Dieu lui présente en Esther. Il fait parvenir à la reine, qui jusqu'alors l'ignorait, la triste et terrible nouvelle, et lui demande d'intervenir, car elle-même est menacée par le décret royal (4: 13). Il lui fait commander par

Hathac «d'entrer vers le roi, de le supplier et de faire requête devant lui en faveur de son peuple». En demandant cela à Esther, il sait que, si elle accepte, elle sera peut-être victime de son dévouement, et son cœur devait saigner à cette pensée, car il l'aimait tendrement. Mais le salut du peuple juif lui tient encore plus à cœur. Il s'élève au-dessus des affections naturelles et est prêt à sacrifier, ce qu'il aime pour le service de Dieu et de son peuple. Quel exemple ne nous donne-t-il pas! Esther hésite d'abord, ou le comprend; mais, au milieu de la douleur et de la peine que ressent Mardochee qui presse la reine, dans l'incertitude où il est de la réussite du moyen qu'il veut employer; remarquons que sa foi et sa confiance restent inébranlables. Si Esther ne veut pas se présenter devant le roi, «le soulagement et la délivrance surgiront pour les Juifs d'autre part» (verset 14). Dieu ne peut pas abandonner son peuple à la merci du méchant. Quel merveilleux et étrange conflit de sentiments se montre chez Mardochee! Il pleure sur la ruine de son peuple; vêtu d'un sac, il pousse un «cri grand et amer» d'affliction; et, en même temps, nous le voyons assuré du «soulagement et de la délivrance». Ces deux sentiments s'accordent cependant. Nous sommes sensibles à l'épreuve, et cela est bon, car sans cela que signifierait l'épreuve? Nous prions pour en avoir l'issue, et cela est bon; nous sommes rejetés sur Dieu. Mais tout le temps nous savons que Dieu ne nous laissera pas, ne nous abandonnera point, car il l'a promis, il est fidèle, et nous lui appartenons. «Dans la tribulation de toute manière», dit Paul, «mais non pas réduits à l'étroit; dans la perplexité, mais non pas sans ressource; persécutés, mais non pas abandonnés; abattus, mais ne périssant pas» (2 Corinthiens 4: 8, 9). Puissions-nous, ainsi que Mardochee, tout en sentant l'épreuve, et surtout ayant conscience de la ruine qui nous entoure, ne pas nous laisser décourager, mais compter sur Dieu et sur sa fidélité.

Comme nous l'avons vu, Mardochee dans cette extrémité, la sentence de mort étant rendue, ne cède pas à Haman. Ce n'est pas en agissant contre sa conscience qu'il détournera le coup qui le menace. Il a repris sa place à la porte du roi, après qu'ont eu lieu les trois jours de jeûne, demandés par Esther, et auquel tous les Juifs de Suse, elle-même et ses jeunes filles prennent part; jeûne sans doute accompagné de supplications ferventes pour qu'Esther fût soutenue dans sa tentative auprès du roi et que la délivrance fût accordée au peuple juif (4: 15-17). Haman, au comble de la faveur, invité seul, avec le roi, au festin que donne Esther, sort du palais «joyeux et le cœur gai». Mais soudain sa joie et sa gaîté ont disparu. Au milieu de la foule des serviteurs qui sont à la porte du roi et qui s'empressent de lui rendre hommage, il voit le Juif «Mardochee qui ne se leva ni ne bougea pour lui, et Haman fut rempli de fureur contre Mardochee» (5: 9). Dans sa colère, il ne peut attendre le jour fixé où Mardochee sera enveloppé dans l'extermination de son peuple tout entier. Il se contient pour le moment, mais, rentré dans sa maison: «Tout cela ne me sert de rien», dit-il à sa femme, après avoir énuméré ses richesses, sa grandeur, les faveurs du roi et de la reine, «tout cela ne me sert de rien, aussi longtemps que je vois Mardochee, le Juif, assis à la porte du roi» (versets 10-13). Tel est le cœur naturel de l'homme, son orgueil est blessé par la moindre chose, et ce qui le blesse empoisonne toute sa vie, tous les biens dont il pourrait jouir ne sont plus rien. Et quel est celui, d'entre les hommes du monde et des puissants du jour, qui n'a pas ainsi un ver qui le ronge et qui détruit ses jouissances? Mardochee, lui, avec le danger imminent sur sa tête, conserve au

contraire un coeur paisible. Dieu qu'il sert est avec lui. Quel contraste! Et cependant, sans que peut-être il s'en doute, le danger s'est rapproché de lui. Poussé par les conseils de sa femme Zéresh et de ses amis, Haman fait dresser un gibet «haut de cinquante coudées», pour que le lendemain on «y pende Mardochée» (verset 14). Qu'importait pour ces gens la vie d'un misérable Juif? Une fois mort, il n'importunerait plus les yeux du maître; Haman pourrait se livrer à la joie sans que rien vînt la troubler, quand il verrait le corps de Mardochée suspendu au gibet. Celui qui était un témoin pour Dieu aurait disparu de devant l'ennemi de Dieu et de son peuple. C'est ainsi que, dans un temps à venir, quand «la bête qui monte de l'abîme» aura mis à mort les deux témoins, «ceux qui habitent sur la terre» se réjouiront et s'enverront des présents les uns aux autres, «parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitent sur la terre» (Apocalypse 11: 7-10). Le monde a toujours haï les serviteurs de Dieu qui rendent témoignage contre lui; il a haï et mis à mort le grand Témoin, le témoin fidèle et véritable; si nous sommes épargnés en ces temps quant à nos vies, la haine du monde n'en existe pas moins contre Christ et les siens, et quand le temps sera venu, elle se manifestera encore comme autrefois et s'assouvira dans le sang des martyrs (Jean 15: 18-24; 16: 20; 17: 14; Apocalypse 6: 9; 13: 7, 15; 17: 6).

De même que Joseph autrefois, Mardochée, en figure, passe ainsi par la mort. Mais de même aussi, c'est alors, en ce moment suprême, que commence son élévation. Et, ne pouvons-nous pas voir en cela une image de ce qui arriva d'une manière complète à un plus grand que Joseph et Mardochée? C'est quand Satan croit avoir le dessus, quand Jésus est «descendu dans les parties inférieures de la terre», quand il a été abaissé jusqu'à «la mort de la croix» (Ephésiens 4: 9; Philippiens 2: 8), qu'il triomphe «des principautés et des autorités», et que Dieu l'élève souverainement et lui donne «un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou» (Philippiens 2: 9, 10).

Nous voyons cela comme une ombre en Mardochée. En récompense du service éminent qu'il a rendu autrefois à Assuérus en sauvant sa vie royale, et qui est rappelé à celui-ci, il est montré à toute la ville de Suse revêtu des insignes royaux, présage de sa grandeur future, et l'ennemi lui-même, l'orgueilleux Haman, proclame l'honneur que le roi accorde à Mardochée. «Quant à l'homme que le roi se plaît à honorer», avait dit Haman croyant parler pour lui-même, «qu'on apporte le vêtement royal dont le roi se revêt, et le cheval que le roi monte, et sur la tête duquel on met la couronne royale; et que le vêtement et le cheval soient remis aux mains d'un des princes du roi les plus illustres; et qu'on revête l'homme que le roi se plaît à honorer, et qu'on le promène par les rues de la ville, monté sur le cheval, et qu'on crie devant lui: C'est ainsi qu'on fait à l'homme que le roi se plaît à honorer». Et le roi dit à Haman: «Hâte-toi, et fais ainsi à Mardochée, le Juif, qui est assis à la porte du roi. N'omets rien de tout ce que tu as dit» (6: 7-12). Après que cette humiliation a été subie par Haman, et que Mardochée a été honoré aux yeux de tous, celui-ci vient reprendre sa place obscure de serviteur à la porte du roi. Il reste caché là jusqu'au jour à venir de son élévation. Ainsi Jésus, ressuscité et glorifié, reste caché dans les cieux, et notre vie est cachée avec lui en Dieu; mais c'est en attendant le grand jour de sa manifestation en gloire, non pour les saints d'aujourd'hui, car ils seront

manifestés avec lui (Colossiens 3: 3, 4), mais pour la délivrance du résidu juif, et l'établissement du royaume.

Le jour du triomphe final de Mardochée arrive bientôt. L'adversaire ayant été détruit, rien ne s'oppose à ce que celui qui représente le résidu juif soit élevé en gloire, et «Mardochée entra devant le roi, car Esther avait déclaré ce qu'il lui était». Entrer devant le roi lui eût été à jamais interdit, si sa relation avec l'épouse juive n'avait été reconnue, mais elle lui devient un titre d'honneur, comme nous venons de le voir, et de plus nous lisons: «Et le roi ôta son anneau qu'il avait retiré à Haman, et le donna à Mardochée», ce qui était le signe du pouvoir conféré à Mardochée, car c'est avec cet anneau qu'étaient scellés les décrets royaux. La maison d'Haman est donnée à Esther qui établit sur elle Mardochée. Ainsi l'honneur et la puissance sont donnés à Mardochée, et la déclaration publique en est faite: «Mardochée sortit de devant le roi, avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or, et un manteau de byssus et de pourpre» (8: 1, 2, 15). Mardochée aussitôt se sert de son pouvoir pour délivrer son peuple et le rendre maître de ses ennemis. «Selon tout ce que Mardochée *commanda*, on écrivit aux Juifs, et aux satrapes, et aux gouverneurs, et aux chefs des provinces, depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, cent vingt-sept provinces,... que le roi accordait aux Juifs, dans chaque ville, de s'assembler et de se mettre en défense pour leur vie, et de détruire, tuer, et faire périr toute force du peuple et de la province qui les opprimerait» (8: 9-14). L'élévation de Mardochée, la gloire qui lui est conférée, la puissance qu'il déploie, est pour son peuple, et même pour les habitants de la ville de Suse, une cause de joie; tous s'empressent de lui obéir et les adversaires sont détruits (8: 15-17; 9: 1-19). Nous voyons enfin le règne paisible de Mardochée sous l'autorité du grand roi. Il est le second après lui, «grand parmi les Juifs et agréable à la multitude de ses frères, cherchant le bien de son peuple, et parlant pour la paix (la prospérité) de toute sa race» (chapitre 10). Comment ne pas voir en tout cela une image de ce qui arrivera bientôt? Christ va recevoir le royaume. Il apparaîtra en gloire et en puissance pour la délivrance du résidu opprimé, il détruira ses adversaires et ceux de son peuple, il établira son règne de justice et de paix; il sera grand sur le trône de David son père, et régnera d'une mer jusqu'à l'autre; tout genou fléchira devant lui, et son avènement sera le signal du commencement d'une ère de gloire pour son peuple, et de bonheur et de paix pour toute la terre (lisez les nombreuses prophéties qui annoncent ces temps heureux, telles que Psaumes 45: 1-7; 21; Esaïe 11; Psaumes 72, etc.).

La foi de Mardochée lui a donné la force de rester séparé du mal et de résister à l'adversaire avec constance; il est demeuré ferme, comptant sur l'Eternel; il a reçu sa récompense. Il peut être rangé parmi tous ces héros de la foi, qui par elle ont triomphé (Hébreux 11: 32-38). Puissions-nous aussi, dans des circonstances différentes, mais souvent non moins difficiles, nous, le peuple céleste au milieu d'un monde ennemi, demeurer fermes contre les efforts et les ruses de l'ennemi, ayant une confiance inébranlable en Celui qui peut nous rendre toujours plus que vainqueurs. Puissions-nous être fortifiés dans le Seigneur et la puissance de sa force, couverts du bouclier de la foi; puissions-nous, comme Mardochée, être décidés dans notre séparation pour Christ, et pour la confession de son nom!

Occupons-nous maintenant du second caractère qui nous est présenté dans la personne d'Esther. A tous les points de vue, elle est digne d'attirer notre attention comme un vase que Dieu a formé pour accomplir ses desseins. «Vase plus faible, c'est-à-dire féminin» (1 Pierre 3: 7), et se montrant tel, mais choisi par Celui qui se plaît à se servir des choses faibles pour confondre les fortes (1 Corinthiens 1: 27). La femme étant séduite a péché la première, et est devenue elle-même un instrument de séduction. Elle a entraîné Adam dans sa désobéissance. Trop souvent, depuis et maintenant encore, elle joue le même rôle. Mais, d'un autre côté, bien souvent aussi, nous la voyons remplir une place bénie et employée de Dieu pour le bien. Comment s'en étonner? N'est-ce pas toujours la grâce qui abonde? C'est «la semence de *la femme*» qui écrase «la tête du serpent». La Parole nous dit la position de la femme et les devoirs qui lui incombent, et, en même temps, nous présente plus d'un exemple de femmes qui ont été des servantes de Dieu. Telles sont Sara, Marie la prophétesse, Débora, Ruth, Anne, la mère de Samuel, dans l'Ancien Testament; Marie de Magdala, Marthe et Marie, Marie, mère de Jésus, Dorcas, dans le Nouveau, et bien d'autres avec elles. Esther se range parmi ces femmes vertueuses qui «espéraient en Dieu». Toutes offrent des caractères différents; chez chacune domine un trait particulier. Esther occupe une place à part. Elle ne prophétise pas, comme Marie et Débora; elle n'est pas dans la position d'une Sara ou d'une Ruth; elle est à part de toutes manières; et son caractère a un charme et un attrait tout particuliers.

Elle apparaît sur la scène après que l'orgueilleuse Vasthi a été répudiée pour n'avoir pas obéi aux ordres du roi. Comme nous l'avons vu, la reine gentile — figure de l'Eglise — est remplacée par l'épouse juive — figure d'Israël à venir. Esther est hors de son pays et orpheline, type encore d'Israël avant sa restauration (Lamentations de Jérémie 5: 3). Mais Mardochée l'adopte, l'aime et l'élève, et elle répond à ses soins par sa soumission et son affection. Mardochée l'a prise pour sa fille, et elle, comme enfant fidèle d'Israël, instruite dans la loi, sait ce qu'elle lui doit, et montre son obéissance envers lui (2: 10). Elle appartient à un peuple exilé et méprisé, esclave des nations, mais elle est remarquable par sa beauté entre toutes les filles de son peuple et celles des nations. «La jeune fille était belle de taille et belle de figure» (verset 7). Ainsi Israël, le peuple élu, conserve toujours sa beauté aux yeux de Dieu. Joseph autrefois, captif aussi loin du pays de son père, était comme Esther, beau de taille et beau de visage (Genèse 39: 6), et de même que Joseph qui trouvait grâce aux yeux de l'étranger qu'il servait, de même la jeune fille, Esther, trouvait faveur «aux yeux de tous ceux qui la voyaient» (verset 15), et ainsi elle plut particulièrement à «Hégaï, gardien des femmes» (verset 9), quand elle lui fut amenée. «Il se hâta de lui donner les parfums nécessaires pour sa purification, et ses portions, et de lui donner les sept jeunes filles choisies de la maison du roi; et il la transféra avec ses jeunes filles dans le meilleur appartement de la maison des femmes». C'est de cette manière que Dieu incline les coeurs envers ceux qui sont siens et qu'il fait servir à ses desseins. Il en fut ainsi pour Joseph, soit chez Potiphar, soit dans la prison; de même «le peuple» sortant d'Egypte, «trouva faveur aux yeux des Egyptiens, qui accordèrent leurs demandes... d'objets d'argent, d'objets d'or et de vêtements» (Exode 11: 2; 12: 35, 36). Et dans un temps à venir, quelle ne sera pas la faveur dont jouiront auprès des étrangers ces enfants d'Israël aujourd'hui méprisés, quand s'accompliront les paroles: «Les navires de Tarsis viennent les premiers pour

apporter tes fils de loin, leur argent et leur or avec eux, au nom de l'Eternel, ton Dieu, et du Saint d'Israël, car il t'a glorifiée. Et les fils de l'étranger bâtiront tes murailles, et leurs rois te serviront... Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront... Et les fils de tes oppresseurs viendront se courber devant toi» (Esaïe 60: 9-14).

Ainsi, en tout temps et quelles que soient les circonstances, Dieu a et aura les yeux sur son peuple qu'il a élu, et le manifestera. Il le garde par des voies mystérieuses. C'est lui qui a donné à Esther cette beauté et cette grâce qui captivent les coeurs; mais, en même temps, il l'a ornée d'une simplicité et d'une humilité qui font qu'elle ne veut rien ajouter à ce qu'elle tient de Dieu pour se mettre en avant et l'emporter sur ses rivales. Il lui suffit des dons de l'Eternel, et elle se remet entre ses mains pour qu'il fasse d'elle ce qui lui semblera bon. «Tout ce que la jeune fille (qui était appelée devant le roi) demandait, lui était donné... Mais quand ce fut le tour d'Esther d'entrer auprès du roi, elle ne demanda rien, sauf ce que dit Hégai» (2: 13, 15). Il est précieux de savoir, comme elle, être simplement un instrument pour le service du Seigneur, sans vouloir y ajouter, quoi que ce soit de l'homme ou de nous-mêmes. Tel était Paul dans son ministère. Il ne voulait pas orner de sagesse ni d'éloquence humaines, ce qui parlait par soi-même avec puissance, la beauté divine de la grâce en Christ crucifié (1 Corinthiens 2: 1-5).

«Esther fut conduite auprès du roi Assuérus; et le roi aima Esther plus que toutes les femmes, et elle trouva grâce et faveur» devant lui plus que toutes les vierges, et il mit la couronne du royaume sur sa tête et la fit reine à la place de Vasthi» (2: 16, 17). Comment ne pas voir encore ici une frappante image d'Israël et des sentiments du coeur de l'Eternel pour ce peuple? N'a-t-il pas dit de lui: «Je t'ai aimée d'un amour éternel; c'est pourquoi je t'attire avec bonté»? (Jérémie 31: 3). Voyez maintenant son élévation au-dessus des nations, la couronne royale mise pour ainsi dire sur sa tête: «Des rois seront tes nourriciers, et leurs princesses tes nourrices; ils se prosterneront devant toi le visage contre terre» (Esaïe 49: 22, 23). «Les nations verront ta justice, et tous les rois, ta gloire... Et tu seras une couronne de beauté dans la main de l'Eternel, et une tiare royale dans la main de ton Dieu. On ne te dira plus la délaissée, et on n'appellera plus ta terre la désolée. Car on l'appellera: Mon plaisir en elle, et ta terre: La mariée; car le plaisir, de l'Eternel est en toi, et ton pays sera marié» (Esaïe 62: 2-5). Tel sera Israël «à la fin des jours», quand «la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes» (Esaïe 2: 2); quand se réalisera cette parole: «Sur toi se lèvera l'Eternel, et sa gloire sera vue sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière, et les rois, à la splendeur de ton lever» (Esaïe 60: 2, 3). Ce sera quand l'épouse gentile aura été rejetée et que «tout Israël sera sauvé» (Apocalypse 3: 16; Romains 11: 22-26).

Esther est devenue l'épouse d'Assuérus. Mais ici se présentent des questions que nous avons déjà touchées. Comment une fille d'Israël peut-elle se mêler aux filles des incirconcis? Comment peut-elle consentir à être unie à un gentil, fût-ce même un roi? Comment Mardochée, si fidèle à maintenir sa position de Juif, y consent-il? Pour répondre à ces questions, il faut se rappeler que ces Juifs de la dispersion n'étaient pas dans les mêmes conditions que ceux qui étaient rentrés dans leur pays. Ces derniers pouvaient garder une

stricte séparation d'avec les nations idolâtres qui les entouraient, et nous voyons Esdras et Néhémie, leurs conducteurs, insister avec énergie sur le devoir d'être ainsi séparés. «Vous ne donnerez pas vos filles à leurs fils, et vous ne prendrez pas de leurs filles pour vos fils, ni pour vous-mêmes», dit Néhémie (13: 25), et Esdras montre sa profonde affliction en apprenant que des Israélites s'étaient alliés à des étrangères (Esdras 9 et 10). «Vous avez été infidèles», dit-il, «et vous avez pris des femmes étrangères, pour ajouter à la culpabilité d'Israël. Et maintenant, faites confession à l'Eternel, le Dieu de vos pères, et faites ce qui lui est agréable, et séparez-vous des peuples du pays et des femmes étrangères». Tout cela était bien, et entièrement à sa place. Mais ceux qui n'avaient pas profité de l'édit de Cyrus n'étaient pas dans la même position. Asservis plus directement à la puissance gentile, ils étaient obligés de subir la loi du despote. Mais au-dessus de tout, nous avons à considérer les desseins de Dieu qui, d'une manière cachée, agissait pour son peuple, et dirigeait tout pour empêcher l'ennemi de consommer sa ruine. Il se sert de tout, même de la faiblesse de ses saints qui cèdent parfois sous la pression des circonstances. Il est Maître de la loi et des ordonnances qu'il a établies; il déploie sa grâce, et ainsi un David peut, en un moment de détresse, manger «des pains de proposition, qu'il ne lui était pas permis de manger, ni à ceux qui étaient avec lui» (Matthieu 12: 4). Cette même grâce, qui s'étend au delà des limites des ordonnances, ne la voyons-nous pas dans quelques cas d'alliances entre des personnes appartenant au peuple de Dieu et des personnes des nations? Joseph épouse Asnath, (Genèse 41: 45); Salmon prend pour femme Rahab, et Booz s'unit à Ruth la Moabite (Matthieu 1: 5). Ne nous étonnons donc point de voir Esther devenir la compagne d'Assuérus. Mardochée, nous l'avons dit, était un homme de foi; il désirait le bien de son peuple, et puisque Dieu avait permis que la beauté de sa nièce attirât sur elle les regards des commissaires royaux, sans que lui-même eût rien fait pour la mettre en avant, il s'attendait à l'Eternel qui agirait par le moyen d'Esther en faveur des Juifs. Il comptait sur son Dieu, comme autrefois les parents de Moïse qui, voyant l'enfant «divinement beau», par la foi gardèrent caché le futur libérateur d'Israël (Actes des Apôtres 7: 17-20; Hébreux 11: 23).

Esther a captivé, par sa grâce et sa beauté, le coeur du grand roi. Elle est couronnée de la couronne royale; elle est reine, mais personne ne connaît son origine. Esther, malgré son élévation, reste soumise à Mardochée. Nulle position ne peut annuler la dette de la reconnaissance envers un bienfaiteur, ni les obligations naturelles des enfants envers leurs parents. Or «Esther n'avait pas fait connaître son peuple et sa naissance, car Mardochée lui avait commandé de ne pas les faire connaître... Et Esther faisait ce que Mardochée disait, comme lorsqu'elle était élevée chez lui» (2: 10, 20). Beau caractère que celui de l'obéissance, et nous connaissons Celui qui l'a manifesté dans sa perfection. Or nous avons à suivre ses traces dans la soumission et la dépendance.

Ainsi le monde ne connaissait pas d'où était Esther: c'était un secret entre Mardochée et elle; secret qui devait être révélé au temps opportun, au moment de la détresse extrême de son peuple et pour la délivrance de celui-ci. Le monde n'a pas connu Jésus. Son élévation en

gloire lui est un mystère; mais la foi le connaît, et le monde Le verra quand il viendra pour le résidu d'Israël qui l'attendra.

Remarquons que l'élévation d'Esther à la position de reine est une occasion de joie pour plusieurs et de soulagement pour tous. «Le roi fit un grand festin à tous ses princes et ses serviteurs, le festin d'Esther; et il octroya un dégrèvement aux provinces et fit des dons selon la puissance du roi» (2: 18). C'est à la fille d'un peuple méprisé que ces bienfaits du roi sont dus. C'est «le festin d'Esther». Cela ne rappelle-t-il point à l'esprit ces paroles du prophète se rapportant aux temps à venir: «Et l'Eternel des armées fera, en cette montagne (la montagne de Sion représentant Israël), à *tous les peuples*, un festin de choses grasses, un festin de vins vieux, de choses grasses moelleuses, de vins vieux bien épurés»? En quel temps aura lieu cette bénédiction universelle des peuples de la terre? C'est quand le Seigneur, l'Eternel, «ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre» (Esaïe 25: 6-8).

Esther, la fille d'Israël, est au comble de l'honneur. Elle s'est laissé porter à cette position de souveraine sans déclarer quel est son peuple, en se soumettant à la volonté de Mardochée. Elle ignore à quels desseins elle va servir, et attend, instrument entre les mains du Dieu de Jacob, ce qu'il ordonnera d'elle. En premier lieu, si son élévation a été l'occasion des largesses du roi envers tous, elle est le moyen dont Dieu se sert pour préserver la vie d'Assuérus. Elle est l'intermédiaire entre lui et Mardochée qui, sans elle, n'aurait pu arriver à la personne royale. Ainsi se prépare l'élévation de Mardochée.

Mais vient une autre chose, c'est le moment de l'épreuve. Renfermée comme elle l'était dans le palais du roi, Esther ignorait le décret d'extermination rendu contre sa nation. Elle apprend par ses serviteurs et ses servantes, jeunes filles qui lui étaient attachées, que Mardochée est devant la porte du roi, revêtu d'un sac, signe de deuil, et exprimant l'affliction la plus amère. Le coeur d'Esther en est ému. La grandeur de la position à laquelle elle a été élevée, ne lui a point fait oublier ce qu'elle doit à Mardochée, n'a point altéré l'affection, qu'elle lui porte. Elle est «dans une grande angoisse», en apprenant le deuil de celui qu'elle vénère comme un père. Elle voudrait lui faire dépouiller ses insignes de douleur et d'humiliation; elle désire le consoler, lui témoigner sa sympathie, et elle lui envoie, des vêtements (4: 1-4). Mais comment pourrait-il accepter aucune consolation dans le grand péril où se trouve son peuple? Les sentiments qui remplissaient son coeur étaient ceux qu'exprime Asaph: «Pourquoi, ô Dieu, nous as-tu rejetés pour toujours?... Souviens-toi de ton assemblée... Ils ont dit dans leur coeur: Détruisons-les tous ensemble... Jusques à quand, ô Dieu! l'adversaire dira-t-il des outrages?» (Psaumes 74). Et son âme «refusait d'être consolée» (Psaumes 77: 2). S'il gémissait, ce n'était point à cause de lui-même, mais à cause de sa nation.

Mardochée «n'accepta pas» les vêtements que la reine lui envoyait. Etonnée, mais se doutant qu'il devait avoir de bien fortes raisons pour agir comme il le faisait, et désirant le savoir pour alléger ou au moins partager sa douleur, «Esther appela Hathac, l'un des eunuques du roi, qu'il avait placé auprès d'elle, et elle lui commanda d'aller vers Mardochée pour savoir ce que c'était et pour quoi c'était. Et Hathac sortit vers Mardochée sur la place de la ville qui était devant la porte du roi. Et Mardochée l'informa de tout ce qui lui était arrivé, et de la

somme d'argent qu'Haman avait dit qu'il payerait au trésor du roi en vue des Juifs, pour les détruire; et il lui donna une copie de l'écrit de l'édit qui avait été rendu à Suse pour les détruire, afin de le montrer à Esther» (4: 5-8). Esther apprend ainsi ce qui menace son peuple et Mardochée; elle peut maintenant comprendre sa douleur et y prendre part; mais qu'y a-t-il à faire pour détourner ce coup terrible?

Elle seule peut intervenir, mais quelle tâche pour une faible femme! Mardochée lui trace le chemin. Il est simple: c'est le chemin de Dieu; elle est la seule qui puisse aborder le grand roi, qui, peut-être, aura accès auprès de lui, et contrebalancera l'influence fatale du favori. Mardochée ne lui insinue pas de le faire, lui laissant le soin de comprendre son devoir. Avec toute l'autorité de sa position vis-à-vis d'elle, et surtout avec l'autorité de la foi qu'il possède et qui gouverne sa vie, comme nous le verrons, il dit à Hathac de «lui commander d'entrer vers le roi, de le supplier et de faire requête devant lui en faveur de son peuple» (4: 8).

C'était une commission bien capable d'effrayer une âme timide. Autrefois Debora, assistant Barak, avait affronté l'innombrable armée de Sisera, mais dix mille hommes marchaient à sa suite. Jaël, louée par Debora, avait eu raison de ce fier capitaine; mais il était seul, fugitif et endormi. Esther est dans une position bien plus difficile, et elle le sent. La loi des Perses était formelle qui interdisait à toute personne, homme ou femme, d'entrer «auprès du roi, dans la cour intérieure», à moins d'y être appelée. La mort était le châtement réservé à quiconque transgressait cette loi. On comprend l'hésitation momentanée d'Esther. Elle est d'autant plus grande que, depuis trente jours, elle n'a pas été invitée à venir auprès du roi, comme s'il y avait quelque ombre jetée sur la faveur dont elle jouissait. Peut-elle donc oser braver cette présence redoutable; venir devant le roi, étant coupable d'une transgression? Aura-t-elle le courage ou même la possibilité, dans ces circonstances, de présenter une requête? Et pourra-t-elle avoir quelque espoir d'être accueillie, quand le grand ennemi, Haman, a circonvenu l'esprit du roi? Et comment lui dire qu'elle, Esther, l'objet jusqu'alors de sa faveur, est de cette race sur laquelle le mépris du favori s'est déversé, et qu'il a accusée de ne point observer «les lois du roi»? Ne nuira-t-elle pas à son peuple au lieu de l'aider? Il est vrai que, par une faveur spéciale du roi, le coupable peut être absous. Si le roi étend vers lui son sceptre d'or, il échappe à la mort. Mais Esther sera-t-elle l'objet d'une telle grâce? Nous voyons ainsi les difficultés qui devaient se dresser devant l'âme d'Esther et la faire reculer. Nul doute qu'elle n'aimât son peuple et Mardochée, mais les obstacles lui paraissaient insurmontables, et elle fait part à Mardochée de ce qui l'arrête. «Et Hathac vint et rapporta à Esther les paroles de Mardochée. Et Esther dit à Hathac et le chargea de dire à Mardochée: Tous les serviteurs du roi et le peuple des provinces du roi savent que pour quiconque, homme ou femme, entre auprès du roi, dans la cour intérieure, sans avoir été appelé, il existe une même loi prescrivant de le mettre à mort, à moins que le roi ne lui tende le sceptre d'or, afin qu'il vive; et moi, je n'ai pas été appelée à entrer vers le roi ces trente jours» (4: 9-11). Nous voyons qu'Esther ne refuse pas positivement. Elle expose à celui qu'elle est habituée à consulter et à suivre, ses craintes et ses doutes. Elle a besoin d'être fortifiée et soutenue. Où est sa foi? dira-t-on. Elle est faible peut-être, mais qui de nous ne s'est pas trouvé dans

quelqu'une de ces circonstances où il semble impossible d'aller en avant, où tout est obstacle, où tout manque? Il faut compter sur Dieu, sans doute, mais il est bon aussi de lui exposer, comme Esther le fit à Mardochée, les difficultés où l'on est, et sa propre faiblesse que l'on ressent, et le besoin que l'on a de son secours.

D'un autre côté, n'est-il pas remarquable que le salut du peuple dépende d'un aussi faible instrument. Dieu veut toujours montrer sa puissance dans l'infirmité, afin que l'homme ne se glorifie pas. Il choisit les choses qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont; c'est par ce qu'il y a de plus faible et méprisé, la croix de Christ, Christ crucifié en infirmité, scandale aux Juifs, folie aux nations, que Dieu sauve les hommes (1 Corinthiens 1: 17-31).

Esther a donc fait connaître à Mardochée ce qui la trouble et l'arrête pour exécuter l'ordre qu'il lui a donné: «On rapporta à Mardochée les paroles d'Esther». Que va-t-il lui répondre? Nous avons déjà vu que Mardochée place au-dessus de tout la gloire de l'Eternel et le bien de son peuple. Il sait bien le danger auquel Esther serait exposée en se présentant devant le roi pour plaider la cause des Juifs, mais il fait taire les sentiments naturels de son cœur. Il ne veut consulter «ni la chair ni le sang». S'il est nécessaire, il est prêt à sacrifier son Isaac. Tel est toujours le caractère de la vraie foi. Le Seigneur disait à ceux qui le suivaient: «Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses soeurs, et même aussi sa propre vie, il ne peut être mon disciple» (Luc 14: 26). Les affections naturelles doivent être tenues à leur place et ne doivent pas se placer entre Dieu et nous. Lui d'abord et en tout; sans cela, on hésite et l'on tombe. Tel est le sentiment qui dicte la réponse de Mardochée à Esther. Elle peut sembler dure; on dirait qu'il l'accuse d'égoïsme et d'indifférence envers sa nation; mais il est des cas où, pour relever l'énergie, on doit assaisonner de sel sa parole (Colossiens 4: 6). «Mardochée dit de répondre à Esther: Ne pense pas en ton âme d'échapper, dans la maison du roi, plutôt que tous les Juifs; car, si tu gardes le silence en ce temps-ci, le soulagement et la délivrance surgiront pour les Juifs d'autre part, mais toi et la maison de ton père vous périrez. Et qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté?» (4: 13, 14). Telles sont les paroles par lesquelles le Juif fidèle stimule Esther à marcher dans le chemin qu'il lui a tracé. C'est le sentier de Dieu, car c'est celui du dévouement qui n'hésite pas à se donner pour lui et les siens, celui où l'on prend la croix et où l'on ne tient pas compte même de sa vie, pourvu que l'on accomplisse le service que Dieu a confié. Tel était Paul (Actes des Apôtres 20: 24), imitateur en cela de son divin Maître, modèle parfait de l'entier dévouement. Tels nous devons être dans notre mesure, «car nul de nous ne vit ayant égard à lui-même»; et «vous n'êtes pas à vous-mêmes» (Romains 14: 7, 8; 2 Corinthiens 5: 15; 1 Corinthiens 6: 19).

Remarquons la manière dont Mardochée prévient la tentation qui aurait pu se glisser dans l'âme d'Esther; je ne dis pas qu'elle y existât: «Si tu gardes le silence en ce temps-ci». Puisqu'elle n'avait pas fait connaître «sa naissance et son peuple», elle aurait pu s'estimer à l'abri dans le palais du roi. Le silence, quand il s'agit de la confession de la vérité, peut être regardé comme un reniement. Il y a un temps — ce temps-ci — où il faut prendre ouvertement parti pour Dieu. Joseph d'Arimatee avait pu rester longtemps caché comme disciple de Jésus,

mais le temps vint où il confessa ouvertement ce qu'il était. Mais Esther aurait-elle pu assister d'un oeil indifférent, et par crainte, au massacre des siens, et garder le silence «en ce temps-là»? Nous avons peine à le penser, et cependant ne voyons-nous pas les disciples abandonner le Seigneur, et Pierre faire plus que garder le silence, mais ouvrir la bouche pour jurer par trois fois qu'il ne connaît pas Jésus? Méfions-nous de ce coeur trompeur; de cet esprit prompt à dire: «Je ne t'abandonnerai pas», alors que la chair est faible et nous entraîne.

Mardochée va donc au-devant de la pensée qui aurait pu surgir dans l'âme d'Esther. «Ne pense pas en ton âme», dit-il. C'est comme s'il lui disait: «Prends garde de te faire illusion, de te bercer d'une fausse sécurité, car le châtement et la ruine t'atteindront même dans ta position élevée. Si tu n'es pas pour Dieu et son peuple, Dieu sera contre toi». Combien cela rappelle les paroles du Seigneur: «Quiconque voudra sauver sa vie, la perdra et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, celui-là la sauvera» (Luc 9: 24). La sécurité d'Esther est liée à celle des Juifs; mais par-dessus tout, elle tient à son dévouement pour son Dieu. Les paroles de Jésus nous montrent qu'il en est de même aujourd'hui. Si, au milieu des plus grands dangers, nous lui sommes fidèles, qu'aurions-nous à craindre?

Nous avons déjà remarqué la foi et la confiance merveilleuses de Mardochée. Pour lui, la délivrance des Juifs, est certaine. Dieu ne peut laisser périr son peuple et annuler ses promesses (par exemple, Jérémie 23: 3-8; 31: 1-14). Mardochée les connaît et voit dans l'avenir leur accomplissement. Le retour de quelques Juifs dans leur terre avec Zorobabel et Esdras, n'est pas pour lui la glorieuse rentrée dans leur terre de Juda et d'Israël, affranchis du joug des nations. Sa foi anticipe, en se fondant sur les Ecritures, comme Paul, le jour où «tout Israël sera sauvé» (Romains 11: 26). Voilà pourquoi il dit à Esther: «La délivrance et le soulagement surgiront pour les Juifs d'autre part». Ne voudrait-elle pas, au lieu de périr, être, elle, l'instrument de cette délivrance, quelque grandes que soient les difficultés, quelque faible qu'elle se sente? Voudrait-elle manquer au dessein que Dieu avait sur elle en l'amenant à la royauté? Peut-elle croire que ce soit un hasard, comme on dit, ou une direction de la main du Dieu qui élève celui qu'il veut? Et pour quel but plus grand ce pourrait-il être que de le glorifier dans le salut de son peuple? «Qui sait si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté?» Quel temps plus opportun pourrait-il y avoir? Esther pouvait-elle penser que c'était pour elle-même qu'elle se trouvait la reine de Perse, la favorite d'Assuérus? Non, assurément; et la parole sévère de Mardochée le lui rappelle. Dieu n'a certes pas besoin de nous pour accomplir ses desseins, mais quel privilège pour nous, qu'il daigne se servir de notre faiblesse même, fût-ce au prix de tous les sacrifices de notre part!

Esther a compris Mardochée. Elle entre dans ses pensées. Sa décision est prise; elle s'offrira pour le salut de son peuple. Mais elle sent vivement tout le besoin qu'elle a du secours d'en haut pour une telle entreprise; besoin de courage pour oser entrer devant le roi au risque de sa vie, besoin de sagesse pour savoir comment présenter sa requête, et le faire au moment opportun. Elle demande donc qu'on invoque l'Eternel pour elle; de son côté, elle le suppliera. «Et Esther dit de répondre à Mardochée: Va, rassemble tous les Juifs qui se trouvent à Suse, et jeûnez pour moi, et ne mangez ni ne buvez pendant trois jours; ni la nuit ni le jour; moi

aussi, et mes jeunes filles, nous jeûnerons de même» (4: 15, 16). Le jeûne était l'expression de l'humiliation et du deuil; il indiquait la séparation des choses matérielles, afin que l'esprit fût plus libre de s'occuper avec Dieu. La prière l'accompagnait donc. Selon l'esprit du livre d'Esther, cela n'est pas mentionné, mais nous ne pouvons douter que, dans un si grand péril, les supplications fissent défaut, et ne fussent jointes au jeûne qui seul n'aurait pu fortifier l'âme d'Esther. Nous avons dans l'Écriture plus d'un exemple de la prière et de la supplication accompagnant le jeûne. Esdras, avant de commencer son voyage, dit d'une manière simple et touchante: «Et nous jeûnâmes, et nous demandâmes cela à notre Dieu, et il nous exauça» (Esdras 8: 23). Daniel, en pensant aux désolations de Jérusalem et à la fin de la captivité annoncée par Jérémie, fait confession pour lui et son peuple, et dit: «Et je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne, et le sac et la cendre» (Daniel 9: 3). Mais le passage le plus remarquable, en ce que la situation a une ressemblance frappante avec celle des Juifs au temps d'Esther, est celui que nous trouvons en Joël. Les Israélites sont menacés d'une terrible calamité, et le prophète dit: «Sonnez de la trompette en Sion, sanctifiez un jeûne, convoquez une assemblée solennelle; assemblez le peuple, sanctifiez la congrégation, réunissez les anciens, assemblez les enfants et ceux qui têtent les mamelles; que l'époux sorte de sa chambre, et l'épouse de sa chambre nuptiale; que les sacrificateurs, les serviteurs de l'Éternel, pleurent entre le portique et l'autel, et qu'ils disent: Épargne ton peuple, ô Éternel, et ne livre pas ton héritage à l'opprobre, en sorte qu'ils soient le proverbe des nations. Pourquoi dirait-on parmi les peuples: Où est leur Dieu?» Combien ces paroles étaient applicables dans les circonstances éprouvantes où se trouvaient les Juifs!

Mais après cet acte de dépendance, qui prouve qu'elle sent sa faiblesse, Esther montre sa résolution: «Et ainsi, j'entrerai vers le roi». Fortifiée d'en haut, elle bravera tout, elle enfreindra même cette loi redoutable, elle fera «ce qui n'est pas selon la loi», et si «je dois périr», ajoute-t-elle, «je périrai». Elle a fait le sacrifice de sa vie; elle goûte, pour ainsi dire, par avance l'amertume de la mort. Elle se donne pour son peuple. «*J'entrerai*»; quelle parole admirable de décision! Elle rappelle ces mots de Rebecca, répondant à l'appel du serviteur: «*J'irai*»; et la décision plus touchante encore de Ruth: «Où tu iras, j'irai; tort peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu». Le Seigneur aime cette décision de cœur pour lui. Il n'a pas hésité à donner sa vie pour nous. Quand le temps fut arrivé de mourir, il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem. Puissions-nous revêtir en quelque mesure cet esprit qui n'hésite pas et ne marchand pas pour son service et celui de son peuple! Esther ne sait pas ce qui lui arrivera; mais elle entrera, et si c'est la mort qu'elle rencontre, elle la subira.

Nous ne désirons point faire de rapprochements forcés, mais le cœur du chrétien pourrait-il ne pas voir dans ces faits retracés par l'Esprit divin des similitudes et des ombres de ce qui a été parfait en Christ? Qu'il nous soit donc permis, en repassant les différents traits de la conduite d'Esther, de rappeler ce qui nous est présenté en Christ. Toute vraie abnégation, tout amour pur et dévoué pour Dieu et son peuple, n'a-t-il pas sa source et sa divine expression en Jésus? Lui s'est offert à Dieu sans tache; avec une décision entière, entrant dans

le monde, il a dit: «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté»; cette volonté était qu'il allât jusqu'à la mort «pour amener plusieurs fils à la gloire», et il n'a pas reculé devant cette oeuvre. Mais quand le moment terrible fut venu, il offrit «avec de grands cris et avec des larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort». Le Seigneur alors prend la coupe des mains de son Père; il passe sous le jugement et, dans son dévouement parfait pour les siens, il entre dans la mort. Mais il fut «exaucé à cause de sa piété»; il a été sauvé de la mort, ayant été ressuscité, et est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent (Hébreux 5).

Nous voyons une ombre de ces choses glorieuses en Esther. Elle a dit: «J'entrerai», et, après les jours de jeûne et de supplications, elle entre en effet et se présente devant le roi assis en pompe royale sur le trône de son royaume comme dominateur souverain. «Et il arriva, le troisième jour, qu'Esther se revêtit de son vêtement royal et se présenta dans la cour intérieure de la maison du roi, vis-à-vis de la maison du roi. Et le roi était assis sur le trône de son royaume dans la maison royale, en face de l'entrée de la maison» (5: 1). C'est un moment solennel. La vie de tout un peuple dépend de ce qui va avoir lieu. Esther sera-t-elle agréée? La faveur royale s'élèvera-t-elle au-dessus de la loi et annulera-t-elle la mort que la transgression de la loi appelle? La reine et les Juifs seront-ils sauvés? Oui; car l'Eternel a entendu les supplications, le jeûne du peuple lui a été agréable, le dévouement d'Esther répond à ses pensées, et il veut lui donner sa récompense. C'est lui qui inspire le dessein, qui donne la force pour l'accomplir, la sagesse pour mener à bonne fin, et quand nous avons ainsi agi avec ce qu'il nous a dispensé, quand tout est venu de lui, il nous récompense comme si tout était de nous. Il opère en nous «le vouloir et le faire, selon son bon plaisir», et puis il nous dit: «Votre travail n'est pas vain dans le Seigneur». Quel Dieu est le nôtre!

C'est lui qui incline les coeurs des hommes, et en particulier le coeur des rois, à tout ce qui lui plaît. «Aussitôt qu'Assuérus vit la reine Esther se tenant dans la cour», vêtue de son habit royal et parée de la beauté et de la grâce qui avaient gagné autrefois son coeur, «elle trouva faveur à ses yeux». Le roi étend vers elle le sceptre d'or qu'il tenait en sa main, Esther s'approche et le touche, et c'est le gage de son acceptation. La mort est éloignée d'elle; elle vit. Mais il y a plus. Avec elle, le peuple échappe aussi à la mort. Son salut est encore caché, mais n'en est pas moins certain, et sera mis en évidence quand le moment sera venu. Ici encore Christ et son oeuvre nous sont rappelés d'une manière frappante. Il a passé par la mort; mais il vit, et sa résurrection est pour nous le gage de son acceptation devant Dieu. Il n'était pas possible que le Fils bien-aimé de Dieu qui, par obéissance et pour sa gloire, avait subi la mort, fût retenu dans ses liens. S'il est mort pour nos fautes, il est ressuscité pour notre justification, et nous sommes sauvés par sa vie. Il s'est offert à Dieu sans tache, et dans le ciel s'est présenté devant lui, revêtu de toute la beauté et l'excellence de sa Personne et de son oeuvre. Il a été agréé de Dieu. Mais il y a plus. Nous sommes agréés en lui: «rendus agréables dans le Bien-aimé». Sa vie devant Dieu est le gage de notre salut: parce qu'il vit, nous vivons. La faveur divine dans laquelle il est, est celle où nous sommes aussi. La foi saisit maintenant

ces choses et en jouit, bien qu'elles soient cachées au monde, mais en un jour à venir, le monde connaîtra que nous avons été aimés du Père, comme lui a été aimé.

Non seulement Esther a la vie sauve, mais le roi est prêt à lui accorder sa demande, quelle qu'elle soit, fût-ce la moitié de son royaume. Ainsi l'Eternel dit à son Oint: «Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre» (Psaumes 2: 8). Mais ce n'est pas l'éclat de la gloire, la possession de la moitié du royaume qu'Esther désire; ce qui lui importe n'est pas ce qui la concerne personnellement; c'est le salut des Juifs et le châtement de l'adversaire qu'elle a en vue. L'exercice de la puissance viendra plus tard. N'en est-il pas ainsi de Christ? Maintenant sa gloire est cachée, son royaume n'est pas de ce monde. Il sauve les siens et va réduire à néant la puissance de Satan. «Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous les pieds des saints» (Romains 16: 20), et alors Christ régnera en puissance.

Esther présente sa requête qui semble, au premier abord, bien éloignée du but qu'elle se propose. Elle dit: «Si le roi le trouve bon, que le roi, et Haman avec lui, vienne aujourd'hui au festin que je lui ai préparé» (5: 4). Pourquoi Esther ne découvre-t-elle pas immédiatement au roi ce qui occupe son cœur? Il semblerait que son premier cri devait être: «Epargne, et moi, et les miens». Ici se présente une chose digne de remarque. Un trait nouveau se montre dans le caractère d'Esther. Elle, la jeune fille obéissante, la jeune reine si timide et si craintive d'abord, mais ensuite décidée et dévouée, nous apparaît revêtue de sagesse et de prudence. Dieu qui l'a fortifiée, lui donne maintenant les qualités nécessaires pour mener à bonne fin l'oeuvre entreprise. Il en sera toujours de même pour tout serviteur qui a entendu et suivi l'appel de son Maître. Celui-ci lui donnera, avec la force, la sagesse et le discernement, pour agir au moment opportun et de la manière qu'il faut. Esther ne se précipite point, elle attend le moment favorable pour «saisir l'occasion». Elle est, on le voit, dirigée par l'Eternel, de manière à ne pas compromettre, mais amener le bien de son peuple. Elle sait la grande influence d'Haman sur Assuérus; elle n'entrera pas en lutte ouverte avec le favori, mais attendra que celui-ci se dévoile lui-même. Dans les desseins de Dieu, il faut que, d'un côté, le péril devienne extrême pour Mardochée (5: 14), et d'un autre, que le roi soit disposé favorablement en faveur de Mardochée (chapitre 6). Il faut encore qu'Haman parvienne au faite de l'honneur que son orgueil ambitionne, avant d'en être précipité. Ce sont là les leçons de Dieu. Esther concourt à ces choses par son attente patiente. Elle met en pratique ces préceptes d'or: «Confie-toi en l'Eternel et pratique le bien... Remets ta voie sur l'Eternel et confie-toi en lui; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Eternel, et attends-toi à lui» (Psaumes 37: 1-7).

Le roi a sans doute la pensée que la reine, en se présentant devant lui, avait une requête plus importante que celle de le convier à un festin, et il lui réitère sa promesse de lui accorder sa demande quelle qu'elle soit. Il se trouve ainsi fortement engagé, et Esther ne peut qu'être encouragée. Mais le temps propice, l'occasion à saisir n'est pas encore là; elle le sent et n'ouvre pas encore son cœur. Elle prie le roi de venir de nouveau le lendemain avec Haman au festin qu'elle préparera, et elle ajoute: «Demain, je ferai selon la parole du roi» (5: 6-8).

L'orgueil d'Haman est exalté au plus haut degré en se voyant ainsi associé, seul, deux fois au roi dans ces festins donnés par la reine. «La reine Esther n'a même fait venir personne avec le roi au festin qu'elle a fait, excepté *moi*; et pour demain aussi, je suis invité chez elle avec le roi». Hélas! quel lendemain pour lui!

Le jour est arrivé où tout sera dévoilé; jour solennel! «Les eunuques du roi s'approchèrent et se hâtèrent de conduire Haman au festin qu'Esther avait préparé». Le roi y renouvelle solennellement sa promesse d'accorder à Esther ce qu'elle lui demandera, et la reine fait ainsi qu'elle l'a dit, et expose sa requête. Ce qui vient de se passer à l'égard de Mardochée, devant qui Haman a dû courber son orgueil et qu'il a dû honorer devant tous, montre à Esther que le moment voulu de Dieu est venu. Elle se trouve ainsi enhardie à parler. Combien il est bon de savoir attendre dans la dépendance que Dieu nous montre le chemin pour agir! Nous trouvons alors que toutes choses sont préparées pour une heureuse issue. Esther expose au roi comment sa propre vie, à elle, et celle de son peuple, sont menacées. Elle ne sépare point son sort de celui de son peuple, mais elle se nomme la première, car Assuérus la connaît et l'aime, tandis qu'il ne connaît pas encore son peuple. D'ailleurs ce peuple ne lui aurait peut-être guère importé, mais, pour l'amour d'elle, il agira, afin de préserver et elle et son peuple. Ainsi nous ne subsistons que par l'amour que Dieu porte à son Fils, et dans l'avenir, c'est pour l'amour de Jésus que Dieu fera grâce à Israël. Esther ajoute un autre motif à sa requête. C'est pour la mort et la destruction qu'ils ont été vendus par l'adversaire. Si c'eût été pour être serviteurs et servantes, dit-elle, elle aurait gardé le silence; mais l'ennemi ne pourrait compenser le dommage fait au roi. En effet, c'était une richesse et une bénédiction que la présence des Juifs dans le royaume d'Assuérus. Esther le savait. Le regard de sa foi pénétrait-il plus loin; se rappelait-elle la bénédiction promise à Abraham: «Toutes les nations seront bénies en ta semence», et bien d'autres paroles analogues des prophètes? Nous l'ignorons; mais nous, nous savons qu'il en est ainsi, et que rien n'aurait pu compenser la perte causée par la disparition de la terre de ce peuple méprisé, duquel vient le salut (Jean 4: 22). C'est pourquoi Satan a fait tous ses efforts pour l'anéantir. Et bien que le salut soit venu dans la personne de Christ pour les nations, nous savons que rien ne pourrait compenser la perte qui résulterait pour le monde, si les Juifs en disparaissaient; car, dans les desseins de Dieu, de merveilleuses bénédictions sont en réserve pour les peuples de la terre, quand l'Eglise sera avec le Seigneur, et que les Juifs convertis à Christ en seront les administrateurs (Romains 11: 12, 15; Esaïe 66: 18, 19).

Dieu a donné à Esther la parole qu'il fallait, et il la fait arriver au cœur d'Assuérus. Nous n'avons pas à nous arrêter sur la conduite étrange de ce roi despote qui, sans prendre aucune information, et dans sa confiance aveugle en un favori, livre à la mort, pour une somme d'argent, tout un peuple, hommes, femmes et enfants. Au point de vue historique et moral, on ne peut qu'être saisi en voyant jusqu'où peut aller l'homme investi du pouvoir, qui l'exerce au gré de ses caprices, sans crainte de Dieu, et pour qui la vie des autres, vie précieuse aux yeux de Dieu, ne compte pour rien. Combien on en a vu dans les siècles passés, et de nos jours combien n'y en a-t-il pas, qui, par ambition, ou par d'autres mobiles, ont livré et livrent à la

mort des milliers et des milliers de leurs semblables, en n'épargnant souvent ni les femmes ni les enfants! Assuérus le fait par une légèreté et une insouciance coupables; mais quels que soient les motifs, le sang de l'homme versé par l'homme est l'oeuvre de Satan. Toutefois quel que fût Assuérus comme homme, nous avons eu à tirer d'autres leçons de ce livre d'Esther. Il s'agissait d'une partie du peuple de Dieu, non reconnue, c'est vrai, mais à laquelle cependant se rattachait tout ce peuple. Il périssait tout entier, si Haman eût prévalu. Assuérus, Haman, Mardochée et Esther, ne sont que des instruments sur la scène, des vaisseaux de colère ou des vaisseaux de miséricorde: le grand Dieu y conduit tout de sa main sage et puissante, tout concourt à sa gloire, à l'accomplissement de ses desseins; il se sert de tous, d'Assuérus avec son despotisme et son caractère sans discernement et sans fermeté, d'Haman avec son orgueil et sa haine méchante, de Mardochée avec sa fidélité inébranlable à son Dieu, d'Esther dévouée à son peuple. Combien il est merveilleux de voir Dieu agissant ainsi au-dessus de tout; quelle sécurité pour le fidèle, qui Le voit dominant la scène agitée du monde et faisant «travailler toutes choses» pour son bien! Oui, vraiment, les saints peuvent dire: «Toutes choses sont à nous», car nous sommes à Christ entre les mains de qui Dieu a tout remis, et Christ est à Dieu, Dominateur souverain. Les fidèles voient donc tout au-dessous d'eux dans le monde, et Christ et Dieu seuls au-dessus d'eux (1 Corinthiens 3: 22).

Ce qu'Esther a dit est donc allé droit au coeur du roi. Non pas tant peut-être à cause du peuple qu'à cause de celle qui a trouvé faveur à ses yeux, qu'il aime et dont la vie a été menacée. Il en frémit et dit à Esther: «Qui est-il, et où est-il, celui que son coeur a rempli de la pensée de faire ainsi?» Expression pleine d'énergie et de vérité, car c'est bien du coeur que montent les pensées de haine et de meurtre. Le coeur est le siège des sentiments et des affections, de la haine comme de l'amour. L'une, provenant de l'orgueil blessé, avait dicté à Haman la destruction du peuple de Mardochée; l'autre, venant de Dieu qui avait incliné le coeur du roi vers Esther, assurait le salut de ce même peuple. Satan et celle qui représentait le peuple de Dieu étaient là en présence l'un de l'autre, comme dans la scène merveilleuse décrite en Zacharie 3: 1-5. Qui l'emporterait? La question est vite résolue et ne pouvait l'être que dans un sens. Haman est démasqué, et présenté par Esther sous son vrai caractère. «L'adversaire et l'ennemi», dit-elle, «c'est ce méchant Haman» (7: 1-7). Adversaire de Dieu, ennemi de son peuple, le Méchant par excellence (voir Ephésiens 6: 12), ce sont bien là les traits qui définissent, dans l'Écriture, celui dont Haman était l'instrument. Mais ici se termine la carrière de méchanceté d'Haman. Il est jugé et condamné. En vain veut-il implorer l'intercession d'Esther. Il ne saurait y en avoir pour lui. Nous verrons plus loin ce qui concerne Haman. Pour le moment, c'est d'Esther que nous avons encore à nous occuper.

En exposant sa vie, elle a sauvé et elle et son peuple. De plus, elle paie sa dette de reconnaissance envers Mardochée, en le présentant au roi et en l'établissant sur la maison d'Haman que le roi lui a donnée (8: 1, 2). Mais une chose reste à faire, sans laquelle toute la bienveillance du roi et la faveur dont Esther jouit ne seraient d'aucun effet. Le décret rendu à l'instigation d'Haman, et qui était l'arrêt de mort des Juifs, n'a pas été révoqué et ne pouvait pas l'être. Esther le sait et, de nouveau, elle vient intercéder auprès du roi, de celui qui tient

entre ses mains la mort ou la vie des Juifs. «Esther parla encore devant le roi, et tomba à ses pieds et pleura, et le supplia de mettre à néant le mal médité par Haman, l'Agaguite, et le dessein qu'il avait formé contre les Juifs. Et le roi tendit à Esther le sceptre d'or, et Esther se leva et se tint devant le roi, et elle dit: Si le roi le trouve bon, et si j'ai trouvé *faveur* devant lui, et que le roi estime la chose avantageuse, et que moi, je sois *agréable* à ses yeux, qu'on écrive pour révoquer les lettres ourdies par Haman, fils d'Hammedatha, l'Agaguite, qu'il a écrites pour faire périr les Juifs qui sont dans toutes les provinces du roi. Car comment pourrai-je voir le malheur qui atteindra mon peuple, et comment pourrai-je voir la destruction de ma race? Et le roi Assuérus dit à la reine Esther et à Mardochée, le Juif: ...Ecrivez au nom du roi à l'égard des Juifs ce qui vous semblera bon, et scellez-le avec l'anneau du roi. Car un écrit qui a été écrit au nom du roi et scellé avec l'anneau du roi ne peut être révoqué» (8: 3-8).

Plusieurs choses intéressantes sont à relever dans ce passage. D'abord, remarquons la touchante et pressante intercession d'Esther en faveur de son peuple, et l'amour qu'elle lui témoigne. Comment pourra-t-elle vivre si sa race est condamnée à périr? Elle meurt et vit avec lui. Ensuite nous voyons son humble soumission et comment elle reconnaît que tout dépend du bon plaisir du roi. Et enfin, elle s'appuie sur la faveur que le roi lui a accordée et l'amour qu'il a pour elle. Cependant le décret de mort a été rendu, et ce qui a été scellé de l'anneau du roi ne peut être révoqué. Que faire? Eh bien, qu'un autre décret, irrévocable aussi, mais de grâce envers les Juifs, soit rendu en leur faveur, afin que les trames de l'ennemi soient déjouées. Nous avons vu, en parlant plus spécialement des Juifs, comment la chose eut lieu. Mais ces incidents de la délivrance des Juifs n'apportent-ils pas encore à notre pensée des choses qui nous concernent directement, des faits accomplis aussi, mais d'un ordre infiniment supérieur? Contre nous aussi (mais à juste titre), un décret de mort était rendu, et Satan, notre redoutable ennemi, y tenait la main, car il avait le pouvoir de la mort (Hébreux 2: 14). Le décret ne pouvait être révoqué, car dans notre cas, à nous pécheurs, il était motivé par la justice de Dieu. Que faire? Nous ne pouvions rien pour nous soustraire à cette terrible nécessité. Mais de même qu'Esther, en faveur auprès du roi et agréable à ses yeux et à son coeur, intercède et obtient un décret qui sauve les Juifs, ainsi Jésus, le Bien-aimé, du Père, a obtenu pour nous le décret de grâce qui nous met parfaitement et pour toujours à l'abri de l'ennemi, et des revendications de la loi.

Ainsi Esther ne s'arrête point jusqu'à ce qu'elle ait obtenu une pleine et entière délivrance, une absolue sécurité, pour son peuple. En même temps, elle n'est point sortie de son rôle de femme, soumise, dévouée, donnant sa vie, et du moment qu'elle a dit avec une sainte résolution, «j'entrerai», persévérant avec énergie jusqu'au bout dans son service. Puisse-nous l'imiter!

Une dernière chose est à remarquer. Esther, de concert avec Mardochée, voulut que le souvenir du jour de la délivrance des Juifs fut conservé. C'était le treizième jour du douzième mois (mois d'Adar) que le sort (Pur) jeté devant Haman, avait désigné comme devant être celui du massacre des Juifs. C'est ce même jour et le suivant que les Juifs, selon le second décret du roi, frappèrent leurs ennemis et en furent délivrés. Et le quinzième jour fut pour eux

un jour de repos, de festin et de joie. «Et Mardochée envoya des lettres à tous les Juifs, afin d'établir qu'ils célébreraient le quatorzième jour du mois d'Adar et le quinzième jour, chaque année, comme des jours dans lesquels les Juifs avaient eu du repos de leurs ennemis, et comme le mois où leur douleur avait été changée en joie, et leur deuil en un jour de fête... Car Haman avait fait jeter le Pur, c'est-à-dire le sort, pour faire périr les Juifs... C'est pourquoi on appela ces jours Purim, d'après le nom de Pur... Et les Juifs établirent et acceptèrent pour eux et pour leur semence, de ne pas négliger de célébrer chaque année ces deux jours... Et la reine Esther, et Mardochée, le Juif, écrivirent avec toute insistance pour confirmer cette seconde lettre sur les Purims... Et l'ordre d'Esther établit ce qui concernait ces jours de Purim, et cela fut écrit dans le livre» (9: 23-32).

Tel est le dernier acte qui nous soit rapporté touchant la reine Esther, la fille dévouée d'Israël. Et maintenant, les Juifs dispersés parmi toutes les nations continuent à célébrer cette fête de délivrance, en attendant que le grand jour de leur vrai jeûne et de leur parfaite délivrance arrive (Zacharie 12: 8-14), et qu'ils aient du repos de leurs ennemis, quand ils se repentiront et recevront Christ. C'est le temps heureux que, par l'Esprit Saint, Zacharie, le père du précurseur, annonçait en ces termes magnifiques: «Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et sauvé son peuple, et nous a suscité une corne de délivrance dans la maison de David, son serviteur, selon ce qu'il avait dit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été de tout temps, *une délivrance de nos ennemis* et de la main de tous ceux qui nous haïssent; pour accomplir la miséricorde envers nos pères et pour se souvenir de sa sainte alliance, du serment qu'il a juré à Abraham, notre père, de nous accorder, étant libérés de la main de nos ennemis, de le servir sans crainte, en sainteté et en justice devant lui, tous nos jours» (Luc 1: 67-79). L'Orient d'en haut, l'Ange de l'alliance, Jésus, les a visités, mais ils ne l'ont pas reçu, et sous le poids du jugement, ils gémissent, dispersés, mais le temps de leur retour dans leur terre, le temps de leur bénédiction (au moins pour le résidu fidèle) approche, et sur eux, sur ceux qui craignent son nom, se lèvera Celui que leurs pères ont rejeté, «le Soleil de justice», et il leur apportera la guérison (Malachie 3: 1; 4: 2, 3).

4. Le grand adversaire

Occupons-nous maintenant un instant du quatrième personnage qui joue un si grand rôle dans cet épisode important de l'histoire des Juifs. C'est une chose bien frappante de voir surgir, à la cour d'Assuérus, un homme appartenant à une race qui a paru dès les temps anciens comme ennemie des Juifs. Haman, l'Agaguite, du mot Agag, titre des rois d'Amalek, appartenait à la nation qui attaqua Israël au désert, peu de temps après sa sortie d'Egypte. Vaincu par Josué, type du Seigneur, l'Eternel déclara à Amalek une guerre perpétuelle (Exode 17: 8-16). Balaam, prophète malgré lui, annonce la fin de ce peuple; il dit: «Amalek était la première (ou la plus ancienne) des nations, et sa fin sera la destruction (Nombres 24: 20). Moïse (Deutéronome 25: 17-19) rappelle à Israël l'attaque traîtresse d'Amalek, et lui commande d'effacer sa mémoire de dessous les cieux, quand il sera en repos dans le pays. Mais Israël est infidèle, et c'est Amalek qui vient l'attaquer et le dépouiller (Juges 6: 3). Saül,

premier roi d'Israël, est chargé d'exécuter la sentence contre Amalek; mais il est aussi infidèle et ne le fait qu'imparfaitement (1 Samuel 15). Par sa négligence, il y a des réchappés de ce peuple; Amalek subsiste (1 Samuel 27: 8), et nous le retrouvons une dernière fois dans la personne d'Haman, se montrant comme toujours ennemi des Juifs. «Rempli de fureur», quand il voit Mardochée lui refuser l'hommage auquel il pensait avoir droit, il ne veut pas seulement punir Mardochée, mais toute sa race, lorsqu'il a appris quelle elle était (Esther 3: 5, 6).

L'histoire tout entière d'Haman illustre cette grande vérité énoncée dans l'Ecriture, et vérifiée si souvent par les faits: «L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute» (Proverbes 16: 18). Mais il y a dans l'histoire d'Haman plus que le récit de l'élévation et de la chute d'un favori orgueilleux. La reine Esther l'a caractérisé par ces mots: «adversaire, ennemi et méchant», et nous avons remarqué que ces termes sont précisément ceux par lesquels l'Ecriture désigne Satan, l'adversaire de Dieu, l'ennemi de son peuple, et le Méchant ou le Malin par excellence. Or Satan a toujours eu et aura sur la terre ceux que l'on peut nommer ses représentants; des hommes, ses instruments, chez lesquels on reconnaît ses caractères; Haman en est un, comme l'avait été Pharaon en Egypte, comme Hérode le fut au temps du Seigneur, comme la sera dans les temps à venir l'Inique, l'homme de péché que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, ainsi que son puissant associé, la Bête (2 Thessaloniens 2: 8; Apocalypse 13).

Relevons quelques-uns des traits qui frappent dans l'histoire d'Haman.

Il surgit tout à coup et se trouve élevé au-dessus de tous les princes et satrapes de la nation perse (3: 1), lui, un étranger, d'une race dès longtemps ignorée. Rien ne nous est dit de lui qui explique un tel honneur. Il apparaît soudainement dans son caractère d'orgueil et de méchanceté; tous doivent lui rendre hommage; malheur à qui refuse de se courber devant lui. Cette résurrection de l'Amalékite poursuivant le Juif de sa haine, ne rappelle-t-elle pas la bête qui, tout à coup, se montre sortant de l'abîme, recevant sa puissance de Satan, et l'employant pour «faire la guerre aux saints»? (Apocalypse 13: 1, 2, 7; 17: 8). L'analogie est d'autant plus frappante que la bête n'est autre que la réapparition de la puissance romaine persécutrice qui a disparu, mais qui doit renaître: «La bête que tu as vue était, et n'est pas, et va monter de l'abîme... Ceux qui habitent sur la terre s'étonneront en voyant la bête, — qu'elle était, et qu'elle n'est pas, et qu'elle sera présente» (Apocalypse 17: 8). Quand Amalek apparaît pour la première fois (Exode 17: 8-16), et attaque le peuple de Dieu, Moïse dit: «Parce que Jah a juré, l'Eternel aura la guerre contre Amalek de génération en génération». Une première victoire a été remportée; Mardochée, le Juif, l'emporte aussi, mais la lutte a continué et continuera jusqu'à l'entière destruction de la puissance que représente Amalek, quand le grand Vainqueur apparaîtra pour un dernier et final triomphe (Apocalypse 19: 11-21).

Nous l'avons déjà fait remarquer, ce qui distingue Haman sont les traits dominants chez Satan: l'orgueil et la méchanceté. Le grand adversaire de Dieu nous est ainsi représenté par le prophète: «Comment es-tu tombé des cieux, astre brillant (Lucifer), fils de l'aurore?... Tu as dit dans ton cœur: *Je monterai aux cieux, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu*» (Esaïe 14: 12, 13). Nebucadnetsar, en son temps (Daniel 4: 28-30); le roi de Tyr aussi (Ezéchiel

28: 2), ont montré, à un haut degré, cette disposition du coeur naturel de l'homme qui, poussé par l'ennemi, veut, comme lui, s'élever au-dessus de tout; exaltation du moi qui aura sa pleine manifestation dans le fils de perdition, «qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiera au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu» (2 Thessaloniens 2: 4). Tel nous voyons Haman dans sa mesure et ses actes. Il ne veut personne au-dessus de lui et réclame l'hommage ou l'adoration de la part de tous. Il veut que l'on se courbe et que l'on se prosterne devant lui. C'est à cela qu'il reconnaît ceux qui sont pour lui; ils ont, pour ainsi dire, sa marque sur leurs fronts qui s'inclinent dans la poussière. Mardochée refuse de prendre cette marque: il doit périr avec son peuple (Apocalypse 13: 16, 17). Quel contraste présente l'homme qui, sur les traces de Satan, s'exalte lui-même et veut usurper la place et le trône de Dieu, avec Celui qui, étant en forme de Dieu, s'est anéanti lui-même et a pris la forme d'esclave pour être obéissant jusqu'à la mort! Puissions-nous le suivre dans ce chemin de renoncement, d'humilité et d'obéissance! Si l'orgueil va devant la ruine, il n'est pas moins vrai que celui qui s'abaisse sera élevé. Jésus en est l'exemple; Dieu l'a souverainement élevé.

La chute d'Haman est un second fait bien frappant, soit que l'on envisage le moment où elle arrive, ou bien ce qui l'amène et les circonstances dans lesquelles elle se produit, ou enfin ses résultats.

C'est lorsqu'il est au faite de la grandeur et des honneurs, qu'il tombe, et sa chute n'en est que plus retentissante. Il a été élevé au-dessus de tout ce que le royaume de Perse a de plus noble et de plus grand. Le roi lui accorde une confiance entière; il peut faire ce qui lui plaît. Pour comble de faveur, deux fois la reine Esther l'invite, lui seul, au festin qu'elle a préparé pour le roi, et il s'en glorifie. Et il ne sort du second festin que pour être pendu comme un vil criminel au gibet qu'il avait fait dresser pour un autre. De la gloire, il est précipité dans l'abîme du déshonneur et de la mort. Nous retrouvons cela plus d'une fois dans les voies de Dieu. Il permet que l'homme, dans son orgueil et son esprit d'indépendance, s'élève de plus en plus et, en excluant Dieu, se glorifie dans les oeuvres de son génie et de ses mains, puis il envoie un souffle de sa bouche, et les desseins hautains de l'homme sont renversés en un moment. Tel fut le sort des impies constructeurs de la tour de Babel. «Bâtissons une ville et une tour dont le sommet atteigne jusqu'aux cieux», disent-ils; «faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre». Ils ont commencé leur oeuvre; la tour s'élève; rien, semble-t-il, ne peut les empêcher de réaliser leur dessein; mais l'Eternel descend et d'un mot les confond et les disperse. Bien des siècles plus tard, Nebucadnetsar a terminé la grande et magnifique cité dont il dit: «N'est-ce pas ici Babylone la grande, que *j'ai bâtie* pour être la maison de mon royaume, *par la puissance de ma force et pour la gloire de ma magnificence?*» Mais la parole était encore dans sa bouche, que la voix du ciel le précipite du faite de son orgueil et le fait descendre à la condition de bête (Daniel 4: 28-33). Après avoir été prise sur Belsatsar, son petit-fils, Babylone elle-même, la grande ville, la cité superbe, est réduite en un monceau de ruines et de désolations perpétuelles (Jérémie 50; 51; Esaïe 47). Et qu'adviendra-t-il de cette autre Babylone, de ce monde qui s'élève de plus en plus et s'exalte

dans ses progrès de civilisation, de science, d'industrie et d'art, cachant sous ses brillants dehors la corruption la plus profonde, de ce monde, dont Satan est le prince? Quand il sera à l'apogée de sa gloire, la voix de l'ange se fera entendre: «Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande!» Et en une seule heure, elle sera désolée! (Apocalypse 18). Quelle vérité solennelle dans ces paroles du psalmiste: «J'ai vu le méchant puissant, et s'étendant comme un arbre vert croissant dans son lieu natal; mais il passa, et voici, il n'était plus; et je l'ai cherché, et il ne s'est plus trouvé... La fin des méchants, c'est d'être retranchés» (Psaumes 37: 35-38). Tel fut le sort d'Haman; tel sera celui de tous les orgueilleux. «L'exultation des méchants est courte; la joie de l'impie n'est que pour un moment. Si sa hauteur s'élève jusqu'aux cieux, et que sa tête touche les nuées, il périra pour toujours... ceux qui l'ont vu diront: Où est-il?» (Job 20: 5-7).

Il est possible qu'en voyant le méchant prospérer et le juste, au contraire, être accablé de maux, le coeur du fidèle éprouve un moment de trouble et que le doute à l'égard de Dieu menace de s'emparer de lui. Dieu, dans sa bonté envers nous, a soin, dans sa Parole, de dissiper ces nuages dont l'ennemi tirerait parti pour nous abattre. Lisons le Psaume 37; écoutons les exhortations à la confiance — confiance entière en Celui qui gouverne toutes choses — et à une marche paisible et juste avec Dieu, faisant de lui nos délices; écoutons l'assurance qu'il nous donne de ses soins et du fait qu'il exauce nos requêtes. Il a patience envers le monde méchant, mais «encore un peu de temps, et le méchant ne sera plus». Le règne de paix et de justice du Seigneur sera établi; en attendant, nous, chrétiens, nous jouissons du royaume qui «est justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Romains 14: 17). Le magnifique Psaume 73 développe le même thème. En voyant la prospérité des méchants, «il s'en est fallu de peu que mes pieds ne m'aient manqué», dit le fidèle du résidu d'Israël; «d'un rien que mes pas n'aient glissé». Il leur porte envie; il dit dans son amertume: «C'est en vain que j'ai purifié mon coeur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence», et son âme en est remplie de tourment. N'avons-nous pas en quelque mesure fait parfois cette expérience douloureuse? Mais suivons le psalmiste. Il souffre «jusqu'à ce que», dit-il, «je fusse entré dans les sanctuaires du Dieu fort», là se fait la pleine lumière; il comprend les voies de Dieu; il voit la fin du méchant; il comprend que sa portion, à lui, fidèle, au milieu d'un monde inique, c'est d'avoir Dieu avec soi et pour soi, jusqu'au moment où il sera reçu auprès de lui. Magnifique position, espérance glorieuse et qui ne trompera point! «Je suis toujours avec toi; tu m'as tenu par la main droite; tu me conduiras par ton conseil, et, après la gloire, tu me recevras. Qui ai-je dans les cieux? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi... Dieu est le rocher de mon coeur, et mon partage pour toujours!», Si le résidu d'Israël peut tenir un tel langage, lorsqu'à la fin l'iniquité semblera prévaloir, ne pouvons-nous pas, et à plus forte raison, en demeurant dans le sanctuaire, dans la lumière de Dieu, jouir de sa présence et être remplis de confiance, et de paix, et d'espérance au milieu d'un monde qui gît dans le méchant?

L'élévation et la chute d'Haman nous ont conduit à ces pensées. Ce sont peut-être ces Psaumes que nous avons cités, qui relevaient le courage et la confiance de Mardochée. Et son attente ne fut pas trompée. Remarquons maintenant qu'Haman tombe dans le piège même

qu'il a préparé; autre caractère du méchant que la Parole nous présente. Haman ne doute pas, lorsqu'Assuérus lui demande comment il faut traiter l'homme que le roi veut honorer, que ce ne soit de lui qu'il s'agit. Il croit, en désignant honneur sur honneur pour un tel homme, travailler à sa propre grandeur, et ajouter ainsi à son prestige, et voilà que l'honneur est pour Mardochée, lui-même, Haman, servant à rehausser le triomphe du Juif! Puis, lorsqu'il a fait dresser un gibet pour celui qu'il hait, et croit avoir tout disposé pour que son ennemi périsse ignominieusement, c'est lui qui subit ce supplice. «Voici», dit le psalmiste, «le méchant est en travail pour l'iniquité, et il conçoit le trouble et il enfante le mensonge». Quel portrait vrai d'Haman, et de celui qui, dans les derniers jours, poursuivra Israël! (Apocalypse 12: 13-17). «Il a creusé une fosse», continue David, «et il l'a rendue profonde; et *il est tombé dans la fosse qu'il a faite*. Le trouble qu'il avait *préparé retombera sur sa tête*, et sa violence descendra sur son crâne» (Psaumes 7: 14-16). Haman en fit la terrible expérience. Nous avons d'autres exemples de ce principe du gouvernement divin. Les accusateurs de Daniel périssent sous la dent des lions qui devaient le dévorer, mais dont Dieu, en sa faveur, avait fermé la gueule; et ceux qui jettent les trois Hébreux dans la fournaise ardente, sont consumés par les flammes qui épargnent les fidèles témoins de Dieu (Daniel 6 et 3). Et ne voyons-nous pas le même fait nous être présenté dans l'histoire du grand adversaire? Il conduit les instruments de son pouvoir à crucifier Christ, et c'est la mort de Celui dont il a voulu se débarrasser qui détruit sa puissance. La semence de la femme blessée au talon, écrase la tête du serpent. Satan est pris dans son propre piège. «Par la mort, Christ a rendu impuissant celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable» (Hébreux 2: 14). Les fidèles délivrés de ce que l'ennemi préparait contre eux et le voyant tomber dans la fosse qu'il avait creusée, peuvent bien chanter en triomphe: «Je célébrerai l'Eternel selon sa justice, et je chanterai le nom de l'Eternel, le Très-Haut» (Psaumes 7: 17).

Remarquons encore la soudaineté de la chute d'Haman. Rien ne l'annonce à l'oeil du vulgaire. Le fait même qu'il sert au triomphe de Mardochée n'est pas pour indiquer une altération de la faveur du roi. Il peut en ressentir une grande humiliation quant à lui-même, mais les plus grands favoris de princes tels qu'Assuérus, n'avaient qu'à obéir, et leur prompt obéissance, quel qu'en fût l'objet, ne faisait que consolider leur position. Haman pouvait se consoler en passant devant le gibet dressé pour Mardochée, en se disant: «Il triomphe aujourd'hui, mais ce n'est que pour un moment; demain il sera suspendu là». Combien souvent il arrive que le monde incrédule raisonne ainsi au sujet de la vérité et de ses témoins! On a cru et dit bien des fois que la Bible et le christianisme en étaient à leurs derniers moments, et, au lieu de cela, la vérité subsiste inaltérable, appuyée sur le roc divin, tandis que le monde passera en un instant avec sa vanité. Haman se trompait et, comme le monde aujourd'hui, avait, sans s'en douter, l'épée vengeresse suspendue sur sa tête, ne tenant qu'au fil fragile de la faveur d'un homme; et, au-dessus de cet homme, il y avait Dieu qui allait s'en servir pour exécuter le jugement. Il est cependant digne de remarque que des yeux plus clairvoyants prévoient la chute du favori et l'avertissent: «Et ses sages et Zéresh, sa femme, lui dirent: Si Mardochée, devant lequel tu as commencé de tomber, est de la race des Juifs, tu ne l'emporteras pas sur lui, mais tu tomberas certainement devant lui» (6: 13). Paroles

prophétiques, bien que sortant d'une bouche ignorante de Dieu et de ses desseins. L'Amalékite ne pouvait l'emporter sur le Juif; l'adversaire doit tomber devant Christ et son peuple. Mais ces paroles de Zéresh n'auraient-elles pas dû le pousser à l'humiliation? Elles l'ont certainement troublé, mais il n'a pas le temps de faire abattre le gibet en confessant ses crimes.

La chute d'Haman est soudaine, avons-nous dit. En effet, combien de temps s'écoule-t-il entre le moment où «les eunuques s'approchent et se hâtent de le conduire au festin qu'Esther avait préparé» (6: 14), et celui où l'on couvre sa face et où, sur l'ordre du roi, on le pend au bois dressé pour Mardochée? A peine quelques heures. Et il en fut ainsi dans ces grands jugements qui ont passé sur la terre et qui demeurent comme des monuments de la sainte justice de Dieu. Les contemporains de Noé entendirent sa voix qui les avertissait; ils furent sourds à ses appels, et soudain le déluge vint qui les emporta tous. Le soleil se levait sur la plaine riante où se trouvaient Sodome et ses soeurs, coupables comme elle. Lot entra dans Tsoar, son refuge, et soudain «l'Eternel fit pleuvoir des cieus sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu», et détruisit entièrement ces villes et leurs habitants. Aussi soudain s'exécutera le jugement, quand le Fils de l'homme apparaîtra. «Comme l'éclair sort de l'orient et apparaît jusqu'à l'occident, ainsi sera la venue du Fils de l'homme... et toutes les tribus de la terre se lamenteront» (Matthieu 24: 27-30). N'est-ce pas quand le monde dira: «Paix et sûreté»; qu'une subite destruction l'atteindra? Et, comme Haman fut averti, ainsi la parole prophétique annonce au monde sa fin. Mais hélas! il s'enivre dans ses soi-disant progrès, comme dans ses plaisirs et ses pompes, il ferme l'oreille aux avertissements divins, ou bien écoute la voix des faux docteurs qui l'abusent, ou celle des moqueurs qui disent: «Où est la promesse de son avènement?» (2 Pierre 3: 3, 4). Combien terrible fut pour Haman la voix qui le condamnait sans appel: «Qu'on l'y pende», dit le roi, et ce fut fini. Combien plus terrible quand cette parole s'accomplira: «Voici, il vient sur les nuées et tout oeil le verra, et ceux qui l'ont percé», et que Christ, la Parole de Dieu, sortant du ciel, détruira par le souffle de sa bouche le méchant, la bête et le faux prophète, avec tous ceux qui se sont ligués contre lui. Jugement subit, inexorable et sans appel!

Enfin, comme dernier trait de l'histoire d'Haman, l'adversaire des Juifs, remarquons que sa chute est complète. D'abord, nous le voyons abandonné de tous. Zéresh, sa femme, et ses sages avec elle, lui annoncent sa ruine, sans qu'une parole de conseil, de consolation ou d'encouragement sorte de leur bouche. Terrifié en voyant la colère du roi, il reste, «pour faire requête pour sa vie, auprès de la reine Esther», mais il n'a pas le temps d'implorer sa grâce; son acte même achève de le perdre. Le roi, l'abandonnant entièrement, prononce les paroles qui sont sa sentence de mort. Il faut que l'arrêt divin contre l'Amalékite s'exécute. Enfin, d'entre ceux mêmes qui se prosternaient devant lui au temps de sa faveur, il s'en trouve un qui indique, devant le roi, l'instrument qui peut servir à son supplice. Tels sont les courtisans: adulant aujourd'hui celui qui est élevé, et demain le couvrant d'opprobre, s'il n'est plus en faveur. Trait bien triste du pauvre coeur naturel: «Et Harbona, l'un des eunuques, dit devant le roi: Voici, le bois, haut de cinquante coudées, qu'Haman avait préparé pour Mardochée, qui

a parlé pour le bien du roi, est dressé dans la maison d'Haman». Remarquons la servilité honteuse de cet Harbona. Non seulement il était un de ceux qui peut-être, avec un coeur envieux, avaient rendu hommage à Haman au temps de sa gloire, mais il est possible qu'il fût du nombre de ceux qui pressaient Mardochée de les imiter et qui le blâmaient de ne pas le faire. Maintenant Haman est déchu, Harbona a appris que Mardochée est parent de la reine, et en courtisan habile, il rappelle au roi le service que Mardochée a rendu, espérant ainsi s'assurer les bonnes grâces du roi, de la reine et de Mardochée, dont il prévoit l'élévation. Ici, il n'y a rien de Dieu, tout manifeste le caractère de l'homme du monde. Toutefois, Dieu est au-dessus de tout. Il se sert, nous l'avons déjà dit, des actes, des paroles et des sentiments des hommes pour accomplir ses desseins. L'ennemi de son peuple doit périr. «Qu'on le pend», dit le roi, et sa parole est exécutée à l'instant, puis sa colère s'apaise. C'est un sentiment de colère chez un homme, qui condamne Haman au supplice, mais par cela la justice de Dieu est satisfaite par le châtement du coupable.

Après avoir été abandonné de tous, il meurt mais avec lui périssent ses biens et toute sa postérité. Il avait raconté «la gloire de ses richesses et le nombre de ses fils»; il s'en était glorifié, ainsi que de sa position auprès du roi (5: 11). Et de tout cela rien ne reste. Ses dix fils sont tués et pendus au gibet (9: 7-9, 13), et toutes ses richesses passent à Esther et à Mardochée. Ainsi sa chute est complète; il disparaît entièrement de la scène le nom de l'Amalékite est effacé de dessous les cieux. Il en sera ainsi du monde et de sa gloire Babylone, son luxe, et sa splendeur, et ses délices prendront fin: «En une seule heure, elle a été désolée... et elle ne sera plus trouvée» (Apocalypse 18: 19, 21). La bête, le faux prophète seront jetés vifs dans l'étang de feu et de soufre, et ceux qui, à leur suite, auront combattu contre l'Agneau et son peuple, seront mis à mort par l'épée de sa bouche, par la puissance de sa parole. Et le grand adversaire, Satan, celui qui est le chef de ce monde et qui séduit et égare les hommes, sera finalement jeté, et pour toujours, dans le lieu qui lui est réservé ainsi qu'à ses anges. Ainsi le nom de celui contre qui l'Eternel a eu guerre dès le commencement, sera effacé de dessous les cieux. «La terre même, avec les oeuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 10).

Ainsi le monde mûrit pour le jugement. Il va disparaître, avec tous les adversaires, pour faire place à un monde nouveau, d'abord celui sur lequel Christ régnera en paix et en justice, puis le monde éternel d'où le mal aura été banni pour toujours.

5. Les circonstances où se montre la main de Dieu

En terminant, retraçons encore une fois quelques-unes des circonstances qui manifestent d'une manière si évidente le Dieu caché, dont le nom n'est pas même mentionné dans ce livre, mais dont l'action, dans la conduite de tous les événements, n'est que plus frappante.

Le *festin royal* est troublé par le refus hautain de Vasthi d'obtempérer à l'ordre du roi, refus incompréhensible, car elle ne pouvait ignorer à quelle disgrâce elle s'exposait. Cet incident amène un changement d'une immense portée. La reine gentile disgraciée cède la place à la reine juive. C'est le moyen du salut du peuple juif. C'est aussi l'origine de la place

éminente que le Juif vient à occuper auprès du roi. La *beauté* d'Esther, la grâce que Dieu répand sur sa personne, lui gagne les coeurs, et lui fait trouver faveur auprès du roi.

Mardochée est amené, nous ignorons par quel moyen humain, à être un des officiers subalternes à la porte du roi. Dieu l'a placé là en vue de l'accomplissement de ses desseins. Serviteur obscur, inaperçu, mais fidèle, il est à même d'apprendre le complot traîné contre la vie d'Assuérus. Il le lui fait savoir par l'entremise d'Esther. L'élévation de celle-ci et la place qu'occupe Mardochée, concourent donc au salut du roi.

Autre circonstance remarquable. *Haman jette le sort* pour savoir en quel mois et quel jour aura lieu le massacre des Juifs (chapitre 3). Mais «on jette le sort dans le giron, mais toute décision est de par l'Eternel» (Proverbes 16: 33). il jette le sort au premier mois, et le sort tombe sur le douzième. De la part d'Haman, c'est un acte superstitieux, mais Dieu, à l'insu d'Haman, a dirigé les choses de manière qu'il reste onze mois pour les événements qui amèneront la délivrance des Juifs.

Ensuite, le fait même qu'Haman ne se contente pas d'avoir la vie de Mardochée, mais veut exterminer tout le peuple, ne fait que déployer d'une manière plus éclatante les merveilleuses voies de la sagesse de Dieu. Dieu intervient d'une manière manifeste pour délivrer Daniel de la dent des lions, et ses trois amis de la fournaise ardente. Ici, il sauve tout un peuple sans se montrer, pour ainsi dire, mais ce n'en est que plus admirable.

Qui donne ou ôte le sommeil? C'est Dieu. Or «*cette nuit-là*, le sommeil fuyait le roi» (6: 1). On aurait pu chercher des causes naturelles à cette insomnie, mais la vraie raison en était plus haut. Dieu voulait que, *cette nuit-là*, les choses cachées vinssent en lumière pour préparer celles qui devaient arriver. Il voulait que le bien qui avait été oublié fût manifesté, afin que le mal qui se tramait fût ensuite mis au jour, et il ôte le sommeil des yeux du roi. Le souvenir des faits importants qui avaient caractérisé un règne, était consigné chez les Perses comme en Israël (2 Samuel 8: 16), dans des registres ou chroniques. Le complot ourdi contre Assuérus et découvert par Mardochée, se trouvait inscrit dans «le livre d'Annales des chroniques» du règne d'Assuérus. *Cette nuit-là*, où le sommeil fuyait les yeux du roi, on lui lut une portion de ce livre, et ce fut précisément celle qui concernait le complot. Or, qui a conduit le roi à choisir le livre d'Annales plutôt que tout autre, et qui a dirigé le lecteur à lire précisément cette portion du livre? De plus, c'est la nuit qui sépare les deux jours de festin que la reine Esther offrait au roi et à son favori. Qui a amené toutes ces circonstances qui préparent la chute d'Haman et l'élévation de Mardochée? Comment ne pas y voir la main de Dieu?

Haman, dès le matin de ce jour, s'est rendu dans la cour du palais. Ce n'est pas pour honorer le roi; son empressement à être là de bonne heure a pour motif le désir d'assouvir le plus tôt possible sa haine contre Mardochée personnellement, en attendant le massacre de tout le peuple. Le bois du supplice a été dressé, et Haman ne doute pas que le roi ne lui accorde sa demande. «Il était venu pour dire au roi de faire pendre Mardochée au bois qu'il avait dressé pour lui» (6: 4). Il saurait bien, pensait-il sans doute, donner au roi pour cela de bonnes raisons, et il estimait que le roi ne tiendrait pas à la vie d'un misérable Juif, et qu'ainsi il serait

débarrassé de ce qui était un obstacle à sa joie. Mais *cette nuit-là*, celle qui précédait le matin où Haman était venu solliciter la faveur de faire mourir Mardochée, *cette nuit-là*, le sommeil avait fui les yeux du roi; Assuérus avait appris que rien n'avait été fait pour récompenser Mardochée, son sauveur. Et c'est Haman, venu là *le matin*, lui élevé au-dessus de tous les princes, qui doit proclamer l'honneur que le roi décerne à l'homme détesté par Haman. Toutes ces circonstances ne nous montrent-elles pas la main sage et sûre de Dieu qui, sans se hâter, par des faits en apparence insignifiants, conduit tout à ses fins?

Un mot encore. Qu'est-ce qui amène le roi à sortir du festin un seul moment, mais moment qui suffit pour que Haman terrifié tombe sur le divan d'Esther, semble encore vouloir ajouter la violence envers elle à tous ses autres crimes? Circonstance qui est son arrêt de mort définitif.

Oui, bien que caché, nous voyons partout, dans ce livre, Dieu agissant par des voies providentielles à l'égard de son peuple qu'il garde à travers tout et en dépit de tout ce qui conspire contre lui. Nous voyons Dieu dans les sentiments et la conduite de son peuple affligé, puis délivré; nous le voyons aussi préfigurant d'une manière merveilleuse les souffrances et la délivrance du résidu. Nous y avons vu comme des ombres de la Personne glorieuse dont l'Esprit anime ce résidu, et enfin ce livre si court nous a fourni des leçons, des exhortations et des encouragements.

Ne négligeons donc aucune portion de ces Ecritures qui sont toutes divinement inspirées, «utiles pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2-Timothée 3: 16, 17). Etudions-les dans leur ensemble, car, sans cela, nous ne pourrions saisir le plan de Dieu qui est un, tous les détails se rapportant à un but unique. Etudions-les surtout avec prière, car Dieu seul en donne la vraie intelligence.

Notes sur la seconde épître à Timothée

ME 1896 page 141

Chapitre 1

Cette épître, la dernière que Paul ait écrite, le fut à Rome, où l'apôtre était prisonnier, et attendait son délogement prochain. Il voyait la maison de Dieu en ruines; l'édifice dont il avait posé le fondement (1 Corinthiens 3: 10-17) et auquel il avait donné tous ses soins, se dégradait de plus en plus sous l'action des mauvais ouvriers et de ceux qui corrompaient la vérité; lui-même était abandonné par le grand nombre. Quels sujets de tristesse et de douleur pour son coeur! Mais au milieu de tout, il montre une sérénité qui ne se dément point, une fermeté et une confiance inébranlables, une certitude entière, fondées sur la fidélité immuable de Dieu. Pour lui, «le solide fondement de Dieu demeure». Il regarde, non aux circonstances fâcheuses, mais aux ressources certaines qui se trouvent en Dieu, dont les desseins, que rien ne peut annuler, subsistent dès avant les siècles. Il place devant Timothée les ressources pour la fidélité au milieu de la ruine, et, les ayant lui-même saisies et pratiquées, il se donne comme exemple. Il n'y a, dans sa marche, aucune hésitation, aucune incertitude, et il encourage son disciple bien-aimé à poursuivre le même chemin. Tout cela est pour nous, et a été écrit en vue de ces temps fâcheux où nous sommes et dont les principes se montraient déjà à l'oeuvre. En pareils temps, la marche devient individuelle; quel que soit l'ensemble, l'individu doit se purifier du mal, demeurer seul, s'il le faut, mais se joignant, si Dieu lui fait la grâce d'en trouver, à ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur.

(Verset 1). «Paul, apôtre de Jésus Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de la vie, qui est dans le Christ Jésus». Nous avons ici l'origine de l'apostolat de Paul, ce qui lui donne sa force et son autorité. Il n'a pas été établi, ni envoyé, par l'homme. Il est apôtre «par la volonté de Dieu», envoyé de Jésus Christ. L'objet de son apostolat était «la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus». Dans ce temps où l'Eglise, quant à son aspect extérieur, était en ruines, l'apôtre ne parle pas de ses privilèges; il remonte plus haut, à ce qui est impérissable, à ce qui ne peut être touché par les manquements de l'homme, à ce qui subsiste en dehors de la ruine, à ce qui ne dépend que de la grâce, à ce qui appartient à chaque croyant quel que soit l'état de choses extérieur: c'est la promesse de la vie, de la vie éternelle «qui est dans le Christ Jésus».

(Verset 2). L'apôtre s'adresse à Timothée comme à son enfant bien-aimé, titre d'affection qu'il aime à lui donner. Depuis que l'apôtre l'avait pris avec lui, Timothée avait été son collaborateur fidèle. «Il s'emploie à l'oeuvre du Seigneur comme moi-même», dit Paul. «Je vous ai envoyé Timothée, qui est mon enfant bien-aimé, et qui est fidèle dans le Seigneur», dit-il encore (1 Corinthiens 16: 10; 4: 17). Et c'est à lui qu'il adresse ses dernières recommandations, comme un père laisse à son fils ses dernières volontés.

«Grâce, miséricorde, paix, de la part de Dieu le Père et du Christ Jésus, notre Seigneur!» La jouissance de la grâce qui soutient et de la paix qui console le coeur, est ce dont les assemblées comme aussi l'individu ont besoin en cheminant sur la terre; mais ce dernier est de plus un objet de miséricorde; elle lui est nécessaire dans son infirmité (voir Hébreux 4: 16). La source de ces grâces spirituelles est Dieu, désigné ici comme le Père, son nom de grâce pour les chrétiens, ses enfants, et le Christ Jésus, notre Seigneur, Celui qui a autorité sur nous, ses rachetés. Remarquons cette association intime de Dieu et de Jésus, dans les dons conférés aux fidèles, rappelant l'égalité éternelle d'essence du Père et du Fils.

(Verset 3). Il est frappant de voir que l'apôtre, en exprimant ses sentiments de reconnaissance envers Dieu à l'occasion du souvenir qu'il a de Timothée, se trouve amené à parler de sa position personnelle. Il rendait culte (*) au vrai Dieu qu'avaient servi ses ancêtres, il le faisait avec une conscience pure; il l'avait fait même au temps de son ignorance (Actes des Apôtres 23: 1; 24: 14-16). «Il avait servi Dieu avec une conscience pure, en suivant les traces de ses ancêtres. De toutes manières, il était un vase à honneur. Pendant plus d'une génération, ses ancêtres s'étaient distingués par une bonne conscience, et sa piété personnelle, fondée sur la vérité, se montrait dans un culte rendu à Dieu». Il s'agit du caractère général des ancêtres de Paul.

(*) «Je sers Dieu λατρευω = rendre culte (voyez Philippiens 3: 3).

L'apôtre rendait grâces à Dieu qui lui accordait de se souvenir si constamment de son enfant bien-aimé, nuit et jour, dans ses supplications. L'affection en Christ pour les autres se traduit ainsi: on prie pour eux, car on sait le besoin qu'ils ont de sa grâce et de son secours constant, ainsi que de bénédictions spirituelles sans cesse renouvelées, afin de croître dans la vie chrétienne. L'apôtre, avec son coeur si chaud, toujours étreint par l'amour de Christ, portait sans cesse devant Dieu les assemblées des saints (Romains 1: 9; Philippiens 1: 3, 4; Colossiens 1: 3; 1 Thessaloniens 1: 2). Mais on voit ici, comme ailleurs (Philémon 4), sa sollicitude pour certains frères individuellement, avec lesquels son coeur était plus particulièrement lié. On ne saurait s'en étonner, dans le cas de Timothée surtout. Et nous avons à imiter l'apôtre en cela, soit dans sa sollicitude et ses prières pour tous les saints et les assemblées, soit en priant pour ceux auxquels Dieu nous a spécialement liés.

(Verset 4). «Désirant ardemment de te voir, me souvenant de tes larmes, afin que je sois rempli de joie». On comprend que Paul, à la veille de rendre témoignage à Christ en mourant pour lui (chapitre 4: 6), désirât vivement revoir ce cher compagnon de ses travaux. «Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi», dit-il à la fin de sa lettre (chapitre 4: 9); il avait besoin de cette consolation, quand un si grand nombre l'abandonnaient. Paul connaissait l'affection de Timothée pour lui; il se souvenait des larmes que celui-ci avait versées en se séparant de lui (comparez Actes des Apôtres 20: 37, 38), ou en partageant les peines de l'apôtre dans son ministère (voyez Actes des Apôtres 20: 19, 31; 2 Corinthiens 2: 4). Paul anticipait cette visite de Timothée qui devait le remplir de joie au milieu de tant de sujets de tristesse. Il est beau de voir cette affection mutuelle entre ces deux hommes de Dieu. Le christianisme vraiment saisi ne rend pas le coeur froid; les sentiments sont purifiés et élevés, mais l'amitié réelle et

plus profonde peut exister entre deux âmes chrétiennes. Quelle consolation n'y puise-t-on pas? Le Seigneur l'a montrée d'une manière parfaite dans sa vie. N'y avait-il pas parmi les disciples, celui que «Jésus aimait»?

(Verset 5). «Me rappelant la foi sincère qui est en toi, et qui a d'abord habité dans ta grand-mère Loïs et dans ta mère Eunice, et, j'en suis persuadé, en toi aussi». Paul adressait à Dieu des supplications pour Timothée (verset 3), en se rappelant la foi sincère qui était en lui. C'est la base de l'exhortation qui suit (verset 6). Mais en même temps, comme il l'a fait en parlant du culte qu'il rendait à Dieu d'après ses ancêtres, il fait souvenir Timothée que cette foi s'était montrée aussi dans la lignée maternelle de celui-ci, chez sa grand-mère d'abord, et ensuite chez sa mère. Héritage précieux! Ces saintes femmes n'avaient pas manqué d'instruire le jeune Timothée dans les saintes lettres dès l'entrée de sa voie (Proverbes 22: 6; 2 Timothée 3: 14, 15), et Dieu avait béni leur fidélité. Elles et lui avaient été amenés à la foi dans le Christ Jésus. Il n'est pas question ici de judaïsme, ni du père de Timothée, puisqu'il était grec (Actes des Apôtres 16: 2). Quel encouragement pour les parents chrétiens à se montrer fidèles envers leurs enfants comme Loïs et Eunice! Paul était persuadé que Timothée ne manquait pas à suivre personnellement ce sentier de foi.

(Verset 6). «C'est pourquoi je te rappelle de ranimer (*) le don de grâce de Dieu qui est en toi par l'imposition de mes mains». Timothée pouvait être découragé (et était peut-être en effet abattu), en voyant d'un côté l'apôtre prisonnier et abandonné de tous, sauf quelques amis fidèles, et, d'un autre, en constatant combien le mal s'étendait de toutes parts, et comme les faux docteurs levaient la tête. Mais l'apôtre, ferme comme un roc au milieu de la tourmente, ramène encore ici Timothée en arrière (**), pour lui rappeler ce que le Seigneur lui avait donné pour le service, et qui lui restait confié, pour qu'il en fit usage quelle que fût l'opposition des hommes. Il l'exhorte à rallumer le feu de ce don de grâce de Dieu qu'il avait reçu, qui avait brillé pendant que tout était relativement facile, pendant que l'Evangile se répandait au près et au loin. Il n'y avait pas de raison pour se ralentir maintenant que le chemin devenait plus ardu, au contraire, il fallait se relever, animé d'un nouveau courage. Ce que Timothée avait reçu était un don de grâce *de Dieu*. C'est de Dieu même que découlait son ministère. Mais ce don de grâce lui avait été conféré par l'imposition des mains de l'apôtre, et ce fait rappelait en même temps la réalité et la puissance du ministère de Paul et de celui de Timothée. Raison bien forte pour que cela le ranimât. Au 1^{er} chapitre de la première épître, Paul rappelle à Timothée les prophéties faites à son sujet et qui annonçaient qu'il serait un ouvrier spécial pour le service du Seigneur. Il l'exhortait alors à ne pas *négliger* ce don de grâce. Ici, dans un temps difficile, Paul, prisonnier et abandonné, lui rappelle que c'est par l'imposition de ses mains qu'il l'a reçu et lui dit de le ranimer en vue d'un service où les peines abonderaient. Ainsi, en rapprochant ce que l'apôtre dit dans ses deux épîtres, nous voyons que des prophéties énoncées d'une manière que nous ignorons, mais venant de Dieu dont le prophète était la bouche, avaient annoncé le ministère dont Timothée devait être revêtu; puis le don lui avait été conféré par l'imposition des mains de l'apôtre, cas unique de ce genre dans

la Parole. Puis le corps des anciens avait mis sa sanction, son adhésion à la chose, en imposant aussi les mains à Timothée.

(*) Littéralement «rallumer».

(**) Paul, pour lui-même, remonte à ses ancêtres qui avaient servi Dieu; pour Timothée, il remonte à sa grand-mère et à sa mère, fidèles croyantes comme il l'était lui-même; ici, il remonte au don de grâce de Dieu conféré à Timothée.

(Verset 7). «Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil». Le mot *car* rattache ce qu'exprime ce verset à l'exhortation de ranimer le don de grâce, et qu'il y a en Dieu et dans ce qu'il nous donne ce qui est nécessaire pour rallumer ce feu, pour exciter le zèle, pour affermir le cœur. Dieu est avec nous et en nous par son Esprit; qui est-ce qui pourrait être contre nous, de manière à nous inspirer de la crainte? Le chrétien n'a pas à être timide et craintif devant les hommes, ni tremblant devant les difficultés et les dangers. L'Esprit de Dieu communique à sa faiblesse la puissance pour vaincre les obstacles, allume dans son âme le feu de l'amour qui sait se donner et tout sacrifier, et lui inspire la prudence et la sagesse — le bon sens — nécessaires pour savoir agir dans les difficultés. Quelqu'un a fait remarquer que ces trois caractères, puissance, amour et conseil, peuvent correspondre, le premier au chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, le second, au chapitre 13, et le dernier, au chapitre 14. — Le Seigneur, avant de quitter ses disciples (Actes des Apôtres 1), leur dit qu'ils recevraient de la puissance, le Saint Esprit, venant sur eux, et qu'ils seraient ses témoins. Aujourd'hui, bien que dans un temps de ruine, nous possédons cette même puissance, mais elle ne s'exerce pas *en tout* de la même manière. Autrefois, les dons miraculeux provenant de la puissance de l'Esprit Saint, disaient hautement aux Juifs et aux païens que les disciples étaient de vrais témoins du Seigneur ressuscité et glorifié. Mais ces dons ne sont pas les seules preuves de puissance. Il y a des qualités morales qui sont les preuves de l'action puissante de l'Esprit dans l'âme. Par exemple, pour avoir du support et de la patience dans les difficultés dans l'Eglise, ou celles que nous rencontrons dans notre marche comme chrétiens, il faut de la puissance, ainsi que nous lisons en Colossiens 1: 11: «Fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance».

On a tort de penser aujourd'hui que la puissance a été retirée, parce qu'on la fait consister seulement dans les dons miraculeux. Ces dons ont été retirés, c'est vrai, mais l'Esprit demeure, et il est un Esprit de puissance. Si l'Eglise, dans l'état de ruine où elle est, possédait les dons miraculeux, elle en userait mal. D'ailleurs, ce serait la sanction de Dieu sur un mauvais état, ce qui est impossible. Et cela montre aussi que, s'ils étaient recouverts, ils devraient se trouver chez ceux qui marchent dans la vérité.

(Verset 8). «N'aie donc point honte du témoignage de notre Seigneur, ni de moi son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu». Le don de grâce étant ranimé, l'esprit de puissance, d'amour et de conseil agissant dans l'âme, le serviteur de Dieu peut aller en avant sans timidité vis-à-vis des hommes, sans honte quant à la vérité qu'il annonce et quant à ceux auxquels il s'est joint, et souffrir pour l'Evangile qu'il

proclame. Le témoignage de notre Seigneur est en somme la vérité formulée par le Seigneur dans sa Parole, et ensuite le témoignage rendu au Seigneur par des témoins qui revendiquent et maintiennent cette vérité. Le Seigneur dans tous les temps a su, et saura se trouver des témoins pour maintenir *son* témoignage. Les témoins peuvent faillir, le témoignage, jamais: c'est celui du Seigneur, chose permanente comme lui-même, le Seigneur, celui qui a l'autorité. Les témoins peuvent être en petit nombre, en apparence réduits à un peut-être, comme au temps d'Elie; mais le témoignage demeure. En un temps de ruine surtout, un vrai témoignage — celui rendu par des témoins fidèles — ne saurait être en faveur au milieu des hommes. Le Seigneur, le témoin parfait, le témoin fidèle et véritable, l'a-t-il été? Non; or le disciple n'est pas plus que son maître, et ne doit pas s'attendre à être mieux traité. Rien ne peut justifier le fait d'avoir honte du témoignage du Seigneur; au contraire, c'est ce dont un vrai chrétien devrait toujours se glorifier au milieu d'un monde corrompu. Rendre témoignage à la vérité, comme Christ l'a fait, être un témoin pour lui, le Seigneur de gloire, est-il rien de plus précieux? L'affaiblissement d'un témoignage d'abord brillant, et la considération de tout le mal qui surgit dans la chrétienté, de l'erreur qui se multiplie même parmi les enfants de Dieu, pourraient induire à penser qu'un témoignage collectif n'est plus possible. Cela n'est pas, grâce au Seigneur (voyez chapitre 2: 22), mais cela fût-il, qu'il n'y aurait cependant aucune raison pour avoir honte du témoignage du Seigneur.

L'apôtre ajoute: «Ni de moi son prisonnier». Il était prisonnier pour la cause du Seigneur; quelle plus belle cause pouvait-il y avoir? Ses liens avaient été manifestés comme étant en Christ (Philippiens 1: 13). Ce n'étaient pas ceux d'un malfaiteur, quelle que fût l'apparence (2: 9). Il n'était pas le prisonnier des hommes, mais du Seigneur, identifiant ses liens avec le Seigneur, lui rendant témoignage dans ses liens. Pourquoi Timothée aurait-il eu honte d'un tel prisonnier? En disant «prisonnier du Seigneur», à quelle hauteur Paul n'élève-t-il pas sa position? Même en prison, il se glorifie dans le Seigneur qui lui fait cette grâce d'être chargé de liens pour lui.

Timothée est donc exhorté et encouragé à se ranger avec Paul, et à prendre, lui aussi, sa part dans les souffrances de l'Évangile. L'Évangile est ici comme personnifié. L'opposition des hommes se traduisant par des persécutions de toute nature, s'adresse non pas tant à ceux qui l'apportent, qu'à l'Évangile lui-même, dont le cœur naturel ne veut pas. Et cette haine pour l'Évangile, les hommes la font retomber sur ceux qui l'annoncent. Ils ont ainsi part aux souffrances de l'Évangile, ils sont identifiés avec lui. Timothée est appelé à ne pas reculer devant ces souffrances; Paul lui donne l'exemple. Heureux sommes-nous si, dans un chemin de fidélité, nous y avons aussi une part! Elle pourra n'être pas de même nature que celle de Paul, mais le monde est toujours ennemi de Dieu, et nous aurons, si nous sommes décidés pour Christ, à ressentir quelque chose de l'opposition de ceux qui ne sont pas de Christ. Mais où est-ce que Timothée pouvait trouver la force pour s'engager dans un tel chemin? La puissance de Dieu était là. C'était selon cette puissance invincible qu'il pouvait aller en avant. N'est-ce pas une chose merveilleuse et encourageante au delà de toute expression que, pour traverser et endurer les souffrances, nous ayons à notre disposition la puissance de Dieu? «Ne

crains point», dit Dieu à Abram, «je suis ton bouclier». «Ne crains point», dit le Seigneur à Paul, «parce que je suis avec toi». Cela demeure toujours vrai. Nous sommes gardés par *la puissance de Dieu*, par la foi. Si seulement notre foi était toujours en activité pour le saisir!

(Verset 9). «Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles». Les raisons données par Paul sont bien remarquables. Les grandes vérités qu'il rappelle ici et dans les versets suivants, sont le fondement inébranlable de son exhortation à Timothée, de sa propre confiance, et de l'encouragement qu'il adresse à son disciple. Il s'élève au-dessus du temps et des circonstances présentes et remonte jusque dans l'éternité, dans les conseils immuables de Dieu.

Dieu lui-même nous a sauvés. Cet évangile du salut a son origine dans les pensées de Dieu avant les temps. Quelle sécurité donne à l'âme le fait que Dieu est intervenu lui-même pour accomplir cette grande oeuvre de notre rédemption! Pour nous introduire dans la jouissance du salut, «il nous a appelés», comme autrefois Abram, à sortir du milieu où nous étions, du monde et de ses ténèbres, et cet appel est *saint* et ne saurait être autre, puisqu'il est *l'appel de Dieu*. En nous sortant du monde et de ce qui le caractérise, ainsi que de notre état de péché, il nous introduit dans une position de sainteté ou de séparation pour Dieu, dont la réalisation pratique est nécessairement la sainteté dans notre vie. Et cela a lieu, non selon nos oeuvres, comme si quelque chose dans le salut ou quelque chose en nous pour cet appel dépendait de l'homme, mais c'est selon son propre dessein, le dessein qu'il avait formé en notre faveur. Et la source en est sa propre grâce, cette grâce qui est propre au Dieu qui est amour, qui répond à son caractère. Rien n'est donc de l'homme, tout est de Dieu, et remarquons de plus que cette grâce «nous a été donnée *dans le Christ Jésus avant les temps des siècles*». C'est dans Celui qui devait venir manifester cette grâce, que, dès l'éternité déjà, elle nous était donnée. Nous avons donc, pour le salut, le dessein éternel *de Dieu*, la *grâce de Dieu* donnée dans le Christ Jésus, et le saint appel *de Dieu*; tout est de lui, et c'est ce qui en fait pour nos âmes un fondement inébranlable comme lui-même.

La Parole nous montre comme trois étapes de la grâce. D'abord, la grâce donnée avant les temps; c'est notre verset. Puis la grâce apparue, dans le temps (Tite 2: 11). Et enfin, la grâce qui sera apportée en la révélation de Jésus Christ, quand elle nous ouvrira les portes de la gloire (1 Pierre 1: 13).

(Verset 10). «Mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile». Cette grâce, cachée en Dieu dans ses desseins éternels, est venue en lumière quand Jésus est apparu dans ce monde: «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1: 17). Elle se montra en lui dans sa vie d'amour, de miséricorde et de compassion, envers les pauvres, les souffrants et les pécheurs, elle eut en lui son plein couronnement à la croix. Là il a accompli son oeuvre de «*Sauveur*», notre Sauveur, a nous croyants. Le résultat de cette oeuvre de la grâce a été l'annulation de la mort. La mort est le jugement de Dieu sur l'homme pécheur, or Christ a subi cette mort sur la croix; il est mort pour nos péchés, et ainsi il a détruit pour le croyant la

puissance de la mort; la preuve manifeste en est sa résurrection. Il a rendu la mort tout à fait impuissante pour le rachat. Il est vrai que celui-ci peut passer par le délogement, et de fait il en a été ainsi depuis l'ascension du Seigneur — «plusieurs sont morts» — mais ils se sont endormis en Jésus. S'il tarde, plusieurs peut-être s'endormiront encore, mais toujours en lui. Le péché, qui est l'aiguillon de la mort, ayant été ôté, la mort en est dépouillée. Elle n'a plus de puissance pour effrayer, pour tenir dans la servitude (Hébreux 2: 15). Le délogement n'est qu'être absent du corps pour être présent avec le Seigneur. A la place de la mort, c'est la *vie* que le croyant possède, la vie qui lui a été communiquée par Christ; c'est la vie éternelle sur laquelle la mort n'a aucune puissance. Le croyant est passé de la mort à la vie; de la mort dans tous les sens à la vie de Dieu. Il vit d'une vie qui défie la mort et qu'il possède dans son âme. Et ce n'est pas seulement cette vie en dehors de la puissance de la mort qui est le privilège de celui qui croit en Christ, mais c'est, quant à son corps, *l'incorruptibilité* dont il sera revêtu dans la résurrection, ou par la transmutation. «Les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité» (1 Corinthiens 15: 50-54). Et c'est l'Evangile qui met en lumière ces glorieuses vérités. Nous étions mortels à cause du péché, privés de la vie de Dieu, assujettis à la corruption. Mais dans la résurrection, Christ a annulé la mort, et l'Evangile est le héraut qui de sa part proclame la vie et l'incorruptibilité, «cet état de vie éternelle qui place l'âme et le corps au delà de la mort et de sa puissance».

(Verset 11). «Pour lequel moi j'ai été établi prédicateur et apôtre et docteur des nations». Paul avait été établi du Seigneur pour *annoncer* cette bonne nouvelle de la grâce; Dieu l'avait *envoyé* dans ce but et l'avait doué de manière à ce qu'il pût *enseigner* les grandes et précieuses vérités du salut. Et ce n'était pas à un peuple particulier qu'il était envoyé; l'Evangile ne s'adressait pas aux Juifs seulement, mais à toutes les nations: il était «docteur des nations». Telle est l'étendue de la grâce. Elle invite tous, elle appelle tous, elle est illimitée. Quel bonheur pour nous de la connaître et d'en jouir, selon le dessein éternel de Dieu envers nous, et en vertu de l'oeuvre parfaite accomplie par notre Sauveur Jésus Christ.

(Verset 12). «C'est pourquoi aussi je souffre ces choses; mais je n'ai pas de honte, car je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à ce jour-là». Etabli dans ces vérités éternelles dont il était le héraut, ayant obéi au saint appel (Philippiens 3: 14; Actes des Apôtres 26: 19), jouissant lui-même de la vie que l'Evangile avait fait connaître à son âme et qu'il possédait par la foi en Christ, son Sauveur, ayant l'espérance de l'incorruptibilité dans la résurrection, il pouvait souffrir et même mourir, car il avait ce qui rend vainqueur dans les souffrances, ce que la mort ne peut toucher, la vie en Christ. De plus, il n'avait pas honte de proclamer ce qui est plus glorieux que toutes les gloires de la terre, il n'avait pas honte du Dieu qui a donné la grâce, ni du Christ qui est venu l'apporter. Ici donc, comme toujours dans cette épître, nous voyons l'apôtre marcher le premier dans la réalisation des choses qui sont le fondement de ses exhortations à Timothée. Nous pouvons aussi nous approprier ces choses.

Au verset 8, il exhorte son enfant bien-aimé à n'avoir pas honte du témoignage de Jésus Christ et à prendre part aux souffrances de l'Évangile. Ici, il se présente lui-même comme n'ayant pas honte de ses souffrances, et il en a donné, dans les versets précédents, les raisons, valables pour Timothée et aussi pour nous-mêmes. La gloire du Donateur et de Celui par qui les choses nous sont données, la grandeur, l'importance et le prix de ces choses, sont tels que nous n'avons pas à avoir honte d'y rendre témoignage. Paul ne craint pas d'être confus. Il sait *qui* il a cru, en qui il s'est confié. Sa foi a saisi la personne même du Seigneur, pour qui il a travaillé. Il connaît sa puissance, son amour et sa fidélité; il est en relation consciente avec lui; il le connaît comme quelqu'un à qui il peut tout remettre entre les mains de qui il peut tout abandonner. Il lui a confié son dépôt, son salut dans la gloire, son bonheur, sa personne et les résultats de son ministère; ici, il souffre, il est honni, méprisé, mais il sait avec certitude, il est persuadé d'une manière inébranlable — car sa foi a saisi Christ — qu'en ce jour-là, le jour des récompenses (voyez 4: 8), il retrouvera tout dans les mains de Celui en qui il s'est confié. Puissions-nous dire avec Paul: «Je sais *qui* j'ai cru», et non pas seulement «en *quoi* j'ai cru». C'est une grande chose d'avoir saisi réellement par la foi le salut, le pardon, la paix et la vie, qui résultent pour nous de l'oeuvre de Christ; c'est une plus grande chose d'avoir saisi la Personne même de Christ, et d'avoir mis en lui toute notre confiance, car il en est digne.

(Verset 13). «Aie un modèle les saines paroles que tu as entendues de moi, dans la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus». Les saines paroles sont la vérité que Paul avait reçue par inspiration et, qu'il avait transmise en paroles enseignées de l'Esprit (voyez 1 Corinthiens 2: 12, 13). Timothée est exhorté à avoir, à posséder, à retenir ferme cette vérité telle que l'avait exprimée l'apôtre. Comme un modèle d'écriture donné à un élève fait loi pour lui, ainsi Timothée avait à conformer ses enseignements aux saines paroles qu'il avait entendues de Paul. Elles étaient le modèle à imiter; elles faisaient loi pour lui. Tout autre modèle n'eût pas été la vérité. Que ce modèle dût être écrit ou non par Timothée, il n'importe. Il avait entendu les saines paroles, il avait à les retenir comme base et autorité de son enseignement; il devait les avoir sous ses yeux pour ne point errer. Pour nous qui avons toute la Parole, c'est elle qui est le modèle que nous avons à suivre. Elle contient d'ailleurs la doctrine de Paul, les saines paroles sur lesquelles Timothée avait à se modeler. Mais la vérité ne doit pas seulement être retenue pure dans l'intelligence; elle doit produire son effet subjectif dans le coeur et la conscience. Il faut qu'elle soit gardée dans la foi et l'amour qui sont dans le Christ Jésus. La foi la saisit en Christ comme une réalité vivante, et le coeur s'y attache selon la puissance d'amour qui se trouve dans la communion avec lui. «C'est cet amour qui donne à la vérité sa force et sa valeur. La vérité maintenue par la foi et dans l'amour est le secret de la force et de la fidélité en tout temps, mais en particulier pour l'homme de Dieu quand l'Eglise en général est infidèle».

(Verset 14). «Garde le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous». Le «bon dépôt» ici n'est pas le dépôt que Paul avait confié à Christ. C'est ce que Christ, par Paul, avait confié à Timothée. C'est le dépôt précieux des saines paroles, de la pure doctrine formulée par Paul; pour nous, comme nous l'avons dit, c'est toute la parole de Dieu dans son intégrité. Nous

avons à la garder telle que Dieu nous l'a confiée. Certes s'il y a une chose qui puisse être appelée bonne c'est celle-là. C'est un trésor dont la valeur est infinie, tant à cause de Celui qui nous le confie, qu'à cause des richesses dont il se compose. Nous avons à le garder avec un soin jaloux, sans permettre qu'on en retranche, ni qu'on y ajoute, ni qu'on en altère la moindre partie. Nous avons à la garder dans nos coeurs, cette Parole, qui est la vérité. Mais comment la garder ainsi à l'abri de toute atteinte, sans la laisser entamer par les raisonnements de l'intelligence humaine? L'Esprit Saint qui habite en nous, dans les fidèles, et qui a inspiré cette Parole, est aussi celui dont la puissance nous rendra capables de la garder, en même temps qu'il nous en fera goûter toute la saveur (voyez encore 1 Corinthiens 2: 12-14).

(Verset 15). L'apôtre s'interrompt ici, pour ainsi dire, afin de donner essor à ce qui pesait sur son coeur. Mais en même temps, son exhortation devient d'autant plus impressive par le contraste entre l'infidélité du grand nombre et l'affection et la fidélité d'un seul. «Tu sais», dit-il à Timothée, parce que celui-ci se trouvait alors sur les lieux, et pouvait constater cet abandon presque général de ceux qui étaient en Asie, abandon qui peinait le coeur de Paul, bien qu'il ne se plaignît pas. Autrefois tous ceux qui étaient en Asie, dans cette province dont Ephèse était la capitale, avaient entendu la parole du Seigneur de la bouche de Paul (Actes des Apôtres 19: 10). C'est à eux qu'avait été adressée la belle épître aux Ephésiens. Et maintenant, l'apôtre est obligé de tracer ces lignes douloureuses: «Tous ceux qui sont en Asie m'ont abandonné». Dans un moment où il aurait eu besoin de sympathie et de l'encouragement que donne le sentiment que des coeurs amis sont avec vous dans la souffrance, tous ceux qui sont en Asie l'abandonnaient, et parmi eux ce Phygelle et cet Hermogène que nous ne connaissons pas d'ailleurs, mais qui, mentionnés ici, semblent avoir été de ceux sur qui Paul avait compté. Quel coup pour son coeur! Mais son divin Maître avait aussi été abandonné par ses disciples au moment de ses souffrances, et Paul pouvait se le rappeler: «Pour le connaître, lui, et la communion de ses souffrances», dit-il quelque part. Il ne faut pas cependant inférer des paroles de l'apôtre que tous ceux d'Asie avaient abandonné la profession de christianisme, mais ils craignaient de s'identifier avec un homme méprisé par le monde et persécuté par les autorités. En l'abandonnant, ils le désavouaient et refusaient de prendre part «aux souffrances de l'évangile» (verset 8). Triste et affligeante preuve de ce qu'est le coeur de l'homme, même chez le chrétien, s'il n'a pas Christ comme unique objet. L'opinion du monde l'emporte en lui, et il craint de se compromettre en prenant parti pour ceux qui marchent fidèlement.

(Versets 16-18). Une heureuse exception réjouissait le coeur de Paul. L'affection fidèle d'Onésiphore forme un contraste frappant avec la conduite de ceux qui avaient abandonné l'apôtre dans les liens. L'histoire de ce disciple dévoué est courte, mais combien touchante et intéressante dans sa brièveté! On sent que le coeur de l'apôtre était rempli de gratitude envers celui qui seul était venu lui apporter un témoignage d'affection dans l'isolement de sa triste position. Oh! que nous puissions apprendre à sympathiser davantage avec ceux qui sont éprouvés et surtout avec ceux qui souffrent pour l'Évangile! Nous ne savons d'Onésiphore que ce qui nous en est rapporté ici. Paul et Timothée avaient travaillé à Ephèse, comme nous le voyons par les Actes et 1 Timothée 1: 3. Nous savons aussi que l'apôtre y avait couru de grands

dangers (Actes des Apôtres 19; 1 Corinthiens 15: 32). Onésiphore, dans ce temps-là et sans doute après, avait rendu beaucoup de services, soit aux serviteurs de Dieu, soit dans l'assemblée. Timothée le savait donc mieux que personne. Onésiphore était allé à Rome, sans qu'il nous soit dit pour quelle cause, mais au fond c'était un rafraîchissement que le Seigneur, dans sa tendresse, envoyait à son cher serviteur. Arrivé dans la grande ville, la première pensée d'Onésiphore fut de trouver Paul qu'il savait y être captif. Dans la première captivité de l'apôtre, on n'aurait pas eu de peine à savoir où il était. Il était gardé pour paraître devant César comme citoyen romain qui en avait appelé à l'empereur; ses liens étaient manifestes dans tout le prétoire comme étant en Christ; Paul (gardé par un soldat) avait sa demeure où il annonçait l'Évangile (Philippiens 1: 13; Actes des Apôtres 28: 16, 30, 31). Mais les choses avaient bien changé dans la seconde captivité de l'apôtre. Maintenant il avait été jeté dans une prison où il était lié de chaînes comme un obscur malfaiteur, attendant la sentence qui l'enverrait à la mort. Comment le trouver, cet homme méprisé et abandonné dans le danger, même des siens? (4: 16). Onésiphore, dans son ardente affection pour le serviteur de Dieu, prisonnier pour Christ, ne se laisse pas décourager par les obstacles; sans craindre les dangers auxquels il s'exposait, sans avoir honte de sa chaîne, il le cherche soigneusement, le trouve et lui apporte dans sa prison les consolations dont l'apôtre avait besoin: *«il m'a souvent consolé»*. Combien cela est touchant et porte le cachet du véritable amour qui ne se lasse pas de se donner pour les frères! Comment Paul reconnaîtra-t-il ce dévouement? Il n'a rien à donner, lui, le prisonnier du Seigneur qui, dans sa froide prison, a besoin du manteau qu'il a laissé à Troas (4: 13). Mais si les biens de ce monde lui font défaut, il a les trésors du Seigneur à sa disposition, et il souhaite que la miséricorde dont Onésiphore a été rempli envers lui, soit déversée par le Seigneur sur ce disciple dévoué et sur sa maison, et que même elle tourne en récompense pour lui au jour de Christ. Qu'elle est précieuse la bénédiction d'un serviteur du Seigneur appelée par lui sur la maison qui l'a reçu! Le Seigneur y répondra (Matthieu 10: 12, 13, 40). Le fait qu'il n'est fait mention que de la maison d'Onésiphore, ici et au chapitre 4: 19, a fait supposer qu'Onésiphore était mort quand Paul écrivit à Timothée. La chose est possible; mais Onésiphore pouvait aussi n'être pas encore de retour à Ephèse.

Chapitre 2

(Verset 1). «Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». Nulle part autant que dans cette épître, qui est le témoignage de la chute et de la ruine de l'Église, on ne trouve l'homme de Dieu appelé à être plein de courage et sans hésitation dans sa marche. Paul, toujours plein d'énergie, malgré les persécutions qu'il souffre de la part du monde et l'abandon des chrétiens, Paul confiant en Celui qui ne peut changer, encourage son cher enfant Timothée et l'exhorte à se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Cette grâce est celle qui nous a été donnée en lui «avant les temps des siècles» (1: 9); c'est celle qui a tout accompli pour notre salut, et dont la jouissance maintient l'âme dans la conscience que la faveur de Dieu repose sur nous en Christ (Romains 5: 2). C'est là ce qui rend fort, car plus on en est pénétré, plus on se confie en Dieu.

(Verset 2). «Et les choses que tu as entendues de moi devant plusieurs témoins, commets-les à des hommes fidèles qui soient capables d'instruire aussi les autres». Au verset 13 du précédent chapitre, l'apôtre exhorte Timothée à avoir pour lui-même un modèle de la vérité que lui, Paul, enseignait. Ici, le serviteur de Dieu, Timothée est exhorté à agir de manière que la vérité se propageât, même après lui, par le moyen d'hommes fidèles. Timothée possédait la vérité enseignée par l'apôtre; il l'avait entendue en présence de témoins auxquels il pouvait en appeler et qui pouvaient attester qu'il apportait bien la doctrine que Paul avait reçue, et apprise, non d'aucun homme, «mais par la révélation de Jésus Christ» (Galates 1: 12). A nul autre, pas même à Timothée, la communication de la vérité n'avait été faite de cette manière. Timothée n'avait donc autre chose à faire que de propager cette vérité lui-même, et à veiller à ce qu'elle fût propagée par d'autres. Pour cela, il devait la commettre, la confier à des hommes qui, en premier lieu, fussent *fidèles*, c'est le caractère moral qu'ils devaient posséder, pour administrer ce qui leur était confié, de même qu'on ne confie le maniement d'un trésor qu'à ceux qui en sont dignes. Et en second lieu, ces hommes devaient être capables d'instruire les autres. Ainsi, d'une manière générale, pour enseigner la vérité, un homme doit être fidèle et capable.

Il n'est pas question, dans ce que Paul dit à Timothée, de conférer des dons, ni de consacrer des ouvriers. Ce qu'il indique sont les moyens simples par lesquels la vérité est propagée. C'est l'enseignement de l'apôtre qui fait autorité. Timothée devait retenir cet enseignement dans sa pureté et y initier des hommes fidèles pour qu'à leur tour ils le propageassent. C'est ce que l'on réalise en quelque mesure aujourd'hui, en étudiant ensemble la parole de Dieu.

(Verset 3). «Prends ta part des souffrances, comme un bon soldat de Jésus Christ». Plus d'une fois, cette image du serviteur du Seigneur comparé à un combattant, se présente dans les écrits de Paul. Il parle de ses compagnons d'armes, engagés dans le même combat que lui pour lutter contre l'erreur et établir la vérité. Mais le combattant doit s'attendre à souffrir; lui, Paul, en savait quelque chose (verset 9); Timothée, s'il voulait être un bon soldat pour la cause du Seigneur, ne devait pas reculer devant les souffrances inhérentes à cette position de combattant, mais les accepter avec courage. L'apôtre développe cette pensée dans les versets suivants, en montrant par d'autres figures les qualités qui doivent caractériser le vrai serviteur de Christ.

(Versets 4-6). Ces versets nous présentent donc les conditions nécessaires et pratiques que doit remplir celui qui s'est engagé dans le service pour Dieu et Christ. Un bon soldat de Jésus Christ 1° ne doit pas s'embarrasser dans les affaires de la vie; 2° il doit combattre selon les lois; 3° il faut qu'il travaille avant de jouir des fruits. Il lui faut donc: l'énergie pour renoncer à tout; l'obéissance, et la patience. En effet, un soldat qui part pour la guerre, a fait son compte de laisser tout derrière lui, sa vie même ne lui appartient plus. Il ne s'embarrasse point de bagages superflus, il a son sac qui contient tout ce qui lui est nécessaire. Le motif qui le conduit, c'est «de plaire à celui qui l'a enrôlé». L'affection qu'il a pour son chef est le mobile qui le fait agir. La parabole des talents, en Matthieu 25: 14-30, peut servir d'illustration à ce

que dit l'apôtre. Les deux premiers serviteurs font valoir leurs talents par affection pour le maître; ils font contraste avec le troisième qui dit: «Je savais que tu es un maître dur, moissonnant où tu n'as pas semé». Il n'y a pas de cœur chez lui. Aux deux premiers, le Seigneur dit: «Entre dans la joie de ton maître».

Le verset 5 exprime et l'obéissance et la dépendance du combattant. Pour les athlètes, qui combattaient dans la lice pour obtenir une récompense, c'est-à-dire une couronne corruptible (1 Corinthiens 9: 25-27), il y avait des lois prescrites auxquelles chacun devait se soumettre. Il en est de même pour nous. Le serviteur de Dieu doit combattre selon les règles, selon la Parole, qui exprime la volonté du Seigneur. L'énergie charnelle, dans l'indépendance, ne peut aboutir à une couronne. Il peut y avoir un grand déploiement d'activité, mais elle est vaine devant le Seigneur, si elle n'est régie par une humble soumission à sa Parole. Il ne faut ni rester en arrière, ni se hâter comme voulant devancer Dieu. Il faut être attentif à sa voix, comme Jésus en a donné l'exemple, Lui, le parfait serviteur (voyez Esaïe 50: 4, 5).

(Verset 6). Le laboureur travaille premièrement; c'est tout ce qu'il peut faire. Il doit s'en remettre à Dieu pour le résultat de son travail. Il l'attend avec patience, mais ne peut en jouir immédiatement. Sans travail, point de fruits. De même pour le serviteur de Dieu. Il sème, il arrose, il travaille souvent avec peine et souffrance; il poursuit avec constance ce que le Seigneur lui a donné à faire. Les fruits, il ne les voit peut-être pas ici, mais Il les verra certainement. Son affaire est de travailler et d'attendre avec patience, confiant dans le Seigneur. Avec ces trois caractères: énergie, obéissance, patience, on travaille et rien autre: jouir des fruits viendra plus tard.

(Verset 7). «Considère ce que je dis; car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses». Cette expression: «Considère ce que je dis», et non pas simplement «ce que je te dis», semble montrer que l'apôtre ne pense pas ici à ce qu'il dit actuellement à Timothée, mais qu'il a en vue toute la somme de son enseignement inspiré: les saines paroles du verset 13 du 1^{er} chapitre. A cela se joint une précieuse promesse pour celui qui considère ce que la Parole dit: le Seigneur lui donnera l'intelligence de toutes les choses précieuses qu'elle nous présente, soit pour l'enseignement, soit pour la vie pratique, soit quant à la marche ici-bas, soit quant aux espérances glorieuses pour l'avenir.

(Verset 8). «Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David, selon mon évangile». Combien nous avons besoin d'être attentifs à cette exhortation: «Souviens-toi de Jésus Christ!» quel encouragement nous trouverons en ayant toujours devant nous la personne du Seigneur, du Seigneur homme, Celui qui est venu ici-bas: Jésus Christ! Les deux expressions: «Ressuscité d'entre les morts», et «de la semence de David», renferment tout le plan des conseils de Dieu, dont Christ est le centre. Comme semence de David, Christ amènera la bénédiction millénaire, non seulement pour les Juifs qui, il est vrai, auront une place prééminente, mais pour les nations et toute la création actuelle. Les promesses à cet égard seront accomplies. Puis la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, sceau mis sur sa Personne et son oeuvre, inaugure la nouvelle création. Ce sont les deux parties de l'Évangile que Paul annonçait et qu'il nomme «son évangile», non qu'il y ait

des évangiles différents, un de Paul, un de Pierre, un de Jean, mais c'est l'évangile qui lui a été confié spécialement (1 Timothée 1: 11); «l'évangile de la gloire» qui traite des gloires de Christ, ressuscité d'entre les morts, de la semence de David.

(Verset 9). C'est pour avoir proclamé ces vérités relatives aux gloires de Christ, que Paul endurait toute espèce de souffrances, jusqu'à être lié de chaînes comme un malfaiteur, traité comme tel. Mais si sa personne était liée, si Satan avait ainsi cru étouffer la vérité, la parole de Dieu pouvait-elle être enchaînée? La puissance de l'ennemi pouvait-elle l'empêcher de courir? Impossible. Même depuis la prison de l'apôtre, elle courait et se répandait. Rien n'a jamais pu arrêter son cours.

(Verset 10). C'est pourquoi l'apôtre est plein de courage pour supporter les souffrances, et d'une manière remarquable elles l'assimilent à Christ. Ce sont les souffrances de Christ qu'il endure. Christ a été mis au rang des malfaiteurs; Paul est enchaîné comme un malfaiteur. Christ a souffert la mort pour sauver, les élus (ce que lui seul pouvait faire), mais Paul endure des souffrances pour leur manifestation et leur bénédiction. Il suivait ainsi de près le Seigneur Jésus dans un même but d'amour. Et il avait en vue, non seulement les élus déjà manifestés de son temps, et même par son ministère, mais il regardait en avant en pensant à d'autres, afin qu'*eux aussi*, dit-il, «obtiennent le salut qui est en Jésus Christ, avec la gloire éternelle» qui s'y rattache. Nous aujourd'hui, nous sommes au bénéfice des travaux et des souffrances de l'apôtre, et les élus du résidu juif en jouiront aussi. Remarquons que l'apôtre, en parlant du salut des élus, ajoute «qui est en Jésus Christ», car s'il avait annoncé l'Évangile et souffrait, pour qu'ils fussent manifestés, le salut même ne se trouve qu'en Christ.

(Versets 11-13). L'obtention par les élus du salut avec la gloire éternelle, est *une chose certaine*. Cette expression se trouve plusieurs fois dans les épîtres à Timothée et à Tite, et on la lit aussi à la fin de l'Apocalypse (21: 5; 22: 6). Le chrétien est environné de certitude quant à son salut présent et à son bienheureux avenir éternel, aussi bien que quant aux choses que Dieu a déclaré vouloir accomplir. Nous ne marchons pas dans les ténèbres, mais dans la lumière.

Nous sommes ramenés ensuite à l'assimilation à Christ dans les souffrances. Si l'on est pratiquement dans la mort avec lui (Colossiens 3: 3; 2 Corinthiens 4: 10), on vivra avec lui. Si l'on endure des souffrances, humiliation, opprobre, prison, la gloire les suivra; nous régnerons aussi avec lui. C'est le chemin que lui-même a suivi. Mais combien est sérieux ce qui suit, et quel contraste frappant avec ce que l'apôtre vient de dire! «Si nous le renions, lui aussi nous reniera». Il ne peut se départir des caractères qui lui appartiennent; il demeure fidèle. S'il est fidèle à ses promesses, il l'est aussi à son caractère immuable: il ne peut se renier lui-même, Le reniement de Pierre, envisagé au point de vue de la responsabilité, ne pouvait avoir d'autre conséquence pour Pierre que d'être, renié par le Seigneur. La responsabilité fait que l'on ne peut échapper aux conséquences des actes que l'on a commis. Le péché mène à la mort. «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez» (Romains 8: 13). La fin d'une marche, telle que celle qui est décrite en Philippiens 3: 18, 19, c'est la perte. Paul agissait de manière à n'être pas réprouvé après avoir prêché à d'autres (1 Corinthiens 9: 24-27). Voilà autant d'exemples qui

montrent que la responsabilité ne doit pas être confondue avec la grâce. Elle subsiste toujours et ne peut être mise de côté; mais la grâce est souveraine, et peut intervenir, comme ce fut le cas pour Pierre, afin de l'empêcher d'être renié par le Seigneur.

(Verset 14). «Remets ces choses en mémoire»; ces choses sont les sérieuses vérités dont il vient de parler, et que l'on est si porté à oublier, vérités qui se rattachent au caractère moral du Seigneur. Il est nécessaire de se les rappeler; Paul met cela en contraste avec «les disputes de mots,» contre lesquelles Timothée devait protester devant le Seigneur. Disputer sur des mots, se livrer à de vaines spéculations quant aux choses de Dieu, est déjà la preuve que le cœur s'est écarté de ces choses. Non seulement ces disputes sont sans aucun profit, mais elles font du mal; elles tendent à la ruine des auditeurs, parce que leur conséquence est l'erreur.

(Verset 15). Timothée, au contraire de ceux qui se plaisaient dans ces disputes de mots, devait s'étudier à se présenter à Dieu comme approuvé de lui, comme un ouvrier qui n'a pas à avoir honte de son travail, parce qu'il a l'approbation de Dieu. Il avait à exposer justement, ou découper droit la parole de la vérité. Ce n'est pas seulement exposer la Parole dans la prédication ou l'enseignement, mais éviter de mêler ensemble et de confondre des sujets que la Parole distingue nettement, mais qui cependant se coordonnent avec l'ensemble. Laisser une doctrine à sa place est de toute importance. Par exemple, on perdrait la pensée de Dieu en fusionnant les deux grands sujets doctrinaux de l'épître aux Romains, savoir la justification *des péchés*, et la délivrance *du péché*. Il faut découper droit l'épître, en séparant ces deux sujets, au chapitre 5: 12.

(Versets 16-18). Si «les disputes de mots» sont une forme du mal, en voici une seconde; ce sont «les discours vains et profanes». Le serviteur de Dieu doit les éviter. C'est traiter les choses saintes de Dieu, comme s'il s'agissait des choses ordinaires de la vie; par exemple, s'occuper du livre de Dieu comme d'un livre humain. C'est vouloir sonder avec l'intelligence naturelle les mystères divins et en discourir comme si on les avait dévoilés. Tout cela est vain et n'amène à rien; au contraire, loin de faire faire à l'âme des progrès dans la sanctification et la vraie connaissance de Dieu, on progresse dans l'erreur qui produit une impiété toujours croissante. C'est donc avec raison que l'apôtre emploie, pour décrire la parole de ces faux docteurs, l'image énergique et vraie d'une gangrène qui ronge le corps. L'apôtre en présente un exemple dans la personne d'Hyménée et de Philète; le premier, déjà nommé dans 1 Timothée 1: 20, où il est associé à Alexandre; le second, dont le nom ne se trouve qu'ici. Hyménée et Alexandre avaient été livrés à Satan par l'apôtre, afin qu'ils apprirent à ne plus blasphémer. Mais il semble qu'au lieu de revenir de ses erreurs, Hyménée soit allé plus en avant, de sorte que nous le trouvons ici avec un autre faux docteur, s'étant détournés tous deux de la vérité, enseignant que la résurrection était déjà arrivée. Cette hérésie pouvait se couvrir d'une apparence de spiritualité et être présentée d'une manière attrayante et plausible, s'appuyant même peut-être sur des enseignements de l'apôtre faussement interprétés (par exemple, sur Colossiens 3: 1, et Ephésiens 2: 6). Quoi qu'il en soit, ce qu'ils disaient savait une vérité capitale du christianisme, de sorte que la foi de ceux qui recevaient

cette erreur, ne reposait plus sur les bases de la vérité, et le résultat en était le renversement de la foi.

(Verset 19). En présence de l'invasion de ces fausses doctrines qui renversaient la foi de quelques-uns, l'apôtre se réfugie et nous amène à ce qui est inébranlable: «Le solide fondement de Dieu demeure». Tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il a établi, tout ce qu'il a dit, est un Rocher solide qui demeure ferme au milieu du déclin de l'Assemblée, au milieu de l'infidélité des hommes. Il porte un sceau qui a deux faces et deux devises; l'une du côté de Dieu et que rien ne peut altérer; l'autre qui concerne la responsabilité de l'homme. La première face présente une précieuse consolation en rapport avec la dispersion des rachetés; la confusion qui règne empêche souvent de les reconnaître, et c'est une chose propre à affliger le coeur. Dans l'état de choses prévu dans cette épître, il serait impossible, même avec des recherches minutieuses, de trouver tous les enfants de Dieu sur la terre. Ils sont comme cachés sous les différentes formes de la profession de christianisme. Mais le Seigneur les connaît tous, comme au temps d'Elie, il connaissait ceux qui avaient échappé à l'oeil du prophète: les sept mille qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. La première face du sceau porte donc: «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Au commencement de l'Eglise, comme nous le voyons dans le livre des Actes, aucun croyant n'était isolé, ni inconnu. Ils étaient tous ensemble, le monde avait de la crainte, et nul n'osait se joindre à eux. Aujourd'hui, il faut s'en remettre à la toute science du Seigneur qui connaît tous ceux qui sont à lui, où qu'ils soient.

Mais le sceau du solide fondement de Dieu porte une seconde face et une seconde inscription. C'est comme une médaille qu'il faut tourner des deux côtés. Sur la face qui concerne la responsabilité sont inscrites ces paroles: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Cette injonction ne s'adresse pas seulement à tous les enfants de Dieu connus et inconnus, mais à tous ceux qui font profession d'être chrétiens; en un mot, à tous les baptisés. L'iniquité ici, c'est plutôt l'injustice — c'est tout ce qui est contraire à la justice, dans les choses de Dieu comme dans les autres choses. Plus bas nous avons cette injonction: «Poursuis la justice». Quoi de plus inique, de plus injuste envers le Seigneur, que d'enseigner et propager les fausses doctrines qui renversent la foi, et celles qui portent atteinte à la dignité de la personne du Fils de Dieu, et à l'inspiration des Ecritures!

(Verset 20). L'état de la maison de Dieu telle qu'elle était déjà — et aujourd'hui elle a pris une extension plus grande: elle est le grand arbre, visible à tous, et abritant toutes sortes de choses (Matthieu 13: 31, 32) — cet état se présente à l'apôtre sous l'image d'une grande maison. C'est d'abord une image. Une grande maison, une maison de riches sur la terre contient des vaisseaux précieux, d'or et d'argent, et d'autres de bois et de terre pour, des usages vils. Chacun d'eux a son usage propre. Mais différents ainsi, ils sont distinctement séparés les uns des autres dans la maison. Telle est l'image dont se sert l'apôtre pour représenter l'ensemble de tous ceux qui se disent chrétiens. Le vrai chrétien en fait partie extérieurement, puisqu'il porte le nom de chrétien, mais il a quelque chose à faire, et c'est ce que nous dit le verset suivant.

(Verset 21). L'apôtre tire donc ici une application spirituelle de l'image qu'il a employée: «Si quelqu'un se purifie (se sépare) de ceux-ci», c'est-à-dire des vases à déshonneur, des faux docteurs et de leurs enseignements, de tous ceux qui n'invoquent pas le Seigneur d'un coeur pur, de tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, est contraire à l'honneur et à l'obéissance dus à Christ et à sa parole, celui-là sera «un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne oeuvre».

(Verset 22). Dans cet état de choses, la responsabilité individuelle est loin de cesser; au contraire, elle acquiert une importance plus grande, et la première chose qui lui incombe est de se séparer du mal à tous égards. Mais il y a aussi un côté positif, la sainteté pratique qui est toujours requise, et comprend deux parties — des choses à fuir, et des choses à poursuivre. Timothée devait fuir «les convoitises de la jeunesse». Il était relativement jeune; l'apôtre lui dit dans la première épître: «Que personne ne méprise ta jeunesse» (4: 12). Mais les convoitises de la jeunesse ne sont pas nécessairement les passions sensuelles; l'orgueil qui s'élève, le désir de dominer, l'attrait des nouveautés, sont aussi des désirs qui peuvent s'emparer du coeur d'hommes qui ne sont plus dans la première jeunesse. D'ailleurs ces convoitises, qui naissent du fond du coeur humain, peuvent poursuivre un homme bien tard dans sa vie, et l'exhortation est toujours à propos pour chacun de nous. Il faut donc les fuir, afin d'être libre de rechercher ce qui est bon et d'en jouir. Ce sont: «la justice, la foi, l'amour, la paix», tout autant de choses pratiques qui, réalisées, font goûter la présence du Seigneur et la joie qui s'y trouve, le mal qui sépare de lui étant loin.

On trouve ensuite qu'en obéissant aux exhortations précédentes — se retirer de l'iniquité, se purifier des vases à déshonneur, fuir le mal, poursuivre le bien — cela ne conduit nullement à l'isolement que semblerait devoir produire le désordre existant dans la maison de Dieu, devenue comme une grande maison. Loin de là; on se rencontre «avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur», et avec eux, bien qu'au milieu de la ruine, on peut réaliser les principes de rassemblement sur lesquels se trouvaient établis les chrétiens au temps apostolique.

Mais que faut-il entendre par un coeur pur? C'est un coeur qui est sans mélange pour le Seigneur, séparé du mal et attaché au bien. Un coeur pur est nécessairement soumis à la Parole, attaché à la vérité, séparé à la fois du mal moral et du mal doctrinal.

Invoquer le Seigneur, c'est, en général, se réclamer de son nom; mais aujourd'hui, au milieu de tous ceux qui professent l'invoquer, et se nomment de son nom, il s'agit que ce soit d'un coeur pur. Au commencement, il n'était pas nécessaire d'ajouter: «d'un coeur pur». Ainsi, en Actes 9: 10-14, Ananias, de Damas, dit simplement au Seigneur, en parlant de Saul: «Et ici il a pouvoir, de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent ton nom».

(Versets 23, 24). Dans ce courant du bien, et pour n'y apporter, aucune entrave, Timothée devait éviter les questions folles et insensées, ou qui sont sans instruction, où l'instruction divine ne se trouve pas, et qui n'apportent à l'âme aucune connaissance vraie et sérieuse, n'étant faites que pour satisfaire que vaine curiosité. Elles ne produisent que des contestations

et des discussions sans profit. Or ce n'est pas l'affaire de l'esclave du Seigneur de contester. Les contestations amènent le plus souvent de l'irritation. Il faut, au contraire, que le serviteur de Dieu soit «doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support». La douceur convient à celui qui sert un Maître débonnaire et humble de coeur. Il doit être propre à enseigner la vérité qui édifie, ce que ne font pas les contestations. Et enfin, il est nécessaire qu'il ait du support, qu'il se montre patient dans l'exercice du ministère qui lui est confié auprès des âmes.

(Versets 24, 25). Le serviteur de Dieu rencontre des opposants, cela est hors de doute. A ceux-là, il doit simplement exposer la vérité selon la Parole, et laisser à Dieu le soin d'agir. Il a à le faire avec douceur, selon le modèle qu'a laissé le Seigneur, quand les scribes et pharisiens s'opposaient à lui. Il doit attendre le résultat de ce qu'il aura fait pour maintenir la vérité, résultat qui appartient à Dieu qui donne «la repentance pour reconnaître la vérité», expression frappante et bien sérieuse. Elle nous enseigne que «la vérité de Dieu n'est pas une affaire de l'intelligence humaine», mais qu'elle s'adresse au coeur et à la conscience, et que, pour la reconnaître, il faut que le coeur et la conscience soient exercés; or c'est là l'effet de la repentance. On a suivi l'erreur, on s'est ainsi écarté de Dieu, on l'a offensé: l'Esprit Saint, si on ne le repousse pas, le montre à l'intelligence. On est ainsi amené devant Dieu et là la conscience agit pour montrer la culpabilité sous laquelle on se trouve, et le coeur, les affections en sont émues. Alors on est capable d'abandonner l'erreur et de reconnaître la vérité. Satan se sert de l'erreur pour endormir l'âme; Dieu peut la réveiller, en sorte qu'elle voie le piège dans lequel elle avait été prise, et ainsi la délivrer de l'esclavage où elle se trouvait, faisant la volonté de celui qui la tenait captive.

Chapitre 3

(Versets 1-5). L'apôtre, dans ces versets, ajoute à ce qu'il a dit sur l'état d'alors de la maison de Dieu, une prophétie qui annonce ce que les choses deviendraient plus tard, dans les derniers jours. Ce devaient être des temps fâcheux, et nous nous y trouvons actuellement. La prophétie s'est accomplie, nous le voyons autour de nous.

Si l'on compare la description que fait l'apôtre de l'état moral des païens, à la fin du 1^{er} chapitre aux Romains, avec ce qu'il dit ici, non des païens, mais des professants chrétiens aux derniers jours, on trouve à peu près tous les mêmes caractères. Un trait y est ajouté qui aggrave singulièrement la position des hommes des derniers jours. Après avoir dit «amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu», d'un Dieu que les païens ne connaissaient pas, ce qui condamne d'autant plus ces hommes, Paul continue par ces paroles: «Ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance».

En face de ceux-ci, la direction donnée au fidèle est simple: «Détourne-toi de telles gens». Rien de plus fatal que les apparences du christianisme, derrière lesquelles se cachent et s'exercent tous les mauvais penchants d'un coeur corrompu. C'est là aussi un piège de l'ennemi pour séduire les âmes.

Quant à l'état de la maison, telle qu'elle était déjà du temps de l'apôtre, il faut se retirer de l'iniquité, se purifier des faux docteurs, et poursuivre le bien avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur. Mais s'il s'agit de ceux qui, conservant la forme de la piété, suivent la chair avec ses passions et ses convoitises, *il faut s'en détourner*.

La forme de la piété est mise en contraste avec la puissance de la piété. La puissance de la piété, c'est Christ connu véritablement dans l'âme. Il faut donc avoir la vie pour posséder la piété. Au verset 12, il est question de vivre pieusement dans le *Christ Jésus*. Un des caractères de ceux qui n'ont que la forme de la piété — et cela est remarquable — c'est qu'ils sont *sans piété* (verset 2). Nous avons là la chrétienté actuelle, un semblant de piété, même avec la négation de Christ et des Ecritures: il faut se détourner d'un état de choses pareil. Il est à remarquer que, dans ce passage, c'est *la forme de la piété* seule qui est condamnable, car quant à la puissance de la piété, elle aura toujours la forme, c'est-à-dire la manifestation qui lui est propre.

(Versets 6, 7). Il y a de l'activité dans ce mal des derniers jours. Parmi ces gens qui ont la forme de la piété, il y en a qui, sous un beau semblant, s'introduisent dans les maisons et agissent sur des personnes sans caractère, «des femmelettes», dit l'apôtre, se servant d'un terme de mépris. Ces personnes chargées de péché et entraînées par leurs convoitises, et ainsi dans un triste état moral, ouvrent aisément l'oreille aux discours des séducteurs. Avides de nouveautés, elles apprennent toujours, mais dans le chemin qu'elles suivent et dans leur état d'âme, elles ne peuvent jamais arriver à la connaissance de la vérité. Nous avons vu que, pour la connaître, il faut que la conscience et le coeur aient été exercés devant Dieu y et que l'on ait été amené à la repentance.

(Versets 8, 9). Le verset précédent présente ces ouvriers d'iniquité comme exerçant une séduction morale. Ici, c'est plutôt une séduction spirituelle. De même que les magiciens du Pharaon résistaient à Moïse en contrefaisant l'action de Dieu, de même les faux docteurs dont l'apôtre parle, résistent à la vérité en cherchant à en faire une imitation, en en reproduisant les formes. Leur état est représenté par l'apôtre comme étant irrémédiable. Ils sont corrompus dans leur entendement il n'y a plus rien de sain dans leurs pensées quant à la foi, ils sont réprouvés, car ils l'ont abandonnée; mais ils n'iront pas plus avant. Il y aura une fin à cette puissance de séduction; leur folie sera, à un moment donné, rendue évidente pour tous: leur folie de prétendre s'opposer à la vérité de Dieu. Il en sera d'eux comme des magiciens. Ceux-ci purent, jusqu'à un certain point, imiter l'action de la puissance divine; mais il vint un moment où ils durent s'arrêter: ils n'allèrent pas plus avant. Leur folie fut rendue manifeste. Voulant imiter Dieu dans sa puissance créatrice, ils durent reconnaître, leur impuissance, et dire: «C'est ici le doigt de Dieu».

(Versets 10, 11). En contraste avec tout ce qui précède avec le mal qui envahit sous les apparences de la piété, avec l'activité malfaisante des faux docteurs, Paul invoque ici la manière dont Timothée avait suivi avec exactitude son enseignement (la saine doctrine) et la conduite dévouée que lui, Paul, avait constamment montrée. Timothée n'en avait pas seulement été témoin, mais il y avait pris part; il avait imité l'apôtre dans toutes ces choses.

Nous avons donc là deux hommes chez lesquels il y avait évidemment la puissance de la piété. La doctrine de l'apôtre avait été manifestée ce qu'elle est, par tous les effets pratiques qu'elle avait produits et qu'il énumère: son but constant dans son service, la gloire de Christ; sa foi, sa confiance dans le Seigneur; son support à l'égard des contredisants; son amour pour les âmes et pour les chrétiens; sa patience dans les maux qu'il avait à endurer à cause de sa fidélité. Oh! que les serviteurs du Seigneur pussent s'attacher à suivre avec Timothée un semblable modèle!

Pour couronner le tout, un tel ministère et une telle marche lui avaient attiré des persécutions et des souffrances. Il est remarquable que, des nombreuses persécutions qu'il a endurées, Paul ne rappelle que celles qui lui sont arrivées de la part des Juifs, dans son premier voyage avec Barnabas, et qui sont rapportées dans les chapitres 14 et 15 des Actes. Cela vient, sans doute, de ce qu'elles lui étaient d'autant plus sensibles qu'elles lui venaient du peuple qu'il aimait tant, ses frères selon la chair, pour lesquels il eût voulu être anathème (voyez Romains 9: 1-5). Plus sont étroits les liens qui nous unissent à ceux qui, à cause de notre fidélité à Christ, nous font souffrir, plus nous sentons ces souffrances. Il est aussi digne de remarque que ce n'est pas dans le voyage où les persécutions que mentionne Paul eurent lieu, qu'il trouva Timothée; c'est dans son second voyage, lorsqu'il avait Silas pour compagnon (Actes des Apôtres 16: 1-3). Mais Timothée avait pu en être témoin, ou en avoir entendu parler dans sa famille et le cercle de chrétiens où il se trouvait (voyez Actes des Apôtres 14).

En 1 Thessaloniens 2: 15, 16, nous lisons ce que Paul pensait de cette opposition acharnée des Juifs; mais le Seigneur, toujours fidèle, l'avait délivré de toutes ces persécutions, et souvent de la manière la plus remarquable et quand ses ennemis pensaient en avoir fini avec lui (voyez Actes des Apôtres 14: 19, 20; comparez 2 Corinthiens 11: 23-26). Ainsi il avait pu accomplir son service et achever sa course.

(Versets 12, 13). Paul n'était pas le seul qui dût souffrir et ait souffert pour avoir vécu pieusement. C'est une règle générale que tous ceux en qui se trouve la puissance de la piété, qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés. La persécution prend des formes différentes selon les temps et les lieux. Ce ne sera pas toujours des tortures physiques et la mort, mais souvent, et c'est le cas de nos jours, c'est une persécution morale. Elle vient de ceux qui ont la forme de la piété. Souvent, au sein des familles, celui ou celle qui veut marcher dans la vérité, pieusement dans le Christ Jésus, rencontrera une opposition sourde, de tous les instants, plus poignante pour le coeur que si l'on était jeté en prison.

Quant aux hommes méchants et aux imposteurs, ils pourront sembler réussir et s'applaudiront de leurs progrès. Mais ce progrès, réel en effet, est le progrès dans le mal. Une erreur en amène une autre; la pente est fatale: ils iront de mal en pis. Ne le voit-on pas de nos jours dans l'effrayant progrès de l'incrédulité et du rationalisme? Les propagateurs de l'erreur sont séduits d'abord, parce qu'ils ne se sont pas attachés à la vérité. De vains raisonnements et des spéculations intellectuelles les ont livrés à l'erreur, et séduits ainsi, ils deviennent des séducteurs pour les autres. Si on se laisse séduire, on ne manquera pas d'exercer sur les autres l'influence de l'erreur à laquelle on s'est abandonné.

(Verset 14). «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises». En contraste avec toutes ces erreurs et ces séductions, avec ces doctrines nouvelles que les séducteurs cherchaient à établir par leurs raisonnements, l'apôtre exhorte Timothée à demeurer ferme dans les choses qu'il avait apprises. Il avait été pleinement convaincu que ces choses étaient la vérité, parce qu'il savait de qui il les avait apprises. Il était assuré que l'autorité de celui qui les lui avait enseignées, était divine, venait directement de Dieu. Au verset 13 du chapitre 1, et au verset 2 du second, Paul dit: «Les choses que tu as entendues *de moi*». Et encore, au verset 7 du même chapitre «Considère ce que *je dis*». Mais ici, en disant «*De qui* tu les as apprises», l'apôtre semble affirmer encore plus fortement son autorité comme transmettant directement de la part de Dieu les choses que Dieu lui a révélées, et comme ayant mission de les promulguer. C'est ce que nous montre 1 Corinthiens 2: 12-14; passage de toute importance. Au verset 12, nous avons la révélation directe de Dieu à Paul par l'Esprit; au verset 13, c'est la transmission de la vérité révélée en paroles enseignées de l'Esprit, et au verset 14, c'est la réception par le même Esprit de cette vérité. Ainsi la communication des choses que Dieu révèle, tout en passant par un intermédiaire, se trouve venir directement du coeur de Dieu au croyant, comme étant purement l'action de l'Esprit.

L'autorité des choses révélées est ainsi affirmée. On les tient directement des instruments que Dieu a employés. On sait *de qui* on les tient. C'est de Paul, de Pierre, de Jean qui, par l'Esprit, nous ont communiqué les pensées de Dieu qu'ils connaissaient par l'Esprit. Timothée lui-même n'avait pas reçu directement les choses révélées. Il les avait apprises de Paul, et cette autorité lui suffisait. Il en est ainsi pour nous. Quel repos pour le coeur! Comme Timothée, demeurons *fermes* dans la vérité que la parole de Dieu nous a enseignée.

(Verset 15). «Et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres, qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus». Voilà une autre autorité à laquelle Timothée pouvait s'en référer. C'étaient les «saintes lettres», les «Ecritures». Dès son enfance, Timothée avait appris à les connaître par le moyen de sa grand-mère peut-être, mais sans doute de sa mère. Il est vrai qu'alors c'était l'Ancien Testament, mais au fur et à mesure que les écrits du Nouveau Testament paraissaient, ils s'ajoutaient aux «autres Ecritures», comme dit Pierre (2 Pierre 3: 16). Un certain nombre avaient déjà été donnés à l'Eglise. Avec cette seconde lettre que Paul lui écrivait, Timothée pouvait posséder toutes les épîtres de l'apôtre. Il est digne de remarque que Pierre, écrivant sa seconde épître dans le même temps environ que Paul adressait à Timothée celle dont nous nous occupons, place les écrits de Paul au rang des «Ecritures».

Les «saintes lettres», c'est ce qu'elles sont en elles-mêmes, c'est leur précieux caractère; les «saintes lettres» telles qu'un enfant peut les lire, et telles que le croyant y trouve tout ce qui concerne le salut par la foi dans le Christ Jésus. «Dès son enfance, Timothée avait lu les saintes lettres» et ces écrits, tels qu'il les avait lus comme enfant, le garantissaient comme autorité divine contre l'erreur, et lui fournissaient les vérités divines nécessaires pour son instruction. Pour en bien user, pour son salut éternel, la foi en Christ était nécessaire, mais ce

dont Timothée se servait, c'était des Ecritures connues dès son enfance». Puissent les parents chrétiens comprendre combien il est important et nécessaire de donner de bonne heure à leurs enfants la connaissance des «saintes lettres»!

(Versets 16, 17). Nous arrivons ici à une déclaration de toute importance. «*Toute écriture est inspirée de Dieu*». Quel repos pour la foi! C'est sans équivoque. Les Ecritures renferment tout ce que Dieu a voulu donner pour le bien des siens dans tous les temps, et ces Ecritures sont inspirées. Ce n'est pas seulement que la vérité qu'elles présentent soit donnée par inspiration, mais *elles* sont inspirées de Dieu. L'apôtre Jean nous dit qu'il y a beaucoup de choses que Jésus a faites qui ne sont pas écrites (Jean 20: 30; 21: 25). Celles qui sont écrites le sont par inspiration. L'apôtre Pierre parle aussi des prophéties de *l'Écriture* (2 Pierre 1: 20). Ce sont celles qui s'y trouvent consignées. Il peut y en avoir eu qui n'ont pas été écrites; bien que venant de Dieu, elles n'avaient pas un caractère tel qu'elles pussent servir d'une manière permanente au peuple de Dieu. Mais celles qui ont été écrites, l'ont été par inspiration. «*Toute écriture est inspirée de Dieu*». Les Ecritures du Nouveau Testament le sont, tout comme celles de l'Ancien; les unes et les autres ont la même autorité divine, et ainsi les Ecritures sont la règle permanente d'après laquelle tout doit être jugé.

Etant telle, l'Écriture «est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice». Elle enseigne la vérité selon Dieu; elle juge le cœur et atteint la conscience; ainsi elle corrige et redresse; et elle fait connaître ce qui se rapporte à la marche pratique dans la justice. Elle est utile pour l'intelligence spirituelle, pour la conviction de ce qui est selon Dieu dans notre être intérieur, aussi bien que de ce que Dieu condamne (voyez Hébreux 4: 12), pour la discipline, afin que nos pensées et nos sentiments soient tenus en bride, pour l'instruction dans la justice, dans la marche pratique, dans la sainteté.

C'est par cette action de l'Écriture que l'homme de Dieu est rendu *accompli*, et entièrement accompli ou complètement formé pour toute bonne oeuvre. Il est formé ou accompli selon la volonté de Dieu qu'il connaît par l'Écriture, et peut ainsi remplir sa tâche comme homme de Dieu, comme homme qui est pour Dieu et qui tient pour lui dans ce monde. Il est préparé et propre pour toute bonne oeuvre, quelle qu'elle soit, à laquelle Dieu veut l'employer. L'Écriture opère ainsi *dans* l'homme de Dieu, et cette action intérieure se montre en ce qu'il est propre à accomplir toute bonne oeuvre au dehors. Quel effet merveilleux que celui que produit l'Écriture! Puissions-nous la laisser ainsi agir en nous, sans y apporter d'entrave.

Chapitre 4

(Verset 1). L'apôtre, en présence du déclin de l'Église et sachant que sa propre fin était proche, insiste auprès de Timothée, en employant les expressions les plus fortes et les plus propres à agir sur lui, pour qu'il se voue avec énergie et persévérance à l'accomplissement de son service. «Je t'en adjure», dit-il, «devant Dieu et le Christ Jésus, qui va juger vivants et morts, et par son apparition et par son règne: prêche la parole, etc». Timothée est placé ici devant Dieu et le Christ Jésus de la manière la plus solennelle en vue de l'accomplissement de

son service. Dieu et le Christ sont les témoins de la manière dont il travaillera; c'est envers Dieu et Christ qu'il est responsable de remplir sa tâche. Ceux au milieu desquels il accomplissait son ministère l'étaient aussi, et le moment approchait où le jugement s'exercerait, où à chacun il serait rendu selon ses oeuvres, où la rémunération aurait lieu. La fin était proche, il fallait profiter du temps soit pour presser les âmes, soit pour les âmes à écouter et recevoir la Parole.

Jésus «va juger vivants et morts»; l'Eglise, comme telle, il va sans dire, n'est pas jugée elle est l'Epouse de l'Agneau; mais les individus le sont. C'est à son apparition en gloire, et non quand il prendra les siens avec lui, que le jugement s'exercera. L'apôtre adjure Timothée par cette apparition, quand Jésus viendra avec les nuées et que tout oeil le verra (Apocalypse 1: 7). Il ajoute «et par son règne». Ce règne de Christ sur la terre qui dure mille années, commencera par son apparition. Alors il jugera les vivants (Matthieu 25: 31-46; Apocalypse 19: 11-21), et ce jugement des vivants continuera pendant la durée du règne (comparez Psaumes 101: 5, 7, 8, et Esaïe 65: 20), car alors un roi régnera en justice et la justice régnera sur la terre, s'exerçant par le jugement (Esaïe 32: 1). Le règne se terminera par le jugement des morts (Apocalypse 20: 11-14), puis suivra l'état éternel. C'est au nom de ces réalités solennelles que Paul adjure Timothée. Il le place devant ces faits qui vont s'accomplir, après lesquels le Fils remettra le royaume à Dieu le Père (1 Corinthiens 15: 24-28); lui-même comme homme demeurant assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses. Car la perfection de l'homme est l'assujettissement, et Christ ne perd pas ce caractère dans l'état éternel.

Ainsi, c'est en rapport avec la responsabilité de l'homme que Paul mentionne ces grandes vérités. Dans la première épître, Timothée devait s'attacher à la lecture, à l'enseignement et à l'exhortation jusqu'à ce que Paul vint. Il était aussi enseigné quant à la manière dont il devait se conduire dans la maison de Dieu (1 Timothée 4: 13; 3: 15). Mais ici, l'état des choses a changé; la fin est en vue. C'est la conscience que le jugement va s'exercer qui doit agir sur Timothée pour l'accomplissement de son ministère. Combien cette adjuration devrait aussi être prise en considération par nous qui sommes dans les derniers jours, et plus rapprochés de la fin!

(Verset 2). «Prêche la parole; insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine». Quelle pressante exhortation, et comme on voit que l'apôtre sent le sérieux du moment! Avec quelle plus grande force elle doit s'appliquer maintenant aux serviteurs du Seigneur, vu le temps où nous sommes, où se réalise tout ce que l'apôtre prévoyait par l'Esprit! Timothée est ramené à la Parole; c'est la Parole qu'il doit prêcher; non point faire de beaux discours de morale, mais exposer la vérité telle que la Parole la présente. La parole de Dieu, non la parole des hommes (1 Thessaloniens 2: 13), cette parole de Dieu que Paul prêchait et qui dévoile les pensées, les desseins et les conseils de Dieu; cette parole de vérité qui fait connaître Dieu, et l'homme et le monde, et Christ. Ce ne sont pas des spéculations de l'intelligence humaine, ce ne sont pas les raisonnements de la philosophie; c'est la vivante et permanente parole de Dieu qui demeure éternellement; c'est l'épée de l'Esprit, la parole vivante et opérante dans l'âme (1 Pierre 1: 23, 25; Hébreux 4: 12;

Ephésiens 6: 17). Telle est la Parole que Timothée devait prêcher, celle que tout serviteur de Dieu doit annoncer, la Parole pure et non frelatée (2 Corinthiens 2: 17). Et, appuyé sur cette Parole, Timothée devait insister auprès des âmes, afin qu'elle fût reçue, afin que sa puissance opérât en elles, et cela *en temps et hors de temps*, que les circonstances semblassent favorables ou non, saisissant les occasions quand elles se présentent, et même les recherchant. «*Insiste*», que tu te sentes disposé ou non, que ceux à qui tu t'adresses t'écoutent volontiers ou à contre-cœur. «*Convaincs*» les âmes de la vérité dont toi-même tu as été convaincu. La conviction personnelle de celui qui parle a une grande puissance sur les auditeurs; mais cela ne serait rien si, pour les convaincre, on n'apportait pas l'autorité de la Parole. «*Reprends et exhorte*». La répréhension de ceux qui pèchent a aussi sa place dans l'exercice d'un ministère fidèle (1 Timothée 5: 20; Tite 1: 13). C'en est une partie importante, mais délicate, pour laquelle il faut du discernement et du tact, ainsi que de la douceur, mais sans faiblesse. Elle est nécessaire pour que le mal n'aille pas grandissant, comme ce serait le cas s'il n'y avait pas de répréhension, si l'on ne rendait pas le coupable attentif à sa faute. La vraie répréhension naîtra de l'amour. On en voit un exemple dans Paul, quand il dit: «Je supplie Evodie, et je supplie Syntyche, d'avoir une même pensée dans le Seigneur» (Philippiens 4: 2). Quelle délicatesse! Paul met le doigt sur un mal qui était encore à son commencement; c'était un dissentiment de pensée, mais qui pouvait s'aggraver. Paul le fait sentir; il reprend, mais en suppliant! Remarquons encore que la répréhension fidèle revêt un caractère particulier selon les personnes. «Ne reprends pas rudement l'homme âgé», dit l'apôtre, «mais exhorte-le comme un père, etc.» (1 Timothée 5: 1, 2). A la répréhension se joint l'exhortation. Si quelqu'un a été repris, il a besoin d'être exhorté à veiller pour ne plus retomber dans la même faute (2 Thessaloniens 3: 10-12). Mais l'exhortation est de toute saison. Elle est nécessaire pour encourager les âmes, pour les réveiller, pour les fortifier, pour les presser de réaliser leur vocation chrétienne. Nous avons bien des exemples d'exhortations dans la Parole (voyez Actes des Apôtres 2: 40; 11: 23; 13: 43; Romains 12: 1; etc.). Mais il faut que le serviteur de Dieu, dans l'exercice énergique et fidèle de son ministère, agisse en même temps avec douceur et support et patience, «avec toute longanimité», sans se laisser jamais aller à l'irritation et l'amertume. L'amour dans son cœur doit toujours être son mobile. Il doit aussi accomplir l'oeuvre de son ministère «avec doctrine» selon la vérité de la Parole, et instruisant, en même temps qu'il prêchera, insistera, reprendra et exhortera. Ce n'est pas aux sentiments qu'il fera appel, mais à la Parole.

(Versets 3, 4). Nous avons, dans ces versets, le motif pour lequel Timothée devait s'appliquer avec zèle à son service. Avant l'apparition du Christ, un temps viendrait où l'ensemble de ceux qui portent le nom de chrétiens ne supporterait plus le saint enseignement, celui qui est selon la Parole. En ce temps-là, désirant entendre des choses agréables au cœur naturel, des choses qui n'attaquent point le vieil homme, mais, au contraire, flattent ses convoitises, et ne le dépeignent pas sous ses vraies couleurs, tel que Dieu le voit, les hommes s'amasseraient des docteurs qui répondissent à ces désirs de leurs cœurs. Docteurs en très grand nombre, comme l'exprime le mot «amasser» ou «amonceler», de sorte qu'il y en a pour tous les goûts, et, qu'en sortant de les entendre, on ne demande

pas: Qu'avez-vous appris des choses de Dieu, quelle impression avez-vous reçue touchant votre état devant lui? mais: Comment avez-vous goûté le prédicateur? Vous a-t-il plu, etc.? Ce sont des docteurs qui enseigneront avec de belles paroles, mais des paroles sous lesquelles la vérité ne se trouvera pas. La vérité touchant le vrai état de l'homme, touchant les exigences d'un Dieu saint et juste; la vérité qui ramène l'homme à son vrai niveau, qui l'abaisse, qui l'humilie, le réduit à néant, de cette vérité les hommes n'en voudront point. Ils tourneront leurs oreilles vers des fables, vers de faux enseignements qui exaltent l'homme, qui flattent son orgueil, en prétendant rehausser sa dignité. Nous sommes arrivés à ce temps, et même ce mal se rencontre au milieu des vrais croyants. Cet état de la fin ressemble à celui des derniers temps d'Israël, quand le peuple voulait des prophètes de mensonge, et persécutait et même tuait les prophètes de l'Eternel (voyez dans Jérémie).

(Verset 5). «Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'oeuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service». Comme toujours, Timothée devait faire contraste avec le mal qui l'entourait. C'est ce que nous indiquent ces mots: «*Mais toi,*» que nous trouvons plusieurs fois répétés dans cette épître. «*Mais toi,* tu as pleinement compris ma doctrine;» «*mais toi,* demeure dans les choses que tu as apprises» (3: 10, 14). C'est en contraste avec les séducteurs et les imposteurs. De même, dans la première épître, quand l'apôtre parle de ceux qui ont ambitionné les richesses et se sont égarés de la foi, il dit à Timothée: «*Mais toi,* ô homme de Dieu, fuis ces choses» (6: 10, 11). Ici, en opposition à ces docteurs à la parole agréable, débitant leurs fables et charmant les oreilles des auditeurs, Paul recommande à Timothée d'être *sobre* en toutes choses, dans son enseignement comme dans sa conduite entière, se bornant à présenter la Parole en simplicité. Mais, comme nous l'avons remarqué, la fidélité à prêcher la parole de vérité, l'insistance qu'on y apporte, réveille l'opposition des adversaires, et l'on a des souffrances à endurer, tandis que les docteurs qui plaisent aux oreilles, seront admirés, et encensés, mais qu'importe? Le serviteur de Christ acceptera et endurera les souffrances pour l'amour de son Maître.

A cette sobriété dans l'exposition de la vérité, Timothée devait ajouter de faire l'oeuvre d'un évangéliste. L'évangéliste annonce l'Évangile, la bonne nouvelle de la grâce et du salut pour les pécheurs; il en est le héraut, proclamant l'amour infini de Dieu envers ceux qui périssent, et donnant son Fils pour que, par lui, ils aient la vie éternelle. C'est un don spécial, différent de ceux de docteur et de pasteur. Ce n'était pas précisément le don de Timothée; il devait faire l'oeuvre de quelqu'un qui aurait ce don, c'est-à-dire appeler les âmes à venir à Christ. Dans un sens, tout chrétien peut, dans sa mesure et sa position, faire l'oeuvre d'un évangéliste (voyez Actes des Apôtres 8: 4). Dans cet état de choses, où la maison de Dieu a pris le caractère de «grande maison», le service d'un évangéliste est nécessaire dans cette maison même, et non seulement parmi les païens, car il s'y trouve des personnes qui, bien que professant être chrétiennes, n'ont pas la vie de Dieu. Et dans l'enseignement même, il est important de présenter les vérités élémentaires et fondamentales du salut, ce qu'à proprement parler, on appelle l'Évangile, bien que, dans son sens complet, l'Évangile signifie

tout ce qui se rapporte au nouvel ordre de choses qui se rattache à la Personne et à l'oeuvre du Seigneur.

Dans les premiers temps, lorsque la maison était en ordre, on se mettait, pour ainsi dire, aux fenêtres pour appeler les âmes et les inviter à entrer. Maintenant, c'est dans la maison même qu'il faut les appeler, afin qu'elles soient manifestées. Puis, dans l'état de choses actuel, les dons ont un caractère moins défini.

Faire l'oeuvre d'un évangéliste comporte aussi de rechercher les âmes individuellement. Ainsi Timothée devait suivre l'apôtre jusqu'au bout. S'il avait *pleinement* compris sa doctrine, s'il avait été *pleinement* convaincu des choses qu'il avait apprises de lui, il devait aussi *pleinement* et jusqu'au bout accomplir son service, le service que le Seigneur lui avait confié. Quant à Paul, il avait pleinement accompli le sien. Son départ était proche. Il n'y aurait plus de ministère apostolique dans l'Eglise; raison pressante pour l'homme de Dieu d'accomplir son service en restant attaché à l'enseignement apostolique.

(Verset 6). «Car, pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé». Ces termes sont empruntés aux usages des sacrifices dans l'Ancien Testament. Après le sacrifice sanglant ou l'offrande, on versait une certaine quantité de vin sur l'autel. C'était comme la cérémonie finale. Aux Philippiens, l'apôtre dit: «Si même je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux» (2: 17). Après avoir accompli son service comme sacrificateur, en présentant à Dieu, comme une offrande, ces croyants sortis du milieu des nations, il se représente son sang — c'est-à-dire sa mort — comme une libation versée sur cette offrande. En rapport avec ce service sacerdotal de Paul, nous lisons en Romains 15: 16: «La grâce m'a été donnée par Dieu, pour que je sois ministre du Christ Jésus envers les nations, exerçant la sacrificature dans l'évangile de Dieu, afin que l'offrande des nations soit agréable, étant sanctifiée par l'Esprit Saint». Ici, dans notre épître, son service est fini, le dernier acte du sacrifice va être accompli, sa mort, répondant aux libations du service lévitique, va être le couronnement de son service à lui: le temps de son départ est arrivé.

(Verset 7). A ce moment, il jette un regard en arrière et dit: «J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé la course; j'ai gardé la foi»; cela résume toute sa vie chrétienne, depuis le moment où le Seigneur l'a appelé. Le combat suppose des adversaires qu'il s'agit de vaincre, cela ne se peut sans travaux, ni sans souffrances. Paul avait combattu le bon combat, le seul qui soit tel est celui pour Christ: le combat pour l'évangile, le combat de la foi, le combat pour maintenir la vérité au milieu de tout ce qui s'y opposait. On voit par les passages qui s'y rapportent, que, bien que tous les chrétiens aient à combattre, ce combat, dont Paul parle, est particulièrement en rapport avec le ministère, soit par l'activité extérieure, soit par les prières (voir 2 Corinthiens 10: 3-6; Colossiens 2: 1; 4: 12; 1 Timothée 6: 12; Jude 3, etc).

L'apôtre avait achevé la course. Il avait couru dans la lice, sachant vers quel but il courrait et de quelle manière il devait courir, de même qu'il combattait en sachant quels coups il devait porter et à qui ces coups devaient s'adresser, et, ce faisant, il mortifiait son corps et l'asservissait, afin qu'il ne lui fût pas une entrave (1 Corinthiens 9: 24-27). Maintenant la course

pour lui était achevée. Le désir qu'il exprimait aux anciens d'Ephèse, était réalisé: «Je ne fais aucun cas de ma vie», leur disait-il, «ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, *pourvu que j'achève ma course* et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Actes des Apôtres 20: 24). On voit par ce passage et d'autres, que la course est autre chose que la carrière terrestre. En Actes 13: 25, Paul dit de Jean-Baptiste: «Et comme Jean achevait sa course, il dit: Qui pensez-vous que je sois? etc.». Jean avait passé 30 ans dans la retraite avant d'être manifesté comme le précurseur du Messie, alors il commença sa course. Et lorsqu'il put dire: «Voilà l'Agneau de Dieu», sa course était achevée; son service était accompli. La course n'avait pas été de longue durée; mais sa carrière avait été plus étendue et n'était pas encore terminée, quand sa course, l'était déjà. Paul, au moment où il écrivait, avait achevé sa course, l'oeuvre qui lui avait été confiée, mais il avait encore quelques jours à vivre ici-bas, quoiqu'étant bien près de sa fin. Un chrétien peut manquer sa course, ou encore ne pas l'achever, si, au début ou à un moment quelconque, il se laisse envahir par le monde ou par le mal moral ou doctrinal, comme, hélas! cela s'est vu plus d'une fois.

Il avait aussi gardé la foi. La foi, dans ces épîtres de la fin, est toujours l'ensemble des vérités du christianisme, qui sont l'objet de la foi. Paul avait gardé et défendu la vérité et les vérités de la foi. Voilà ce qu'il pouvait dire en regardant en arrière. Sa responsabilité quant à son ministère avait pris fin, les dangers, pour ce qui le concernait, étaient passés, il posait le harnais, tout était fini: le vaillant athlète voyait avec joie sonner l'heure du repos. Quel beau moment!

(Verset 8). Mais à ce moment, il regarde en avant avec confiance et peut dire: «Désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me donnera dans ce jour-là; et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition». A celui qui avait combattu ou couru dans la lice selon les lois et avait été victorieux, le juge des jeux décernait une couronne, mais, comme il est dit quelque part, une couronne corruptible, qui ne tardait pas, à se flétrir. Paul avait la conscience que le Seigneur, qui avait eu les yeux sur lui pendant sa course, qui avait pu juger de sa fidélité et l'avait soutenu, lui réservait, selon sa justice, une récompense pour le jour de la rémunération, une couronne qu'il ne serait pas seul à obtenir, mais que le juste Juge donnerait à tous ceux qui aiment son apparition.

(Versets 9, 10). «Empresse-toi de venir bientôt auprès de moi, etc». L'apôtre, avant son départ de ce monde, dans les pénibles circonstances de sa dure captivité, dans la presque solitude où il se trouvait, avait besoin de revoir son cher enfant Timothée, qui l'avait suivi et accompagné dans l'oeuvre, duquel il avait pu dire: «Il s'emploie à l'oeuvre comme moi-même», et «je n'ai personne comme lui qui soit animé d'un même sentiment avec moi». Comme un père, qui, sentant sa fin approcher, désire avec ardeur revoir un fils chéri, en qui il a eu confiance, sur lequel il a pu se reposer, ainsi Paul désirait revoir Timothée, et le pressait de venir.

Les circonstances étaient douloureuses, en effet. Démas, qu'ailleurs Paul avait rangé au nombre de ses compagnons d'oeuvre (Philémon 24), Démas l'avait abandonné, par crainte

des renoncements auxquels il serait exposé; il trouvait la voie de Paul trop étroite et trop dangereuse à suivre. Au lieu d'aimer l'apparition du Seigneur, Démas aimait le présent siècle. Il abandonne ainsi l'apôtre, lorsque c'était le dernier et meilleur moment de lui témoigner son affection et de s'identifier au témoignage que Paul rendait. Il n'est pas dit que Démas ait abandonné Christ, ni même laissé le service, mais il voulait allier Christ et le service avec un certain bien-être ici-bas.

Crescens et Tite pouvaient avoir eu de bons motifs pour aller s'occuper de l'oeuvre en Galatie et en Dalmatie ils n'ont pas abandonné Paul comme Démas mais il semble que le coeur de l'apôtre sente que leur place en ce moment aurait été près de lui. Toutefois, nous ignorons si ce n'était pas pour une mission à remplir qu'ils étaient loin. Mais Paul sentait l'isolement où leur départ le laissait. Luc, le médecin bien-aimé, son fidèle compagnon dans plusieurs de ses voyages, ne s'était pas éloigné. Seul, il restait avec le prisonnier, n'ayant pas, non plus qu'Onésiphore, honte de ses chaînes.

(Verset 11). Timothée devait amener Marc avec lui. Ce fait nous montre un rayon brillant de la grâce du Seigneur. Marc autrefois avait eu peur des difficultés de l'oeuvre (Actes des Apôtres 13: 13), et avait abandonné Barnabas et Paul. Il était devenu la cause de la séparation de ces deux apôtres (Actes des Apôtres 15: 36-39). Mais, plus tard, nous le retrouvons compagnon de Paul (Colossiens 4: 10; Philémon 24). La grâce avait agi en lui, et Paul avait pu apprécier le progrès qu'elle lui avait fait faire, et qui le rendait maintenant propre à servir. Aussi l'appelle-t-il auprès de lui. Ainsi Marc, auteur de l'évangile de ce nom, a le privilège d'être utile à Paul à la fin de sa course. Il est frappant, au contraire, de voir que la Parole laisse à peu près complètement dans l'oubli pour nous, son oncle Barnabas, apôtre, homme de bien, excellent frère, du moment qu'il s'est séparé de Paul.

(Verset 12). Il semble que l'apôtre veut empêcher ici, en contraste avec le verset 10, que l'on ne pense que Tychique soit allé à Ephèse de son propre gré. Il dit: «Je l'ai envoyé».

(Verset 13). Nous voyons ici, à côté des grands enseignements de la vérité par la plume de Paul, se manifester la simplicité et la confiance qu'il montre dans les petits détails de la vie. N'est-il pas touchant, après avoir parlé à Timothée des solennelles vérités de l'apparition et du règne du Seigneur, après avoir contemplé la couronne de justice qui lui serait donnée, de l'entendre recommander à son disciple de lui apporter son manteau? Détail de vie privée, qui semble bien insignifiant; comment peut-il avoir sa place dans une épître inspirée? C'est ce que disent les hommes; mais par de tels détails, l'Esprit Saint présente à l'âme qui reçoit avec simplicité l'Écriture, comme étant tout entière la parole de Dieu, un tableau vivant de la situation actuelle du cher serviteur de Dieu. Il a renoncé à tout pour Christ, et le voilà, le prisonnier du Seigneur, déjà âgé, dans un froid cachot, pauvre et dénué, et ayant besoin de ce manteau qu'il a laissé chez Carpus. Cela ne nous dit-il rien? A côté de cela vient un autre détail. Il réclame les livres, spécialement les parchemins. (C'était alors en général sur le parchemin que l'on écrivait ce qui était destiné à être conservé). Quels livres? Peut-être ses épîtres, ou les autres Écritures (en Daniel 9: 2, et Luc 4: 17-20, le nom de livres désigne les Écritures). Quoiqu'il en soit, Paul tenait à ces livres et surtout aux parchemins, et ce ne pouvait être que

pour s'en servir en rapport avec son oeuvre. Il voulait, dans les loisirs de sa captivité, étudier les livres dans ce but, et écrire ce qu'il voulait qui fût conservé. «Seul et de sens rassis», il s'occupe intelligemment des choses de Dieu. Que ce soit là aussi l'objet de nos pensées et de notre étude! Que de temps ne perd-on pas dans des lectures qui n'apportent à l'âme aucun profit, bien au contraire.

(Versets 14, 15). Il est possible que cet Alexandre, ouvrier en cuivre, fût celui dont il est parlé en Actes 19: 33 (*), mais, quoiqu'il en soit, on voit en lui un homme hostile personnellement à Paul et à l'oeuvre que Paul accomplissait. L'apôtre en appelle contre lui à la justice du Seigneur dans son gouvernement. Le Seigneur rendra à Alexandre selon ses oeuvres. Partout cette épître porte le caractère de justice, aussi bien pour rémunérer les fidèles combattants, que pour rendre aux adversaires selon leurs oeuvres. Il fallait que Timothée fût en garde contre lui, car s'il s'était fort opposé aux paroles de Paul, l'énergique défenseur de la Parole, que ne ferait-il pas à Timothée, qu'il pouvait connaître comme d'un caractère plutôt timide? S'il résistait au maître, quelle opposition ne ferait-il pas au disciple? Il faut se garder des adversaires obstinés que rien n'a pu convaincre.

(*) Cela est rendu probable par le fait que Timothée était à Ephèse quand Paul lui écrivit.

(Verset 16). Nous voyons ici un contraste avec les versets précédents. Ce ne sont pas des adversaires, mais des amis timides que la peur de l'opprobre ou du danger éloigne de Paul, dans un moment aussi critique que celui de sa comparution comme accusé devant l'autorité supérieure (*). Paul le sentait: ces deux mots «*personne*» et «*tous*» ont quelque chose de poignant et de douloureux, quand on pense au vieil apôtre se trouvant seul devant ce tribunal redoutable (voyez chapitre 1: 15). L'abandon, la solitude, voilà ce qu'il rencontre en ses derniers jours quand il aurait eu tant besoin de sympathie. Où étaient ces sentiments d'affection ardente, dont nous avons des exemples en quelques endroits de sa vie active? (voyez Actes des Apôtres 20: 37; 21: 5). Il était sevré de presque tout. Mais il n'y a pas un seul sentiment d'amertume dans son coeur; il prie pour ceux à qui le courage a manqué, demandant que cela ne leur fût pas imputé.

(*) Les amis d'un accusé avaient, chez les Romains, le droit de l'accompagner devant le tribunal, soit pour déposer en sa faveur, soit pour lui témoigner leur sympathie.

(Verset 17). Puis le courageux combattant relève la tête. Si tous l'ont abandonné, il y en a un dont l'amour est invariable et vaut plus que tout. «Le Seigneur», qui lui avait parlé sur le chemin de Damas, qui l'avait mis à part comme apôtre pour annoncer l'Évangile de Dieu, qui lui avait dit, à Corinthe: «Ne crains pas, Paul, mais parle et ne te tais point», et à Jérusalem: «Aie bon courage, il faut que tu me rendes témoignage à Rome», le Seigneur, lui, ne l'abandonne point, et Paul dit, avec un accent de reconnaissance profonde, d'ineffable joie, et comme de triomphe: «Mais le Seigneur s'est tenu près de moi, et m'a fortifié». Il réalise cette parole d'un autre fidèle: «L'Éternel n'abandonnera pas ses saints» (Psaumes 37: 28). Quelle parole: «Le Seigneur s'est tenu près de moi!» Il sent avec bonheur cette présence bénie; c'est le Seigneur dans son amour, dans sa tendre sollicitude, aussi bien que dans sa puissance. Ah! que le monde entier l'abandonne, pourvu que le Seigneur, son Ami fidèle, se tienne près de

lui! Puisseons-nous dans nos détresses et nos combats, alors que nul, même les plus fidèles de nos frères ne peuvent nous assister, dire comme Paul: «Le Seigneur s'est tenu près de moi, et m'a fortifié». C'est en lui, en effet, que réside toute force: «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force».

Fortifié ainsi par la présence et l'action intime du Seigneur dans son âme, il avait pu rendre témoignage à Christ et à la vérité, comme autrefois il l'avait fait devant Agrippa et Festus, mais maintenant dans des circonstances encore plus sérieuses. Etre accusé n'est pour Paul qu'une occasion qu'il saisit pour prêcher encore une fois l'Évangile. Il était le «vase d'élection du Seigneur pour porter son nom devant les nations et les rois» (Actes des Apôtres 9: 15); et maintenant fortifié, bien que dans les chaînes, il accomplit, il achève la prédication devant la plus haute autorité qu'il y eût alors, et «toutes les nations» l'ont entendue dans ces derniers accents de la voix de Paul. Il a pleinement rempli sa mission. Le Seigneur, toujours fidèle, avait répondu à son attente, et l'avait délivré de la gueule du lion, du danger terrible qui le menaçait, et, pour le moment, de la mort, qui cependant devait bientôt l'atteindre. L'ennemi, qui cherchait à l'engloutir, l'a trouvé plein de hardiesse pour rendre encore une fois témoignage à son Seigneur. Dans ces derniers versets, Paul aime à l'appeler: «le Seigneur», Celui qui a l'autorité et sur qui l'on peut compter en dépit de tout (voyez les versets 8, 14, 17, 18, 22).

(Verset 18). «Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre, etc.»; ce Seigneur qui vient de le délivrer de la gueule du lion, Paul a la confiance qu'il le délivrera de toutes les embûches de l'ennemi, de tout mal que ses adversaires voudraient lui faire, et le gardera jusqu'au bout. Et quand même les méchants réussiraient à le faire mourir, que lui importe? Il est au-dessus de tout, car la mort ne fera que l'introduire, à l'abri de tout danger, auprès du Seigneur, qui le conservera pour son royaume céleste. C'est là sa part finale. Aussi, dans cette attente, son coeur rend gloire au Seigneur A lui soit la gloire, aux siècles des siècles! Amen». Heureux Paul, qui, dans les circonstances les plus douloureuses, après une vie de travaux et de labeurs extrêmes, oublie tout ce qu'il a souffert et ne pense qu'à la gloire de son Seigneur pour lequel il a combattu et enduré les maux!

(Versets 19-22). Il salue les saints auxquels son coeur était particulièrement attaché, tels que ce fidèle couple, Prisca et Aquilas, qu'il a si souvent mentionnés, et qui avaient exposé leur vie pour lui. Il n'oublie pas la maison d'Onésiphore. Son coeur était reconnaissant.

Paul avait laissé Trophime malade à Milet. Il guérissait ceux du dehors, mais laissait les saints entre les mains du Seigneur. Nous le voyons encore à propos d'Épaphrodite (Philippiens 2: 25-30). Eraste, qui avait été administrateur de la ville à Corinthe, mais avait été ensuite un de ceux qui accompagnaient Paul et le servaient dans l'oeuvre, était demeuré à Corinthe (Actes des Apôtres 19: 22; Romains 16: 23). Paul presse de nouveau Timothée de venir auprès de lui, et le salue de la part de quelques frères, sans doute connus de Timothée, mais ceux qu'il nomme ne sont mentionnés qu'ici. Enfin il termine par ce souhait précieux et si nécessaire à nous tous, mais plus spécialement au serviteur du Seigneur: «Le Seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit!» C'est là ce qui garde les pensées dans la bonne direction et préserve des

ruses de l'ennemi. Puis il ajoute cet autre désir pour tous: «Que la grâce soit avec vous!» C'est la connaissance et la jouissance de la faveur du Dieu d'amour; cette grâce qui sauve et conduit jusqu'au bout, et qui, remplissant le coeur, se montre active pour le service de Christ et le bien des saints. C'est l'adieu final du cher et dévoué serviteur du Seigneur. Il dut être bien précieux à tous.

Ainsi se termine la dernière épître que l'apôtre a écrite avant son martyre; adressée à Timothée, le Seigneur qui, par son Esprit, l'avait inspirée, nous l'a conservée pour notre profit en ces temps de la fin où tout croule, excepté la parole de Dieu, vivante et permanente à toujours.

La présence de l'Esprit

Jean 14, comparé avec 15 et 16

ME 1896 page 201

Il y a trois choses tout à fait distinctes les unes des autres: la conscience, la vie et la puissance.

La conscience peut être convaincue de péché, comme ce fut le cas pour Hérode, lorsqu'il entendit la prédication de Jean Baptiste; mais il ne se convertit pas. Un homme peut avoir conscience qu'il fait le mal, sans acquérir par là la puissance nécessaire pour vaincre le péché.

La vie, une vie nouvelle et spirituelle, est autre chose encore. Elle donne de l'activité à la conscience. Une nouvelle nature est là avec ses sentiments, ses désirs, ses affections; mais elle n'a pas la puissance. L'âme aura peut-être moins de paix qu'elle n'en avait avant de posséder la vie, car alors elle goûtait peut-être une fausse paix. Cet état est préférable, sans doute, à celui de l'homme naturel; car dans une telle condition, l'âme ne montre pas de légèreté.

La troisième chose est la puissance de l'Esprit de Dieu. Nous devons distinguer entre un don pour le service et la puissance qui donne la jouissance, et qui est accompagnée de la paix. Afin que nous ayons cette puissance, Christ a fait la paix par le sang de sa croix. «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Nous avons besoin de cette puissance. Elle ne pouvait être donnée à l'homme dans la chair. Il faut que la justice divine soit là pour que Dieu puisse mettre son sceau sur l'homme. Dieu peut-il mettre son sceau sur une personne remplie du sentiment du péché, et dans le combat à cause de lui; état semblable à celui de Pierre, lorsqu'il s'écrie: «Seigneur, retire-toi de moi; car je suis un homme pécheur». Il peut y avoir chez une telle personne de bons désirs et une conscience délicate mais qui la conduiront dans le légalisme, parce qu'elle ne se repose pas encore dans la faveur de Dieu.

Ces expériences peuvent être très utiles à leur place, mais elles ne sont pas la paix. Nous avons la paix par le sang de la croix, et une justice divine qui nous a été acquise par Christ. Je puis maintenant regarder à Dieu sans cacher mon péché. J'apprends à sentir l'immensité de mon péché, en réalisant l'immensité de la grâce qui m'a pardonné. Il est excessivement important que nous réalisons la présence du Saint Esprit descendu dans ce monde et habitant en nous. Le Saint Esprit nous est donné comme un sceau. Christ dit: «Si je m'en vais, je vous l'enverrai». Le Consolateur m'apporte la plénitude de sa grâce, car il est pour nos coeurs le témoin d'une justice acceptée. Il convainc de justice, il la démontre, et cette justice est à moi. C'est en elle que je me tiens. Il convainc le monde de péché et d'incrédulité; mais à moi il parle de justice, d'une justice qui m'a été acquise, que Dieu a acceptée. Maintenant rien ne l'empêche plus de bénir.

Désormais ma pensée n'est plus: «Je suis un si grand pécheur qu'il ne peut me bénir»; mais: «Dieu a accepté la justice, et c'est en elle que je me tiens». Nous sommes de Dieu, et Christ nous a été fait de sa part justice. Nous sommes nés de Dieu, et comme tels nous sentons le besoin de lui apporter quelque chose. Cela encore nous est fourni en Christ. Je n'ai pas seulement la paix quant au passé, mais j'ai Christ se tenant pour moi en la présence de Dieu. Nous sommes en Christ, dans le second Homme, et nous avons la position du second Homme, en vertu de la rédemption. Aussi sûrement que j'avais la position du premier Adam, rejeté à cause de son péché, j'ai celle du second Adam, selon les conseils de Dieu en Christ.

A la fin de Jean 17, nous avons, au verset 22 la place qui est due à Christ en justice, et au verset 24, ce à quoi il a droit personnellement. Il est tenu de bénir: «Je suis glorifié en eux». Il ne pouvait bénir le péché, mais maintenant la justice étant accomplie, tous les desseins d'amour de son coeur peuvent déborder sur nous, parce que nous sommes justifiés. Quel que soit l'amour de Dieu, quelle que soit sa justice, tout ce par quoi Christ se tient devant Dieu en vertu de son oeuvre et de sa personne, nous les possédons et nous sommes bénis par elles.

L'Esprit est le sceau et les arrhes de notre héritage — l'Esprit de sainteté — l'Esprit d'adoption — l'Esprit de vérité. Nous sommes par lui, rendus possesseurs de tout ce que Dieu peut nous donner, et «nos corps sont le temple du Saint Esprit». Comment est-ce que je sais que Christ est dans le Père et que je suis moi-même en Christ? Le Saint Esprit est descendu, et comme Christ le dit au chapitre 14: «En ce jour-là (il parle du temps actuel), vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu». «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit». Il fait de nous des serviteurs de Christ et cela sur le fondement de l'oeuvre de Christ, réalisée par la présence de l'Esprit. «Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous». Il enseigne à ses disciples qu'il est avantageux pour eux de perdre tout ce qu'ils avaient eu jusque-là, parce qu'ils recevraient bien davantage par le don du Saint Esprit. Comprendaient-ils l'humiliation de Christ? «Seigneur, Dieu te préserve!» Un chrétien dirait-il cela maintenant? Ses disciples ne pouvaient comprendre alors qu'il dût mourir et ressusciter.

Christ et l'amour du Père sont les objets de mon coeur, mais le Saint Esprit est la puissance par laquelle je vois Christ et réalise l'amour du Père. Christ est absent maintenant; il n'y a rien de visible pour moi ici-bas, et ainsi mes affections sont d'autant plus exercées et développées, et c'est là une bénédiction. Il ne dit pas: «Bienheureux ceux qui ont vu et qui ont cru», mais: «Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru». L'absence de Christ fait croître en nos coeurs une divine affection pour lui; nous désirons ardemment le voir. Tandis que nous traversons ce monde qui nous éloigne si aisément de sa Personne bénie, le Saint Esprit opère en nous, afin que Christ reste l'Objet cher à nos coeurs.

Il est parlé du Saint Esprit de trois manières différentes dans ces chapitres. Au chapitre 15, Christ est Celui qui l'envoie (verset 26); au chapitre 14, c'est le Père; au 16^e, le Saint Esprit est une personne descendue sur la terre. Il est important de remarquer la différence entre le 14^e et le 16^e chapitre. En Actes 2: 33, lorsque le Saint Esprit est envoyé le jour de la Pentecôte, on voit une puissance qui agit sur ceux qui l'ont reçu: «Il a répandu ce que vous voyez et

entendez». Ce n'était pas tout, mais c'était déjà une grande bénédiction. Christ, est-il dit, ne baptiserait pas d'eau, mais de l'Esprit Saint. Et ceci fut accompli. La puissance fut donnée, chose bien nécessaire pour traverser un monde méchant et incrédule. Vous avez besoin de puissance, si vous voulez rendre un fidèle témoignage au Seigneur, fut-ce pendant un seul jour; sans elle, vous seriez comme Pierre chez le souverain sacrificateur, faisant des imprécations, et jurant. Mais le Seigneur dit: «Vous ferez de plus grandes oeuvres que celles-ci; parce que moi, je m'en vais au Père» (14: 12). En Actes 2, il distribue ces dons. Lorsqu'il est parlé de Christ comme donnant le Saint Esprit, il le fait toujours pour le service, comme témoignage pour lui; et quand il en est ainsi, on trouve la mention des récompenses en d'autres passages, mention à laquelle se lie l'apparition et la manifestation de Christ.

Dieu dit à Christ: «Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que...» (Actes des Apôtres 2: 35). Le Saint Esprit agit en puissance jusqu'à ce que Christ vienne en puissance. Quand il viendra dans son royaume, tout sera remis en ordre, les couronnes seront données, etc. Mais Christ étant exalté à la droite du Père, a reçu de nouveau, comme Tête du corps, le Saint Esprit, et l'a envoyé ici-bas (Actes des Apôtres 2: 33).

Au chapitre 14, le point de vue est différent. Il est certain que chaque parole resterait lettre morte, que nous n'aurions pas un mot juste à dire, si le Saint Esprit ne nous inspirait pensées et expressions. Tout cela est en rapport avec le service; mais nous trouvons au chapitre 14 notre portion spéciale. L'amour du Père s'y répand sur nous, dans sa plénitude. «Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement». Il ne vous quittera pas, comme Moi je dois le faire. Je ne puis rester avec vous. Je dois accomplir la rédemption, remonter auprès du Père, mais lui viendra, non seulement pour faire de vous des apôtres et vous donner la puissance pour le service, mais afin de demeurer avec vous.

C'est lui qui, maintenant, me donne la certitude que Dieu m'aime comme il aime Jésus. Je puis avoir plus ou moins de joie, mais cette conviction ne me quitte jamais. J'ai «l'amour de Dieu, qui est versé dans mon coeur». Comment est-ce que je sais que Dieu est amour? J'ai cet amour dans mon coeur. La preuve de cet amour est qu'il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. C'est là ce dont la conscience a besoin; mais quant à en jouir, je ne le puis que parce que Dieu demeure en moi, et moi en lui. «Personne ne vit jamais Dieu». «Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous». Dieu est amour; cela est prouvé dans la Parole par ce qu'il a fait; et vous en avez le témoignage dans vos coeurs. Christ dit: «J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde». «Montre-nous le Père». Cette relation, je la possède; j'ai l'Esprit d'adoption, par lequel je crie: Abba, Père. J'ai conscience d'être dans la même relation que Christ lui-même. «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi, je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Je possède et je connais l'excellence de sa Personne. Nul n'aurait pu être dans le Père sans être Dieu. Il était Dieu: «Moi en vous». Je connais la réalité de ces choses par le Consolateur qui habite en moi. Ainsi, j'en ai fini avec moi-même. Quand je pense à mes bénédictions, je pense à Christ; — c'est la

délivrance du moi. Telle est notre position en Christ; et nous en avons conscience, car le même Esprit qui habite en lui demeure en nous, comme croyants.

De cette manière, le Saint Esprit, tout en étant l'Esprit de puissance, est aussi celui qui me donne conscience de ma bénédiction. Non seulement, nous sommes unis à Christ, mais Christ est en nous: «Moi en vous». Tout ce qu'il y a de bénédictions en lui, est en nous. Qu'est-ce qui est en moi? Christ est en moi. «Parce que Moi je vis, vous aussi vous vivrez». Tout ce qui est à lui, est à moi. Ce fait a une triple importance pour nos coeurs. Premièrement, je demeure dans la conviction de l'amour de Dieu versé dans mon coeur. Ensuite, je puis regarder en arrière et me nourrir d'un Christ humilié. Quel amour dans son coeur! Quelle perfection divine! Quelle nourriture pour moi! Il y a, chez les saints, des fleuves d'eau vive, mais en lui est la source même. L'amour divin se mouvait à travers ce monde. «Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel». «Faites ceci en mémoire de moi». Je me souviens de ces choses comme étant passées de fait, sans doute, mais toujours présentes pour mes affections. «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Il y a en Christ tout ce qui peut s'assimiler dans un coeur d'homme. Enfin, nous en venons à la troisième vérité. Je serai dans la même gloire que lui. Que pourrais-je lui demander de plus? Il est Dieu, et il veut nous rendre aussi heureux que lui-même. Il dit: «Je vous donne ma paix». Non pas quelque chose d'approchant, mais la chose elle-même — «ma paix». Ainsi, en attendant cette gloire, il remplit nos coeurs de la joie qui sera notre partage dans l'éternité. Au chapitre 14, il n'est pas parlé de nous comme étant héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ; — nous y trouvons une place dans la gloire, mais c'est comme enfants, que nous la partagerons tous avec lui. «Si je m'en vais, je reviendrai; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». Ce n'est pas ici la récompense de notre service, qu'il nous donnera à sa venue, mais il veut nous recevoir auprès de lui. Si nous avons trouvé nos délices en lui ici-bas, nous serons bientôt avec lui pour toujours. «S'il en était autrement, je vous l'eusse dit». Quoiqu'il ait manifesté sa grâce dans ce monde, ce monde n'est pas assez bon pour les siens. Il leur donne l'assurance de son retour, afin d'associer leurs coeurs avec l'amour du Père.

Si son amour ne remplit pas mon coeur, je chercherai à me satisfaire par quelque vaine futilité; ou bien, mon coeur s'attachera à mes affaires. Si, au contraire, mon esprit est entièrement occupé de l'amour de Christ, des fleuves d'eau vive découleront de mon ventre. Lorsque mon âme demeure dans cet amour, il ne me faut aucun effort pour le montrer à d'autres. Si je suis faible et que j'essaie de soulever un grand poids, il m'en coûtera un violent effort; si je suis robuste, la chose me sera facile. Ainsi, quand la puissance habite en nous par l'amour, nous n'avons pas d'effort à faire. Lorsque je ne suis pas en communion, il faut que le Saint Esprit parle à ma conscience, au lieu de m'employer au service. Si je n'acquies de la connaissance que pour la communiquer à d'autres, je deviendrai aussi sec qu'un caillou. Quand nous jouissons de ce qu'il est, lui, cette jouissance déborde sur ceux qui nous entourent. Il en est de même pour l'attente de sa venue.

L'Esprit Saint est venu et nous rend victorieux en associant nos coeurs à Christ. Comme lui a vaincu le monde, nous l'avons aussi vaincu. La victoire est remportée, et nous en jouissons

lorsque le Saint Esprit prend les choses de Christ et associe nos coeurs à sa personne dans la gloire. Oui, il associe nos coeurs au Christ avec lequel nous sommes unis. C'est ce qui rend le coeur vraiment libre.

Quelle bénédiction pour les chrétiens que cette puissance vivante de l'Esprit Saint, par lequel nous pouvons répandre dans ce pauvre monde altéré et oppressé le fleuve de l'amour divin! Nous ne le pouvons qu'en tant que le Saint Esprit rend témoignage en nous et nous associe à l'amour parfait de Dieu.

Correspondance - Darby J.N.

ME 1896 page 256

Monsieur le rédacteur,

Je viens vous prier de donner dans votre journal quelques explications sur Romains 6 et 7, et Galates 3 et 4. La doctrine touchant la loi et la grâce est une des parties de l'Écriture que j'ai le plus de peine à saisir d'une manière nette; et la confusion des deux alliances est un des plus grands obstacles à l'affranchissement des âmes; elle jette de la confusion dans le coeur, et entrave le service et le témoignage.

Nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs la réponse suivante:

Premièrement, aucune alliance n'est faite avec les chrétiens. La nouvelle alliance sera faite avec Israël comme l'a été l'ancienne. Mais nous en avons spirituellement toute la bénédiction et bien davantage. Le fondement de la nouvelle alliance a été posé dans le sang de Christ, mais les Juifs n'en ont rien voulu. En esprit nous y participons, c'est-à-dire au pardon de nos péchés et à la connaissance directe de Dieu. Cependant les privilèges de l'Église dépassent cela de beaucoup; ainsi, par exemple, l'union avec Christ et la vocation céleste qui l'accompagne.

Quant à la loi, la chose est très simple. La loi est une parfaite règle pour l'homme, enfant d'Adam, selon la chair. Les devoirs que constate la loi étaient toujours là; ils découlaient des relations dans lesquelles l'homme se trouve vis-à-vis des hommes, et vis-à-vis de Dieu lui-même; mais dans la loi nous avons une règle parfaite de ces devoirs, imposée par l'autorité de Dieu et sous menace de malédiction si l'on y manque. La loi exigeait, de la part de Dieu, la justice chez les hommes, — justice que l'homme n'avait pas; — elle est donc très utile pour convaincre de péché et pour produire (non pas le péché — il y était — mais) la transgression: «La loi est intervenue afin que l'offense abondât». Or Christ en a pris sur lui la malédiction, de sorte qu'il ne s'agit plus de cela pour le croyant, ni de ses péchés, car Christ les a portés.

Mais il y a plus que cela, et c'est à quoi Romains 6 s'applique, savoir la nature qui produit les péchés et qui est mise à découvert par l'opération de la loi, là où Dieu agit (Romains 7). Cette épître, jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5, parle de nos offenses, de notre culpabilité et de la propitiation. Depuis le verset 12, elle traite la question de la nature pécheresse. «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Or le remède à cela, c'est la mort; toutefois, si la mort était venue sur nous, ç'aurait été aussi la condamnation; mais nous mourûmes en Christ. Le péché «dans la chair» a été condamné; mais puisque c'est sur et par la croix que cela a été accompli, la mort m'appartient. Je suis à cet égard au bénéfice de la mort de Christ. Je fais mon compte que je suis mort, mort au péché; — la condamnation, Christ l'a prise sur lui (Romains 6; 8: 3).

Maintenant la loi n'a d'autorité sur un homme qu'aussi longtemps qu'il vit, — mais je suis mort; par conséquent, la loi n'a plus d'autorité sur moi, non qu'elle ait perdu en soi son autorité; — aucune preuve de celle-ci n'est semblable au fait que Christ en a porté la malédiction; aussi ceux qui ont péché sous la loi seront-ils jugés par la loi; — mais je suis soustrait à son empire par le fait que je suis mort; elle ne peut plus m'atteindre; et je vis pour Dieu, non dans la chair à laquelle la loi s'adressait, mais en Christ. C'est le second mari du chapitre 7.

Galates 2, résume le même enseignement. Par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ, néanmoins je vis, — non plus moi, mais Christ vit en moi.

Galates 3, fait voir qu'un contrat confirmé ne saurait être annulé, et ne permet pas qu'on y ajoute. On ne pouvait donc ajouter la loi à la promesse de la semence (Christ) faite à Abraham. Il montre que la loi avait été introduite en attendant la venue de la semence, pour qu'il y eût des transgressions (*); mais une fois la semence venue, il ne s'agissait plus de la loi.

(*) C'est le seul vrai sens des mots. Le péché y était. Dieu ne peut rien faire pour produire du péché; de toutes manières cela est impossible; mais la loi tourne le péché en transgression, et le péché devient «excessivement pécheur».

Un médiateur dans la loi montrait que Dieu n'était pas seul dans l'affaire; là, donc, tout devait manquer. Dans la promesse faite à Abraham et confirmée à Christ, Dieu était seul; ici, donc, rien ne pouvait manquer.

Galates 4, montre qu'il y avait des héritiers au temps de la loi; mais c'étaient des enfants encore en bas âge, et dans un état d'esclavage, jusqu'à ce que le Fils de Dieu et la rédemption plaçassent ceux qui avaient été ainsi sous la loi, dans la position de fils, — le Saint Esprit étant donné afin qu'ils en eussent la conscience. C'est là notre état à nous. Ensuite, l'apôtre montre qu'on ne peut pas lier les deux choses, ni concilier les deux états: les enfants d'Agar et l'enfant de Sara ne peuvent pas hériter ensemble. L'un chasse l'autre. L'Évangile a bien confirmé l'autorité de la loi; mais les deux ne peuvent se concilier, ni pour exercer autorité ensemble, ni quant à l'état d'âme produit sous cette autorité. On ne peut (Romains 7) avoir deux maris à la fois: l'enfant d'Agar ne peut hériter avec l'enfant de Sara.

La loi et la grâce sont toutes les deux parfaitement justes et ont Dieu lui-même pour auteur; mais elles sont inconciliables dans leurs principes, dans leur raison d'être. L'une exige la justice de l'homme, l'autre révèle en grâce celle de Dieu quand l'homme est pécheur et perdu. Bien d'autres vérités précieuses et importantes s'y rattachent; mais je me borne ici à répondre à ce qu'on demande.

JND

Pensées

ME 1896 page 300

Nous avons acquis, dans le jardin d'Eden, la connaissance du bien en faisant le mal, mais sans acquérir la puissance de faire le bien. Nous y avons acquis la connaissance du mal, mais sans la puissance de lui résister.

La conscience et la connaissance, les deux choses dont les hommes se glorifient le plus, ont été acquises par un acte de désobéissance.

ME 1896 page 400

Le problème pour le croyant est de vivre Christ, ici-bas dans son corps. Il n'y a rien comme la pratique pour expliquer la vérité.

Nous avons à abandonner le mal; et, chose étrange, plus nous recevons de bien, plus nous avons de mal à abandonner.

Quand Jésus était sur la terre, le Ciel regardait la terre; maintenant que Jésus est dans le Ciel, c'est l'Eglise sur la terre qui regarde en haut.

Le dimanche

ME 1896 page 321

Le monde christianisé, en général, ainsi qu'un grand nombre de vrais chrétiens, considèrent le Dimanche comme étant le sabbat. On applique au premier jour de la semaine les passages de l'Écriture qui se rapportent au septième, et partant de ce point de vue erroné, on travaillé à amener la sanctification du jour du repos. Et, si l'on voit des chrétiens même, comme cela arrive, hélas! se livrer le dimanche aux mêmes travaux que dans la semaine, le scandale qu'on en éprouve est en rapport avec cette idée du sabbat, et non avec celle du dimanche.

D'un autre côté, de vrais chrétiens aussi, éclairés par la Parole, ont reconnu que le dimanche n'est pas le sabbat, qu'il n'est pas un jour imposé, et que le chrétien n'est pas sous la loi. Mais ils peuvent aisément être entraînés — s'ils n'ont pas bien examiné l'enseignement de l'Écriture, sur ce sujet — à considérer le dimanche comme tout autre jour de la semaine, ce qui est également une grave erreur.

S'il est donc important pour le chrétien de comprendre, d'après la Parole, que le dimanche n'est pas le sabbat, il ne l'est pas moins de savoir, d'après la même autorité, ce qu'est le dimanche en lui-même.

Qu'est donc, le dimanche?

C'est *le jour du Seigneur*, ou plutôt la journée dominicale (Apocalypse 1: 10) (*), le premier de la semaine. Il est intéressant de remarquer que notre mot français «dimanche» est dérivé de l'expression latine: «dies dominica», qui signifie «jour dominical», tandis que, dans d'autres langues, telles que l'allemand et l'anglais, le premier jour de la semaine est nommé «jour du soleil» (Sonntag, Sunday, etc.).

(*) L'expression dans l'original diffère de celle qui est employée pour désigner le *jour du Seigneur*, c'est-à-dire la période de temps où il exercera le jugement sur le monde (2 Pierre 3: 10; 1 Thessaloniens 5: 2).

Mais d'où vient que ce jour soit «*le jour du Seigneur?*» C'est parce que, dans les voies de Dieu, il a été choisi pour être le jour de la résurrection du Seigneur Jésus. C'est ce grand fait, accompli ce jour-là, qui l'a consacré comme étant spécialement son jour.

Il est, en effet, bien remarquable qu'en cette année où le Seigneur a donné sa vie, la fête de Pâque, qui, chez les Juifs, n'avait pas lieu toutes les années le même jour de la semaine, tombât cette fois sur la veille du sabbat. Les Juifs, contrairement à ce qu'ils auraient désiré (Matthieu 26: 3-5), ont été obligés de conduire le Seigneur au supplice le jour même de la fête de Pâque, qui était un vendredi. Et c'est ainsi que Christ, l'Agneau de Dieu, notre Pâque, a été sacrifié ce jour-là, accomplissant ainsi le type. Mais pour les Juifs, ce fait soulevait des scrupules religieux. Ils avaient conduit Jésus de chez Caïphe au prétoire, devant le gouverneur

romain; mais ils ne voulurent pas y entrer pour ne pas se souiller, afin de pouvoir manger la Pâque (Jean 18: 28). Et le soir du vendredi, le sabbat commençant à six heures, ils demandèrent qu'on achevât les crucifiés, afin que les corps ne demeurassent pas sur les croix le jour du sabbat, jour qui cette fois était grand parce qu'il coïncidait avec la fête de Pâque (Jean 19: 31).

La volonté de Dieu était donc que le Seigneur donnât sa vie un vendredi, et pas un autre jour, et qu'ainsi il ressuscitât le premier jour de la semaine, et non pas le second, ni aucun des suivants, et encore moins le septième. Combien il était solennel pour les Juifs que le Seigneur passât le jour du sabbat dans le tombeau, le sabbat étant aussi le signe de l'alliance de l'Eternel avec le peuple! (Exode 31: 13-17; Ezéchiël 20: 12, etc.).

Le sabbat se trouve être ainsi la fin et la clôture d'une période. Quant aux fêtes juives, nous trouvons des périodes de sept jours, sept semaines, sept mois, sept années, sept semaines d'années (*). Dans la pensée de Dieu, cela préfigurait pour son peuple le grand sabbat millénaire à venir, glorieuse clôture de toutes les voies de Dieu à l'égard d'Israël, et précédant la fin de l'existence de la terre actuelle.

(*) L'auteur veut dire que le sabbat était le septième jour; la fête des premiers fruits, la septième semaine après Pâque; la fête des tabernacles, le septième mois; et avec la septième année, une année de repos; et le jubilé, à la fin de sept fois, sept ans.

Si le sabbat est la clôture d'une période, le premier jour de la semaine est nécessairement le commencement ou l'ouverture d'une autre. Or la résurrection du Seigneur Jésus, le premier jour de la semaine, a été l'inauguration de *l'ère éternelle*. La vie éternelle pour nous, enfants de Dieu, a son point de départ dans la résurrection du Seigneur. Elle est pour nous la fin de la mort.

Il est bien remarquable de trouver dans les fêtes juives des indices de l'ouverture du nouvel état de choses dont nous parlons. La gerbe des prémices de la moisson devait être tournoyée devant l'Eternel le *lendemain du sabbat*, c'est-à-dire le premier jour de la semaine (Lévitique 23: 11). Sept semaines plus tard, l'offrande du gâteau nouveau se faisait le lendemain du septième sabbat; c'était donc encore le premier jour de la semaine (Lévitique 23: 15-21). Ensuite la fête des tabernacles, qui fermait la série des fêtes de l'année, et qui durait sept jours, avait un *huitième jour*, qui semblait annoncer l'ouverture d'une période indéfinie. Les termes dans lesquels il est institué sont remarquables: Le huitième jour, vous aurez une sainte convocation, et vous présenterez à l'Eternel un sacrifice fait par feu: c'est une assemblée solennelle; vous ne ferez aucune oeuvre de service» (Lévitique 23: 36); aussi voyons-nous qu'en Jean 7: 37, ce jour est appelé la grande journée de la fête.

Tout cela nous dit l'importance qu'a aux yeux de Dieu la résurrection du Seigneur Jésus comme inaugurant un nouvel état de choses, et nous y voyons aussi que le jour choisi entre les sept de la semaine, pour être le jour de la résurrection, devait coïncider, quant à son rang, avec la grande pensée divine du commencement d'une chose nouvelle.

Sept jours avant la résurrection du Seigneur Jésus, le premier jour de la semaine n'avait rien de particulier, sinon qu'il était le premier, en contraste avec les six autres jours, et il en avait été de même depuis la création. Mais ce jour où le Seigneur est sorti du tombeau a été consacré en sa qualité de premier des sept jours, comme étant le *premier Dimanche, le jour du Seigneur*. A partir de ce jour-là, chacun des premiers jours des semaines, cinquante-deux par année, a pour le chrétien ce caractère de jour consacré par la résurrection du Seigneur, comme étant *son jour*.

Nous avons plusieurs témoignages de ce fait dans les écrits du Nouveau Testament. Ce fut le soir du premier dimanche, que le Seigneur ressuscité apparut au milieu des disciples rassemblés. Il sanctionnait par sa présence ce qu'était dans sa pensée le rassemblement des siens ce jour-là. Huit jours après, le Seigneur se trouva de nouveau au milieu des disciples. Il avait laissé s'écouler toute la semaine sans voir Thomas, attendant que celui-ci se trouvât le second dimanche avec les disciples rassemblés (Jean 20: 19-29).

C'est ce jour que choisirent, en connaissance de cause, les disciples qui se trouvaient dans les pays gentils, pour se réunir dans le but exprès de rompre le pain (Actes des Apôtres 20: 7). Les chrétiens seuls se rassemblaient ce jour-là, et il n'y avait que de vrais chrétiens dans ces rassemblements. Les Juifs se réunissaient dans leurs synagogues le jour précédent, jour du sabbat. Les païens avaient leurs fêtes respectives aux jours convenus. Mais le Dimanche, jour du Seigneur, ne concernait que les chrétiens.

Paul et ses compagnons profitaient des jours de sabbat pour annoncer Christ dans les synagogues des Juifs. Il saisissait les occasions de prêcher aux gentils (*) sur les places publiques et ailleurs, quel jour que ce fût. Mais le dimanche, l'apôtre n'aurait pas été évangéliser Juifs ou gentils, à l'heure où les chrétiens étaient réunis pour la fraction du pain. Il était là avec eux. Le but du rassemblement, dont il est parlé en Actes 20: 7, n'était pas de profiter de la présence de l'apôtre ce jour-là. Il avait passé sept jours en Troade; un de ces jours était un dimanche, et c'est lui qui, ce jour-là, se réunit avec eux. Sa présence au milieu d'eux dérangerait plutôt, semble-t-il, le cours ordinaire de la réunion, et retarderait le moment de la fraction du pain, parce qu'il avait beaucoup à dire aux frères, qu'il devait partir le lendemain, et qu'il pensait ne pas les revoir (verset 25).

(*) Et aux Juifs, s'il s'en trouvait parmi eux.

Le même apôtre, écrivant aux Corinthiens, au sujet d'une collecte générale en faveur des saints, leur prescrit, comme il l'avait fait aux assemblées de Galatie, de mettre à part, chacun chez soi, le dimanche, ce qu'il donnerait selon qu'il aurait prospéré (1 Corinthiens 16: 1, 2). Cela prouve que ce jour, étant reconnu comme le jour du Seigneur, on avait le loisir de considérer comment on avait prospéré pendant la semaine écoulée, et qu'au lieu de continuer ce jour-là à vaquer à ses propres affaires temporelles, on s'occupait paisiblement de celles du Seigneur, parce que c'était *son jour*.

Enfin, il n'est pas sans importance de remarquer que le Seigneur a choisi un dimanche pour donner à Jean l'Apocalypse, la révélation de Jésus Christ. Il est possible que l'apôtre bien-

aimé, exilé et isolé à Patmos, fût ce jour-là en communion d'esprit avec les saints, qu'il savait être rassemblés pour rompre le pain, partout où l'Évangile avait été annoncé et cru. Mais ce fut l'occasion de nous donner le nom scripturaire de ce premier jour de la semaine, savoir le jour du Seigneur, ou journée dominicale (Apocalypse 1: 10).

Remarquons encore que l'apôtre Paul, écrivant aux Corinthiens au sujet de la Cène, la nomme la Cène dominicale, ce qui distingue le souper du Seigneur de tout autre repas. De même le nom de Dimanche, journée dominicale, distingue le premier jour des six autres.

Toutes ces considérations scripturaires montrent assez que le jour du Dimanche s'impose au cœur et à la conscience du chrétien, d'une manière bien plus précieuse et bien plus puissante, que s'il était un jour dont l'observation serait rendue obligatoire par une loi. Un jour mis à part comme privilège est plus précieux qu'un sabbat imposé. Le cœur attaché au Seigneur, est heureux de lui reconnaître son jour. C'est le sien et non pas *le nôtre*. Nous ne pouvons donc pas en disposer à notre gré: il est au Seigneur. Nous devrions être heureux et reconnaissants de l'employer à son service.

C'est pourquoi, pour le cœur qui a compris la pensée de Dieu à l'égard de ce jour, s'abstenir le dimanche de travailler de ses mains, de vendre et d'acheter, de faire des voyages de plaisir, etc., comme aussi le fait de ne s'absenter des réunions que pour des raisons majeures, tout cela dévient une obligation bien plus positive que s'il y avait cent textes formels pour l'établir.

C'est mauvais signe lorsqu'un chrétien demande: «Montrez-moi un passage qui défende au chrétien de travailler le dimanche, de vendre et d'acheter, de faire des voyages de plaisir, etc».

On pourrait lui répondre: «Votre cœur n'est pas attaché au Seigneur et vous ignorez la portée de la résurrection du Seigneur Jésus, ainsi que l'importance que Dieu a donnée au fait que cette résurrection a eu lieu le premier jour de la semaine et pas un autre, et que, par là, ce jour a été consacré comme étant le jour du Seigneur».

L'abaissement de Christ

ME 1896 page 361

L'abaissement de Christ se présente à mon esprit sous un caractère très complet et extrêmement précieux. La Déité, dans son être essentiel, l'Absolu, comme disent les hommes, ne peut pas changer, cela est évident, et quel que soit son abaissement, toute la plénitude de la Déité (*) demeure en lui corporellement (Colossiens 2: 9). Son anéantissement (2*) s'applique à la forme (3*) — «en forme de Dieu» (Philippiens 2). Il était dans le statu, la condition de Déité, dont le caractère propre et essentiel, pour ne pas parler de la gloire extérieure, était de vouloir et d'agir par soi-même (bien qu'il soit un avec le Père, comme on le voit en Jean 5). Mais le parfait et constant dessein de sa volonté en libre dévouement, était de renoncer à sa propre volonté, selon les conseils éternels (voyez Psaumes 40).

(*) θεοτητα — (2*) εχενωσε — (3*) μορφη

Ce n'était pas un être infime, pour qui c'eût été un mal que d'avoir de lui-même une volonté, et qui n'en avait pas — cela n'eût été rien; le néant est la place qui convient au néant. Mais Celui qui, dans son essence, pouvait avoir une volonté, renonce à sa place, ou à sa condition comme tel, et dit: «Voici, je viens pour faire ta volonté». C'était un acte divin, — il en était toujours ainsi, mais un acte divin d'anéantissement (*). Il était ainsi en relation avec le Père, non seulement comme Fils, mais comme serviteur — vérité d'une portée immense! Il renonça, non pas à la Déité, — cela ne se pouvait pas, — mais au *status* et à la position de Déité, et vint pour faire non point sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'avait envoyé.

(*) De χενωσις

L'homme devait répondre à cette place, selon les conseils et la gloire de Dieu, de même que les anges, administrateurs obéissants de la puissance divine, témoins d'une création soutenue par cette puissance; mais celui qui avait été fait à l'image de Dieu et qui était tombé, se trouvait dans une condition propre à être la sphère où se déploierait toute la gloire morale de Dieu, la miséricorde, la grâce, la justice, et par-dessus tout l'amour, car Dieu est amour; en un mot, propre à être l'objet de la rédemption. Christ a pris la place d'homme. Et, parfait comme tel, il n'a point de volonté, non pas même celle d'homme, non pas même de manger quand il a faim: il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Il s'abaisse lui-même, et est obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix, sans résistance, sans chercher à échapper, bien que des légions d'anges fussent prêtes à répondre à son appel. Il persévère à se soumettre à tout; son obéissance est éprouvée, même jusqu'à la mort. Ce n'est pas simplement une obéissance dans la paix, comme aurait pu l'être celle d'Adam innocent, ou celle d'un ange (bien que, sans doute, ils dussent sentir la ruine), mais une obéissance mise à l'épreuve par un abandon et un renoncement constant de soi-même, et cela au milieu du mal.

Celui qui, dans sa nature, est l'Absolu, devient le Relatif en prenant la place de serviteur, et «personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père», mais cela est révélé, et, dans ce caractère,

Christ est exalté maintenant comme Seigneur au-dessus de tout. Nous l'adorons comme Dieu; nous le voyons, comme homme, descendre dans la mort, cependant en s'anéantissant (*) lui-même, en s'abaissant lui-même, en laissant sa propre vie, toujours divin en tout. Maintenant il est le centre de la sphère où se déploie toute la gloire divine, et de tout ce en quoi elle se déploie; mais cela est une conséquence extérieure (Philippiens 2). Mais il ne laissera jamais la place d'Homme et de Serviteur: vérité merveilleuse! Seulement il règne sur toute la sphère de son abaissement; les cieux et la terre lui sont assujettis comme Homme, aussi longtemps que cet assujettissement doit durer; il règne jusqu'à ce que toutes choses aient été mises sous ses pieds.

(*) $\chi\epsilon\nu\omega\nu$

Mais dans sa place personnelle, dans laquelle il est en relation avec nous, ou plutôt nous avec lui, il n'abandonne jamais sa place de service; il la prend maintenant en nous lavant les pieds, comme cela est figuré en Jean 13; en Luc 12, nous la lui voyons prendre dans la gloire, dans la félicité céleste on rapport avec nous qui sommes ceux que le Père lui a donnés. Et finalement, lorsque le temps du règne et de l'assujettissement est complet — quand toutes choses lui auront été assujetties — il prendra la simple place de sujétion comme Homme dans l'éternelle félicité de Dieu — mais cependant «Dieu sur toutes choses, béni éternellement», Un avec le Père — mais dans sa place de sujétion comme Homme parfait, et nous avec lui. Merveilleuse vérité! Il est le premier-né entre plusieurs frères qui sont ses compagnons, $\mu\epsilon\tau\nu\chi\omicron\iota$, remarquez-le, et non pas $\chi\omicron\iota\nu\omega\nu\omicron\iota$, «ayant une part commune», ce que nous ne pourrions pas être (comparez Hébreux 2: 14 avec 11).

Quand le royaume médiatorial et sa puissance auront pris fin, et que Dieu sera tout en tous, l'anéantissement de Christ n'aura pas plus cessé d'être que sa Déité. Il a toujours été et est toujours le Fils auprès du Père; il a toujours été et est toujours Dieu; et maintenant il est et sera, toujours Homme, $c^{\text{TM}}nwtav$ $\gamma\alpha\tau\acute{\epsilon}\nu$ (celui qui s'est anéanti lui-même); cela a été, et est toujours, son propre acte divin, seulement, dans ce caractère, il a un royaume temporaire selon les conseils éternels de Dieu, un royaume qu'il remettra à Dieu, le Père. L'apôtre Jean entre largement dans ce sujet — la divinité de Celui qui, comme Homme, a marché sur la terre, qui s'est anéanti, son Evangile en est l'expression, mais la même chose ressort ailleurs en relation avec les noms donnés à Dieu, savoir Lumière et Amour — noms essentiels tous deux, toutefois avec une certaine différence, car l'expression Lumière comporte en soi quelque chose d'une qualité qui appartient à une personne, tandis que Amour est plus absolument personnel, exprime plus absolument ce que Dieu est personnellement. Dieu est lumière, pureté parfaite qui manifeste toutes choses. Or nous sommes lumière dans le Seigneur; comme participants de la nature divine (2 Pierre 1: 4), nous participons de cette qualité. Mais nous ne sommes pas amour, car l'amour est la souveraine bonté, ce que nous ne pouvons pas être. Nous aimons, comme étant participants de la nature divine (*), mais nous ne pouvons pas être la souveraine bonté.

(*) Voyez 1 Jean 4: 7, 8.

Mais dans l'anéantissement de Christ et dans le cours de son abaissement qui est allé jusqu'à la mort, nous voyons l'exercice de cet amour, l'expression de l'amour divin. En lui nous avons vu le Père, l'amour qui vient vers les besoins de l'homme, l'amour actif: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous». De sorte que la révélation de Dieu, ce en quoi son Etre agit selon ce qu'il est en lui-même, se montrait ainsi dans l'anéantissement et l'abaissement volontaire de Christ. Toutefois nous ajoutons: «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique», lorsque nous en parlons historiquement, dans son action externe. Et Christ, étant ainsi l'expression de l'amour, c'est-à-dire de Dieu, dans le monde, Dieu manifesté en chair, était aussi nécessairement Lumière dans le monde — la pureté qui manifestait ce que chaque chose était, mais montrant au monde ainsi manifesté la souveraine bonté.

D'une manière effective, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Il était dans le monde l'amour de Dieu et la lumière. Les ténèbres ne l'ont pas compris. Mais c'était dans l'Homme, et ainsi a pu être communiqué; c'était la Parole de la vie et: «Celui qui a le Fils a la vie»; ceux qui l'ont reçu étant nés de Dieu, et étant purifiés, le Saint Esprit a pu demeurer en eux comme puissance de réalisation. C'est ainsi que l'apôtre demande pour les Ephésiens qu'ils soient «fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite, par la foi, dans leurs coeurs», non pas simplement qu'il soit leur vie et leur justice, mais qu'il habite là dans la puissance d'une foi qui le réalise, lui qui est l'expression et la révélation de l'amour, afin que nous y soyons enracinés et fondés. Nous demeurons dans l'amour et en Dieu, ou plutôt ici c'est lui en nous, et ainsi nous sommes au centre du déploiement de la gloire, déploiement plus extérieur et fini, pour autant qu'il se manifeste dans ce qui est créé, mais déploiement de la gloire de Dieu en cela, bien que ce ne soit pas sans l'amour comme sa source et comme ce qui nous soutient, car c'est dans la rédemption. Ainsi Christ embrasse tout, lui qui est descendu et ensuite monté au-dessus de tous les cieus, afin qu'il remplît toutes choses; mais les saints, et c'est leur merveilleuse place, lui sont ici associés personnellement, «afin que vous soyez capables de comprendre *avec tous les saints*», est-il dit; car ils sont en réalité ses «compagnons» (μετῆχοι), aimés comme il est aimé, bien que personnellement il soit infiniment au-dessus d'eux.

Christ a pris cette place de renoncement et d'abaissement dans ce même amour parfait et divin, afin de pouvoir nous mettre dans la même place que lui, avec lui — nous que le Père lui a donnés; et maintenant déjà, à ceux qui sont ainsi à lui, sont donnés sa paix, sa joie, les paroles du Père, l'amour du Père et la gloire (*). Il est monté vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu, pour que nous soyons avec lui là où il est; car s'il s'est anéanti lui-même et s'il est devenu un homme, c'était pour nous associer à lui dans la même place, nous les cohéritiers, bien qu'il reste toujours premier-né entre plusieurs frères. C'est pourquoi l'apôtre ajoute: «Et pour connaître l'amour de Christ», mais non pas d'une manière abstraite, car nous sommes «enracinés et fondés dans l'amour», mais «connaître l'amour de Christ» par son habitation dans nos coeurs, lui qui est la divine plénitude de cet amour, et qui est maintenant entré dans les conseils de la gloire effective, largeur et longueur, hauteur et

profondeur. C'est l'amour de Christ, l'amour manifesté effectivement, l'amour en activité, mais toujours divin: il «surpasse toute connaissance». L'apôtre demande que nous soyons rendus capables de connaître cet amour, afin que nous soyons ainsi remplis jusqu'à la plénitude de Dieu, qui, de fait, habite en lui corporellement (comparez 1 Jean 5: 20).

(*) Voyez Jean 14 à 17

L'épître aux Colossiens n'entre pas sur ce terrain; elle ne fait que le toucher dans ces paroles: «Christ en vous, l'espérance de la gloire». Qu'il est précieux de voir comment ce qu'il y a de plus élevé dans l'Etre de Dieu s'exerce en grâce envers tout pauvre pécheur! C'est là qu'est l'amour, bien qu'ensuite il soit consommé en nous (comparez 1 Jean 4: 11, 12). En recherchant ce qui se rapporte à l'anéantissement de Christ, nous sommes amenés à la contrepartie, savoir que, «comme il est, lui, nous sommes, nous aussi», parce que c'est ainsi que nous entrons dans cette vérité et que nous la comprenons. «Nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

Mais c'est surtout l'évangile de Jean qui entre largement dans les détails sur l'abaissement de Christ. Sa Dété brille à chaque page de tous les évangiles, mais Jean, comme on le sait, présente d'une manière particulière la Personne de Christ, la Parole devenue chair. J'ai fait remarquer ailleurs comment il est montré partout: un avec le Père, et cependant recevant tout de lui. Mais cela est l'expression directe de la vérité que nous considérons. Il est Dieu, il est un avec le Père, il est «Je suis»; partout il parle à son Père sur le pied divin de l'unité: «Je t'ai glorifié, maintenant glorifie-moi», dit-il. Mais il a pris la forme de serviteur, et jamais il ne dit: «Maintenant je me glorifierai moi-même»; mais «mon Père est plus grand que moi», «la gloire que tu m'as donnée», et cependant c'était une gloire qu'il avait «auprès du Père, avant que le monde fût». «Tu lui as donné pouvoir sur toute chair»; «je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé». Il a achevé l'oeuvre que le Père lui a donné à faire; c'est le Père qui l'a envoyé, comme il le dit au chapitre 8: 26. Mais c'est dans ce même chapitre qu'il dit: «Avant qu'Abraham fût, Je suis», parole que les Juifs comprenaient bien.

En un mot, son sentier était caractérisé par ces paroles: «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Sa nature divine et sa Dété brillent partout, mais il reçoit tout, il est envoyé; il a pris ainsi la place de sujétion. Jean 5 a, sous ce rapport, un caractère particulier qui d'abord a présenté à mon esprit quelque difficulté. Il y est dit: «Comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut»; «mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille»; comme l'apôtre le remarque, les Juifs comprennent qu'il se fait égal à Dieu. Mais au verset 19, il prend immédiatement la position dans laquelle il était venu se placer: «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, cela, le Fils aussi de même le fait». Vivifier vient comme faisant partie de ceci: «Le Père aime le Fils, et lui montre toutes les choses qu'il fait lui-même». Mais bien qu'il agisse avec la même puissance divine que le Père, tout lui est montré, il ne fait rien de lui-même, et au verset 26, le Père a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, c'est-à-dire au Fils sous la forme de serviteur

ici-bas, et il lui a aussi donné l'autorité de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. Ainsi nous savons que c'est dans cet état d'abaissement que cela s'applique.

Nous avons ainsi la plus claire exposition de cette vérité ineffable, le résultat de ce que, étant en forme de Dieu, il s'est anéanti lui-même; c'est son acte propre — mais restant toujours divin en tout et à chaque instant. Combien il reste vrai que «personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père», mais nous l'adorons. Il n'a pas honte de nous nommer ses frères, car maintenant nous sommes tous d'un (Hébreux 2: 11).

Mais le point où ma pensée s'arrête est l'anéantissement (χενωσις) de lui-même; le reste n'en est que la conséquence, quoique bien précieuse (voyez Psaumes 45; Hébreux 1: 8, 9). Christ s'est anéanti lui-même et a pris la forme d'esclave. Notre plus grand délice sera d'être caché derrière lui et de le voir posséder toute la gloire. Il est intéressant de considérer que, quelle que soit la profondeur que donne à cela la Personne de Christ, la bénédiction elle-même, qui tire son vrai caractère de son adaptation à notre état, est goûtée par la foi la plus simple, et plus elle est simple, plus elle en jouit. Christ habitant dans nos coeurs par la foi, c'est ce dont jouit celui en qui il habite, et non celui qui peut l'expliquer, bien qu'il soit vrai qu'on doit en jouir pour pouvoir l'expliquer.

Le fait que Christ s'est abaissé lui-même est la manifestation de l'amour divin, de l'amour actif; par cet abaissement, nous connaissons Dieu. C'est lui-même en activité, se donnant de cette manière ineffable. Dans le Père, il reste dans la Déité essentielle; dans le Fils, un avec lui, nous voyons l'activité de l'amour, venant ici-bas pour servir, Christ, l'objet dans lequel nous connaissons Dieu et nous voyons le Père. Dieu est objectivement devant nous dans la puissance de l'Esprit, puissance qui opère en nous, afin que nous soyons capables de saisir et d'avoir l'amour versé dans nos coeurs, de sorte que nous demeurions en Dieu et Dieu en nous.

Les cieux ouverts

ME 1896 page 420

Nous trouvons dans la Parole quatre occasions mémorables où les cieux s'ouvrent, et Christ est l'objet de ces quatre révélations. Chacune d'elles a son caractère spécial.

En Matthieu 3: 16, 17, l'Esprit de Dieu, comme une colombe, descend sur Jésus, et il est reconnu Fils de Dieu (comparez Jean 1: 32-34).

A la fin du chapitre 1 de l'évangile de Jean, Jésus s'annonce comme Fils de l'homme, et les anges de Dieu montent et descendent sur lui; il est l'objet de leur ministère.

A la fin du chapitre 7 des Actes, une scène toute nouvelle s'ouvre. Les Juifs rejettent le dernier témoignage que Dieu leur envoie; Etienne, qui rend ce témoignage devant eux, est rempli du Saint Esprit, et les cieux lui sont ouverts. La gloire de Dieu lui est manifestée, et le Fils de l'homme lui apparaît debout à la droite de Dieu. Ce n'est pas ici le ciel ouvert sur Jésus, objet des délices de Dieu sur la terre; le ciel est ouvert au chrétien, lui-même rejeté sur la terre, et Etienne voit dans le ciel, par le Saint Esprit, la gloire céleste de Dieu, et Jésus, Fils de l'homme, objet spécial de sa vision, dans la gloire de Dieu.

En dernier lieu, le ciel s'ouvre (Apocalypse 19: 11-16), et le Seigneur lui-même sort, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour juger et faire la guerre contre les hommes orgueilleux qui contestent son autorité et oppriment la terre.

Morts et ressuscités avec Christ

Colossiens 3

Darby J.N. - ME 1896 page 421

Si vous étudiez avec quelque attention les écrits de l'apôtre Paul, vous trouverez, à la base de son enseignement tout entier, le principe que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Ce n'est pas seulement qu'il est mort et a été ressuscité pour nous, mais nous sommes morts et ressuscités avec lui. A cela il ajoute encore un autre principe: notre union avec Christ dans le ciel. «Car nous sommes membres de son corps, — de sa chair et de ses os». Ces deux principes se retrouvent dans le chapitre qui nous occupe: nous sommes morts et ressuscités avec Christ, et nous sommes unis à lui, maintenant qu'il est dans la gloire. Lorsque Paul parle d'union, remarquez qu'il nous considère à l'origine comme étant morts; toute la puissance de Christ se déployant pour nous ressusciter. Lorsque l'apôtre considère les hommes comme vivant dans le péché, il introduit la doctrine de la mort au péché et, d'autre part, s'il nous considère comme étant morts dans nos péchés, sans aucune vie spirituelle, il montre l'oeuvre de Dieu qui nous a sortis de cet état. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, Paul développe les privilèges d'un enfant de Dieu depuis la mort jusqu'à l'union avec Christ. Dans celle aux Colossiens, il pose, comme fondement de son enseignement, le fait que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. De cette manière, il nous associe avec Christ premièrement dans la mort, ensuite dans la résurrection, et enfin lorsque «Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors nous aussi, nous serons manifestés avec lui en gloire».

Voici la différence entre les deux épîtres: Dans celle aux Colossiens, l'apôtre parle de la vie, de la nouvelle nature que nous avons en Christ; en écrivant aux Ephésiens, il s'occupe davantage du Saint Esprit, par lequel nous sommes unis à Christ, «membres de son corps, — de sa chair et de ses os». Le chapitre que nous étudions traite de la mort et de la résurrection avec Christ, ainsi que de notre association avec lui. C'est là, du reste, une doctrine à laquelle l'apôtre revient sans cesse. «Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui». «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes». Paul ne se lasse pas de répéter que, comme croyants, nous sommes associés entièrement avec Christ.

Je le dis une fois encore, quelque bénis que soient les grands privilèges dans lesquels nous sommes ainsi introduits, le fait d'être morts et ressuscités avec Christ en demeure toujours la base et la racine. La vraie position de chaque croyant, celle que cette doctrine enseigne dès le début, est une position du jugement sans miséricorde sur le vieil homme. La sentence de mort, une condamnation complète, doivent être prononcées contre lui. La chair ne peut être ni reconnue, ni excusée, ni acceptée. Mais lorsque j'ai découvert que ma vieille nature est foncièrement mauvaise, je trouve aussi qu'il doit être question de la dépouiller et d'en revêtir une autre. Je ne puis corriger ma vieille nature, mais je dois en finir avec elle et trouver

quelque chose à mettre à sa place. Je dépouille l'une, pour revêtir l'autre. C'est là une image, il va sans dire, mais qui devient une réalité pour la foi. D'un côté, j'en ai fini avec ma vie comme premier Adam; de l'autre côté, la nature que je reçois par grâce me permet de vivre en Christ. Mais comment peut-on se débarrasser d'une vie? Je puis abandonner une opinion ou une mauvaise habitude, mais une vie? La seule manière de se débarrasser de la vie, c'est de mourir. Mais, dans ce moment, je suis bien vivant. Comment peut-il être dit de moi, réellement, que j'ai dépouillé le vieil homme? La réponse à cette question est la grande vérité que l'apôtre place devant nous. Après avoir reçu Christ pour ma vie (c'est lui qui est appelé le second homme, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant), après avoir reçu de lui la vie quand il est lui-même en moi, Dieu m'associe à toute la valeur et à toute la puissance de ce en quoi Christ est et de ce qui se trouve en lui.

Ici, il s'agit plus particulièrement de la vie. Mais il a été crucifié pour nous, non seulement afin d'effacer nos péchés, «car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché,... de même, vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Telle est la vérité fondamentale sur laquelle l'apôtre base son enseignement tout entier: Christ est venu, il s'est présenté à l'homme dans la chair, et l'homme n'a pas voulu de lui, n'a pas reçu Dieu qui venait à lui comme un homme vivant, dans la chair. Mais Christ meurt pour les pécheurs; et ceux qui le reçoivent dans leur coeur, vivent maintenant par lui. «Nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort». C'est ainsi qu'il répond, en Romains 6, à la question: «Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde?» Il réfute ainsi victorieusement les raisonnements de ceux qui pourraient dire: «Christ, par sa mort et par sa résurrection, m'a rendu juste devant Dieu, aussi je puis maintenant vivre dans le péché». L'obéissance de Christ alla jusqu'à la mort, et si vous êtes morts avec lui, vous ne vivez plus. L'apôtre s'attaque à la racine de cette théorie et dit: Vous êtes entrés en possession de cette justification de vie, par la mort et la résurrection de Christ, et maintenant vous niez la chose même qui vous a justifiés. Vous devez mourir au péché et vivre à Dieu; par conséquent, en prenant la défense du péché, vous anéantissez la grande vérité sur laquelle repose votre salut. Si vous êtes morts avec Christ à tout ce qui est dans le monde, vous ne pouvez vivre comme auparavant. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivons-nous encore dans le péché?» La conclusion est définitive; elle fait taire tout raisonnement humain. Si je prends la mort sur moi, comme je le fais en étant baptisé pour Christ, je dois l'appliquer à tout ce qui m'entoure; je dois m'estimer comme mort au péché, à la chair, au monde, à la loi même. Car la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Un homme est emprisonné pour vol; s'il meurt, tout est fini pour lui. La loi ne peut plus sévir contre le coupable. Elle n'a pas perdu sa puissance; mais elle ne peut atteindre un homme mort. Et si, comme croyant, je suis mort avec Christ, ma vie dans la chair est terminée. Il en est de même quant au péché. L'obéissance s'exerce envers Dieu. La mort met un terme pour l'homme vivant à tout cet ordre de choses dans lequel le vieil homme trouvait son plaisir. Je suis crucifié avec Christ, je suis mort avec lui, et je suis ressuscité avec lui.

Il y a encore le côté positif de la question: «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu». J'ai reçu, comme ma vie, celui qui est ressuscité. Rien ne peut être plus important que de comprendre ce fait d'une manière définie et distincte; non seulement Christ est mort pour nous, mais encore nous pouvons dire que nous sommes morts avec lui. C'est bien la fin de tout ce que la chair désire. Qu'est-ce qu'un homme mort peut chercher ou désirer? Nous devons nous tenir pour morts; — non pas conclure que nous devons mourir, ce qui ne nous donne aucune puissance; mais nous devons nous tenir pour morts. Quelqu'un vient-il m'induire en tentation; un homme mort peut-il être tenté? Il me propose de chercher de l'amusement dans le monde. Mais je lui réponds: Je suis mort. Et je puis le dire en vérité, car je possède une vie toute différente de celle que j'avais autrefois. Le vieux tronc peut encore produire des branches vigoureuses; mais j'apprends à traiter, mon ancienne nature comme n'étant pas du tout la souche principale. Si nous la considérons d'une autre manière, elle produira les mêmes mauvais fruits qu'auparavant; mais en tant que Christ est ma vie, je suis un arbre greffé et comme tel je puis regarder le plant sur lequel je suis greffé comme l'arbre véritable, et ainsi j'en ai fini avec tout le reste.

«Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu». Quelles sont les choses qui appartiennent à une vie de résurrection? Les choses d'ici-bas? Non. Qu'est-ce qu'un homme ressuscité peut chercher dans le monde? Il n'a rien à faire avec les choses de ce monde. C'est là la position dans laquelle Dieu nous place. Mais, Dieu soit béni, l'homme ressuscité, si je suis vraiment tel, a des objets devant lui; sa vie appartient à un autre monde, elle appartient au ciel. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut». Si je suis ressuscité avec Christ, s'il est devenu ma vie, ou dois-je le chercher maintenant? Là-haut, à la droite de Dieu. Paul ne dit pas: Vous êtes dans le ciel. Mais en parlant de la vie, il écrit: «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire».

Remarquez maintenant ce qui caractérise très distinctement cette vie de résurrection. Si Christ est ma vie, alors Christ et les choses divines deviennent les objets de mon existence. Toute créature doit avoir un objet. Dieu seul n'en éprouve pas le besoin, et c'est là sa prérogative suprême. Il peut aimer un objet; mais moi, je ne puis pas davantage vivre sans objet, que sans nourriture. Mais cette nouvelle vie a un objet. La loi n'en donnait pas; sur ce point-là elle était incomplète. Elle disait bien: «Tu aimeras l'Eternel, ton Dieu, de tout ton coeur, et de toute ton âme, et de toute ta force», mais elle en restait là et ne m'en disait pas plus long. C'est une des grandes bénédictions de ma vie comme chrétien, que, tout en ayant Christ pour ma vie, je suis cependant aussi crucifié avec Christ. «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu». C'est-à-dire, je possède maintenant un objet qui influence cette vie, la nourrit et la fait croître. «Or nous tous, contemplant, à face

découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». Telle est notre vie; elle possède un objet parfait et béni qu'elle contemple et dans lequel elle trouve ses délices; et cet objet c'est le Seigneur Jésus, non plus dans son humiliation, mais dans sa gloire.

Ainsi nous avons à parvenir «à la mesure de la stature de la plénitude du Christ». Nous ne devons aspirer à rien moins qu'à ce que nous voyons en Christ. Lorsqu'il est devenu ma vie et l'objet de cette vie, mon but doit être de me purifier comme lui est pur. En le contemplant ainsi, nous acquérons toujours plus de sa grâce, et ainsi nous ne devons plus avoir à mourir, mais à nous compter comme morts. Vous pouvez demander à la chair de mourir, mais elle ne le fera jamais. Nous disons quelquefois que nous devons mourir à la chair; si nous parlons ainsi, c'est que nous ne nous rendons pas compte de la distinction positive existant entre les deux natures. Le vieil homme se garderait bien de mourir. Mais étant ressuscité avec Christ, j'ai le privilège et le droit de traiter ma vieille nature comme étant morte, parce que Jésus est mort. Il n'est jamais dit que nous devons mourir. Mais, comme chrétiens, nous avons le privilège et le devoir de nous tenir pour morts, parce que nous possédons une vie nouvelle. Celui qui parle de mourir au péché, prouve ainsi qu'il se tient pour vivant au péché. Du moment où je puis dire que j'étais perdu, mais que maintenant j'ai Christ pour ma vie, je puis ajouter aussi que je suis mort au péché. L'Écriture ne présente pas une seule exception à ce sujet.

Ce point étant donc acquis, et ayant devant nous cet Objet béni, il nous reste à chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Je possède une vie formée et façonnée d'après sa propre nature, qui trouve ses délices dans les choses divines et me fait parvenir à sa mesure en toutes choses.

Mais maintenant nous arrivons au développement positif de cette vie. L'apôtre envisage d'abord le côté le plus bas et monte peu à peu jusqu'aux choses les plus élevées; il donne ainsi le principe et le développement tout entier de cette vie. Il dit: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Il ne reconnaît pas la vieille nature comme étant une vie; mais il ajoute: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Si je considère ces membres, qu'est-ce que je vois? De grossiers péchés. Ce sont tous des convoitises. «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie; à cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance; parmi lesquels vous aussi vous avez marché autrefois, quand vous viviez dans ces choses». Mais ce n'est pas tout. Il continue: «Mais maintenant, renoncez, vous aussi, à toutes ces choses: colère, courroux, malice, injures, paroles honteuses venant de votre bouche». Si je me mets en colère, c'est une preuve que la volonté du vieil homme n'est pas brisée. La colère n'est pas une convoitise; mais si vous vivez dans la grâce, vous ne vous laisserez pas entraîner de ce côté-là non plus. Voilà quelle est la puissance d'une vie qui ne fait pas ces choses et qui maîtrise ce qui en est la source. En Satan, qui est un meurtrier, nous trouvons la colère et la violence; chez les hommes aussi se montrent la violence et la corruption. Plus loin, dans notre chapitre, nous arrivons à la partie négative. «Ne

mentez point l'un à l'autre». Il parle de ce que la chair produirait, si elle n'était tenue en échec. Je dois dépouiller les mouvements de la vieille nature. «Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions». Nous avons «dépouillé le vieil homme avec ses actions», mais nous avons aussi «revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé».

Remarquez où nous sommes introduits ici. J'ai dépouillé le vieil homme et ses actions; mais, en revanche, qu'ai-je revêtu? Le nouvel homme, qui est Christ. J'ai revêtu une nature entièrement nouvelle. Et quelle en est la mesure? Christ est l'image du Dieu invisible: et je suis renouvelé en connaissance, selon l'image de Celui qui m'a créé. Dieu a créé ce nouvel homme. Quelle mesure lui a-t-il donnée? Christ en est la source et la mesure; Christ, dans toute sa perfection céleste, est l'image de celui qui créa ce nouvel homme. Et maintenant, le chrétien contemple dans le ciel ce qu'il doit être pratiquement ici-bas — c'est-à-dire Christ. «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Il «est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé». La mesure de ma nouvelle nature est la révélation que Dieu a faite de lui-même en Christ. Si je balance le bien et le mal d'une manière légale, je suis occupé de quelque chose dans ma conduite comme homme, et ce n'est pas là la mesure divine. «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Mais dois-je me présenter comme sacrifice à Dieu? Certainement. «Je vous exhorte... à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent». C'est là, précisément, le vrai fruit de tout ce que nous sommes. Dès que la puissance de la vie divine descend prendre possession d'un homme, elle manifeste sa présence en ce que cet homme se donne à Dieu. L'amour de Dieu est descendu en Christ; quelle a été sa manifestation pratique? Jésus s'est livré lui-même à la mort. «Vous avez été achetés à prix». Aussi présentez «vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. Et ne vous conformez pas à ce siècle; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite». Voilà pourquoi il dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur». Puis encore ici: «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même».

Je dois donc commencer par regarder le vieil homme comme étant mort. Nous sentirons bientôt notre faiblesse. Mais cela nous place dans la position bénie d'être morts avec Christ, et nous devons, dans cette position même, montrer la puissance de la vie dans laquelle nous sommes appelés à marcher. «Ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé, où il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre; mais où Christ est tout, et en tous». Si je parle de moi-même comme étant un Anglais ou un Français, j'oublie que je suis mort et

ressuscité, et que Christ est tout. Il est le seul objet, la seule chose sur laquelle l'âme ait le droit de s'arrêter, qu'elle ait raison de contempler: «Christ est tout». Il n'existe pour le coeur de celui, quel qu'il soit, qui est mort et ressuscité avec lui, d'autre objet que Christ, que lui seul. De qui ai-je besoin? De Christ. Qui dois-je suivre? Christ. Quel est l'objet qui occupe mon coeur? Christ.

La seconde vérité qui nous est présentée est la suivante: Christ est dans tous les chrétiens; il est leur vie. «Christ est tout et en tous». Il est en nous comme étant notre vie et par conséquent Christ vit en moi, et «ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu». Il est tout pour moi. Tel est le chrétien dépeint en quelques mots. Il a positivement dépouillé le vieil homme et ses actions; il a revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé; maintenant Christ est tout pour lui; Christ habite en lui. Il est sa vie. Quelle simplicité, mais aussi quelle plénitude admirable! L'apôtre ne dit pas ce qu'un chrétien devrait être; il constate simplement ici ce qu'est un chrétien. Christ est sa vie et Christ, est tout pour lui, puisqu'il possède cette vie. Il ne sait rien d'autre. Nous pouvons, d'un autre côté, sentir notre faiblesse; mais voici ce que nous sommes comme chrétiens: — «Christ est tout et en tous».

Nous trouvons ensuite les conséquences bénies en puissance et en action que l'apôtre tire de ces faits. Il regarde maintenant le côté positif — l'esprit et le chemin dans lesquels je dois marcher. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même». C'est-à-dire: marchez comme Christ a marché. Ayant maintenant Christ pour ma vie et Christ pour mon objet, je reçois la puissance nécessaire pour surmonter les motifs qui me gouvernaient autrefois; les choses qui m'entourent ont perdu leur force. Je parle de ce qu'est la vie dans son caractère et ses principes. Christ est l'unique objet de cette vie nouvelle; c'est Christ seul qui la forme et la gouverne; et l'âme du croyant étant remplie de Christ, les circonstances extérieures perdent leur force; son coeur est rempli d'autre chose. La vie qui est en lui est occupée de Christ. Il en résulte naturellement que les choses visibles n'exercent plus d'influence sur lui. «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». Ainsi ce qui excite le vieil homme n'est pas en activité; et ce qui est manifesté, c'est l'influence de Christ comme révélé au nouvel homme — le nouvel homme qui vit de lui. L'apôtre l'exprime comme suit: «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Il ne dit pas: «Vous prétendez être des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Il affirme que c'est là notre place; il désire que nous vivions dans la conscience de notre position et que, comme tels, nous fassions ces choses. Voilà quel est le côté vrai de toutes les saintes affections. Si, comme enfant, je doute que mon père soit bien véritablement mon père, comment pourrais-je connaître l'amour filial? Je dirai alors: Combien je voudrais être assuré de cet amour, — mais je ne connaîtrai pas l'affection pleine et entière que la certitude seule peut donner. Voilà pourquoi l'apôtre écrit: «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Est-ce que je marche maintenant

dans la réalisation que Dieu trouve ses délices en moi? Mon âme est-elle remplie d'amour, de joie, de paix? C'est dans cette assurance que le coeur doit demeurer, ensuite j'ai à me revêtir de toutes ces choses. Mais je ne puis le faire qu'en marchant dans la conscience bénie de la réalité de ma position en Christ. Si un homme est régénéré, les désirs de la nouvelle nature s'éveilleront en lui, quoiqu'il ne soit peut-être pas encore capable d'en jouir. Des affections et des devoirs découlent de la place dans laquelle je me trouve. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc. Oh! si mon coeur peut vivre dans cette position, dans ce que je suis — un élu de Dieu, saint et bien-aimé — je pourrai me revêtir de toutes ces choses. Elles découleront naturellement de la position bénie que j'occupe. Si je vis dans la conscience de mes relations avec Dieu, dans la réalisation de ce qu'il est pour moi, il y aura du fruit. Les fruits de l'Esprit sont d'abord: l'amour, la joie, la paix; ensuite viennent: la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. Mais je dois posséder premièrement, l'amour, la joie, la paix. Si je suis parfaitement heureux en Dieu, les insultes des hommes ne me troubleront pas; je les supporterai avec patience. Je possède une joie sans mélange, et mon âme peut se reposer dans le lieu de ces saintes affections. Voilà pourquoi les choses extérieures seront impuissantes à m'en détourner. Aussi l'apôtre écrit: «Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés», etc.

Il en était ainsi de Christ. Il est au-dessus de tout, l'Objet béni, élu, précieux — le Saint, le Bien-Aimé. Il est notre vie. Si je puis agir d'une manière digne de la place qui m'appartient, c'est que mon coeur est fidèle dans ses affections. Nous avons été introduits dans une relation bénie avec Dieu; nous devons chercher à acquérir la réalisation constante de ce que nous sommes devant lui, afin de pouvoir, dans cette jouissance, produire les fruits qui conviennent à une telle position. Revêtons-nous des choses qui caractérisèrent la vie de Christ dans ce monde: «d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité; vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres,... comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection. Et que la paix du Christ, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos coeurs; et soyez reconnaissants».

Après avoir développé le caractère pratique de cette vie, l'apôtre va plus loin. Il s'attend à ce que la parole du Christ habite en nous richement, — en toute sagesse; et il désire que nos coeurs soient élargis et que nous vivions dans l'intelligence qui convient à ceux qui ont leur place en Christ. Il dit: Je souhaite que votre coeur et votre esprit soient mis au large pour vivre dans ces choses; je désire que la parole du Christ, la pleine révélation que Dieu nous a donnée de ses pensées et de ses desseins, révélés dans le Seigneur Jésus, habite en vous richement.

Arrêtons-nous maintenant et demandons-nous: De quoi mon esprit a-t-il été occupé aujourd'hui? quel but ai-je poursuivi? Pouvez-vous dire que la parole de Christ a habité en vous richement? Peut-être la politique vous a-t-elle absorbés, peut-être étaient-ce des bavardages, ou bien encore des intérêts personnels? La plus grande partie de votre journée a-t-elle été remplie par les préoccupations de votre propre esprit ou par les propos de votre coeur? Cela n'est pas Christ. «Que la parole du Christ habite en vous richement, — en toute

sagesse». Toute connaissance et toute sagesse pratique se trouvent en lui. Ce sont deux choses bien distinctes; mais si elles sont réelles, elles se complètent merveilleusement. Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Ainsi donc, l'apôtre attend qu'il y ait en nous l'épanouissement et le développement de la connaissance bénie de Christ. L'Esprit de Dieu prend des choses de Christ et nous les communique. Nous vivons dans cette sphère où Dieu révèle ses pensées.

Remarquez de plus qu'il ne parle pas simplement de sagesse et de connaissance, mais qu'il ajoute: «Vous enseignant et vous exhortant l'un l'autre, par des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, chantant de vos coeurs à Dieu dans un esprit de grâce». Cela se rapporte aux affections, car tel est le caractère des hymnes et des cantiques spirituels. Ce n'est pas tant de la connaissance écrite et rédigée comme un sermon; mais c'est par là que les affections du coeur répondent à la révélation de Christ; peut-être sera-ce un mot entendu dans une réunion où Christ a été présenté? le Saint Esprit qui élève les affections en réponse à la révélation de Christ. Ensuite vient l'expression du coeur, qui a reçu cette révélation par les affections du nouvel homme et qui y répond par la louange et l'adoration. Ce ne seront pas nécessairement les mêmes idées qui seront reproduites, mais l'adoration du coeur se porte vers la personne qui a été révélée.

«Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père». Voici le résumé de ma vie de chaque jour. En traversant ce monde, je rencontre constamment des difficultés. Je me demande: Devrais-je faire telle ou telle chose, ou m'en abstenir? J'hésite, ne sachant quel est le droit chemin; ou bien je rencontre mille empêchements, lorsque je veux faire ce qui me paraît juste. Si je découvre un doute en moi-même quant à la route à suivre, c'est que mon oeil n'est pas simple; tout mon corps n'étant pas plein de lumière, mon oeil n'est pas simple. Dieu m'amène dans les difficultés pour que je découvre cet état de choses. Ce peut être une chose, dont je n'ai jamais soupçonné l'existence dans mon coeur, qui obscurcit ma vue spirituelle; c'est une chose qui se trouve entre moi et Christ et, tant qu'elle n'est pas enlevée, je ne sentirai aucune assurance quant à mon chemin. C'est pourquoi l'apôtre dit: «Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en oeuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus». Ce précepte servira de solution à toutes les difficultés, 999 fois sur 1000. Si vous vous demandez: «Dois-je faire telle ou telle chose?» posez-vous cette question: «Puis-je la faire au nom du Seigneur Jésus?» et il n'y aura plus d'hésitation.

Par conséquent, si quelqu'un dit: Quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela? je demanderai à mon tour: Le ferez-vous au nom du Seigneur Jésus? Peut-être répondrez-vous tout de suite: Il va sans dire que non. Alors la question est tranchée. C'est là ce qui manifeste l'état du coeur. Si mon oeil est simple, si les intentions de mon coeur sont droites, je trouve dans ce passage de quoi résoudre toutes les difficultés; il éprouve mon coeur. Je désire connaître le droit chemin; eh bien! il est aussi simple que l'A. B. C. Si mon coeur n'est pas attaché à Christ, je chercherai à faire ma propre volonté, et ce n'est pas celle de Dieu. La règle constante et

uniforme qui juge clairement de chaque chemin et de chaque circonstance, est celle-ci: Est-ce que j'agis simplement au nom du Seigneur Jésus?

Mais qu'est-ce qui accompagne cela: «Rendant grâces par lui à Dieu le Père». Un autre passage dit: «En toutes choses rendez grâces». Là où je puis porter Christ avec moi, mon esprit est occupé de Dieu, et je puis dire qu'il est avec moi, même si je dois passer par l'épreuve. Je suis dans le chemin de Dieu; Christ est là avec moi; et je préfère ce sentier aux lieux les plus attrayants et les plus beaux que le monde puisse offrir. Comme il est dit au Psaume 84: «Ceux dans le coeur desquels sont les chemins frayés».

Ainsi se termine cette révélation de la vie de Christ. Elle débute par la grande vérité que nous sommes morts et ressuscités avec Christ — que le vieil homme est absolument et complètement jugé, et que pratiquement nous devons le tenir pour mort. On parle parfois de mourir à la chair, et l'on dit que c'est une mort lente, etc. Ce sont là des absurdités. Cette mort est un simple *fait* qui est vrai déjà maintenant. Si je suis mort avec lui, je vivrai aussi avec lui. Cette puissance agit dans mon âme. La racine de toute la doctrine de Paul est que nous avons été crucifiés avec Christ, et que nous sommes morts avec lui; et maintenant ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. Alors Christ devient l'objet de cette vie nouvelle. Ayant posé comme fondement, que nous avons dépouillé le vieil homme, pour revêtir l'homme nouveau, qui est Christ, l'apôtre développe la conséquence de la bénédiction dans laquelle nous sommes et les fruits qui en découlent. Puis vient cette règle simple et bénie pour celui qui désire sérieusement suivre le Seigneur: je ne me permets que ce que je puis faire au nom du Seigneur Jésus.

Une grande chose est mise pratiquement devant nous ici: Christ est tout. Il est en tous, mais nous devons nous poser cette grande question: Est-il, pratiquement, tout? Pouvez-vous dire sincèrement: Quoique je sois une pauvre et faible créature, je n'ai dans ce monde d'autre objet que Christ? Vous rencontrez mille difficultés, — vous n'êtes pas assez vigilant, — votre foi est faible, — vous reconnaissez toutes ces choses; mais pouvez-vous, malgré tout cela, dire avec sincérité: Je n'ai dans ce monde d'autre objet que Christ?

Nous devons d'abord posséder Christ comme vie. Nous passons ensuite à la conduite et à la marche extérieures. Et permettez-moi de dire ici, qu'un homme peut se conduire extérieurement d'une manière droite et irréprochable, tout en étant un chrétien très faible et dépourvu de spiritualité. Vous trouverez plus d'un vrai chrétien, qui possède Christ pour sa vie, qui n'a rien à se reprocher quant à sa marche, et qui cependant manque absolument de spiritualité. Si vous parlez de Christ à un tel homme, vous ne trouverez aucun écho. Entre la vie qui est au fond de son coeur et la surface irréprochable, entre lui et Christ, se trouvent une foule d'affections et d'objets qui ne sont pas Christ du tout. Quelle place Christ occupe-t-il dans votre journée ou dans les préoccupations de votre âme? Jusqu'à quel point est-il l'objet de votre coeur? Quand vous êtes en prière, n'arrivez-vous jamais à un sujet, sur lequel, pour ainsi dire, vous fermez la porte devant Dieu? Ne faites-vous pas quelque réserve, n'y a-t-il pas, dans votre coeur, une chose que vous lui cachez? Si nous demandons la bénédiction jusqu'à

un certain point seulement, c'est que nous faisons une réserve; et pratiquement Christ n'est *pas* tout pour nous.

Pensées sur 1 Samuel 1 et 2

ME 1896 page 432

Ce qui est dit d'Elkana, qui avait deux femmes, semble être pour nous un type de Christ et des deux dispensations. (Israël et l'Eglise). Anne représenterait les Juifs dont Dieu s'occupe de nouveau en grâce; Peninna, les gentils qui sont mis de côté. C'est ce que nous pouvons distinguer dans le cantique prophétique d'Anne.

Nous y voyons aussi la corruption de la sacrificature, et le jugement de Dieu prononcé contre la maison d'Eli. La sacrificature d'Aaron et de ses fils était un type de l'Eglise.

Les circonstances du peuple juif, au temps du prophète Samuel, de Saül et de David, jusqu'à l'élévation de Salomon au trône, figurent les événements préparatoires qui introduisent le règne du Messie; ils présentent en type les principaux faits qui se passeront depuis le moment où Dieu recommence à s'occuper de son peuple, jusqu'à celui où Jésus viendra s'asseoir sur le trône de David à Jérusalem.

Les paroles que Dieu prononce au sujet d'Eli sont l'acte d'accusation qu'il adresse à la sacrificature, avant d'exécuter son jugement. L'Eglise qui a l'intelligence de ce qui va arriver, devrait aussi rendre témoignage que Dieu est près de juger et de rejeter le corps christianisé des gentils; le jugement de Dieu atteindra bientôt ceux qui ont part à la corruption introduite dans l'Eglise.

Ce fut au temps où Eli et ses fils exerçaient la sacrificature que le jugement commença à être exécuté contre cet ordre de choses. Comme sacrificateur, Eli n'avait plus le discernement requis par sa position; dans un tel état, l'oreille n'est plus attentive aux admonestations. Il est remarquable aussi que le signe donné à Eli est précisément le jugement dont Dieu va le frapper (2: 34).

Le jugement prononcé contre la maison d'Eli ne trouva son plein accomplissement qu'au moment où Salomon fut élevé au trône (1 Rois 2: 27-35). «Un sacrificateur fidèle... qui marchera toujours devant mon oint», telle est la sacrificature établie par Salomon, selon la parole annoncée à Eli par l'homme de Dieu. Ce type, que l'on trouve présenté sous le règne de Salomon, aura son accomplissement lorsque Christ s'assiéra sur le trône de sa gloire à Jérusalem; c'est la sacrificature dont il est question lorsque l'organisation du temple est décrite (Ezéchiel 44: 15).

Aaron et ses fils représentent la sacrificature céleste dans le caractère et la position pris par Jésus lors de sa résurrection; l'Eglise possède la même position que Christ, l'homme glorifié devant Dieu, le Père. Celui qui remplacera l'ordre de choses rejeté, «marchera toujours devant son oint». Cette sacrificature-là occupera une autre position. La première est céleste; elle est figurée par le tabernacle, copie des choses du ciel (Hébreux 9: 24). L'autre est terrestre et s'exercera dans le temple de Jérusalem, lorsque le Messie aura pris sa place sur le trône de

David. Cette sacrificature ne faillira pas plus que le peuple juif restauré, parce que Christ aura pris en main le gouvernement. Ce qui a été placé sous la responsabilité de l'homme dans toutes les dispensations, a été gâté; mais Dieu, dans sa grâce, ne renonce pas à son élection. A lui soit la gloire.

Nous trouvons un passage fort instructif pour nous, les nations, au chapitre 2: 27, 28. Avant d'exécuter le jugement sur ce qui est corrompu, Dieu remet en mémoire la nature de son appel selon sa grâce, pour ce qui concerne la bénédiction placée entre les mains de ceux qui ont été les objets de sa bonté. Dieu dit à Eli: «Je me suis clairement révélé à la maison de ton père, quand ils étaient en Egypte, dans la maison du Pharaon». La famille d'Aaron avait été l'objet d'une bénédiction très spéciale au milieu des tribus d'Israël. Mais ils avaient oublié cette grâce; et ainsi ayant perdu la mémoire de la bonté de Dieu à leur égard, ils étaient tombés dans un état de corruption complète; par conséquent, le jugement de Dieu est le dernier remède que Dieu emploie, soit pour corriger, soit pour retrancher définitivement.

Il en est absolument de même pour ce qui regarde l'Eglise. Elle aussi a oublié la bonté de Dieu, selon l'appel de sa grâce; aussi cette dispensation prendra bientôt fin par le jugement définitif de Babylone (Apocalypse 18). Il est donc de la plus haute importance que le chrétien ne soit pas oublieux de la grâce divine en ce qui regarde son premier appel. Souvenons-nous d'où Dieu nous a tirés, afin d'éviter ainsi de nous entendre adresser la menace que Jésus fait à Laodicée: «Je te vomirai de ma bouche» (Apocalypse 3: 16).

La justice de Dieu

Romains 10

Darby J.N. - ME 1896 page 461

Il est évident que l'apôtre place devant nous, dans ce chapitre, deux principes opposés: les oeuvres de la loi et la justice de la foi.

La loi, en elle-même, est l'expression de ce que Dieu requiert de l'homme; la justice de la foi est la justice de Dieu; elle est en contraste complet avec la justice qui vient de la loi. L'homme éprouve une très grande difficulté à comprendre cela. Tous les hommes ont le sentiment de la responsabilité, c'est-à-dire du bien et du mal, et ce sentiment ne quitte jamais la conscience de l'homme. L'homme veut bien accepter Christ, sans cependant se soumettre à la justice de Dieu, ne sachant peut-être pas ce qu'il fait, mais au fond cherchant à établir sa propre justice.

Dans notre chapitre, nous avons deux principes de justice, tous deux justes en eux-mêmes, mais parfaitement distincts; opposés l'un à l'autre, bien que vrais tous deux. Si un homme a une dette, et qu'il la *paie*, ce n'est pas la même chose que si elle lui est *remise*. Nous avons une dette, justement exigible et qu'il faut payer, mais la question ici est la *manière d'agir* avec cette dette: ou la payer nous-mêmes ou qu'elle nous soit remise. Le fait d'être converti ne change rien à la chose. Même étant converti, je puis dire: «Je *dois* être ceci, et je *dois* être cela, envers mon prochain».

Ce sentiment du bien et du mal devient plus distinct et plus impératif après la conversion. On s'efforcera d'établir sa justice. On dira: «Ne *dois-je* pas être ceci ou cela?» *Sans doute* vous le devez.

Un tel homme considère la sainteté et dit «N'est-il pas vrai que sans la sainteté personne ne verra le Seigneur? Ne *dois-je* pas la poursuivre?» Oui, c'est parfaitement vrai! Vous avez tout à fait raison; mais cela est en réalité établir votre *propre* justice.

Il dira encore: «Au jour du jugement, Dieu ne s'enquerra-t-il pas de tout ce que l'on a fait?» Assurément; mais celui qui parle ainsi est encore dans les plus profondes ténèbres quant à la racine de la chose. Les gens disent: «je *dois*», mais ils oublient de se demander ce qu'*ils sont*. La question n'est pas ce que je *dois* être, mais ce que je *suis*.

Ne me parlez pas de ce que vous vous *proposez* d'être. Vos désirs sont bons, sans doute. Souvent on trouve, même chez une personne inconverte, ce sentiment du bien et du mal, mais après la conversion, la conscience est plus éclairée et devient plus sensible à ces exigences relatives au bien et au mal, mais ce sont des *exigences*, touchant ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est comme le jeune homme riche, un aimable caractère, qui vient au Seigneur et lui dit: «Que *faut-il* que j'aie *fait* pour *hériter* de la vie éternelle?» Il ne dit pas:

«Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» Il croit devoir *faire* quelque chose pour obtenir quelque chose.

Si nous avons gardé la loi dans tous ses points, Dieu n'aurait rien à nous reprocher; nous ne serions pas des pécheurs. Ce serait me tromper complètement que de prendre la loi pour règle de ce que je *dois* être, si je ne m'enquiers pas de ce que *je suis*. Si je prends la loi pour règle, il n'y a point d'honnêteté de ma part à promettre ce que je *serai*, si je ne considère pas d'abord ce que je suis. C'est ignorer tout le passé, semblable en cela à un enfant qui va être fouetté. Il est tout disposé à dire qu'il *sera* sage, mais cela montre seulement qu'il n'a pas le sentiment du *mal* qu'il a fait. L'âme, en voulant *faire* quelque chose, n'est pas occupée de sa condition *actuelle*.

Si vous êtes réellement en la présence de Dieu, vous ne remettrez jamais les choses à un jour de jugement à venir. Vous êtes devant Dieu dans votre condition présente, brisé et abattu dans la conscience de ce que *vous êtes*. On laisse souvent de côté cette question, même après la conversion, dans la pensée de s'améliorer: on suppose que l'on peut établir cette justice avec un mélange de miséricorde pour la compléter; mais mêlez-y autant de miséricorde que vous voudrez, il y a toujours la pensée que vous pouvez vous améliorer; c'est encore une question de *votre* justice, c'est encore le même principe de *loi*. On désire faire quelque chose qui servira en un jour de jugement, S'il y a un jugement, il faut que j'aie une justice devant Dieu. Sur quel autre fondement puis-je me trouver, sinon sur celui qui me rend propre à subsister dans ce jugement?

Deux choses sont à remarquer. D'abord, avoir la pensée de devenir quelque chose, n'est pas reconnaître sincèrement ce que *nous sommes*. Secondement, en supposant qu'en quelque mesure je reconnaisse ce que je suis (aussi bien que ce que je ne suis pas), il y a toujours la pensée que je dois devenir ce que je dois être. Cela montre une complète ignorance de ce que nous sommes quant à notre état, un manque de sentiment du mal qui est dans notre nature, et de son impuissance pour le bien.

Tout cela vient de ce que l'on ne reconnaît pas ce que l'homme *est* devant Dieu. On n'a pas la paix, et on ne peut jamais l'avoir, jusqu'à ce que l'on possède ce qui peut subsister devant la sainteté de Dieu. Ce qu'il nous faut, c'est de reconnaître distinctement et positivement que nous sommes coupables et déjà *perdus*. Ce n'est pas mettre de côté les droits de Dieu sur nous, mais au contraire les *reconnaître* et admettre que c'en est *déjà* fait de nous. Aussi longtemps que je mêle à la justice qu'il me faut devant Dieu, quelque chose que je puis faire, il ne saurait y avoir de paix pour moi.

Lorsque quelque chose de ce que Dieu est dans l'immuable sainteté de sa nature, a relui dans l'âme, elle s'aperçoit qu'en elle tout est contraire à Dieu; il est donc impossible qu'elle soit en paix; elle voit que moralement tout ce qu'elle est doit être rejeté, et c'est un sentiment terrible que d'avoir ainsi à condamner tout son «moi». Je ne parle pas ici de péchés grossiers, mais des motifs qui gouvernent notre vie, tous ayant leur source dans une nature mauvaise, tous venant du «moi». Considérez la vie divinement sainte de Christ. Là vous voyez la

perfection en Dieu; en nous tout est l'opposé. Hélas! quels sont les motifs qui gouvernent les hommes? Le désir de l'approbation, l'amour de l'argent, la science, les arts, la renommée, tous les ressorts qui font agir le monde viennent du «moi». Qu'est-ce que la recherche de la renommée, sinon l'égoïsme? Avez-vous jamais vu chez le Seigneur Jésus (je parle de lui comme homme) *quelque chose* qu'il ait faite pour lui-même? Jamais. L'homme n'a dans sa nature aucun goût pour les choses de Dieu. Semblable au fils prodigue, il ramasse tout pour le dissiper pour *lui-même*, et bien que ce soit une complète folie, l'homme dépense sa vie pour des choses qu'il sait devoir quitter. Même en mettant à part les péchés grossiers, tous ses motifs sont égoïstes, et les hommes n'aiment pas les scruter de trop près, parce qu'ils sentent que cela détruirait toutes les activités de leur vie.

«La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas», La fin est la mort; tout le monde le sait, et tous travaillent pour ce à quoi ils doivent mourir. Il n'y a pas une chose qu'ils puissent prendre avec eux. Leur nom peut vivre dans la mémoire des autres quand ils ne sont plus, mais à quoi cela sert-il? Ils marchent dans une vaine apparence, et, comme le dit le Psaume 49: «Ce chemin qu'ils tiennent est leur folie; mais ceux qui viennent après eux prennent plaisir aux propos de leur bouche». L'Ecclésiaste montre cela, et c'est l'explication du livre. Tout ce qui est sous le soleil est vanité et tourment d'esprit. «Que fera l'homme qui viendra après le roi?» Dans ce livre, nous voyons quelqu'un qui avait toutes les opportunités possibles de trouver, dans les choses de la terre, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, la satisfaction de ses désirs ici-bas; mais la mort était écrite sur toutes, et il ignorait ce qu'il y avait au delà, de sorte qu'il dit: «Tout est vanité», et conclut qu'il doit jouir autant qu'il le peut de tout ce qui se présente, car il n'y a rien de meilleur. Chacun des motifs se rapporte au «moi».

Il est bon que la lumière se fasse et montre l'état *vrai* des choses, et nous en dégoûte tout à fait. Le point où les hommes ont besoin d'être amenés, c'est d'avoir, *dans leur conscience, la connaissance du péché*. Cherchez-vous alors à vous faire une justice devant Dieu? Comment le feriez-vous? Le jugement est fondé sur le fait que je dois avoir une justice devant Dieu, et c'est là-dessus qu'il me faut agir.

Quand le fils prodigue fut revenu à lui-même, il dit: «*Je périssais de faim*». il ne pouvait rester où il était. C'est quand il n'avait pas même les gousses que les pourceaux mangeaient, qu'il se souvint qu'il y avait du pain dans la maison de son père.

Tous ces exercices d'une âme qui cherche à avoir une justice devant Dieu, continuent jusqu'à ce qu'elle ait découvert qu'elle est perdue. La révélation de ce qu'est Dieu nous fait voir ce que nous sommes. Si Dieu est ce qu'il est, et si nous sommes ce que nous sommes, il doit nécessairement nous condamner. Etre né de nouveau ne donne pas la justice, mais donne une conscience réveillée, et la conscience alors prédomine. Je vois réellement la sainteté de Dieu, et je recherche toujours plus ardemment la sainteté, mais je ne réussis pas à me faire une justice, et je n'y arriverai jamais. Cela ne peut satisfaire Dieu. Je cherche encore à établir ma propre justice.

Même si je suis né de nouveau (en y ajoutant toute la grâce qu'il vous plaira), je ne puis avoir une justice. La conscience devient plus claire et plus sensible, je vois mieux la spiritualité de la loi, je possède dans la vie de Christ une règle divine pour ma conduite, mais tout cela ne fait que me rendre plus misérable; en fait, j'ai beaucoup plus le sentiment de mes manquements, je m'efforce d'être plus saint, mais ce n'est que la vaine tentative d'établir ma propre justice.

Vous dites: «Mais ne dois-je pas être saint?» Sans doute, mais vous voulez vous servir de la sainteté (c'est-à-dire du désir légitime que vous en avez) pour *obtenir la justice*. Si vous réussissiez, ce serait *votre justice*.

Je suis extrêmement frappé de voir combien la justice de Dieu est chose vide de sens pour l'esprit naturel de l'homme. Tous les hommes savent qu'ils doivent avoir une justice pour subsister devant Dieu; chacun le comprend: mais ce n'est pas chacun qui comprend la justice qui est par la foi. Cherchez-vous encore ce que vous devez être pour Dieu? L'Esprit de Dieu, au contraire, veut nous faire sentir *ce que nous sommes*; non ce que nous devons être, mais ce que nous sommes,

Quand la grâce intervient et m'amène à avoir la conscience que je ne suis pas ce que je dois être, en fait, quand elle me donne la conviction de ce que *je suis*, je sens mon impuissance, et c'est alors que *je me soumetts*. Lorsque, en quelque mesure, on a vu ce qu'est le coeur humain, et que l'on se trouve devant Dieu sans être propre pour sa présence, le sentiment que tout vous manque, vous abat et vous humilie profondément. Ce sentiment devient toujours plus angoissant; et l'impossibilité d'établir notre propre justice nous apparaît tout à coup. Nous n'apprenons point cela jusqu'à ce qu'en avançant, nous ayons découvert ce qu'est la sainteté de Dieu.

Je viens maintenant à une autre chose, non pas à ma justice pour Dieu, mais à sa justice pour moi, découvrant à l'âme tout ce qu'elle est, mais ne m'appelant point du tout à m'établir une justice pour Dieu. Elle me convainc que je n'en ai point, elle me traite comme un pécheur, et agit envers moi en grâce.

Nous ne pouvions aller à Dieu. Lui est venu vers nous, mais en cachant sa gloire quant à sa manifestation extérieure, car ç'aurait été notre condamnation. Il vint non pour condamner, mais pour sauver, et j'ai à faire avec Dieu sur ce pied-là, savoir que Dieu m'a visité *en grâce* pour sauver *le perdu*. Lorsque j'ai découvert que je suis moralement et nécessairement perdu, je vois la signification morale de sa venue. Il est là présent avec moi dans cet état, me faisant voir qu'il est plus grand que tout le mal. Est-il venu pour exiger quelque chose? Je suis aussi dépourvu de fruits que le figuier stérile; je suis desséché; mais le Seigneur, béni soit-il, est venu dans ce monde, parce que je suis tout cela. Au lieu que le mal qui est en moi ait repoussé Dieu, c'est ce qui l'a amené. Dieu qui est au-dessus de tout mal, m'a visité dans cet état où j'étais. Voulez-vous donc dire que tout le mal qui est en moi, misérable comme je suis, soit ce qui a amené Christ dans le monde? Certainement.

Ce que je trouve dans l'Evangile est ceci: la condamnation, la colère et la mort, écrites sur l'homme qui essaie d'établir sa justice; mais du moment que je vais simplement devant Dieu comme un pécheur (et là je suis entièrement pécheur), j'ai Dieu avec moi pour me sauver: «Là où le péché abondait, la grâce a surabondé».

Cela n'est pas la justice; c'est la *grâce* régnant par la justice. Dieu est venu où je suis. Tel que je suis, je me trouve en la présence de Celui qui est venu ici-bas, à cause de ce que je suis. Je n'ai plus à désirer que ma culpabilité soit enlevée, la découverte de sa grâce l'a ôtée. Il est venu pour guérir, et j'ai trouvé Dieu. Est-ce au jour du jugement? Nullement, mais c'est au *temps agréable*. Ai-je besoin de m'améliorer en quoi que ce soit? Non, car il est venu pour sauver des *pécheurs*. Il m'a pris où j'étais, absolument tel que j'étais, à cause de ce que j'étais.

Mais, chers amis, veut-il m'avoir comme un pécheur avec tous mes péchés? Non, cela ne pourrait pas aller. Ce ne serait pas la justice. Ne dois-je pas avoir une justice? Oui, mais jusqu'ici c'est seulement la grâce, sa grâce cherchant le pécheur, pour lui *donner* une justice; c'est pourquoi il dit: «Qui montera», ou «qui descendra?» (Romains 10: 6, 7). Ce n'est pas si loin, «la parole est près de toi». Christ non seulement est venu vers moi, quand j'étais dans mes péchés, mais il est venu afin de mourir pour mes péchés, et il m'apporte la grâce parfaite où je suis. Il est mort, et a glorifié Dieu, l'oeuvre étant achevée, complètement achevée, sur la croix, entre lui et Dieu seul, selon la sainteté et la justice de Dieu. Tout ce que j'étais comme pécheur a été réglé parfaitement, Dieu ayant affaire avec mes péchés et avec moi-même: «Christ a été fait péché pour nous»; «il a porté nos péchés en son propre corps sur le bois», lui qui, «ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux». Il est maintenant assis à la droite de Dieu. Je vois par là que tout est finalement et entièrement réglé pour toujours.

Le père va au-devant du fils prodigue, alors que celui-ci est dans ses haillons, mais il ne peut pas entrer ainsi dans la maison; il est d'abord revêtu de la plus belle robe, puis introduit dans la maison parfaitement propre pour y entrer. Dieu donne une perfection qui rend propre pour le ciel (Colossiens 1: 12). La possédez-vous? Sinon, comment pouvez-vous aller au ciel? Mais Christ, n'a-t-il pas pu y aller? Oui. Eh bien, avez-vous Christ? Il est là, et ainsi pour y aller, il faut que ce soit par la foi, *simplement, absolument, uniquement*, sinon, il y aurait quelque chose de moi. Je dois avoir, non pas un bon *sentiment*, non pas une bonne oeuvre, mais simplement CHRIST.

Mais ne dois-je pas le sentir? Si un homme a payé mes dettes, et que de plus il ait placé pour moi, afin que j'en use, une somme considérable à la banque, *naturellement* je dois le sentir, mais qu'ont à faire mes sentiments avec la fortune qui m'est laissée? Qu'ont à faire mes sentiments avec la justice? Christ est là, au ciel, agréé de Dieu, à cause de l'oeuvre qu'il a accomplie, et c'est là ce qu'il me faut. La justice a été montrée en ceci, savoir que Christ est assis à la droite de Dieu. La justice est là, et non point une justice ici-bas. Le seul homme juste dans ce monde en a été rejeté et chassé. Dieu l'a pris hors du monde, et il m'en prend aussi, et il me dit: La justice est là à ma droite. Là est ma justice.

On dit que la foi est chose très aisée. En est-il vraiment ainsi? C'est très aisé quand nous voulons faire de bonnes oeuvres, mais non pas lorsque nous trouvons que nous ne pouvons en faire aucune. Il n'est pas si aisé de se dire: Si je ne suis pas sauvé comme un misérable mendiant, je ne suis pas sauvé du tout; de se dire: Je n'ai *rien*, et tout est pure grâce. Rien n'est plus difficile à l'orgueil du coeur humain que de dire: Il y a CHRIST, et c'est tout. L'orgueil vient, et dit, non seulement *il faut* que je fasse, mais je *dois* et je *puis*.

Montrez-moi, seulement dans une journée, une seule chose qui soit propre pour le ciel. Je ne puis, mais Christ est ma justice. Quoi de plus entièrement humiliant que de se soumettre à la justice de Dieu? Nous avons beaucoup à apprendre dans nos coeurs rusés, mais quand nous avons été complètement brisés et abattus, alors nous nous soumettons à la justice de Dieu. La foi abandonne toute pensée d'avoir aucune justice propre, et se soumet à la justice de Dieu. Si nous pensons à un jour de jugement, nous savons que le chrétien y paraît devant Christ, et la justice qui juge est la justice que j'ai là.

Au commencement de l'épître, l'apôtre dit qu'il n'y a pas de différence — tous sont *mauvais*. Ici, dans notre chapitre, il dit: Je prends le pécheur le plus vil, le plus corrompu, et il n'y a pas de différence quant à la miséricorde, «car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent».

Le plus beau caractère d'homme, tel que Paul, par exemple, qui était sans reproche quant à la justice qui est par la loi, doit s'abaisser et reconnaître qu'il est le plus grand ennemi que Christ ait eu. Est-ce chose *aisée* que de se reconnaître tel? Non, cela ne l'est nullement. Vous direz alors, ma justice n'est donc rien? Elle n'est rien pour moi, dit Christ, car je suis venu appeler des pécheurs, et non des justes. Jusqu'à ce que j'aie appris que je ne serai jamais jugé pour mes péchés, je ne puis me juger moi-même sans éprouver cette crainte qui porte avec elle du tourment. Si je suis fortement endetté, je n'aime pas à parcourir mes livres de comptes; cela n'est pas agréable: mais quand mes dettes sont toutes payées, j'en puis tourner les feuillets sans crainte.

Nous avons à apprendre *les différentes manières d'agir* avec les pécheurs. La chose à laquelle un homme doit arriver est, non pas simplement d'apprendre ce qu'il *doit* être, mais ce qu'il *est*. Plus nous serons près de Dieu, plus nous connaissons la masse de choses qui passent continuellement dans notre coeur et qui ne conviennent pas à Dieu. Le chrétien a découvert que la grâce de Dieu est venue dans le monde, non pour juger le monde, mais pour le sauver, et que cette grâce a ôté tout péché, ainsi qu'il est écrit: «Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige».

Eh bien, chers amis, vous êtes-vous soumis à la justice de Dieu? S'il en est ainsi, vous pourrez vous juger vous-mêmes, et vous ferez des progrès spirituels. «A celui qui a, il sera donné davantage». Il y a deux voies, l'une où l'on voit que nous ne sommes pas justes, et où l'on espère le devenir pour le jour du jugement; l'autre, où l'on reconnaît que l'oeuvre est *faite*, et où l'on se repose en CHRIST.

Maintenant, bien-aimés, *avez-vous* cette parfaite et divine justice? C'est Christ. Il nous a été fait de la part de Dieu justice (1 Corinthiens 1: 30). Elle est toute en lui. C'est ce qui donne une parfaite paix avec Dieu. «Il est notre paix». Faiblesse, lutte, tentations en nous dans ce monde, il y aura tout cela, mais tout est paix en haut, Puissiez-vous connaître, bien-aimés, l'ineffable grâce du repos en Christ, qui est en la présence de Dieu pour nous.